

Voyage aux Indes / Adhémard Leclère,...

Leclère, Adhémar (1853-1916). Voyage aux Indes / Adhémar Leclère,.... 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

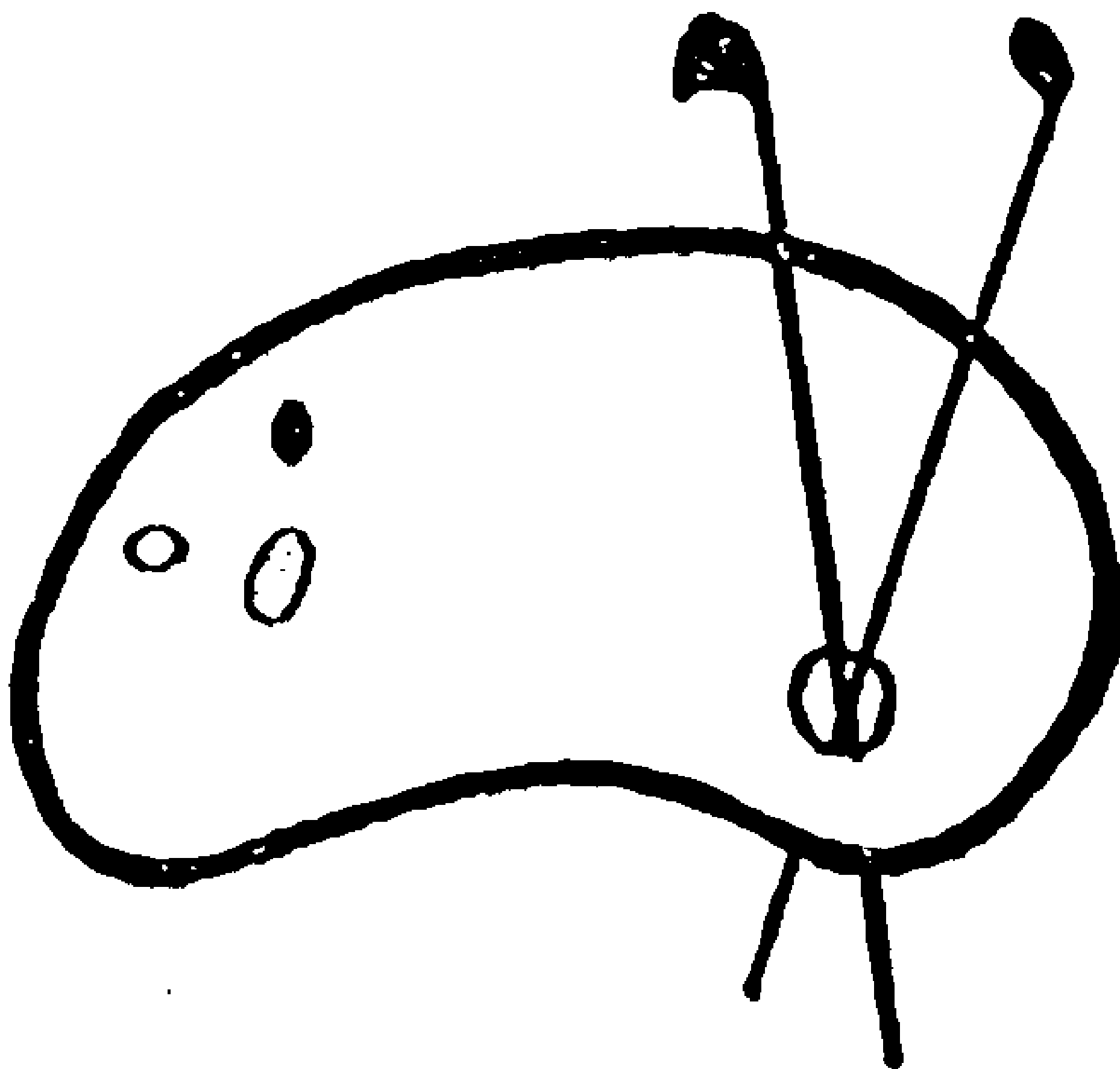
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



**DEBUT D'UNE SERIE DE DOCUMENTS
EN COULEUR**

Adhémard LECLÈRE

Résident de France au Cambodge

08

3079

VOYAGE AUX INDES



PARIS

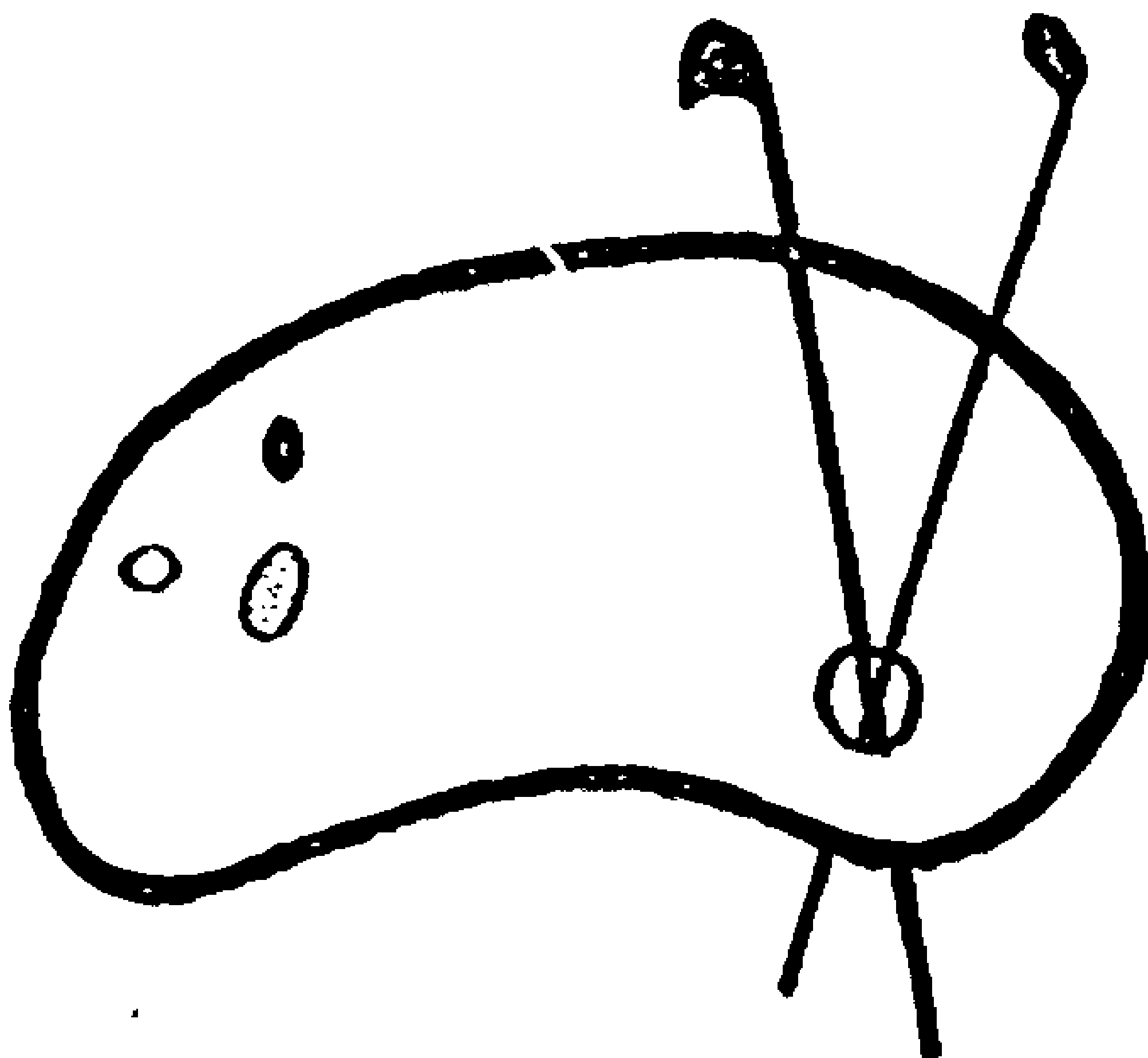
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

2, RUE BONAPARTE, 2

—
1910

DU MÊME AUTEUR

- Recherches sur la législation cambodgienne (*Droit privé*).** — Paris 1894, Augustin Challamel, 1 vol. in-8° raisin, XIV-241 pages.
- Recherches sur le droit public des Cambodgiens.** — Paris, 1894, Augustin Challamel, 1 vol. in-8°, LV-328 pages. — Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.
- Recherches sur la législation criminelle des Cambodgiens.** — Paris, 1894, Augustin Challamel, 1 vol. in-8°, XX-535 pages. — Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.
- Droit cambodgien (*Le Régime de la Couronnalité dans le royaume, Les Successions, Les Dévolutions*).** — Paris, 1894, Brochure in-8° de 36 pages. Tirage à part d'un article paru dans la *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger*. Librairies Augustin Challamel et L. Laroze.
- Les fêtes religieuses bouddhiques chez les Cambodgiens.** Brochure in-420. Tirage à part d'un Mémoire publié, en 1895, dans le *Bulletin de la Société ethnographique*; section asiatique, 1895.
- Cambodge, contes et légendes.** — Paris, 1894, Pion, 1 vol. in-8° raisin, IV-798 pages.
- Deux contes indo-chinois : Le Serrate d'Or (*Le conte charmé de Cendrillon*).** — Pion, 1896, conte poétique. — Brochure, tirage à part de dix contes publiés par le *Recueil des Traditions populaires*. — Paris, 1898, Ernest Leroux.
- Recherches sur les origines brahmaniques des lois cambodgiennes.** — Brochure in-8°, tirage à part d'un article paru dans la *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger*. — Paris, 1898, Ernest Leroux et L. Laroze, 64 pages.
- Les codes cambodgiens**, publiés sous les auspices de M. Doumer, gouverneur général de l'Indochine française, et de M. Ducas, résident supérieur de France au Cambodge, 2 vol. in-8°. — Paris, 1898, Ernest Leroux.
- Le Bouddhisme au Cambodge.** — Paris, 1898, Ernest Leroux, 1 vol. in-8°, XXI-537 pages.
- Les Pnongs**, peuple sauvage du Cambodge, 1894, une brochure in-8° de 160 pages. — Paris, Ernest Leroux.
- Le livre du Roi charitable ou le *Mahachandak Vésudhar*, un jātaka du Bouddha.** — Paris, 1902, Ernest Leroux.
- Contes laotiens et contes cambodgiens.** — Paris, 1902, Ernest Leroux.
- La Musique de Francisque Bonin.** — Paris, Alphonse Lemerre, 1903.
- Mémoire sur une charte de fondation d'un Monastère bouddhique, où il est question du roi du jeu et du roi de Loup**; extrait des comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. — Paris, 1903, Alphonse Picard et fils.
- De la démoralisation des peuples conquis par les conquérants, et des conquérants par les peuples conquis**; mémoire lu au Congrès international d'ethnographie tenu à Paris en 1900. — Paris, Ernest Leroux, 1902.
- La fête des eaux à Phnôm-Pénh.** — Hanoi, 1904, F.-H. Schneider, tirage à part d'un article paru dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*.
- Une campagne archéologique au Cambodge.** — Hanoi, 1904, F.-H. Schneider, tirage à part d'un article paru dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*.
- Les Livres sacrés du Cambodge : I. — *La vie du Bouddha*. — *La vie de Dévalatta*. — *Le royaume d'Angkor*. — *Le Némé-rouch*. — *Le Prêas Dâre*, un vol. in-8°. — Paris, Leroux, 1905, Musée Guimet.**
- La crémation et les rites funéraires au Cambodge.** — Hanoi, F.-H. Schneider, 1907, un vol. in-8° Jésus.
- Les Sauch**, tribu sauvage du Cambodge, brochure in-8°. Saigon, 1909. Extrait du Bulletin de la Société des Études indo-chinoises.
- Le Zodiaque cambodgien**, brochure grand in-8° de 20 pages. — Paris, 1909, Geuthner.
- Le Calendrier cambodgien pour 1907-1908**, brochure grand in-8° de 8 pages. — Paris, 1910, Geuthner.
- Le Kâma-déva**, poésie, une brochure. — Phnôm-Pénh, 1909.
- Jacques Bonhomme**, poésie, une brochure. — Phnôm-Pénh, 1909.
- Histoire de Kâmpot et de la rébellion de cette province en 1885-1886.** — 1907, Hanoi.
- Monographie de la province de Kratié.** — Saigon, 1905.



FIN D'UNE SERIE DE DOCUMENTS
EN COULEUR

VOYAGE AUX INDES

402k

1409

Adhémard LECLÈRE

Résident de France au Cambodge



367

VOYAGE AUX INDES



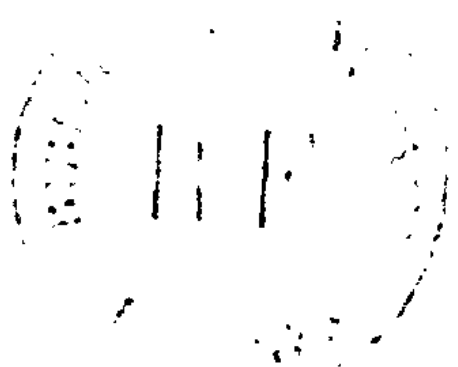
PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

23, RUE BONAPARTE, 23

—
1910

VOYAGE AUX INDES



INTRODUCTION

Je veux raconter ici mon voyage aux Indes, aussi rapidement que possible, au courant de la plume, au hasard des notes prises en attendant l'heure des repas, celle des trains, sur les lieux mêmes que je visitais. Mes impressions ne sont pas celles d'un jeune homme et je ne vois plus les choses avec l'enthousiasme de jadis, au travers de mon imagination. Elles m'apparaissent comme elles sont et je ne rêve plus guère de faire parler les ruines et de chanter leur aspect grandiose. Je veux voir terre à terre, en critique, et dire ce que j'ai vu sans partialité et sans griserie. Je ne veux ni travailler mon sujet, ni travailler mon style parce que je veux être véridique et très froid.....

Je viens, hélas ! de jeter un coup d'œil sur mes notes et, déjà, je m'aperçois que l'enthousiasme n'est pas tout à fait mort en moi, que j'aurai bien de la peine à tenir la promesse que je me suis faite. Je vois que je suis resté le rêveur d'autrefois, l'idéaliste de jadis et que je rêve encore malgré ma barbe blanche, que je frémis devant ce qui est beau, devant ce qui est laid et que je m'irrite devant ce qui est mal. Tant pis, il en sera de mon récit ce qu'il en doit être, ce qu'il en peut être. Je dirai ce que j'ai pensé sur l'heure des choses que je voyais : je serai impartial et j'essaierai d'être simple, d'employer les expressions les plus exactes que je trouverai afin que les mots n'exagèrent pas les couleurs et ne donnent pas de l'Inde une autre idée que celle que j'en ai.

J'ai lu, dans le paquebot qui m'emportait de Marseille à Bombay, plus de dix ouvrages écrits sur l'Inde et, sauf celui de Tavernier qui a parcouru la Turquie, la Perse et l'Inde pendant quarante années, de 1630 à 1670, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne m'ait frappé par ses exagérations. Les auteurs modernes qui, cependant, visent à la précision scientifique, ne sont pas meilleurs que les anciens qui sont plus vagues. Les descriptions sont trop grandioses, trop grandiloquentes, trop pompeuses, trop emphatiques, non que ceux qui les écrivent se soient emballés devant ce qui est beau et que leur imagination, qui s'est exaltée, leur ait fourni des expressions nées de leur enthousiasme. On sent trop parfois que l'auteur a voulu faire beau, qu'il s'est efforcé de peindre mieux qu'il n'a vu et plus haut qu'il ne pouvait voir, qu'il a cherché des mots à effet,

qu'il n'a pas vu ce qu'il décrit comme il le décrit, mais qu'il a cédé à la vanité des voyageurs, de ceux qui viennent de loin, pour exagérer, colorer de couleurs plus vives les choses qu'il a vues, pour mentir en cadet de Gascogne. Je ne veux nommer aucun des onze auteurs auxquels je fais ici allusion, ni celui qui s'est promené dans l'Inde sans y voir les Anglais, ni celui qui décrit les monuments hindous avec un ridicule enthousiasme de parti pris et qui prétend faire parler les mille représentations des déités qui surchargent les portails des temples. Mais je puis bien dire que nul d'entre eux n'a été pour moi un guide sûr, que je n'ai pas vu les choses et les gens avec les yeux de l'esprit qu'ils avaient pour les voir et que mon entendement n'a pas compris leurs extraordinaires impressions. Il me semble qu'ils ont vu avec des yeux qui voient tout en beau et qu'ils n'ont entendu qu'avec des oreilles qui n'ont jamais été faites pour entendre exactement. Je voudrais, écrivant sans parti pris, sans préoccupations de style et de phrases sonores, colorées comme disaient les décadents il n'y a pas vingt ans, je voudrais simplement dire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai compris, examiner clairement les idées qui me sont venues à l'esprit devant ces choses nouvelles pour moi et ces paroles que je n'avais pas encore ouïes dans le milieu où on les dit. Y parviendrai-je ? Le lecteur en jugera mieux que moi.

I

BOMBAY

Arrivée à Bombay. -- Aspect de la ville vue de la rade. -- La Santé. -- La douane : n'avez-vous rien à déclarer ? -- Watson ; Esplanade-hôtel dit *la Folie* ; ma chambre. -- L'Esplanade's-road et ses étranges maisons. -- Les passants. -- Les signes de la caste et de la foi. -- La Queen's-road à 6 heures du soir et ses victorias. -- Les Parsis et leurs femmes : colère et jalousie des Anglaises. -- L'île de Bombay, son histoire. -- La ville, sa description. -- L'île de Salcette. -- Population de Bombay de 1770 à 1901. -- La lourde et ridicule architecture anglaise à Bombay. -- Le Cercle littéraire parsis-français et M. J. E. Davar. -- La Colonie française de Bombay, son incurie, ce qu'elle pourrait faire. -- Visite aux grottes d'Eléphants.

Vendredi, 1^{er} mars 1901.

Embarqué le 13 février sur l'*Armand-Béhic*, un des beaux paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes et l'un des plus confortables, j'étais le 17 à Port-Saïd, le 19 à Suez, le 23 à Aden et le 1^{er} mars à Bombay.

Nous stopons à 6 heures du matin. Les mouettes passent en puitant devant le sabord de ma cabine ; elles volent autour du paquebot. Je me lève, je regarde et j'aperçois des barques armées de voiles latines qui voguent tout près de nous. Voici maintenant les mouettes, ces colombes de la mer, qui, posées sur les eaux, sont doucement balancées par une toute petite houle qui vient du large. Il y en a des centaines qui sont grosses comme des pigeons, puis il y a des aiglons qui planent dans l'air ou qui, rasant l'eau, viennent pêcher les débris et les reliefs que les cuisiniers et leurs marmitons jettent à la mer.

Sur le pont, les passagers regardent la grande ville de 800.000 habitants qui, dans un lourd brouillard, s'éveille sous leurs yeux. Les monuments sont énormes et un parsis, qui vient de Londres et de Paris qu'il nomme « la très grande ville et la plus belle ville du monde », me montre l'hôtel de ville, la cathédrale, la tour carrée de l'Université et dix autres édifices qui, de l'endroit où nous sommes, paraissent étranges.

La Santé, -- c'est-à-dire un médecin anglais chargé de nous délivrer l'exécutoire si nous sommes tous en bonne santé et de nous proposer pour la quarantaine si nous avons à bord des gens atteints de maladies contagieuses. -- La Santé se fait attendre deux longues heures et, quand elle paraît sous la forme d'un monsieur très correct, c'est pour s'apercevoir qu'elle a oublié ses papiers à terre. Elle se rembarque et ne reparait que vers dix heures. Arrivés en rade à six heures du matin, ce n'est cependant qu'à deux heures du soir que nous sommes à quai. Il nous a fallu près de deux heures pour entrer et nous amarrer dans le bassin réservé aux navires de commerce et conséquemment aux paquebots.

Je fais charger mes bagages sur une de ces victorias légères qu'on trouve partout dans l'Inde et qui, presque toujours, sont traînées par des chevaux mal

soignés, et nous passons sur un pont tournant que je vois se fermer devant moi. A la douane où je suis obligé de descendre, on me présente une longue liste d'objets pour lesquels on doit acquitter des droits de douane ; je la parcours rapidement des yeux, comme je n'ai dans mes malles que des livres, du linge et des vêtements, j'écris le mot *néant* en face de chacun des articles qu'elle contient et je signe. Je pense qu'on va me libérer et me laisser passer. Mais non ; maintenant qu'on a ma déclaration et ma signature, je m'aperçois qu'on m'a tendu un piège. Un magnifique douanier indigène, un parsis maigre et un parsis gras, s'avancent vers moi et me prient en souriant d'un air goguenard d'ouvrir mes malles. Je leur remets mes clefs et je les regarde, en souriant à mon tour, défaire les courroies, découvrir les clefs qu'il faut à chaque serrure, et fourgoter comme s'ils étaient des cambrioleurs. Les malles ouvertes, ils les fouillent sans rire et sans goguenarder. N'y trouvant rien qui soit soumis à la taxe, l'un d'eux me demande si j'ai un revolver et il fait le geste avec l'index de presser sur une gachette invisible. « Non », lui dis-je. Alors, il me demande si j'ai un appareil photographique et fait le geste d'écarter le monde, de presser une poire en caoutchouc. Je réponds « no » et il me fait signe de faire enlever mes bagages. *All right !* dit-il. Il semblerait que tous les gens qui viennent dans l'Inde sont munis d'un revolver et d'un appareil à faire tort aux post-cart illustrés, et que ces articles produisent des recettes sérieuses au budget. Pendant que j'étais là, une dizaine de passagers étaient arrivés et attendaient leur tour. Plusieurs, mécontents, retournaient à bord reporter les appareils photographiques qu'ils avaient apportés en bandoulière ; ils ne voulaient pas payer les droits qu'on exigeait d'eux, même avec la promesse de leur en rembourser les neuf dixièmes à leur retour. J'observe qu'à Aden, qu'à Colombo, on n'a jamais montré une pareille exigence.

Il est 3 heures et demie quand j'arrive à *Watson's Esplanade hôtel*, et 4 heures quand je suis dans ma chambre, au quatrième étage, à hauteur de l'horloge de la haute tour carrée de l'Université. Toutes les autres chambres sont occupées et je suis bien obligé de prendre celle-ci, à moins de courir les autres hôtels et de risquer de n'y trouver rien de mieux. Et pourtant, cela manque du confortable anglais dont on parle plus qu'on ne le rencontre ; je n'ai jamais été si mal, même en Espagne : le lit n'a qu'un drap, l'oreiller est trop plat, la couverture vaut bien trois roupies, la moustiquaire est trop étroite, le pot de chambre est sous le lit, le pot à eau est ébréché ; il n'y a ni seau de toilette, ni bidet. Une vitre a été remplacée à la fenêtre donnant sur la terrasse par une feuille de journal illustré ; la clef chahute dans la serrure et les deux fenêtres qui donnent sur la ville sont à guillotine ; la cloison qui sépare la chambre que j'occupe de celle qui est habitée par un autre voyageur est haute de 2 m 50, et il y a plus d'un mètre et demi entre le plafond et le sommet de cette cloison. J'ai dû réclamer trois fois une serviette et celle qu'on m'a apportée est agrémentée d'un trou effiloché en son beau milieu. Et pourtant, cet hôtel est, m'assure-t-on, le meilleur de ceux qu'on trouve à Bombay. Il a été construit il y a une dizaine

d'années par un anglais qui a fait venir d'Angleterre tous les matériaux et l'hôtel est presque tout en fer. On l'avait nommé *la Folie Watson*. Cet anglais y a fait fortune très rapidement et s'est retiré des affaires. Aujourd'hui sa *Folie* est devenue la propriété d'un Parsi qui y fait fortune à son tour, mais l'hôtel n'est plus tenu comme autrefois, le service est mal fait et la domesticité remplit les escaliers. Il n'y a pas de place pour les voyageurs.

Une demi-heure plus tard, je suis sur l'Esplanade-road, d'ambulant sans savoir où je vais, car je n'ai pas encore songé à d'étudier le plan de la ville. Les maisons sont hautes, étranges avec leurs balcons se développant sur toute la façade, placés à tous les étages les uns au-dessus des autres et possédant tous une toiture qui n'a rien de commun avec le balcon au-dessus. D'autres maisons, qui ont plus de prétentions, sont byzantines, arabes, gothiques, moyen âgeuses, on ne sait trop, par leurs fenêtres hautes mais étroites et si nombreuses qu'il n'y a que des piliers pour muraille. Leurs décorations sont tout à la fois ce que je viens de dire et rien de tout cela. C'est laid, mais c'est étrange et cocasse. En revanche, il y a de l'air dans cette rue qui est large et toute pleine de monde : parsis ou descendants des anciens perses qui étaient zoroastriens et qui n'ont pas voulu se convertir au mahométanisme, singulièrement coiffés d'une mitre noire qui s'achève en bec de flageolet avec une languette au centre ; moghols à lourds turbans de trente mètres de longueur qui s'enroulent gracieusement autour de la tête et se croisent sur le devant ; bengalis grâces à l'œil vif, très hauts sur leurs jambes maigres ; diverses races d'hindous tous vêtus différemment et coiffés de turbans dont la forme indique le pays ; d'autres qui seraient entièrement nus s'ils n'avaient autour des reins une ficelle et, attaché à cette ficelle, un chiffon blanc mais sale qui passe entre les cuisses, qui ne cache et ne ramasse que ce qui ne peut vraiment pas être montré. Puis ce sont les malabars et les tamouls qui portent flottante sur leurs jambes noires et nues une pièce d'étoffe légère et transparente qui forme culotte et qui les enveloppe sans beaucoup les habiller ; les afghans, patans ou kabouls qui sont vêtus d'une culotte large à plis extrêmement nombreux qui tombe très bas et qui rappelle celle moins étoffée cependant des anciens bachi-bouzouks ; ils sont coiffés comme l'étaient ceux-ci d'une calotte pointue qui dépasse le turban roulé autour d'elle. Et ce sont encore des femmes hindoues, vêtues de diverses façons, recouvertes uniformément du grand voile, dont les narines, parfois la cloison nasale, sont, — peut-on dire — ornées d'anneaux, de rosaces, de boutons, de larges anneaux et parfois de chaînettes en or ou en cuivre doré.

On reconnaît la secte d'un hindou aux signes qu'il porte sur le front. Les adorateurs de Vishnou portent des signes verticaux, ceux de Shiva portent des signes horizontaux. J'observe que ces signes sont assez nombreux. — Ainsi : les hindous qui portent le cordon brahmanique et les signes verticaux sont des brahmes adorateurs de Vishnou, je crois distinguer que pour eux le signe à la

forme d'un *u*  avec un trait vertical au milieu, que les nobles ou kshatriyas, les rajapoutanas comme disent les hindous, portent le même signe sauf que le trait du milieu est remplacé par un point,  ; les gens du peuple portent les trois traits verticaux  ou deux doubles traits verticaux avec un point au milieu . Pour les hindous serviteurs de Shiva, les brahmanes, le signe est fait de trois lignes horizontales  , quelquefois avec le point long à forme d'œil verticalement posé au milieu sur les trois lignes  , mais j'en ai vu dont le signe était un triangle ; les gens du peuple portent ou trois lignes horizontales sans point ou deux lignes et un point  . Je n'ai rencontré nulle part l'œil vertical  chez les adorateurs du Vishnou et le croissant avec point central  chez les adorateurs de Shiva. Mais ce serait une erreur de croire que tous les hindous portent les signes de leur foi religieuse tracés avec du bois de santal, de la chaux blanche ou rouge sur le front. Le plus grand nombre ne porte aucun signe.

A 6 heures, l'heure de la grande promenade sur la Queen's-road, qui borde d'abord la ligne du chemin de fer, puis la mer, je prends une voiture et me mêle à la foule : 500 victorias d'hommes et de dames roulent au petit trot des chevaux et se croisent à chaque instant. Je rencontre là les dames parsies vêtues de toutes les couleurs qu'on peut imaginer, habilement drapées d'une seule pièce d'étoffe comme autrefois les femmes grecques. Il y a cinquante ans, elles se tenaient chez elles, se dérobaient aux regards de tous les hommes, demeuraient dans le *zénana* ou gynécée et vivaient de la vie sotte des femmes arabes, ne sachant ni lire, ni écrire. Aujourd'hui, elles sont devenues les égales des hommes ; elles sortent la figure découverte, seules parfois, montrant les beaux cheveux noirs qu'elles cachaient encore hier et ne portant plus le pan de l'étoffe, dont elles sont vêtues et dont elles se voilent, que sur le sommet de la tête et parfois sur le chignon. Elles sont aussi langoureuses que les andalouses et leurs yeux sont aussi beaux. Elles ont des regards très doux, très profonds et très intelligents : c'est que les femmes parsies se sont mises à l'instruction ; c'est qu'elles savent toutes ou presque toutes lire et écrire ; c'est qu'il y a parmi elles des femmes docteurs, des femmes professeurs en grand nombre, des institutrices qui font l'école aux jeunes hindoues ; c'est qu'elles comptent parmi elles deux femmes auteurs, une qui est journaliste et une autre qui est poète ; c'est que beaucoup parlent l'anglais, le persan, l'hindoustani et qu'elles commencent à bien parler français. Aussi observez-les : elles vous regardent très franchement, sans cette hésitation qu'on trouve chez les pauvres indigènes qui, elles, traînent leur vie de misère et de superstitions. Sur dix voitures rencontrées, huit sont pleines de parsis, gros messieurs qui ressemblent à des juifs, belles femmes qui s'entretiennent en souriant ; les autres sont peuplées de mahométans vêtus comme des turcs, de nobles indigènes qui sont coiffés de turbans en mousseline de soie. La rue, comme la ville d'ailleurs, est aux parsis : Bombay est leur capitale ; elle est à eux pour plus de la moitié. « C'est nous, me dit une

anglaise, qui avons pris la terre; ce sont les parsis qui en occupent toute la surface. Ils ont pris l'argent ». Les parsis sont 90.000 aux Indes, mais à Bombay ils sont 19.000 ; ils ont cinq tours du silence à côté de la ville et tous les faucons du pays sont à leur service pour dépecer en moins d'une heure les morts qu'on leur porte et qu'on expose nus. Ils sont riches à millions de roupies et généreux comme des milliardaires américains ; ils donnent des lacs de roupies (170.000 francs) par dizaines pour construire un collège, pour élever un hôpital, pour créer une bibliothèque. L'anglaise dont j'ai déjà parlé me dit qu'ils donnent cet argent par ostentation, pour que leur bonne action soit mise dans les journaux, pour que leur nom soit connu de tout le monde. « Mais, lui dis-je, y a-t-il des anglais qui donnent des cent mille roupies pour qu'on parle d'eux à Bombay » ? — « Non, monsieur, les anglais vont dans les colonies pour gagner de l'argent et non pour en dépenser de cette façon-là ».

En ce moment, la moitié du commerce est dans les mains des parsis, presque toute l'industrie du coton est à eux ; ils sont banquiers et nulle affaire importante ne se fait sans eux. Ils gagnent des millions de roupies et sont les meilleurs auxiliaires des anglais dans leur œuvre de civilisation. Lourdemment assis dans leurs voitures avec leurs gros ventres, leurs joues flasques et leurs casques bizarres, ils sont la haute finance, le haut commerce, etc .. presque les intellectuels de Bombay. Ils se sont ouverts au monde et ils se sont ouvert le monde ; ils se sont transformés et maintenant ils me font l'effet de gens qui sont en voie de transformer le monde indigène, par l'exemple qu'ils donnent. Ils se permettent tout ce qui n'est pas défendu par le *Zend-Avesta* et ne conservent plus du passé que ce qui tient incontestablement à leur foi qui est très vive. Aucune transformation de leurs mœurs n'a eu lieu avant d'avoir été discutée dans des congrès par les princes de la loi, et par les notables de la secte. Il y a eu des luttes entre les vieux et les jeunes parsis ; une secte dissidente s'est créée, mais la raison, l'intérêt, — ce je ne sais quoi qui pousse la race à s'européaniser, — ont tout emporté et les femmes des deux sectes sont aussi civilisées que les anglaises. Il a fallu moins de cent ans à ce peuple pour en arriver où il est, pour conquérir au soleil une place que les hindous et les mahométans n'occupent pas. Je les rencontre avec plaisir et je cherche au fond des grands yeux des femmes, derrière la gravité lourde des hommes, la raison de cette évolution, le secret de cette force et je ne la trouve pas : les hommes ne me sont pas toujours sympathiques à première vue, mais les femmes me plaisent malgré leur nez busqué très fort, trop lourd et leur teint mat olivâtre.

L'avance vers Malabar-Hill, le long de la voie ferrée que je prendrai après demain soir et, sur tous les escaliers qui atteignent les passerelles à l'aide desquelles on parvient de l'autre côté de la voie, ce sont des théories de femmes de toutes les races vêtues de toutes les couleurs, d'hommes graves ou tristes ; les premiers appartiennent aux races supérieures et sont vêtus chacun selon sa

caste ou sa nation, les autres font partie des basses classes et sont plus ou moins nus. Le spectacle est inimaginable.

Au passage à niveau où, pour laisser aller deux trains, on a fermé les barrières, je trouve une pauvre enfant dont la colonne vertébrale a dévié en avant et en arrière ; elle sourit tristement en regardant les belles femmes qui, dans leurs victorias, sont droites, gracieuses, et je pense que la pauvre sera difforme toute sa vie, qu'elle souffrira toujours. Les bouddhistes diraient, si je les interrogeais, qu'elle expie en cette vie les fautes qu'elle a commises en une autre. C'est possible, c'est toutelois une explication et une application de l'idée de cette justice immanente dont on parle tant ; elle vaut mieux que ce que pourrait dire un bonze chrétien : « C'est la volonté de Dieu ; qui peut sonder les reins de Dieu, qui peut savoir les fins dernières de ce qu'il veut ; cet être est né bossu parce qu'il l'a voulu ; il l'a déjeté mais il ne l'a pas rejeté de son sein. A l'heure du jugement dernier, il lui tiendra compte de son infirmité, car il aura fait son purgatoire sur terre ». Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ! En attendant, la pauvre petite parsie vit sa souffrance et pâtit d'une injustice divine, si elle n'expie pas une faute commise par elle au cours d'une existence antérieure. La science enseigne qu'elle expie les fautes d'un ancêtre, qu'elle souffre d'une erreur autrefois commise ou bien d'un accident dont elle n'est pas coupable. Cette science est aussi injuste que la théorie chrétienne. J'aimerais mieux la doctrine des bouddhistes si elle était vraie.

Au-delà de cette barrière, je croise ou je dépasse des groupes de jolies femmes parsies, les unes à pied, les autres en voiture ; celles qui sont à pied vont fières dans le voile qui les habille, la tête haute, le regard sans contrainte. Certes, leur tenue n'est pas celle de nos charmantes parisiennes ; mais elle est la tenue qui convient au costume qu'elles portent si gracieusement. Les bras sont ballants, ni trop étendus, ni trop courbés, le mouvement est simple. Je songe en les voyant aux jolies femmes de la Grèce ancienne qui s'habillaient comme elles, à Thaïs la courtisane d'Alexandrie qu'Anatole France a tirée de ses bandes-lettes et que M. Guimet nous a montrée vivante. Mais, hélas ! que de lunettes devant les jolis yeux et sur les gros nez ; c'est qu'elles se sont ruées à l'instruction quand on leur a ouvert les écoles et les universités, c'est qu'elles ont trop regardé les gros livres qu'on leur a permis d'ouvrir, c'est qu'elles ont tout voulu apprendre d'un coup et qu'elles ont passé de longues heures de la nuit à étudier afin d'être les égales des dames anglaises, afin de relever leur race et d'être ce qu'elles sont maintenant : des femmes. Peut-être aussi sont-elles les victimes de mariages toujours contractés dans la même race, entre parents ! Beaucoup sont tombées en chemin ; plusieurs, après avoir passé en Europe leur dernier examen, celui de docteur, ont vu s'en aller leur force avec leur dernier effort : telle Melle Ratanbai A. F. Vakil qui s'était consacrée à l'enseignement du français et qui tomba sur sa tâche en octobre 1895... Toutes ces femmes font

un effort si grand, demandent tant de choses à l'étude, lui donnent tant d'heures de jour et de nuit que leurs yeux se fatiguent et que sur 20 parsies que je rencontre, j'en trouve une qui porte des lunettes. Qu'importe ! la race a monté, les femmes se sont affirmées et déjà on envie leurs succès et leur beauté. Les anglaises qui, tout d'abord, avaient applaudi à leur émancipation, maintenant les regardent de haut, les jalourent ; il y en a tant qui se promènent en voiture, alors que beaucoup d'anglaises vont à pied ; leurs costumes attirent tous les regards ; hélas ! les vêtements des femmes d'Europe sont loin de rire et de sourire sous le soleil. Les anglaises sont furieuses et l'une d'elles, parce que j'avais dit « les dames parsies », m'a repris et appris qu'il est inconvenant de les appeler « dames » et qu'il faut dire, quand on est bien élevé, « les femmes des parsis ». Une autre dame m'a avoué qu'elle n'allait plus sur l'Esplanade-road afin de ne pas les rencontrer. On m'a dit que, — reçues jadis par les dames anglaises qui étaient enchantées de les avoir dans leur salon et de leur donner les moyens de briller, de montrer leur intelligence, — les parsies ont cru un instant que la société européenne s'ouvrait devant elles, mais qu'on ne les invite plus maintenant, que les hommes eux-mêmes sont à peu près tous rejetés par les anglais. Je le regrette car la race a démontré son génie des affaires, prouvé qu'elle est capable de grands et nobles gestes et de s'élever au-dessus des intérêts privés. En les repoussant, les anglais, incités par leurs femmes qui sont envieuses, commettent une faute grave et découvrent au monde entier qu'ils ne sont pas au fond les libéraux qu'ils affectent, qu'ils rêvent de constituer une nouvelle caste dans l'Inde, celle des anglo-saxons.

J'ai pris à l'hôtel une victoria très confortable à deux chevaux ; elle est conduite par un cocher vêtu de blanc et qui porte une large ceinture de cuir et le turban à calotte pointue des afghans, mais il n'est pas afghan. Quand je lui demande sa nationalité, il me répond qu'il est cocher. Je crois que son costume est en effet celui des cochers des grandes maisons et des hôtels, le costume à la mode des gens chics. Il n'est pas très bon et il a peur des tramways. Il me promène tous les jours dans Bombay depuis 7 heures du matin jusqu'à 10 heures de la nuit pour 5 roupies (8 f. 50) et la roupie que je lui donne tous les soirs, son bakchich. C'est, je crois, le meilleur moyen de visiter, complètement et en quelques jours, la ville qui est très vaste.

Bombay est située dans l'île de ce nom. Avec une autre, celle de Salsette, au moins sept fois plus grande, elle forme, le long du continent, une sorte de vaste baie où se trouvent des îles plus petites, entre autres Trombay et Eléphanta dont je parlerai plus loin.

L'île de Bombay appelée Monbaï par les indigènes et Boa-Bahia par les portugais du XVI^e siècle, n'a guère plus de 25 kilomètres ; elle s'achève au Sud par deux étroites presqu'îles : celle de Colaba où se trouve un phare qu'on aperçoit de très loin en mer et celle de Malabar-Hill où, sur un promontoir, on distingue

le palais du gouverneur. C'est à l'extrémité de Colaba que se trouvent le cimetière anglais, l'asile des fous, des lunatiques comme disent les Anglais, le phare et l'observatoire, tout près des casernes.

La ville est construite entre la presqu'île de Colaba qui est au Sud et le village de Byculla qui est au Nord; elle n'occupe pas plus de la sixième partie de l'île. Le quartier du Fort, la partie européenne de Bombay, est situé, — entre la presqu'île de Colaba et la ville indigène qui est au Nord, sur un emplacement large d'environ 800 mètres, entre la baie et la mer proprement dite. C'est là que se trouvent l'Esplanade au centre de laquelle on a élevé une inartistique statue équestre du prince de Galles, l'Esplanade-road qui est une belle et large rue, les grands magasins européens, l'agence des Messageries maritimes, celle de l'agence Cook, les trois principales gares des chemins de fer, l'Université, l'Hôtel-de-ville, la cathédrale, les parcs et les squares, l'hôtel des Postes, les cercles européens, les principaux collèges et le théâtre de la Gaïeté (*Gaiety-theatre*). Le théâtre indigène est situé dans la ville hindoue sur la Grant-Road, qui la traverse au Nord et qui va de la gare dite Grant-Road-station à l'hôpital Sir Jeejeeboy. La Synagogue est un peu plus au Nord, à quelques pas du Byculla-Club. Les cinq tours du Silence où les parsis viennent livrer leurs morts aux vautours et aux corbeaux, sont au Nord-Ouest du quartier de la ville indigène dite Girgaum, sur une colline, à peu de distance de la route qui conduit au palais du Gouvernement. Le port, l'arsenal, les docks du Coton, le port où les paquebots accèdent et les douanes sont situés au Nord du quartier du Fort. Ils donnent sur la baie, et sont desservis par deux lignes de chemin de fer qui se rejoignent un peu au Nord de la ville, se séparent plus loin pour former deux lignes ferrées, celle du *Bombay-Baroda and central India Railway* que je prendrai pour me rendre à Ahmedabab et à Delhi, et celle du *Great Indian peninsula Railway* qu'il faut prendre pour aller directement soit à Calcutta soit à Madras.

Au Nord de l'île de Bombay — et séparée d'elle par un bras de mer étroit d'un kilomètre environ que réduisent encore deux presqu'îles, — se trouve l'île de Salsette, la Sashthi des natifs dont Thana est la ville principale. Elle est sept à huit fois plus grande que l'île de Bombay et n'est séparée du continent, au Nord, que par la rivière Ghod-Bandar et, à l'Est, par une baie dite de Thana. Les deux lignes de chemins de fer dont j'ai parlé plus haut suivent l'une la côte Ouest jusqu'à la ville de Ghod-Bandar où elle franchit la rivière sur un pont magnifique long d'un kilomètre et qui paraît construit pour l'éternité, l'autre la côte Est jusqu'à la station de Thana où elle trouve un pont aussi solide et aussi long que le précédent avant d'atteindre, sur le continent, la rive gauche de la rivière.

Bombay et Salsette furent vendues aux Portugais en 1530 par Bahadar-Shah, sultan du Guzerat, et le roi de Portugal céda Bombay aux anglais en 1661, comme partie de la dot que Catherine de Bragançe apportait à Charles II. Celui-ci vendit quatre ans plus tard cette île à la Compagnie des Indes pour une rente

annuelle de 10 livres sterling et la promesse de soutenir les portugais aux Indes, contre les hollandais leurs ennemis d'alors. Salsette demeura aux portugais. Ils en furent chassés par les marattes en 1737. Environ trente années plus tard, comme les portugais armaient pour reprendre cette île dont ils se considéraient les propriétaires, leurs amis les anglais, les devancèrent, la reprirent aux marattes et la conservèrent. C'est la bonne foi britannique.

La rade était alors nommée *Bon Bahia* « belle baie », les anglais traduisirent *Bombay*. L'île contenait des marais nombreux, elle était malsaine et ses côtes couvertes de palétuviers engendraient la fièvre. La Compagnie des Indes entreprit de l'assainir, combla les marais, draina les terrains, y construisit un fort, y établit son siège et fit tout ce qui devait être fait pour y attirer les indigènes.

La ville de Bombay comptait 50.000 habitants en 1770. — 260.000 en 1815, — 550.000 en 1849, — 644.000 en 1871, — 773.000 en 1881, et 776.000 en 1900. Ce dernier nombre comprend 508.000 hindous, 156.000 mahométans, 49.000 parsis, 43.000 chrétiens et 5.300 juifs. Aujourd'hui, Bombay est la seconde ville de l'Inde et, comme disent les anglais, la capitale de l'Ouest.

Elle est plus commerçante que Calcutta qui est le siège du Gouvernement général, le port le plus proche de l'Europe et la ville où le rapprochement des races s'est le mieux fait. Elle est administrée par une municipalité d'indigènes dont le chef est un parsi. Son budget est énorme et assez bien employé. Ses monuments, ses établissements publics sont convenables et nombreux, malheureusement d'une architecture de très mauvais goût. On est surpris devant eux mais on n'est jamais ravi ; les masses sont imposantes, lourdes comme les édifices de Londres, mais sans grâce aucune. Les hautes maisons à étage, par exemple celles qui sont dites *Green's mansions*, qu'on aperçoit du *Wellington pier*, le quai d'embarquement pour l'île *Elephanta*, avec leur balcon à toits inclinés qui sont des galeries rappelant les séchoirs dans les tanneries ; les trois étages, chacun de trente cinq arcades qui en bordure de l'Esplanade-Road et à droite de la statue du prince de Galles, et sans ornements, sans aucun détail, sont pesants ; le *Tadjmahal-hôtel* est un amalgame de tous les styles hind et déformés, mal assemblés ; ce n'est pas une bizarrerie architecturale, c'est l'œuvre d'un fou, l'œuvre d'un architecte hoffmanesque ivre et qui construit un monument comme Mérovak dessine une cathédrale, au gré de ses fantaisies, des flots de folie qui traversent son cerveau. L'Hôtel-de-ville avec son dôme central est formidable mais laid malgré ses pignons et ses petits dômes. Les gares des chemins de fer, grandes, vastes et bien comprises et d'un aménagement utilitaire, sont des horreurs architecturales que le grandiose et parfois la richesse des matériaux, des marbres blancs employés ne parviennent pas à faire admirer ; c'est puissant mais monstrueux, c'est extraordinaire mais c'est inartistique. La statue de la reine, assise sur un trône à dossier florentin et sous un dais gothique, lourd et trop haut pour les colonnes groupées trop faibles et trop courtes, est ridicule ; celles

de sir A. Temple et de lord Reay en marbre blanc sont sans caractère, quelconques; la statue équestre du prince de Galles n'est rien, ne dit rien, ne vaut rien.

Mais si Bombay est une ville bizarre par ses monuments, curieuse par ses habitants qui appartiennent à toutes les races de l'Indoustan, de l'Afghanistan, à toutes les castes, et surtout par les cent costumes et coiffures qui attirent les regards de l'Européen qui, pour la première fois, vient visiter la terre des brahmes, elle est une grande ville commerciale et la capitale d'un Gouvernement aussi grand que la France et peuplé de 25 millions d'habitants. Du Gouverneur de Bombay dépendent quatre provinces : le Dekkan avec 10 millions d'habitants, le Koukan qui en a 4 millions, le Goudjerate qui en a 5 millions, le Sind qui en possède 4 millions, — et deux États tributaires, l'Unlekolhapour qui n'a pas tout à fait un million d'habitants et le Kattivar qui en compte un peu plus de deux millions et demi.

Le gouverneur de ce vaste territoire, personnage très considérable, reçoit 200.000 francs de traitement annuel; les commissaires placés sous ses ordres sont payés de 47.000 à 85.000 francs et les collecteurs qui sont à la tête des districts de province touchent 30.000 francs de solde. Mais ces hauts *civilians* ou membres du *civil service* sont seulement, si je suis bien renseigné, au nombre de vingt-neuf, et sous chacun d'eux je ne compte guère plus de cinq adjoints (*assistant*) et députés collecteurs.

. . .

Samedi 2 mars 1907.

J'ai de nouveau parcouru la ville aujourd'hui, elle est vraiment étrange avec ses palais d'art composite, ni bysantin, ni arabe, ni renaissance, mais où il y a de tout cela mêlé au petit bonheur par des architectes sans goût. Les maisons particulières sont non moins étranges : un balcon pour chaque étage avec sa toiture ou bien des maisons qui sont encloses, du rez-de-chaussée au plus élevé des étages, par des boiseries découpées. Des fenêtres, qui, en s'ouvrant, se développent en dehors, toutes petites et peintes en bleu, en vert, en jaune et même en rouge. Du quai on dirait une ville de casinos où les casinos seraient dix, vingt, trente et beaucoup plus. Les monuments ont presque autant d'ouvertures qu'ils ont de façades : les fenêtres moyenâgeuses sont séparées par des colonnes. Les toitures sont à plusieurs pignons, brisées comme les affreux chalets des villes d'eau, et, vu d'un peu haut, de ma chambre, cela paraît jeté pêle-mêle comme une brassée de ces chalets-joujou que nous donnons à nos enfants de sept ans pour les amuser. En fait, tout ce déballage est bien aligné le long des roads et des streets.

Je suis allé visiter ce matin les *dakhmas* ou tours du silence qui sont au sommet d'une colline (conformément aux rites zoroastriens) qui domine Malabar-Hill,

tout près d'un temple brahmanique situé beaucoup plus bas et dont on aperçoit le sommet pointue et ouvragé. J'ai eu la bonne fortune, comme je ne parvenais pas à me faire comprendre des gardiens, de rencontrer une femme persie qui promenait une dame anglaise; elle est non seulement venue à mon aide mais elle m'a offert, en excellent français et avec une grâce simple et tout à fait de bon goût, de me guider et de me donner toutes les explications que je désirais. C'est par elle que j'apprends que les cinq tours sont en pierre de taille, que chacune d'elles n'a qu'une porte à laquelle on accède par un seul escalier, que cette porte est en fer et qu'elle ne s'ouvre que pour laisser passer les *nâsâ-sâlârs*, qui sont les chefs de la mort, et les cadavres. A l'intérieur on trouve au centre un puits et tout autour de ce puits, depuis l'orifice jusqu'au mur sur un plan incliné, trois rangs de *kesh* ou cercles de dalles sur lesquelles sont déposés les corps absolument nus, la tête vers le mur, les pieds vers le centre. Le rang du haut est réservé aux hommes, le rang du milieu est celui des femmes, celui du bas est affecté aux enfants. Les corps ne sont portés à la tour du silence que le jour, parce qu'il est indispensable qu'ils soient exposés au soleil. Dès que les *nâsâ-sâlârs* ont déposé le cadavre sur un des *pavis* ou lits du *kesh*, qu'ils l'ont absolument dépouillé de ses vêtements et se sont retirés, les vautours qui sont perchés sur le mur arrivent en grand nombre et, une heure après, il ne reste plus que les ossements; le soleil fait le reste et, le lendemain, on les pousse au puits central dont le fond est très soigneusement enté pour que la terre ne soit point profanée. Les eaux du ciel s'y déversent et s'écoulent par quatre caniveaux couverts qui passent sous les murs et viennent aboutir à quatre puits souterrains dont le fond est recouvert d'une épaisse couche de sable. Les vêtements du mort sont jetés par les *nâsâ-sâlârs* dans une citerne située à côté de la tour et inondés d'acide sulfurique.

Nous sortions ensemble d'une sorte de sala absolument vide qui n'a rien de particulièrement curieux, situé à une petite distance de la tour la plus proche de la porte, et j'allais prendre congé de mon charmant guide et de sa compagne également très aimable, lorsque j'aperçus un cortège: c'était un corps qu'on apportait. Nous nous retirons aussi loin que possible afin de n'être pas souillés, indiscrets surtout, et ma compagne me dit: « Regardez: les porteurs sont les *khândyas*, qui ne touchent pas le corps, ceux qui suivent, les ensevelisseurs sont les chefs des funérailles, les *nâsâ-sâlârs* ceux qui lavent et habillent le cadavre. Les gens qui suivent sont les parents; ceux qui précèdent sont les prêtres. Tous sont vêtus de blanc parce que c'est la règle ». Parvenus près de la tour, le cortège s'arrête; la bière est déposée à terre, le visage est découvert et les regards se tournent vers lui. Quelques paroles sont prononcées très bas. « C'est, me dit-on, la fin d'une prière commencée à la maison mortuaire et suspendue pendant le transport ». Quand le corps est enlevé par les *nâsâ-sâlârs*, les assistants se lavent la figure avec une eau parfumée et se retirent gravement pour rentrer chez eux.

Je prends congé des deux dames et je vais à Bombay visiter le temple des parsis qui est situé dans une rue très populaire qui conduit de l'Esplanade-Road à je ne sais plus quelle fantaisie. J'y trouve quelques vieux prêtres vêtus de blanc et, aux deux côtés de la porte, se détachant du mur deux chevaux assyriens à ailes déployées, à tête humaine, fortes moustaches et longues barbes touffues. L'architecture de ce temple est curieuse, élégante et pourtant puissante. Les colonnes cannelées du rez-de-chaussée et du premier étage qui, en bas, encadrent le portail, à droite et à gauche des chevaux, et en haut les deux fenêtres ceinturées à balustrade, sont gracieuses, mais on les désirerait plus hautes avec des chapiteaux moins élevés. On désirerait aussi que l'arcade fut moins lourde au-dessus des chevaux. La figure du soleil est au fronton triangulaire. Le fronton paraît supporter un pilier carré duquel s'élèverait une langue de feu. S'il en est ainsi, c'est la représentation du rite principal des parsis : l'offrande du feu, image du soleil au Dieu créateur. Les salles à l'intérieur sont vides et je n'y pénètre pas. Je ne saurais dire si les non-parsis y sont reçus.

Je reviens du *Cercle littéraire* créé par les parsis et dont le secrétaire honoraire est M. J. E. Davar, son principal fondateur ; j'y trouve la *Journal le Temps*, la *Revue politique et littéraire*, la *Nature*, le *Cosmos*, l'*Illustration* qui sont apportés par chaque courrier qui vient d'Europe. Le catalogue comporte 1830 numéros tous français, sauf un seul ouvrage en anglais. Il est la traduction en langue britannique de l'ouvrage d'un auteur français. M. Davar est professeur de français ; on l'a décoré il y a huit ans des palmes académiques, l'an dernier de la rosette d'officier de l'Instruction publique. Il est très fier d'avoir mérité ces distinctions du Gouvernement français et se montre honoré. Il me dit les commencements du cercle, créé en 1886, et qui, tout de suite, a été soutenu par nos consuls et par les parsis. « Aujourd'hui, me dit-il, les dames parsies viennent y chercher ou y font prendre des livres, car déjà elles sont des centaines qui cherchent à connaître la France que nous aimons beaucoup et que si peu d'entre nous connaissent pour l'avoir parcourue. Je veux y aller un jour, me dit encore M. Davar, parce que je veux connaître les Français chez eux et parce que je veux connaître Paris. J'irai certainement ».

Les français qui habitent Bombay sont une trentaine au plus. Ils ne s'accordent guère entre eux et, s'ils se disent bonjour quand ils se rencontrent, ils ne se recherchent pas. Il en est ainsi partout, à l'étranger, où nos colonies sont peu nombreuses. « Nous avons cela dans le sang », me dit un pauvre diable qui voudrait « plus d'union contre l'anglais et contre le parsis, ce juif de l'Inde, plus juif que Rothschild et les Reinach ». En outre des français, il y a les belges et les suisses qui parlent la langue française et qui pourraient avoir un cercle, un lieu de réunion, des occasions d'assemblées où ils pourraient parler leur langue, causer d'affaires, s'entendre pour s'aider entre eux, pour entreprendre à plusieurs les affaires qui leur passent sous le nez. Ils ne songent pas au bien qu'ils

pourraient tirer de ces relations et chacun reste chez soi. Je disais ce matin à l'un d'eux : « Vous ne faites rien pour vous aider, comment voulez-vous que les occasions vous aident ; elles passent près de vous et vous ne les connaissez pas ». Et j'ajoutais : « Les passagers de langue française qui s'arrêtent à Bombay pour la plupart ne savent pas parler anglais ; ils ne savent où aller quand ils mettent pied à terre et, dans les magasins, dans les hôtels anglais ou indigènes, ils ne parviennent pas à se faire convenablement servir. S'ils savaient où trouver leurs compatriotes, des commerçants français ou belges, c'est chez eux qu'ils iraient. Pourquoi ne faites-vous pas distribuer à bord des paquebots français qui touchent Bombay la liste de vos noms, avec vos adresses, vos spécialités ? vous pourriez vous entendre, faire imprimer à frais communs et faire distribuer dès l'arrivée. Cette petite dépense serait de l'argent placé à 1.000 pour un. Pourquoi ne vous arrangez-vous pas avec des loueurs indigènes pour procurer à vos nationaux de passage des voitures convenables au prix des hôtels, 5 roupies (8 fr. 50) par jour et pour trois personnes, alors qu'on leur réclame jusqu'à 12 roupies ? Pourquoi ne tenez-vous pas à leur disposition une chaloupe à vapeur dès qu'ils peuvent constituer un groupe de six personnes pour la visite aux caves d'Eléphantia ? La Compagnie Cook le fait bien pour ses clients, pourquoi ne le faites-vous pas pour vos compatriotes ? Vos offres faites à bord, dès l'arrivée, seraient toujours les bien-venues et, pour 5 roupies, chacun pourrait en moins de trois heures aller visiter ces caves fameuses ». « Vous avez raison, me répond mon brave compatriote, mais il faudrait nous entendre, » et il demeure rêveur, triste, car il comprend que si ses affaires vont moins bien qu'autrefois, c'est que la lutte est plus âpre et qu'il faudrait pour lutter avec avantage, plus d'énergie, plus de savoir-faire et plus d'entente. Un suisse qui est ici depuis vingt ans et qui vend des montres de Genève, se plaint des parsis : « Ils ont tout le commerce dans leurs mains ; ils vont acheter directement en Europe, ils ont des représentants jusqu'à Paris et ils vendent moins cher que moi aux indigènes qui préfèrent aller acheter chez eux que de se présenter à mon magasin. Quand je suis venu ici, on gagnait beaucoup d'argent ; on en gagne encore, mais beaucoup moins, car si la clientèle en général s'est accrue, il faut vendre bien davantage pour réaliser les mêmes bénéfices et d'ailleurs ce sont les parsis qui ont presque toute la clientèle. Les anglais les ont poussés dans le commerce ; ils le regrettent maintenant, mais le mal est fait : ils sont, comme nous, rudement concurrencés par les adorateurs du feu et Bombay, moins le sol qui demeure la propriété de la couronne, Bombay appartient pour plus de la moitié aux parsis. La couronne loue le sol pour quelque anas ; les parsis y bâtissent des immeubles qu'ils louent à bail très cher et, au bout des dix premières années, ils ont payé l'immeuble et le loyer de la terre. Voyez-les comme ils sont gros, gras et lourds dans leurs victorias, comme ils se dressent dans la rue, comme ils se remuent quand ils sont pauvres et maigres ; regardez

leurs femmes comme elles sont chargées d'or et de diamants et comme elles ont le nez puissant et la démarche sûte ».

. . .

Dimanche 1^{er} mars 1907.

Nous sommes partis hier à 10 heures du matin pour l'île d'Eléphanta qui est à six milles de Bombay, dans la baie, sur une chaloupe à vapeur affrétée par la Compagnie Cook. Nous étions six ; mes cinq compagnons étaient des anglais dont un savait parler français. Nous sommes revenus à 2 heures de l'après-midi après être restés une heure aux caves et cette très courte excursion ne m'a coûté que 5 roupies. Nous allions à l'île pour en visiter ce qu'on nomme les caves et pour en admirer les bas-reliefs, mais le quai que nous avons suivi plus d'un quart d'heure, l'arsenal qui nous montrait ses murs nus et ses ouvertures pour batteries ne m'intéressaient pas moins que les docks. Quatre torpilleurs français venant de Saigon étaient en rade ; nous avons passé au retour assez près de l'un d'eux pour le bien voir. Le consul de France, M. Barret, a présenté hier leurs officiers au gouverneur de Bombay qui les a retenus à déjeuner. Les trois couleurs flottaient et, le soir à la tombée du jour, plus de cinq cents femmes parsies étaient venues avec leurs frères et leurs maris pour les voir. Nos torpilleurs rentrent en France ; ils sont de ces 24 qui, escortés par le *Descartes*, sont venus par leurs propres moyens de Marseille à Saigon à la fin de 1904, accomplissant bravement comme en se jouant, à la française, un acte d'énergie, de courage, d'audace qui a jeté la stupéfaction chez les autres nations qui toutes connaissent cette traversée. Et voilà quatre d'entre eux qui, sans être accompagnés par un gros navire, retournent à Toulon, tout tranquillement comme s'ils allaient de Saigon au cap Saint-Jacques. « On ne sait jamais, me dit un officier de la marine anglaise, de quoi vous n'êtes pas capables ; vos marins sont les plus audacieux du monde et vos actions d'éclat sont très nombreuses, mais si souvent inutiles, si mal venues que vous n'en tirez presque jamais profit. Votre infériorité sur terre et sur mer, c'est d'être légers, insouciant et faciles à décourager. Avec une suite de gouvernements ayant de l'esprit de suite, se transmettant la même pensée et des agents toujours actifs, pas par intermittences, vous seriez devenus les maîtres du monde. Mais pourquoi risquer ces 24 torpilleurs, pourquoi ris-je ces quatre ? Nous ne faisons pas ces choses-là, nous ».

Je ne sais que répondre : « Pour la gloire », dis-je cependant. — « Français ! » murmure en souriant mon adversaire et il ajoute : « pour la gloire négative, pour le vent de la gloire. Nous, anglais, nous aimons la gloire mais la gloire pratique, la gloire qui nous donne un résultat qui perpétue le souvenir de nos actions ». Je suis surpris de ce cynisme : « Oui, dis-je, alors que nous aimons

les fumées de l'ivresse, vous aimez mieux l'ivresse ». Et mon interlocuteur me répond : « Je ne comprends pas ». Je souris à mon tour : « Je veux dire que nous aimons les sensations que donne l'ivresse, c'est-à-dire la gloire, et que vous aimez l'ivresse parce que c'est le plein ». Il me répond froidement à moi qui suis énervé : « Non, nous aimons la gloire qui fait riche et puissant ; vous, vous aimez la gloire qui vous rend glorieux. Vous aimez l'ivresse qui vous fait chanter, tituber et tomber ; nous, nous aimons l'ivresse qui nous laisse debout, impassibles, froids ».

Nous cessons de suivre la côte et nous voici devant l'îlot de Cross où je distingue plusieurs batteries, puis tout près, une petite île, Butcher, où sont des casernes. Un appontement est au Nord et à cet appontement est une chaloupe. Enfin, c'est Éléphanta, la Gharapuri la « ville des rocs », où nous ne pouvons aborder : une lourde embarcation à rames vient nous prendre et nous conduire à la longue jetée étroite où nous attendent vingt enfants qui piaillent déjà et qui se jettent à la mer pour obtenir des sous. Je n'ai pas dit un mot, mais déjà ils savent que je suis frenchman, c'est-à-dire débonnaire, et c'est à moi qu'ils s'adressent surtout. Je leur distribue des anas et je ne puis plus me défaire d'eux. Au bout de la jetée, nous trouvons des chaises à porteur très primitives que deux hommes presque nus portent sur l'épaule. J'en prends une, et nous voici grimpant, hissés, par un escalier ou sur un plan très incliné vers les caves d'Éléphanta qui sont à 250 mètres au-dessus de la mer. L'énorme pachyderme qui a donné son nom à l'île a disparu depuis cent ans de l'endroit où s'appuie la jetée ; les flots de la mer, les vagues incessantes qui le léchaient, bondissaient sur lui et le baignaient de leurs embruns, ont eu raison de lui ; elles ont miné sa base, ont miné ses fondations, détruit ses pieds, puis un jour le colosse s'est abattu pour ne plus être relevé. Les lames ont continué leur œuvre de désagrégation, fouillé la vase sous la lourde masse et l'éléphant qui marquait la route s'est enseveli. Maintenant il dort sous les eaux, dans la boue, s'enfonçant peut-être toujours et s'embrumant déjà dans le souvenir des indigènes. Ils n'ont pu me dire avec certitude la place exacte qu'il occupait et quelle était sa taille.

A mi-route nous rencontrons une ronde de petites filles qui dansent en chantant et qui, demi-nues, la tête coquettement ornée de fleurs, nous demandent le bakchich. Je donne encore et, pour me saluer, pour me remercier, elles sourient et portent leurs mains jointes à la hauteur de leur front comme pour adorer. Que leurs yeux sont grands, qu'ils sont noirs et qu'ils sont beaux ; que leurs dents sont blanches et leurs formes jolies. Nous voici tout en haut, devant une maison coquette sous un apentis où nous devons prendre des billets, pour quatre anas chacun et où nous pouvons acheter des cartes postales, des photographies d'Éléphanta, boire sur des tables dressées sous de maigres charmilles. Un garde nous accompagne et nous fait passer une barrière. L'allée est bordée

de statues brisées, de fragments de colonnes ou de bas reliefs qu'on a rassemblés là. Au bout nous trouvons un escalier de huit marches gardé par deux lions assis, d'une assez pauvre facture. Nous pénétrons par une entrée large de 15 à 18 mètres dans la principale des trois *leven* ou grottes. Celle du milieu était probablement une grotte naturelle qui a été élargie, approfondie, creusée en hauteur afin de lui donner les vastes proportions du carré qu'elle est : 15 mètres de côté sur 6 mètres de hauteur. Pour maintenir la masse énorme qui forme plafond autant que pour lui donner l'apparence d'un temple, on a ménagé, taillé, orné 26 colonnes qui sont des monolithes d'un genre particulier puisqu'elles font partie intégrante et du sol et du ciel. Cela fait, on a, sur les parois de la grotte élargie, sculpté des dieux et des déesses en des tenues qui ne sont pas toujours décentes. Tout en face de nous, se détachant du paroi comme s'il y était adossé, est un énorme buste à trois faces qui, du sol, monte jusqu'au plafond; c'est la Trimurti, non de Brahma, de Shiva et de Vishnou, mais la trimurti avec trois têtes de Shiva, l'une pour représenter Brahma le créateur, l'autre pour figurer Rudra le destructeur, et la troisième pour représenter Vishnou, le conservateur.

Ailleurs c'est le dieu Ardhanarishvan, encore Shiva sous une forme nouvelle, l'être humain dans l'unité des sexes, mâle à droite et femelle à gauche, puis à droite près de lui la vache Nandi. A côté c'est Brahma à cinq faces assis sur un lotus porté par cinq cygnes. Je retrouve à gauche le Garuda comme les cambodgiens aimaient autrefois à le représenter, comme on le trouve partout encore non seulement dans les vieux temples abandonnés, dans les galeries d'Angkor, mais aussi aux angles et aux flancs des temples buddhiques nouvellement élevés, le garuda aigle par la tête et les pieds, homme par le corps et les bras.

Ailleurs, encore, c'est de nouveau Shiva, cette fois avec Parvati, son épouse, puis je reconnais entre Brahma et Shiva le Jupiter hindou, Indra sur son éléphant sacré. Là, c'est le mariage de Shiva et de Parvati que les portugais ont abîmé par pudeur. L'épouse est à la droite de l'époux et mange avec lui, conformément à la coutume hindoue qui n'autorise le repas en commun que le jour du mariage. Derrière Parvati est Brahma à quatre faces tenant un satra et lisant le texte sacré de l'union; derrière Shiva est Vishnou. Je distingue aussi des serviteurs et un billot sur lequel est un vase contenant l'eau lustrale de la bénédiction.

Autre part, c'est Kapalabrit qu'on nomme aussi Bhairava avec son rosaire et son cobra, c'est encore Shiva dansant la *tandava*, Shiva ascète dans la pose du Buddha méditant, et c'est Ravana, tyran de Lanka avec ses dix têtes et ses vingt bras.

Enfin sur la droite, au milieu de l'excavation, se trouve une chapelle carrée formant également bloc avec le roc ayant une porte et deux gardiens de pierre

sur chacune de ses faces. Cinq degrés donnent accès à l'intérieur et, au beau milieu de l'espace demeuré libre sous la voûte sombre, sur un bassin d'ablutions représentant le yoni, je vois le sacré lingam, l'emblème de Shiva le créateur, de la puissance qui procrée de la vie toujours renaissante, et je compte sur lui les trois lignes horizontales que les shivaïstes aiment à se tracer sur le front.

Décidément Shiva est le dieu de ces caves, le héros de ces bas-reliefs qui, dit-on, datent du VIII^e siècle de notre ère. C'est lui qui commande ici et c'est lui que les portugais ont labouré à coups de hache, qu'ils ont à demi détruit dans toutes ses représentations, dans toutes ses attitudes et dans ses attributs.

Le gardien me montre sous la paroi au fond de la grotte de gauche, un petit bassin qu'on dirait naturel où l'eau se maintient à un niveau constant quelque soit, dit-il, la quantité qu'on en tire. Les hindous pourraient admettre que ce petit bassin communique avec un réservoir souterrain beaucoup plus grand et le phénomène, s'il y a phénomène toutefois, s'expliquerait de lui-même. Ils préfèrent croire que cette eau vient du Gange, bien que ce fleuve soit à plus de 1.200 kilomètres au Nord-Est de Bombay et coule sur l'autre versant depuis l'Himalaya jusqu'au dessous de Calcutta ; après avoir passé par Allahabad, Bénarès et Patna, avant de se jeter dans le golfe de Bengale. L'histoire telle qu'ils la content est plus merveilleuse et convient davantage aux simples d'esprit et aux superstitieux que sont les hindous.

Nous sortons des grottes et, à la descente, je retrouve les fillettes que j'ai vues à la montée. Elles se sont remises à danser en nous voyant venir et nous saluent les mains jointes. Je leur donne encore des anas et je descends lentement les escaliers sans me retourner pour les regarder. Les anglais n'ont rien donné et les ont à peine aperçues. « Pourquoi donnez-vous ? » me demande l'un d'eux. — « Pour leur faire plaisir, dis-je, et pour donner ». Il me regarde un instant, sourit et murmure : « Français » !

II

AHMÉDABAD

Départ de Bombay. — Une voiture du railway, les couchettes, la literie. — Un capitaine de sicky. — Mount-Mary de Salcette. — Les caves de Gorgaon. — Un chef marathe. — Une gaffe. — Surat, notre loge. — Barugaza et le lamiau de Shakaltirth, le plus beau de l'Inde. — Baroda, capitale du Gukyar indépendant ; instruction primaire obligatoire. — Un lord et sa lordesse. — Ahmedabad. — Son mur d'enceinte, sa poussière, son effritement, sa décadence. — Son passé glorieux, son industrie de jadis. — La *Djama masjid* ou grande mosquée. — Les tombeaux de la reine Moghlai-labi, de la rani Seprée. — Le Palais d'Azam-Khan. — La *Moti-madjid* ou mosquée Perle. — Les échoppes des marchands et des ouvriers ; habileté de ceux-ci. — La foule dans les rues. — Les animaux sont petits, malades : les bœufs, les buffles. — Un cortège funéraire. — Les dandies de la voirie. — Les femmes mahométanes sous cloches, leurs chaises à porteurs. — Les ânes. — Trois fakirs. — Le *Kankariyahtank*. — Le Shah-Mum. — Les singes mendicants. — Le temple des Djain, son architecture, ses *tirtankar* ou saints, la statue de Parmarth, le fondateur des Djain.

Lundi 4 mars 1907.

J'ai quitté Bombay à 9 heures et demie du soir par le *Bombay Baroda and central indian railway* et par la gare de Colaba qui est la station du Sud. Ayant pris à l'agence Cook un carnet de tickets pour tout mon voyage en première classe de Bombay à Madras et ma place ayant été retenue par l'agence, je n'ai eu qu'à monter dans le compartiment où ma couchette était réservée. Dans mon ignorance des choses du nouveau monde où je voyage, j'ai laissé mettre ma malle dans le wagon des bagages et je n'ai gardé avec moi que ma valise et mon sac à linge qui contient ma couverture de voyage. J'aurais pu tout conserver avec moi comme a fait mon compagnon et cela ne nous aurait pas trop encombrés, car ma malle, une malle de cabine, aurait pu trouver place sous ma couchette. Je dis ces choses afin d'éclairer ceux qui me suivront et qui ne voudront pas attendre leur bagage à l'arrivée.

Un employé supérieur de la gare qui m'attendait et qui m'a reconnu à mon « air français », dit-il, m'a installé et déjà toutes mes dispositions de nuit sont prises quand la portière déjà fermée s'ouvre pour laisser passer un coolie portant un gros paquet qu'il pose sur la banquette en face de la mienne. Il le détache, le déroule et j'observe que c'est une literie de voyage : sur la grosse toile grise qui sert d'enveloppe, se trouve une couverture pliée en quatre ; sur cette couverture est un drap et sur ce drap une autre couverture, puis un oreiller. Pendant que cet homme fait le lit, deux autres coolies apportent trois caisses et un petit sac de voyage ; ils mettent les trois caisses au fond du

compartiment les unes sur les autres, près de ma valise, placent sur le filet le petit sac et se retirent avec le domestique.

Le voyageur qui, en achevant son cigare, faisait les dix pas devant la porte, monte, ne me salue point, passe dans le cabinet de toilette pour y changer de vêtements, repaît en caleçon et en bras de chemise. Il s'étend sur la couchette, m'étudie d'un trait d'œil, puis, appuyé sur un bras, regarde par la portière dans la nuit, car sa couchette se trouve du côté où n'est pas le quai.

J'observe alors que le compartiment des domestiques est situé au milieu de la voiture, entre deux compartiments de première classe ayant chacun un cabinet de toilette et d'aisance aux extrémités.

Notre compartiment est long d'environ trois mètres et comporte quatre couchettes installées dans le sens de la longueur du wagon. Ces couchettes placées deux par deux l'une au-dessus de l'autre sont larges d'environ 70 centimètres. Celles du haut sont pliées en deux et fixées le long de la paroi par une lanière solide. Quand on abat une couchette, elle s'ouvre et se trouve maintenue très horizontale par les lanières. Quand il y a quatre voyageurs, les quatre couchettes ressemblent aux couchettes de cabine dans les paquebots. On y est bien et j'y ai très bien dormi, sans draps, la tête appuyée sur mon sac de voyage gonflé par la couverture.

Nous sommes en route et nous nous arrêtons successivement aux stations de Church-gate, de Marine-lines où nous ne stationnons pas, de Charni-road et de Grant-road qui sont les gares de Bombay en allant du Sud vers le Nord. J'ai lié conversation avec mon compagnon : il est officier de sick, revient de congé et rejoint son poste à l'extrême frontière qui sépare l'Inde de l'Afghanistan. Il est dans ce poste depuis quatorze ans, seul européen, sans presque jamais voir un anglais. « C'est une vie *stoupide* », me dit-il, et il revient à vivre sans espoir d'en changer. Il a passé en Europe une année dont un mois en France ; il aime Londres mais il aime aussi Paris ; « malheureusement, dit-il, je suis devenu si bête que je me prenais en Europe à regretter l'Inde, mon poste, mes sick et la vie bête que j'y mène ».

Nous passons sur un pont et je regarde, mais le ciel est couvert, il fait noir, je ne distingue rien que de l'eau noire aussi. « C'est le pont de Mahim, me dit mon compagnon ; il mesure près d'un mille (1609 mètres) ; il a, en grande partie, été construit avec les roupies d'une femme parsie, lady Jamsetjee Jeejeebhoy ». Nous sommes maintenant dans l'île de Salcette. Les portugais y ont laissé plusieurs chapelles et surtout une église très vénérée des chrétiens et même des infidèles, c'est Mount-Mary, le mont Marie.

À Gorgaon qui est à 30 kilomètres de Bombay et où nous passons vers 10 h. 1/2 sans nous arrêter, mon capitaine, car il est capitaine, me demande si j'ai vu les caves d'Eléphanta qu'il n'a pas visitées et me dit qu'à un mille environ

de la station, il y a les caves de Jogeshwar qui ont été creusées au VIII^e siècle de notre ère et qui sont aussi curieuses que celle d'Eléphanta.

Un peu plus loin, à Bhayandar, nous passons sur un pont presque aussi long que le précédent et nous atteignons le continent. « De jour, me dit mon compagnon, vous auriez admiré un des plus beaux points de vue de l'Inde, la colline de Kamandrug et, tout au pied, la Ghorbandar qui roule tranquillement ses eaux à la mer ».

À Palghar, où nous arrivons vers 11 h. 1/2, un natif la tête coiffée de son haut turban blanc, vêtu d'une tunique légère de mousseline blanche et d'un pantalon blanc colart, monte dans notre compartiment. Son domestique fait placer cinq colis à côté des nôtres et dresse une literie semblable à celle de mon compagnon sur la couchette placée au-dessus de celui-ci qui fait la grimace, puis, comme le train est en marche, il attend la station suivante pour descendre du compartiment et gagner celui des domestiques. Les traits du nouvel arrivé sont assez doux, mais sa forte moustache noire où quelques poils blancs paraissent et ses sourcils très lourds donnent à sa physionomie un air dur et militaire. C'est un chef maratte.

« On ne permet pas sur toutes les lignes aux natifs de monter dans les compartiments d'européens, me dit le capitaine, et c'est bien, parce qu'il y en a beaucoup qui ne sont pas corrects. Celui-ci paraît propre ». J'observe un battement de paupière suivi d'un mouvement de la moustache chez le natif et la pensée me vient qu'il entend le français ou qu'il a deviné les propos du capitaine. Je me tiens sur mes gardes et je réponds qu'en Indo-Chine nous ne repoussons pas les indigènes des voitures cependant construites et aménagées pour les européens. Le natif regarde mon compagnon et je ne puis résister au désir de lui demander s'il parle français.

« Un peu, répond-il en souriant, j'ai été à Paris quatre fois et à Londres trois fois, mais je retournerai à Paris ». Et il ajoute : « C'est la plus belle ville du monde ». Le coup est porté droit et mon compagnon l'a senti. Il cause un instant en anglais avec le chef natif, puis, un quart d'heure plus tard, étendus sur nos couchettes, nous dormons tous les trois comme dans nos lits. Mais j'ai surpris une nouvelle crispation du visage du natif et j'ai vu dans ses yeux un éclair de colère. Voilà le point faible de la domination anglaise, je le devine ; l'anglais marque trop de mépris pour l'indigène et celui-ci en souffre non seulement une fois en passant, mais toujours, à chaque instant. Quand ce n'est pas un acte brutal qui lui rappelle ce mépris, ce sont des milliers de coups d'épingle qui avivent la plaie et c'est de la haine qui s'amasse, c'est de la colère et c'est le désir de la vengeance. Je l'ai bien vu dans les yeux de notre compagnon à peau brune tout à l'heure. Mais j'aurai bien des fois l'occasion de revenir sur ce sentiment, car les incidents de mon voyage me feront, hélas ! faire d'autres observations de ce genre.

Je me réveille à Surat où nous arrivons à 2 h. 50 du matin. C'est cette ville qui a donné son nom aux étoffes de soie que nous appelons *surah* et qui primitivement nous venaient de l'Inde. Au XIII^e siècle, les parsis, chassés de la Perse cinq siècles plus tôt par les Arabes qui voulaient les convertir, quittèrent Sandjan où ils s'étaient réfugiés et vinrent s'établir à Surat. Cette petite ville, — qui est située sur la rive gauche de la Tapti, une large rivière, à 20 kilomètres environ de la mer, — devint un port important dès l'arrivée des européens et compta jusqu'à 800.000 habitants. En 1800, on évaluait sa population à 80.000 habitants ; en 1837, un incendie détruisit 9373 maisons en deux jours. Malgré un nouvel incendie qui en 1889, a ruiné 1350 magasins ou maisons d'habitation, on y trouve aujourd'hui 110.000 âmes dont 13.000 parsis.

C'est une ville importante ; elle est le siège de ce que les anglais nomment un *collectorate*, c'est-à-dire un centre administratif secondaire subordonné au gouverneur de Bombay, mais elle ne retrouvera plus son ancienne renommée : les pèlerins musulmans ne partent plus de son port pour se rendre à la Mecque, on n'y fabrique plus les jolis brocarts à trame d'or et d'argent tant recherchés autrefois, les cotonnades de couleur, les boucliers en peau de rhinocéros et les *surahs* luisants et doux au toucher qui s'exportaient en Europe.

La ligne d'intérêt local, inaugurée en 1896, qui permet de rejoindre à Djalgan le railway de Bombay à Calcutta par Allahabad ou par Bhadli et Nagpour ne lui rendra pas son ancienne prospérité. Bombay lui a tout pris, la meilleure partie de ses habitants, de ses parsis et de son commerce.

On trouve à Surat quatre mosquées, deux temples parsis, trois temples hindous et 52 temples djamas. On me dit que la France possède ici une loge qui nous rapporte 2.000 francs par an.

Un employé du chemin de fer vient, en me demandant mon ticket, s'assurer que je ne dois pas descendre ici.

A 4 heures du matin, le bruit que fait le train en passant sur un pont, puis l'arrêt brusque qui le suit, me réveillent. Nous venons de passer le pont de Broach qui est long de 1.600 mètres et nous sommes en gare de cette Barugaza qui figure au Périple du deuxième siècle avant notre ère. A six kilomètres de la ville, pas très loin du temple de Shukaltirth où 25.000 pèlerins viennent chaque année adorer Vishnu et se baigner dans les eaux de trois rivières sacrées, se trouve le plus beau banian de l'Inde : il compte 350 grands et 3.000 petits supports descendus de ses branches qui ont pris racine dans le sol ; il mesure, me dit-on, 700 mètres à la circonférence et peut abriter 7.000 hommes.

A 5 h. 07 nous sommes à Karoda, c'est-à-dire à 397 kilomètres de Bombay. L'arrêt est d'un quart d'heure. C'est une ville de 120.000 habitants située sur la Vichvmitra, à 80 kilomètres environ du golfe de Bombay. Elle est la capitale du Gaikvar, un état semi-indépendant d'environ 2 millions 500.000 habitants,

et le siège d'un Résident anglais mis à côté du souverain, dit gaikvar, pour le surveiller. Le gaikvar ne paye, dit-on, aucun tribut au Gouvernement de l'Inde, mais il entretient à ses frais une armée anglaise de 5.000 hommes. A cette armée, qui est imposée et qui n'est pas à ses ordres, il a joint une troupe régulière de 15.000 hommes et une autre troupe de 50.000 irréguliers. C'est dans un district de ce petit Etat indigène que se poursuit, par la volonté du monarque, une des plus curieuses expériences qui puisse être tentée aux Indes : celle de l'instruction primaire obligatoire pour les garçons. On me dit que cette expérience a pleinement réussi mais qu'elle ne peut être menée que par un prince indigène, à la fois despote et homme de progrès. « Nous n'obtiendrions pas les mêmes résultats que le gaikvar, me dit le capitaine ; les populations nous résisteraient davantage et les père et mère, les chefs de villages n'enverraient pas les enfants aux écoles ». Notre compagnon marathe me regarde, sourit et je comprends qu'il pense : « Nous, nous le pourrions ».

Nous repartons et, à 7 heures et demie, nous sommes à Ahmédabad. L'arrêt est de 25 minutes. Je fais descendre ma valise, mon sac et je vais au buffet. J'y retrouve mon capitaine anglais. Nous déjeunons ensemble et il me montre au bout de la table, assis près d'une dame de 45 ans environ, un personnage grand, gros, éteint de l'œil, mais solide encore. C'est un lord anglais ; on dirait un riche paysan normand, éleveur de chevaux. Le couple est accompagné d'un anglais très empressé qui lui prépare les voies et de deux suivantes qui sont pleines de déférence pour eux, pour la dame surtout ; on devine, à voir ces femmes les yeux toujours fixés sur le visage de la lordesse qu'elles ont conscience de n'être pas au service d'une petite bourgeoise. Ces gens-là mangent comme tout le monde et une aile de poulet que la dame ne parvient à déchirer qu'avec la plus grande peine ne s'attendrit pas pour elle, et lui marque certes beaucoup moins de déférence que ses domestiques.

Son déjeuner expédié, mon compagnon me tend la main, nous nous souhaitons bon voyage et nous prenons congé l'un de l'autre, après avoir échangé nos cartes de visites.

Le train parti, mon lord, sa lordesse et leurs gens montent dans deux voitures qui leur ont été amenées et disparaissent. Le buffet est tenu par un descendant de portugais, vieux déjà, très foncé de la peau, mais gris de la barbe et des cheveux. Il sait parler français et se met à ma disposition pour me procurer une voiture. Il fait le prix avec le cocher qui veut me voler et le menace du doigt. « Vous lui donnerez deux roupies et demi (4 fr. 25) et dans trois heures il vous ramènera ici pour déjeuner ». Je suis de retour à 11 heures, je déjeune pour deux roupies et demi et je repars à 11 h. 45 pour une nouvelle excursion de trois heures.

Ahmédabad, sur la rive gauche de la Sabarmati, à la jonction de trois petites lignes d'intérêt local et sur la grande ligne de Bombay à Delhi, est une « grande

village », comme dirait Tavernier, de 180.000 habitants. La ville est entourée d'un vieux mur percé de douze portes. Son nom lui vient de son fondateur, le sultan Ahmed 1^{er} qui y construisit sa capitale en 1411. On la disait, au XVI^e siècle, la plus grande et la plus belle des villes de l'Indoustan ; elle n'est plus aujourd'hui qu'une grande ville et, quoiqu'en disent les guides, les relations des voyageurs et même les archéologues enthousiastes, une ville de fortifications en ruines, de portes monumentales qui s'effritent et de maisons à balcons et piliers de bois, à boiseries sculptées qui tombent en poussière, une vaste cité délabrée où les anciens palais royaux, les bains, les tombes sont abandonnés, ruinés. Les mosquées, dans la ville seules sont restées belles et jeunes.

Je me suis promené six heures à Ahmédabad, et je n'y ai vu que des nuages de poussière soulevés par le vent, par les roues des voitures, des rues poussiéreuses qui, quand il pleut, doivent être boueuses à s'y enfoncer jusqu'à la cheville, que des maisons à balcons de bois qui menacent de tomber. J'ai vu que toutes les maisons sont anciennes, qu'on n'en répare aucune et que celles qu'on construit, très rares, sont d'un style nouveau, sans sculptures, plus utilitaires que les maisons plus vieilles.

Je ne veux pas dire cependant qu'Ahmédabad ne mérite pas la visite que j'y ai faite, non, mais que les jolies choses dont on parle sont finies et que si la ville a été splendide au temps d'A Ahmed 1^{er}, de son fils et de son petit-fils, à l'époque où vivaient les gens qui dorment dans la plaine sous des mausolées qui furent superbes, elle a cessé de l'être, qu'elle n'est plus que la ruine d'elle-même. Certes, cette cité musulmane fut très riche aux XV^e et XVI^e siècles ; les sculptures plus ou moins fines des portes, des fenêtres et de ses maisons, des balcons de bois, les ornements des échoppes le proclament assez, plus que les ruines de ses palais et les mosquées de pierres blanches et de marbre ; mais depuis 1572, époque à laquelle Akbar la fit descendre du rang de capitale au rang de chef-lieu d'un district, elle décline. Les marattes qui l'ont possédée cent ans et les anglais qui, depuis 1817, en sont les maîtres, n'ont pas arrêté son déclin. C'est une vieille cité qui s'endort avec toute sa gloire que personne ne songe à relever, sous un lit de poussière, de sable et d'effritements. « L'année qui suivit l'occupation anglaise, me dit un musulman, le terre trembla, et, puisque les mollahs ne montaient plus dans les minarets de la Djama-Masjid (la grande mosquée) pour appeler les fidèles à la prière, elle les jeta bas ». Ahmédabad vit cependant encore, mais d'une vie de petite ville, de petit commerce, de petites gens pauvres, de marchands et d'ouvriers qui ont de la peine à conserver les tours de main d'autrefois, de l'époque où il y avait des sultans riches et glorieux, des rajahs débonnaires, des nababs millionnaires qui mettaient une grande partie de leur orgueil à se couvrir de diamants, de bijoux très ouvragés, de perles très chères, et à revêtir leurs chevaux de brocards d'or et d'argent. Elle a été une

ville d'architectes hardis, de sculpteurs sur bois habiles et de découpeurs, de creuseurs de pierre et de marbre très adroits, qui savaient mêler l'art hindou et l'art musulman, mais qu'est-elle, aujourd'hui que les Anglais, qui sont campés au Nord-Est de la cité et perçoivent les impôts, ne font plus rien pour elle et qui, lui ayant donné des chemins de fer, croient pouvoir se désintéresser de sa destinée ? Elle est le chef-lieu d'un collectorat dépendant de Bombay, mais qu'est-ce que cela pour une ville qui fut la capitale d'Ahmed 1^{er}, de Mohamed-Shah, son fils, et de Katab-Shah, son petit-fils (1411-1459) et qu'on dit avoir été aussi belle, aussi riche qu'Agra et que Delhi.

Je ne vois de remarquable à Ahmedabad, après les murs et les balcons, les piliers, les portes sculptées de quelques maisons à demi ruinées, que les mosquées et les tombeaux. La *Djama-Masjid* qui remonte à l'an 1424, où se trouvent les tombeaux d'Ahmed, son fondateur, de Mohamed et de Katab, — avec sa grande cour pavée de marbre blanc entourée d'un cloître, sa mosquée proprement dite qui occupe le côté Ouest où je compte 14 coupoles soutenues par 210 colonnes, — est un des plus beaux monuments de ce genre. Ses minarets qui mesuraient 30 mètres de hauteur, abattus par un tremblement de terre en 1819, sont tronqués, mais on devine, en les voyant tels qu'ils sont encore, comment ils achevaient la mosquée.

La tombe d'Ahmed-Shah est près de la porte Est. Placée au centre d'une pièce d'environ quatre mètres carrés, pavée de carreaux en marbre de diverses couleurs, sous un dôme bien dessiné, derrière un portail soutenu par huit piliers, enclose de murs faits de pierre blanche finement ajourée, entre celles de ses successeurs, elle est un beau travail.

La tombe de Mughlai-Bibi, la reine d'Ahmed, à quinze mètres à l'Est, est en pierre et en marbre blanc, au milieu d'une quinzaine d'autres tombeaux. Elle est aussi d'un très remarquable travail. Je lui préfère cependant celui de la rani Seprée, femme de Mahmoud et mère du prince Ahmed, qui se trouve dans la mosquée du même nom. Cette mosquée d'ailleurs, qui fut inaugurée en 1514, est elle-même d'un style plus délicat que la grande mosquée et d'une exécution plus habile. Elle comporte deux minarets hauts d'environ 16 mètres.

Le palais d'Azam-Khan, situé au centre de la ville, mais le long du mur d'enceinte ou *bhadra* qui fait face à la Sabourmoutti est aujourd'hui le Public Office ; il ne m'a point inspiré, pas plus d'ailleurs que les Bains du Roi et la mosquée où s'en allait prier ce ministre d'un roi qui, ayant été touché par la grâce à la suite d'une conversation sous un arbre avec un mollah, libéra ses esclaves, maria ses filles, renvoya au souverain ses chevaux, ses éléphants, ses trésors et se fit ascète.

La mosquée Perle (Moti Masjid), élevée en l'honneur de la rani Asni, veuve du sultan Bigoura, construite en pierre sanguine, est remarquable, avec ses

ornements hindous qui rampent le long des murailles, ses bas minarets et les 12 colonnes d'un travail délicat qui soutiennent la toiture ; mais il n'y a pas d'escaliers pour permettre aux muezzins de monter au sommet des minarets pour inviter les croyants à prier Allah, et le tombeau de la reine est trop lourd et trop massif.

Je traverse la ville pour gagner la campagne qui, au Sud, est toute pleine de mausolées mahométans, et je passe devant des magasins tenus par des commerçants sorte de petites échoppes sans profondeur et sans largeur où il n'y a place que pour très peu de chose, petits ateliers où travaillent lentement des hindous avec des forges, des marteaux et des outils minuscules. Je descends de voiture pour examiner leur travail : ce sont des bijoux d'or, de cuivre, de bois, des anneaux de pied pour mettre au-dessus des chevilles, aux orteils, aux doigts, aux narines ; ce sont encore des clinquants pour orner les selles des chevaux et vingt autres objets ; ce sont aussi des ornements d'argent qui ressemblent à des poivrières hindoues pour mettre sur les courroies de la sous-queue des chevaux. Dans d'autres magasins, je trouve des faiseurs de galons d'or et d'argent, des brodeurs, des faiseurs de calottes galonnées et là, tout à côté, des sculpteurs sur bois, des graveurs, des enchasseurs de saphirs et de diamants. Pour faire toutes ces choses vraiment artistiques, les outils sont peu nombreux, très primitifs, et je m'étonne de voir ce qu'on peut faire avec eux, mais le tour de main est merveilleux, l'habileté de ces faiseurs qui, de père en fils depuis des milliers d'années, se succèdent dans la même profession, est atavique et naturelle chez eux.

La foule que je traverse à pied, ma voiture me suivant, me rappelle celle de Bombay, mais ici les musulmans sont plus nombreux, les afghans avec leurs larges pantalons drapés à cent plis et leurs coiffures pointues au-dessus du turban sont moins rares, les hindous gringalets maigres sont la foule des pauvres gens ; leurs femmes, vêtues de soieries qui brillent au soleil ou de cotonnades de toutes les nuances, vont de leurs pas graves, très droites et gracieuses, le nez orné de bijoux et parfois d'un large anneau qui descend jusqu'au menton. Les djainistes qui sont des sortes de bouddhistes, — économes, sobres, usuriers et riches, — sont faciles à distinguer ; ils sont méprisés de tout le monde et les musulmans disent qu'ils sont surtout bons pour les chiens, parce qu'ils ont créé un hôpital où toutes les bêtes malades du pays sont rassemblées, mal nourries par eux, pas soignées, alors qu'ils sont loin de se montrer charitables même entre eux. La foule dans les rues est étrange, originale d'une autre étrangeté, d'une autre originalité qu'à Bombay. Les brahmes que je reconnais au cordon sacré qu'ils portent en écharpes sur l'épaule droite et sous l'aisselle gauche sont moins fiers, moins respectés, plus pauvres que les autres notables.

Les bœufs qui traînent les lourdes voitures chargées de briques, de terre, de sable, de bois, n'ont pas de joug ; il est remplacé par une sorte de cangue qu'on

leur passe au cou. Ils sont de petite taille et maladifs. Les buffles sont beaucoup plus petits que ceux de l'Indochine ; leurs cornes sont très petites et ramenées sur le cou ; ils ont l'air faible et sont épuisés, abrutis. On dirait que toutes ces bêtes ont dégénéré et qu'elles sont lasses à tomber. Conséquemment, elles sont très douces, obéissent à la voix, à la poussée de la main, à la caresse d'un sion, mais sans se presser jamais, sans regarder les choses et les gens qui les entourent et sans marquer la moindre crainte. Quand un européen passe, au Cambodge, en Cochinchine, à une certaine distance d'un buffle, l'animal cesse de manger, de marcher, fait face, tend le mufle, se couche ses cornes à droite et à gauche de son cou ; il regarde directement, aspire bruyamment l'air et se tient prêt à repousser l'attaque ; ici pas.

Je rencontre deux petits cortèges à peu de distance l'un de l'autre. Ce sont des morts, hindous de race et de religion, qu'on porte au bord de la rivière où l'on brûle les cadavres. On les a roulés dans quelques mètres de cotonnade blanche, puis ficelés et fixés sur une civière de fortune faite avec des bois légers, et quatre hommes content les porter au bucher. Le cadavre ainsi ficelé me rappelle les momies égyptiennes. Mon cocher me dit que la peste emporte plus de 50 personnes par jour et qu'il a perdu ses deux frères la semaine dernière.

Un peu plus loin, je vois venir au devant de nous un groupe d'une douzaine de femmes ; ce sont des dameuses de la voirie ; elles portent une corbeille sur la hanche droite et sur la tête, sur un petit coussin rond, une dame en fer dont le long manche pointe le ciel. Près d'un mur en construction, je ne vois que des femmes qui, sur le petit coussin rond dont je viens de parler, portent des briques mal cuites qui, parfois, se cassent quand on les jette à terre ; quelques-unes de ces femmes sont jeunes encore et assez jolies. Les femmes ici, comme celles du peuple à Bombay, sont vêtues d'une jupe, d'une petite brassière qui descend des épaules jusque tout juste sous les seins qu'elle maintient, et enfin d'une longue pièce de cotonnade de couleur qui, après avoir fait plusieurs fois le tour de leur corps, revient par derrière sur la tête pour former voile et mantille. Leurs oreilles, leur nez sont ornés de bijoux d'or ou de cuivre, ce qui les défigure, mais leurs yeux sont beaux, leur corps bien cambré et leur démarche est belle.

Nous rencontrons aussi des femmes mahométanes qui, enfermées dans une sorte de cloche en grosse toile grise, s'en vont par les rues faire des visites ou faire leurs achats. Au sommet de leur tête, la cloche est placée de manière à former calotte et, en face des yeux, on aperçoit un petit grillage fait de cordonnets blancs. Ces cloches en toiles sont d'origine persane. Tavernier les signale en ses Six Voyages en Perse et aux Indes. D'autres plus riches, se font convoier sur un cadre de bois suspendu par quatre rotins à un bâton que portent sur l'épaule deux hommes à demi vêtus ; ce palanquin de pauvre est recouvert de grosse

toile et n'a que deux ouvertures grillagées à droite et à gauche, à hauteur des yeux.

À la sortie de la ville une vieille femme pousse devant elle cinq ânes qui sont chargés chacun de deux paniers ; elle va porter du sable et des cailloux pour remblayer et ferrer les rues. J'ai déjà vu cela en Espagne où le seul être qui travaille dur et toujours est l'âne, mais quelles petites bêtes que ces ânes d'Ahmédabad ! Jusqu'alors, je croyais que les ânes du Poitou étaient les plus beaux ânes du monde ; que ceux d'Espagne, parfois très petits, étaient les plus courageux ; que ceux d'Alexandrie et de Port-Saïd étaient les plus petits ; je suis persuadé maintenant que ceux d'Ahmédabad sont les plus courageux, les plus doux, les plus obéissants et les plus minuscules. Ceux que j'ai là sous les yeux ne sont pas beaucoup plus hauts qu'une table ordinaire et vont tranquillement sans qu'on ait besoin de les battre.

Un peu plus loin, je fais la rencontre de trois fakirs hindous. Ils sont assis sous un gros arbre, un banian, situé sur le côté gauche de la route, près de foyers éteints. Ils sont nus ou presque nus puisqu'ils n'ont qu'un mouchoir de poupée attaché devant et derrière à une ficelle qui fait le tour de leurs reins. Leurs cheveux et leurs barbes sont longs, crasseux. Je fais arrêter pour les regarder. Ils font semblant de ne pas me voir et demeurent immobiles, silencieux. Ils sont couverts et gris de cendre. L'un d'eux voit devant lui d'un regard vague, l'autre a les yeux fixés à terre, et le troisième paraît contempler la route. Je tourne autour d'eux sans obtenir un regard, sans qu'ils fassent un seul mouvement, sans qu'ils aient l'air de s'apercevoir que je suis là. Je me rampe devant eux, je soulève mon veston pour atteindre ma ceinture où se trouvent des anas, leurs lèvres remuent, leurs yeux suivent ma main et l'un d'eux me regarde. Ce n'est pas l'œil d'un sot mais certainement c'est l'œil d'un fourbe. Je remets à chacun un anas et ma main, qui en contient encore trois, reste comme hésitante : ils ont vu mon geste et deviné l'hésitation, alors ils me regardent et je lis leur apreté dans leurs yeux. Oui, j'ai lu partout qu'ils sont désintéressés, détachés des biens de ce monde, qu'ils sont saints, et j'ai cru ce que Loti dit de leur regard qui vous pénètre, qui vous émeut et qu'on ne peut plus oublier. Je l'ai vu ce regard de fakir et je n'ai pas été pénétré ; mon esprit ne s'est pas ouvert et j'ai compris non qu'ils étaient des saints, ceux qui se vouaient à cette vie de misère, de continence, d'abstinence et de nudité, mais qu'ils étaient des fourbes, des mendiants éhontés et des êtres ignobles. Voilà mon impression du quart d'heure. Je ne sais si elle se modifiera au cours de mon voyage à la vue d'autres fakirs.

Le *Kankariyah tank* est situé à un kilomètre environ de la ville. C'est un bassin de 2.000 mètres de tour, construit en 1551, par Kutab-ud-din et entouré d'un large escalier de pierres qui, sur plusieurs points, glissent à l'eau. Au centre se trouve un îlot contenant un jardin dit *Nagina* ou « des gemmes » et

un petit palais dit *Ghattamandal*. On y accède par une chaussée assez large. J'en fais le tour et je trouve à l'Est de ce beau bassin, tout près de la rive, des tombes hollandaises et arméniennes avec des dates allant de l'an 1641 à l'an 1689. A deux kilomètres plus au Sud, est un enclos dit de Shah-Alum que surmontent deux très hauts et élégants minarets à cinq étages de machicoulis surmontés d'une guérite ; ils dominent la plaine de très haut. A l'intérieur de cet enclos sont une mosquée de marbre blanc, les ruines d'un palais et le mausolée de Shah-Alum surmonté d'un gros dôme central et de 26 dômes beaucoup plus petits. Un peu plus loin, j'arrive à un lac qui paraît avoir été jadis plus vaste, car il est entouré d'une jetée beaucoup plus grande que ses rives. Je me demande si ce lac n'était pas autrefois un de ces vastes réservoirs aménagés pour les eaux d'irrigation. Comme nous passons près d'une petite maison habitée par des indigènes, une vingtaine de gros singes paraissent sur la route : ils descendent des arbres, des murs, ils viennent des rives du lac et nous barrent le chemin ; deux d'entre eux montent dans ma voiture et me tendent la main. Je veux leur donner des sous ; ils les refusent. Mon cocher me dit qu'il faut leur donner des pièces d'argent. Je leur donne des double-anas, des pièces de quatre anas et ils rient. Un homme, qui les regarde de la route, les appelle et ils s'en vont avec leurs pièces d'argent. Mais les autres singes qui sont sur la route, un entre autres qui mesure près d'un mètre 40 de hauteur quand il est debout, me tendent la main et me grimacent des sourires. Je leur jette mes sous, une vingtaine ; ils les ramassent, mais l'un d'eux est monté à côté de moi, il me prend la main et s'approche de mon visage ; il remue les babines comme s'il voulait me parler. Je lui donne une pièce de quatre anas, il me serre la main et saute de la voiture. Oh ! les étranges bêtes ! On dirait des hommes de race inférieure, des êtres primitifs qui ne sont pas encore parvenus au stade humain, mais qui y viendront. Ils ont des mouvements d'hommes et des regards tristes, mais ces regards tristes sont parfois ceux des imbéciles et des idiots.

En revenant je vais visiter le temple Hathi-Singh qui est au Nord de la ville et que j'allais oublier. De nouveau, je traverse Ahmedabad. Entré par la porte Astana du Sud, j'en sors par la porte de Delhi et, de suite, me voici au temple. Son nom paraît signifier le Lion-Eléphant. C'est un temple djain élevé aux 24 tirthankar qui ont précédé le fondateur de la secte. Il est tout en marbre blanc et a coûté environ un million de roupies, soit 1.700.000 francs. C'est un monument moderne qui a été inauguré en 1848, mais dont le style est considéré comme purement djain. J'ai dû me déchausser, prendre des pantoufles en toile pour le visiter et payer ceux qui m'ont déchaussé, ceux qui m'ont chaussé et les dix gredins qui m'accompagnaient, me pressaient et me donnaient, en mauvais anglais, des explications dont je n'avais pas besoin, plus une vieille femme qui m'avait offert une rose et deux mendiante qui me montraient leurs ventres plats et vidés. Les 24 tirthankars ou « hommes saints » occupent 24 loges placées

sous le cloître. L'image principale occupe le temple situé au milieu de la cour dallée et ne peut être vue. En outre de ces 25 statues on en trouve plusieurs centaines d'autres qui se ressembleraient tout essi elles n'avaient à leur base l'emblème particulier qui distingue chacun des personnages qu'elles représentent. Ce qui surtout est remarquable dans ce temple, c'est d'abord son portail en pierre sculptée avec beaucoup de soin, profondément et joliment fouillée par le ciseau, puis les piliers, et enfin le temple proprement dit qui compte 53 dômes ouvragés, et comprend deux pièces, une extérieure et une intérieure pavée de beaux marbres de plusieurs couleurs. C'est au fond de cette dernière salle, le sanctuaire, que j'aperçois dans l'ombre, la statue de Dharmatlu, représenté très jeune et très beau avec une tiare enrichie de faux diamants.

« Le monument, quoique moderne et de style purement djain, me dit un architecte anglais, prouve qu'Ahmédabad possède encore des ouvriers capables d'enfanter des chefs-d'œuvres et d'exécuter des prodiges l'architecture, de charpente et de goût ». De goût, certainement, mais d'un goût bien différent du goût européen, car si tout ce marbre, cette pierre, ces piliers idéalement fouillés par l'artiste supportent des entablements sculptés, des arcades entièrement ornés, des chapiteaux merveilleux de ciselure, si l'ensemble nous étonne, nous grise d'abord, on est accablé par le fouillis, l'encombrement, le trop chargé, la masse des détails qui recouvrent tout le monument à ne plus laisser voir la matière. En somme, on a travaillé la pierre comme on aurait travaillé du bois et, si cette manière est un tour de force habituel ici, il n'en est pas moins quelque chose que l'art bien entendu, bien compris, n'admet pas. Il semble que les hindous aiment à chercher la difficulté pour la vaincre, à dénaturer la nature pour qu'on ne la reconnaisse pas. Puis les colonnes sont ou trop lourdes avec leurs bases trop hautes, et leurs chapiteaux qui prennent le tiers du pilier, ou trop minces et fouillées à les déformer. L'ensemble est joli, jette dans l'étonnement, surprend les yeux, mais il désoriente et, profondément surpris, vous n'êtes pas satisfait. Et pourtant cet art djainiste est plus près de l'art moghol et même européen que l'art hindou, dont cependant il tient par le fouillis, l'entassement décoratif des détails se surchargeant et le mauvais goût des juxtapositions.

Je reprends mes souliers, je fuis les mendiants qui me poursuivent les mains tendues, les yeux suppliants, un sourire de miséreux sur leurs lèvres retroussées montrant des dents d'une blancheur éclatante, avec des larmes dans la voix, mais non sans avoir distribué la valeur de trois francs à ces pauvres gens. Je regagne la gare en passant par la ville. A un carrefour, je trouve un soldat qui paraît être de faction ; c'est le seul anglais que j'aie rencontré habitant Ahmédabad. Je suis une rue très étroite, très poussiéreuse où toutes les maisons sont teintes les unes en bleu, les autres en vert, d'autres encore en jaune, etc... et j'admire encore les beaux brocarts qu'on me montre, les plus beaux de l'Inde

dit mon guide, les galons d'or et d'argent que me tendent dix mains, les carpettes locales qui paraissent très bon marché, les soieries lamées d'or ou d'argent que le musulman magnifique caresse de sa longue barbe blanche, et les ivoires sculptés par des ouvriers habiles, les bois que je vois incruster et laquer devant moi.

Quand j'arrive à la gare, il est 3 heures de l'après-midi ; le train est annoncé. Dans quelques minutes il sera ici.

III

DJAIPOUR ET AMBER

Mardi 6 mars 1907.

Départ d'Ahmedabad. — Marche des trains. — Undjha et ses agriculteurs, le mariage chez eux. — Sidhpour, une manufacture d'opium. — Pahlampour. — Abou-Road, centre djainiste, le sanatorium des Anglais de Bombay. — La foule des natifs aux stations, les brutalités des Anglais ; désespoir d'une femme hindoue dont le mari est resté sur le quai. — Encore les parsis. — Adjmir. — Djaipour : Une anglaise bizarre qui aime Paris, et connaît l'Olympia, les Folies-Bergères, le Moulin-Rouge, les « beuglants » de Montmartre. — Un chef radjpout qui parle français, le palais, l'astronome Djai-Singh et ses observatoires ; les premiers *suti*, leurs mains d'argent sur les murs « nous sommes indépendants ». — Amber : sa magnifique situation ; les sacrifices humains, les infanticides, les *sutis*. — Un colonel anglais, deux vieilles miss et notre causerie sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Un allemand qui ronfle comme un orgue. — Un chef mahométan qui reçoit sa femme d'un compartiment pour *native females*. — Les *nautchis* ou bayadères. — Les marchands d'eau. — Les castes.

Le train de Bombay, qui a quitté le gare de Colaba hier soir à 10 heures et demie, est arrivé à Ahmedabad aujourd'hui 4 mars à 3 h. 30 de l'après-midi. Il a mis 16 heures pour franchir 499 kilomètres ; c'est aller à raison de 31 kilomètres à l'heure. Il est vrai qu'il s'est arrêté à 60 gares sur 71. C'est ce qu'on nomme aux Indes un train pour *passagers*.

Celui que j'ai pris à 9 h. 30, une heure plutôt, a mis exactement sept heures de moins, mais il ne s'est arrêté que dans seize gares. C'est du 55 kilomètres à l'heure. Je crois bien que ce train, dit du *courrier*, est le plus rapide de l'Inde.

Nous partons d'Ahmedabad à 3 h. 10 minutes et, tout seul dans mon compartiment, je regarde la campagne. Elle est plate et bien cultivée, mais le bétail que j'aperçois est petit, maigre, sans énergie. A Melisana, — qui est une jonction de trois lignes d'intérêt local construites par le *gaikvar* de Baroda auquel elles appartiennent, — un employé vient s'assurer que je ne commets par d'erreur en ne descendant pas.

A Undjha où, vers 5 h. 55 minutes, nous stationnons huit minutes, un anglais monte dans mon compartiment et me salue en français. Il m'adresse la parole et nous causons. Je lui demande des renseignements sur une caste d'agriculteurs qui habite la région et que mon guide signale. « Je la connais, dit-il. Plusieurs fois, j'ai eu à m'occuper d'elle. Ce qui distingue surtout ses membres des autres castes, c'est leur coutume maritale : Les mariages chez eux n'ont lieu qu'une fois en onze ans. Alors chaque fille ayant dépassé l'âge de 40 jours doit être mariée l'un des jours fixés. Si aucun parti ne se

présente, un fiancé est désigné d'office et épouse la jeune fille qui entre immédiatement dans l'état de veuvage jusqu'à ce qu'un prétendant convenable se présente.

— Alors un second mariage a lieu. »

A Sidhpour, une petite ville de 16.000 habitants, mon compagnon me montre de beaux points de vue et me dit : « C'est une ville d'une haute antiquité où l'on peut voir les ruines d'un temple fameux dans toute la région et très ancien. C'est le Rudra-Mala. Il fut ruiné à la fin du XIII^e siècle par les musulmans et ses énormes pierres ont été employées à la construction des mosquées. » Il m'apprend aussi que Sidhpour possède une manufacture d'opium et que Pahlampour où nous arriverons à 7 heures et demie appartient à un prince indigène tributaire du radja de Baroda, près duquel le gouvernement anglais entretient un agent politique. J'observe que le pays est bien cultivé, que la terre est bonne et j'apprends que les gens du pays cultivent surtout du millet, du riz qui est la base de leur nourriture, du coton et du sucre qu'ils expédient à Bombay. — Le chemin de fer a doublé la valeur de leurs produits.

Il est 7 heures et demie quand le train s'arrête à Pahlampour ; l'arrêt est de 26 minutes. Nous descendons pour dîner au buffet. Le repas est bon et ne coûte que 2 roupies (3 f. 40), vin et bière non compris bien entendu, comme en pays anglais. Nous partons à 7 h. 56 et à 9 h. 17 nous sommes à Abouroad, où les anglais de Bombay vont se reposer dans un très beau sanatorium parfaitement aménagé. C'est un centre djainiste possédant plusieurs temples qu'il faudrait visiter, mais hélas ! je ne puis tout voir ; il faut me limiter ; je n'ai que 30 jours à passer aux Indes et d'autres villes, d'autres temples m'attirent plus que celui-ci. Mon compagnon me quitte ici, sans me saluer, à l'anglaise, et de nouveau me voici seul dans mon compartiment, étendu sur ma couchette, mais sans envie, sans besoin de dormir. Mes pensées s'envolent et je rêve aux choses vues, aux mœurs observées, aux costumes portés par tout ce pauvre peuple qui, comme un troupeau de moutons, se pressait dans les gares, aux portes des salles d'attentes ouvertes à tous les vents qui sont réservées aux natifs. Je les vois encore se jetant aux portières, se bousculant, leurs femmes derrière eux, puis, ne trouvant plus de place, courant de l'avant du train à l'arrière et de l'arrière à l'avant, leur balot parfois lourd sur le dos, pressés, poussés, bousculés, souvent frappés par les employés. Je vois alors leur bons yeux doux, où je lis la surprise d'avoir été battus pour rien, la crainte d'être encore frappés, le reproche du simple qui ne comprend pas. Je n'ai jamais vu la colère, je n'ai jamais vu un mouvement d'impatience agiter leur figure, décèler leur ennui d'être ainsi traités, mais que de fois j'ai vu la douceur de leur regard blâmer la violence dont ils étaient victimes. Hélas ! et c'est là le côté faible de cette race de pauvres gens, je n'ai jamais vu l'un d'eux s'apercevoir d'une violence dont le voisin était l'objet, son œil regarder soit le battu, soit le brutal et blâmer la méchanceté, l'inutile action dont le premier était la victime. J'ai observé cependant que les

radjas, les chefs hindous qui prenaient place dans les voitures, étaient doux avec les gens du peuple, indifférents, ne s'impatientaient jamais de leur lenteur, de l'embarras qu'ils leur causaient.

Il y a des voitures pour les « natifs » et il y en a d'autres pour les « natives females ». Jamais un homme n'oserait entrer dans un compartiment réservé aux femmes, mais j'ai vu des femmes, des vieilles surtout, prendre place à côté des hommes. On a refusé plus de cinquante passagers à chaque station et j'ai vu ces pauvres gens, après avoir été repoussés de partout, demeurer sur le quai très déconcertés, très ennuyés, l'homme avec sur son paquet sur le dos, la femme avec son enfant sur sa lanche, pendu à sa robe, à son voile et regardant, surpris de n'avoir pas trouvé de place, le train se mettre en mouvement. L'un d'eux porte la marmite de cuivre bien brillante dans laquelle chaque famille doit faire cuire ses aliments et la petite aiguière à même laquelle chacun peut boire sans y porter les lèvres. J'ai vu une femme désespérée parce que, installée dans un compartiment de femmes, son mari n'avait pu trouver une place dans un compartiment d'hommes et était resté sur le quai. Lui criait, ridicule, inquiet, s'adressait à tout le monde ; elle voulait descendre et cherchait à ouvrir la portière fermée à clef pour sauter sur la voie. C'était désespérant, mais ridicule ; cependant personne ne riait, sauf un anglais dont le sourire contenu était goguenard et méchant.

Je ne sais pas si les chefs de gares sont anglais mais, sur toute la ligne, je n'ai eu affaire qu'à des parsis. Ils sont employés partout, au guichet, sur le quai d'embarquement, à la vérification des billets dans les trains (1). Les buffets sont souvent tenus par eux et c'est à eux qu'il faut toujours s'adresser quand on a besoin d'un renseignement, parce qu'ils sont polis, affables et attentifs. Ils ont l'air d'aimer tout particulièrement les français car je les ai trouvés toujours plus aimables avec moi qu'avec les autres voyageurs, et toujours désireux de m'être agréable, de me rendre service à l'heure des repas pris à la hâte au buffet, à l'heure du tiffin ou thé, pris dans le train et qu'ils me faisaient apporter. J'en ai rencontré un certain nombre qui parlaient notre langue et qui aimaient à s'en montrer heureux. Décidément cette race est affable, attentive, aime la France et les français. Elle est bien douée et active, et les anglais tirent d'eux tout le parti possible ; le *Bombay-Baroda and Central India railway* se loue de leur avoir confié presque tout le service de la ligne et se propose de les élever à des postes plus importants. Il faut dire aussi qu'une bonne partie des actions de la Compagnie appartient aux parsis.

(1) Aux Indes, les employés des Chemins de fer d'origine anglaise sont 6005, les employés indigènes sont 587.505.

Je me réveille à 6 heures du matin, le 5 mars. Il fait froid et, cette nuit, j'ai dû revêtir mon pardessus et dormir non sur ma couverture, mais dessous. La campagne est plate, jolie, bien cultivée, fertile, me dit-on. Vers 7 heures 5 minutes nous nous arrêtons à Adjmir; j'y déjeûne au buffet pour une demie roupie d'une grande tasse de thé, de pain, de beurre et de deux œufs sur le plat.

Adjmer n'est pas une grande ville puisque sa population est inférieure à 75.000 habitants, mais elle est le chef-lieu d'un petit district anglais d'environ un demi million d'habitants, isolé au centre du Radjpoutana presque indépendant. Elle est tête de la ligne qui conduit à Khandva, une ville située au sud du Radjpoutana, sur la ligne centrale de Bombay à Calcutta. Cette voie d'intérêt local qui met en communication les deux lignes les plus importantes de l'Inde, donne à la ville d'Adjmer une certaine puissance commerciale. Sa haute antiquité, car elle date de l'an 145 de notre ère, la célébrité que lui ont acquise ses monuments dont plusieurs remontent à Akbar qui se l'annexa en 1556, sa situation au bord d'un magnifique bassin et au pied du mont Taragarh qui est haut de 1.000 mètres environ, relient beaucoup de voyageurs. C'est un de mes ennuis de ne pas m'y être arrêté une journée pour y voir cette jolie ville de coupoles et surtout de terrasses, blanches sous le soleil et sur le fond vert de ses montagnes, les belles constructions élevées au bord de son lac sacré où l'on descend par de larges escaliers pour les ablutions saintes et aussi pour se baigner. Je regrette de n'avoir pas visité les ruines du palais d'Akbar dont la porte très jolie est recommandée aux visiteurs, la belle mosquée dite Arhac-din-ka-djhompra « hutte des deux jours et demi », qui fut construite en deux jours et demi selon la légende au commencement du XIII^e siècle par un prince mahométan avec les matériaux provenant d'un temple djain détruit sur son ordre, et surtout les superbes piliers qui portent les archéologues à croire que le temple djain fut non détruit par les conquérants mais aménagé par eux et voué à Allah.

Nous sommes à Djaipour à 11 h. 40. J'y déjeûne au buffet pour deux roupies à côté d'une dame anglaise de 40 ans environ qui voyage seule et qui me parle de Paris qu'elle a habité six mois; elle connaît tous les cafés chantants de Montmartre où je ne suis jamais allé, ce qui l'étonne beaucoup, et qu'elle nomme des « beuglants ». Elle me parle de l'Olympia, des Folies-Bergères, du Théâtre-Marigny, du bal Bullier et du Moulin-Rouge. « Je voyage, me dit-elle, pour ne pas m'ennuyer, parce que j'ai du chagrin, beaucoup, beaucoup de chagrin quand je suis dans la Angleterre qui n'a pas de soleil, où il pleut beaucoup, beaucoup. Maintenant que j'ai visité Djaipour où je suis restée trois jours, je vais à Adjmer où je resterai trois jours parce que je reste toujours trois jours dans la ville où je vais, trois jours au moins. Dans le Calcutta, je suis restée trois semaines. » Et elle s'en va après m'avoir donné un vigoureux shake-hand et souhaité bon voyage.

Djaipour est une grande ville de 160.000 habitants et la capitale d'un état quasi indépendant qui compte près de 2 millions et demi d'habitants. Son souverain est un mahâradja de la race solaire des Radjpout-Rahtor ; il est assisté d'un résident anglais. Un district de ce petit Etat est dit le Marwar ou « pays de la mort », parce que la misère y sévit beaucoup plus qu'ailleurs. On me dit qu'au cours de la dernière famine, ce petit état a perdu près de 50.000 habitants qui sont morts de faim ou d'épuisement. C'est de Djaipour que part la ligne de l'ouest qui conduit à Hyderabad et à Kourrachie qui se trouve à la boucle la plus septentrionale de l'Indus et par conséquent de tout le Sindh.

Je prends une voiture et me voici au centre de la ville devant le palais du Mahâradja. Un chef radjpout, qui m'aperçoit et me regarde un instant, vient à moi et me dit : « Êtes-vous français ? » Sur ma réponse affirmative, il sourit et m'offre de me conduire à l'intérieur du palais. Il parle bien notre langue et paraît aimable malgré sa forte moustache, ses lourds sourcils et sa peau très brune. Il ne sourit pas de la bouche mais ses yeux deviennent bons et doux quand ce que je dis lui plaît. Il me fait visiter la salle des audiences qui est en marbre blanc, très belle d'un style simple et noble, le *Chandra-Mahal* du haut duquel on a vue sur les jardins intérieurs, le *djantra* qui est l'observatoire élevé au commencement du 18^e siècle par le grand astronome Djai-Singh qui construisit aussi ceux de Bénarès, Multra, Delhi et Uddjain. Je visite la fameuse « salle des vents » également construite par Djai-Singh. Dans le mur de la porte par laquelle passaient les princesses qui, devenues veuves, s'en allaient au bûcher de leur époux pour s'y faire brûler, la tête du cadavre sur leurs genoux, mon aimable guide me montre des mains d'argent qu'on y a encastrées. Ce sont les représentations des mains des princesses qui ont été *suti* (fidèles) à leurs époux jusqu'à la mort. Les portes sont garnies de pointes de fer. « C'est pour empêcher les éléphants de les enfoncer avec leur trompe », me dit le radjpout. Il me montre aussi les fenêtres de la pièce où le fils héritier de Djasvant-Singh, mourut empoisonné par une robe d'honneur qu'Aureng-Zeb lui avait envoyée. « Nous avons pu vaincre les musulmans, me dit mon guide ; mais nous n'avons pu empêcher les Anglais de conquérir tout le pays autour de nous ; cependant notre royaume est libre et le Radjpoutana est libre. Nous avons des traités avec l'Angleterre, mais nous sommes ses alliés, non ses sujets ». Il m'accompagne au jardin public et comme je lui demande le nom du personnage qui y a sa statue, « c'est la statue de lord Mayo » me dit-il, et il me montre l'Albert-Hall, un pavillon dont le prince de Galles a posé la première pierre en 1876. Ceci dit, il prend congé de moi, donne des ordres à mon cocher et me voici en route pour Amber, l'ancienne capitale qui est à huit kilomètres de Djaipour et qui fut la capitale du royaume pendant sept siècles, du XI^e au commencement du XVIII^e siècle. Nous suivons le Main-street qui s'ouvre large, vaste entre ses magasins à auvents et conduit à une tour qui, cerclée de trois machicoulis, s'achève par un dôme qui pointe dans

le ciel bleu. Elle est pleine de monde et j'y rencontre sept chameaux chargés d'énormes paquets.

A 4 heures, je suis à Amber qui s'étend, au pied d'une pittoresque colline, sur un des sommets de laquelle j'aperçois un palais surmonté d'un monoptère dôme. Je visite rapidement le palais de la reine, la salle des audiences publiques qui est, — avec sa double rangée de colonnes et ses massifs entablements, ses agréables galeries, — un très beau spécimen de l'architecture radjpoute.

Mon cocher me montre un petit temple voué à Kâli, la déesse de la mort et du carnage ; on lui fait une offrande chaque matin, mais autrefois, dit la tradition, on lui offrait un homme et cet homme était assommé et saigné devant elle par ses prêtres et par ses dévots. Le Radjpoutana a connu les bûchers pour les veuves, les sacrifices humains offerts à Kâli, l'infanticide des filles et, on m'assure que ces horreurs, que les anglais prétendent avoir supprimées d'accord avec le maharadja, ont survécu et que, — dans le secret des sanctuaires ruinés, des forêts éloignées des grandes routes, des villages perdus, — il y a encore des veuves qui se brûlent, des enfants qu'on tue, des hommes qu'on égorge à la terrible déité.

A 7 heures du soir je descends devant le *Rustom-family-hôtel* où je dîne avec un colonel anglais, deux vieilles miss qui voyagent avec un domestique hindou, et un allemand qui n'a parlé qu'aux domestiques. Nous parlons français et politique. Je soutiens mon gouvernement dans tout ce qu'il fait ; j'explique à ces gens les causes qui ont amené la séparation de l'Eglise et de l'Etat dont ils ne sont pas partisans ; je leur rappelle la scandaleuse brisure faite par Henri VIII entre le clergé anglais et la papauté au commencement du XVI^e siècle, le procès et la mort de Charles I^{er}, et j'explique tous ces faits du passé anglais et du présent français par la nécessité où les nations se trouvent parfois de rompre avec une organisation, des idées et des coutumes qui sont contraires à leur évolution. Je suis heureux de pouvoir constater que mon auditoire est conquis à mes idées avant la fin du repas. « Vous avez raison, me dit l'une des vieilles demoiselles, mais en Angleterre on ne sait pas cela ; on croit que c'est par irreligion, par non libéralisme que les républicains font la guerre à l'Eglise, alors que c'est par politique, pour conquérir l'indépendance de la France, l'arracher au pape qui « veut y commander ». Le colonel anglais conclut qu'il est inadmissible de voir des prêtres, des évêques, recevoir le mot d'ordre du pape et résister aux lois. « On ne le supporterait pas en Angleterre, dit-il en reprenant ma thèse, on n'accepterait pas que le pape s'opposât à un voyage de notre roi à Rome, que le pape dénonçât notre politique aux autres nations et que son représentant à Londres, s'il en avait un, donnât des ordres aux évêques et les poussât à lutter contre l'Etat ». Et nous nous quittons, vers onze heures du soir, eux pour rentrer dans leurs chambres, moi pour gagner la gare avec l'allemand qui n'a pas dit un mot pendant tout le repas, et qui nous a quittés sans nous saluer quand nous avons abandonné la table.

Je le retrouve à la gare, il monte dans mon compartiment, s'installe sur une couchette en face de la mienne et, dix minutes après, s'endort et roule comme un orgue d'église.

Je songe aux incidents de la journée, d'abord que le train m'a amené d'Almedabad à Djaipour (626 kilomètres) en 20 heures et demie, c'est-à-dire à raison d'un peu plus de 31 kilomètres à l'heure. Ce n'est pas un rapide. — Un autre souvenir me revient, celui de ce chef musulman grand, maigre, la moustache raide et droite, la barbe rare, en pointe, l'œil vif, cruel, qui est allé à la portière d'un compartiment « native females » pour y prendre son épouse. Il avait jeté sur ses épaules une longue et large toile à voile, raide, lourde et, pendant que deux suivantes la soulevaient derrière lui, l'épouse se glissait, s'inclinait sur ses reins à lui et se cachait pour n'être pas vue des autres hommes. La toile retombait sur elle; les suivantes, la tête à demi couverte d'un voile, veillaient à ce que les pans ne s'écartassent pas, et le groupe s'avancait lentement, étrange, bizarre, avec son mâle qui paraissait en colère et les suivantes qui semblaient prises de peur regardaient effarées autour d'elles. Je n'ai vu de cette épouse musulmane que ses pieds noirs ornés d'anneaux, qui glissaient dans la poussière plutôt qu'ils marchaient.

Je vois aussi ces nautchis ou bayadères rencontrées dans un grand nombre de gares vêtues de robes à cent plis, ornées de bijoux d'or aux bras, aux poignets, aux oreilles, aux nez, jusque sur les chevilles, les orteils, et qui vont de fêtes en fêtes, de mariages en mariages, danser les danses d'autrefois, lascives et religieuses. Elles ne sont pas toutes jolies, et leur nez est souvent gros, écrasé, leurs lèvres sont parfois trop lippues, leur taille est disgracieuse, mais leurs yeux sont toujours beaux, grands, noirs et profonds. On me dit qu'elles sont plus de 200.000 dans l'Inde, non comprises les bayadères des temples, et que toutes sont des prostituées qui gagnent chacune au moins 15 roupies par jour.

Je vois encore les marchands d'eau qui courent le long du train à toutes les stations et qui versent à boire aux assoiffés qui tendent leurs babines, car c'est à la régalaie qu'il faut boire, sans mettre les lèvres au vase. On donne ce qu'on veut, presque rien, au marchand, parfois rien et jamais il ne réclame. On ne refuse pas de l'eau aux pauvres. Mais les brahmes ne donnent à boire qu'aux brahmes et les marchands aux gens de la caste à laquelle ils appartiennent. Il n'y a pas de bons samaritains aux Indes; la charité ne se pratique qu'entre gens de la même caste.

Je pense encore à tous ces gens qui voyagent avec leur marmite de cuivre toujours bien luisante, avec leur petit bol à eau également en cuivre qui brille comme de l'or neuf et qu'on ne prête à personne, que nul ne voudrait emprunter; à toutes ces gênes apportées par la loi, par la superstition religieuse et coutumière et par cette crainte incessante que chacun a de se souiller, de se salir, de se polluer au contact d'une personne qui n'est pas de

même caste et de même Loi, de l'européen dont la peau est blanche, dont la chair n'est pas « faite » et qui sent mauvais. — Je ne souris pas de ces choses, mais je me demande qui a pu porter les hautes classes à ce mépris des inférieures, à créer ces classifications si nombreuses, ces castes où chacun s'agite toujours gêné et toujours gênant, et je pense que les épidémies, la malpropreté, la lèpre, les maladies de la peau, les raisons d'hygiène sont peut-être à l'origine de tout cela et que, peut-être encore, c'est pour n'être pas contaminé qu'on a prescrit de redouter les souillures.

IV

DÉLHI

Départ de Djaipour. — Dix coolies pour trois colis. — L'hôtel, ma chambre. — L'aveugle et son Antigone. — Le Fort-Rouge. — Les soldats anglais. — Le palais. — Le Divan-i-Am — Le Trône du Paon d'après Tavernier; emporté par Nadir-shah; réflexion d'un anglais. — Le Divan-i-Khas. — Le Mizan-i-odal. — Les appartements privés du shah, des bégum, des princesses et des suivantes. — Les bains. — La Moti-Masdjid ou mosquée Perle. — La Djami-Masdjid ou grande mosquée. — Les pigeons. — Les ruines dans la campagne : Indraprastha et Angkor-thom, les Kambudjas de l'Inde et ceux du Cambodge. — Les anciennes Delhi. — Du sang, des larmes, des ris. — Le tombeau d'Houmayoun; ceux d'Arab-sarai, de Misan-ud-din, de Laldar-Djang, de Firoz-shah. Les galettes de bouse de vache. — Les rues du bazar et les maisons de la ville. — L'hôtel où je suis descendu n'est pas celui où je voulais descendre. — Le champ de bataille de 1558; — Djahanpanah, le Delhi du XVI^e siècle, les forts de Siri, Lal-kot, de Rai-lithora — La mosquée de Kouvat-ul-islam. — Les tombés d'Altamsh et d'Iman-Zamin. — Le Kutab-minar et le Pilier de fer. — L'Alai-minar. — Le raisin, l'omnibus à chameaux, les autres véhicules. — Une noce. — Mon cocher mahométan est ivre. — Le champ de bataille de 1857. — L'acte d'énergie terrible du major Hodson. — La tour de l'Horloge et le monument de la mutinerie de 1857. — L'incendie de Delhi en 1759: *la Allah'il allah mohamed russoul oullah*. — Le tour des remparts.

A 90 kilomètres de Djaipour, à Bandikul, se trouve l'embranchement de la voie ferrée qui conduit à Agra. Un employé parsi qui croit que je vais à Agra, vient me réveiller. Je le remercie et il se retire confus. Il a mal compris ce que son collègue lui a dit à Djaipour. Je me rendors et nous stopons sans que je m'en aperçoive vers 3 h. 20 à Alwar, la capitale d'un petit état semi-indépendant qui ne compte pas un million d'habitants. L'arrêt de Gurgaon me fait sauter de ma couchette. Il est 6 heures 50 et, dans une heure environ, nous serons à Delhi. Je passe dans le cabinet, j'y fais ma toilette, je change de vêtements et je suis paré quand le train pénètre dans l'immense gare de la capitale de Shah-Djéhan qui l'avait nommée de son nom, Shahdjéhanabad. Je retrouve ma malle au dépôt et je fais charger sur une victoria que je choisis parmi vingt autres qui me sont offertes par vingt cochers, par dix agents d'hôtels et par dix loqueteux qui veulent m'accompagner. J'ai trois colis et dix individus prétendant les avoir portés. Un anglais qui, me voyant assailli et comprenant que je ne parle ni l'hindoustani ni l'anglais, s'est approché: « Donnez quatre anas, c'est assez » me dit-il. Je donne huit anas et tout le monde réclame. Je souris, l'Anglais, lui, ne rit pas. Il soulève sa canne et tout le monde s'enfuit. Je le remercie; il m'a déjà tourné le dos. Je donne l'ordre de me mener au *Cécils-hôtel* et quand je suis installé à l'étage d'une maison qui s'annonçait assez bien de la rue, dans une chambre à peine convenable, donnant sur une terrasse entourée de murs ajourés, mais hauts, et

qui, jadis, devait être réservée au *zinana* (*gynécée*) de quelque chef mahométan, je descends pour déjeuner. Je prends le thé en compagnie d'une jeune anglaise et de son père. Celui-ci me regarde avec une persistance telle que je lui demande s'il m'a déjà rencontré. « No, me répond la jeune fille, mais mon père a compris que vous êtes français ; c'est pour cela qu'il se tourne vers vous. » « Alors, mademoiselle, c'est la première fois que M. votre père rencontre un français ? » — « No, Monsieur ; il a plusieurs fois été en France et nous étions à Paris il y a six mois. » — « Mais mademoiselle, cela ne n'explique pas l'insistance de M. votre père à me regarder. » — « Oh ! monsieur, mon père ne vous regarde pas, il est aveugle. » — Je lui présente mes excuses et nous causons. Parfois, elle dit quelques mots en anglais à son père pour le tenir au courant de notre conversation. Mais leur voiture est arrivée, ils y montent ; je saute dans la mienne et nous voilà roulant vers le fort. Elle se retourne plusieurs fois pour voir si ma voiture suit la même route et, quand nous arrivons entre la grande mosquée et le fort, elle me montre celui-ci du bout de son ombrelle qu'elle vient de fermer. Nous contourmons à l'ouest ! laissant sur notre droite la porte de Delhi et sur notre gauche, puis derrière nous, la Djama-Masjid ou « grande mosquée » et nous voici devant la porte de Lahore, sous une lourde tour crénelée, que dominent des constructions plus légères, monoptères, campaniles à dômes supportés par six colonnes, menues galeries, surmontées d'arcades presque toujours multilobées et dont la partie supérieure s'achève par une rangée de petits dômes aigus, minarets minces qui s'achèvent par un pavillon et qui pointent dans le ciel par dessus l'ensemble. Les voitures s'engagent au petit trot sur un pont de pierre jeté sur un large fossé à demi comblé, puis sous un porche long et voûté, autrefois fermé par une énorme porte en bois garnie de gros clous. Les fers de nos attelages résonnent sous la voûte où veille un soldat anglais et plusieurs indigènes qui sont des guides officieux. La porte est ogivale, haute et large ; le porche est long de 130 mètres, et l'allée, qui nous conduit au Kila-i-mubarik qui est une vaste pelouse au milieu de laquelle est un bassin, a plus de 400 mètres. Nous tournons au nord et nos voitures s'arrêtent à une certaine distance des baraquements anglais, car le fort rouge (al-Kila) est devenu une caserne de soldats vêtus et coiffés de kaki. Je les regarde un instant, j'examine leur installation ; ils ont l'air de gens qui sont arrivés hier et qui s'en iront demain. On dirait à les voir, dans l'immense emplacement qu'ils occupent, mûzant et flânant, qu'ils ne sont pas chez eux, qu'ils sont surpris de se trouver les maîtres d'un fort grand, vaste et qui n'est pas anglais.

Déjà, dix natifs nous entourent et nous offrent leurs services. Sans leur répondre, nous nous dirigeons vers la grande salle blanche, peuplée de colonnades qui soutiennent des arcades multilobées. Nous montons quelques marches et nous voici éblouis, un peu surpris de trouver cela si blanc, si frais, si neuf. L'anglaise explique à son père ce qu'elle voit, lui décrit cette immense salle des

audiences publiques, le Divan-i-Am, qui mesure 50 pas en façade sur 30 pas en profondeur, et c'est touchant de voir cet aveugle, la tête inclinée comme s'il regardait la terre, voyant par les yeux de sa fille. Elle lui décrit la tribune où l'empereur se tenait, la table de marbre où prenaient place les ministres. Parfois il pose une question, rappelle ce qu'il a vu à Agra et demande s'il en est de même ici. « C'est moi qui vois, dit sa fille, et c'est lui qui se souvient de ce que j'ai vu. J'oublie souvent, lui jamais ; parfois il me décrit les choses que j'ai oubliées. » Nous avançons, voici maintenant qu'elle lit tout haut dans son *Murray's-handbook* ce qui est dit de la salle, puis ses yeux examinent les colonnes rondes et cannelées assises sur des bases carrées et surmontées de chapiteaux d'un ordre voisin du corynthe, les arabesques des arcades multilobées qui me rappellent en moins bien celles de l'Alhambra à Grenade, celles de l'Alcazar à Séville et celles aussi de la grande mosquée de Cordoue.

La miss décrit minutieusement à son père la tribune en marbre blanc dont toutes les surfaces sont finement sculptées, avec sa balustrade en marbre ajouré comme on peut ajourer le bois et ses colonnes ouvragées qui supportent des arcades à arcs surbaissés qui sont un peu lourdes, cette splendide tribune royale où les shahs de Delhi venaient donner leurs audiences royales en présence de la foule des chefs assemblés, les principaux dans la salle, les petits dans la cour, sous une immense tente de velours rouge brodé d'or et supportée par des trones d'arbre. Tavernier, qui les a vus, les compare à des mâts de navire hauts de dix à douze mètres et dit qu'ils étaient recouverts de lames d'or, d'argent de l'épaisseur d'un sou et maintenus par des câbles très gros en coton de toutes les couleurs.

Je dis à la miss que le fameux trône, dont le ciel avait la forme d'un paon à la queue déployée, était placé en avant de la grille qui, actuellement, enlôt la tribune royale et je lui montre dans les *Six voyages de Tavernier, baron d'Aubonne*, (1677) qui, quoique baron, était marchand de pierres et de perles fines, ouvrage que j'ai apporté, la description qu'il en fait. Elle prend mon livre et traduit le passage à son père, s'interrompant parfois pour me demander le sens exact d'un mot qu'elle n'est pas certaine de bien comprendre :

« Le grand trône que l'on dresse dans la Salle de la première Cour est à peu près de la forme et de la grandeur de nos lits de camp, c'est-à-dire d'environ six pieds de long et quatre de large. Sur les quatre pieds qui sont fort gros, et de vingt à vingt cinq pouces de haut, sont posées les quatre barres qui soutiennent le fond du trône, et sur ces barres sont dressées douze colonnes qui portent le ciel de trois côtés, n'y en ayant point à celui qui regarde la Cour. Tant les pieds que les barres qui sont de plus de dix-huit pouces de large, tout est revêtu d'or émaillé et enrichi de quantité de diamans, de rubis et d'émeraudes. Au milieu de chaque barre on voit un gros rubi balet cabouchon avec quatre émeraudes autour qui forment une croix carrée. Puis souvent de

costé et d'autre le long des barres se voient d'autres semblables croix, disposées de manière que dans l'une le rubis est au milieu et autour quatre émeraudes ; et dans l'autre l'émeraude est au milieu et quatre rubis balets autour. Les émeraudes sont taillées en table, et les places qui sont entre les rubis et les émeraudes sont couvertes de diamans dont les plus grands ne passent pas dix à douze carats, toutes pierres de montre et qui sont fort plates. Il y a aussi en quelques endroits des perles enchassées dans l'or, et à l'un des costés de la longueur du trône il y a quatre marches pour y monter. Des trois carreaux ou coussins qui sont sur le trône, celui qu'on met derrière le dos du Roi est gros et rond comme nos traversins, et les deux autres que l'on met à ses costés sont plats. On voit de plus pendus à ce trône un sabre, une masse d'armes, une rondache, un arc et un carquois avec ses fleches ; et toutes ces pièces de même que les coussins et les marches, tant de ce trône que des autres six, sont toutes couvertes de pierreries qui assortissent celles dont chacun de ces trônes est enrichi.

« Je fis le compte des gros rubis balets qui sont autour du grand trône, et il y en a environ cent huit tous cabouchons dont le moindre pese cent carats ; mais il y en a qui apparemment pesent deux cents et au delà. Pour ce qui est des émeraudes elles sont d'assez bonne couleur, mais il y en a de bien glaceuses, la plus grande pouvant estre d'environ soixante carats, et la moindre de trente. J'en contay jusqu'à près de cent soixante, et ainsi il y en a plus que de rubis.

« Le fond du ciel est tout couvert de diamans et de perles, avec une frange de perles tout autour ; et au dessus du ciel qui est fait en voûte à quatre pans on voit un paon qui a la queue relevée faite de saphirs bleus et autres pierres de couleur, le corps d'or émaillé avec quelques pierreries, et ayant un gros rubi audevant de l'estomac, d'où pend une perle en poire de cinquante carats ou environ dont l'eau est jaunâtre. Des deux costés du Paon il y a un gros bouquet de la hauteur de cet oiseau, fait de plusieurs sortes de fleurs d'or émaillé avec quelques pierreries. Du costé du trône qui regarde la Cour il y a un joyau à jour, où il pend un diamant de quatre-vingt à quatre-vingt dix carats avec des rubis et émeraudes autour, et quand le Roi est assis il a ce joyau droit à la vue. Mais ce qu'il y a à mon avis de plus riche dans ce magnifique trône est que les douze colonnes qui soutiennent le ciel sont entourées de beaux rangs de perles qui sont rondes et de belle eau, et peuvent peser la pièce depuis six jusques à dix carats. A quatre pieds loin du trône il y a aux deux costés deux parasols plantés, dont les bâtons de sept à huit pieds de haut sont couverts de diamans, de rubis et de perles. Les parasols sont de velours rouge avec une broderie et une frange de perles autour.

« Voilà ce que j'ai pu remarquer de ce fameux trône commencé par l'amerlan et achevé par Cha-gehan, et ceux qui ont les comptes des joyaux du Roi et de ce

qu'à coûté ce grand ouvrage, m'ont assuré qu'il revenait à cent sept mille lacs de roupies, qui font cent soixante millions 500.000 livres de notre monnoye ».

C'est ce trône, qui, en 1759, après la prise du fort, le massacre de 15.000 habitants, le pillage de la ville, a été emporté par le persan Nadir Shah avec un trésor évalué à un milliard 250.000 francs. Et, pendant que l'anglaise traduit ma phrase à son père, je songe à ce capitaine anglais qui, très naïvement ou très cyniquement, me disait à propos de ce trône : « Si Nadir shah n'avait pas fait transporter ce trône en Perse, il est probable que nous aurions pris Delhi beaucoup plus tôt ».

Nous passons de cette grande cour dans une autre où se trouve le Divan-i-Khas, la salle des Audiences privées. Ce bâtiment qui mesure 27 pas de longueur sur 30 de largeur, est isolé au milieu de la cour. Il est fait de marbre blanc et comprend trois larges arcades multilobées comme celle du Divan-i-Am, et deux plus étroites et moins hautes reposant, non sur des colonnes cannelées rondes, mais sur des piliers carrés couverts de motifs divers, parfaitement exécutés. Sur chacune des faces latérales, on compte cinq arcades d'égale largeur et hauteur, soutenues par des colonnes semblables. Le toit en terrasse est surmonté aux quatre angles d'un campanile à quatre colonnes supportant des arcades multilobées au dessus desquelles est un entablement et, sur cet entablement, un dôme en forme de poire surmonté d'une flèche aiguë. L'anglaise explique ce qu'elle voit à l'aveugle qui, la main appuyée sur son bras gauche, l'écoute le plus souvent les yeux baissés et parfois ses grands yeux ouverts levés et clairs comme s'ils regardaient le plafond qui est magnifique et très ouvragé ou bien le lit de marbre blanc où, sur des tapis précieux, sous un parasol rouge et or venait prendre place l'Empereur des Moghols.

La salle de justice, le *Mizan-i-odal* que nous visitons ensuite est d'une décoration très luxueuse et très fine. Au-dessus de la petite fenêtre carrée où se tenait le roi, sous un demi cercle, je montre à mes compagnons entre les pointes d'un mince croissant la balance de justice avec son fléau bien horizontal et ses deux plateaux en équilibre. L'arcade sous laquelle, se trouve cette fenêtre royale et cet emblème de la justice est absolument ronde, sans lobes, mais très ouvragée à la bordure et sous la voûte.

Puis ce sont les appartements privés du shah, des bégums, des princesses et des suivantes du palais qui dominent la Djumna qui roule ses eaux jaunes au-dessous de la forteresse et, à l'est, les bains du roi, ceux de la reine où venaient dans des bassins de marbre blanc, les eaux froides et les eaux chaudes, les vapeurs et les eaux parfumées. On nous montre la place où, sur un lit de marbre, la reine était massée par des masseuses expertes et dévouées.

Les appartements de la bégum, la sultane-validé des empereurs Moghols, me rappellent ceux de la reine des Maures, à Grenade ; comme eux, ils dominent la campagne, mais cette campagne est triste alors que les yeux de la mauresque

pouvaient se promener sur des jardins, des champs bien irrigués, bien cultivés, et sur la ville.

Nous entrons dans la mosquée Perle, ou Moti-Masjid entièrement faite de marbres gris et blanc. Ses murs sont décorés de bas-reliefs qui ne manquent pas d'un certain attrait, mais nous sommes d'accord pour déclarer qu'elle est inférieure à ce qu'on dit d'elle, à sa réputation. Nous lui préférons la grande mosquée (Djama-Masjid) où nous nous rendons à pied, en causant, suivis de nos voitures. Ses trois hauts et larges escaliers de 40 marches en marbre blanc dont l'un, celui de la face nord qui ne pouvait être gravi autrefois que par l'Empereur, ne peut aujourd'hui être monté que par le vice-roi des Indes ; sa grande et vaste cour, son large bassin pour les ablutions, son cloître et la mosquée proprement dite qui est surmontée de trois dômes aigus et appuyée au mur sud de l'enceinte avec sa chaire à prêcher qui est à l'intérieure à l'angle S-O de la salle centrale, sa chaire extérieure qui est en avant et en face du bassin, ses piliers en marbre blanc de Djaipour et ses murs en grès rouge d'Agra, aussi ses deux minarets cannelés très élégants, peut être un peu grêles sur un beau ciel blanc, qui dominent et la cour de la mosquée et la ville. Tout cela est splendide, grand de cette grandeur qui n'appartient guère qu'aux choses de la foi. Les portes d'enceinte qui ressemblent à des donjons carrés, les campaniles aux quatre angles du cloître sont monumentaux, admirables. C'est du haut de la chaire centrale que les mollahs venaient parler aux dix mille croyants qui, certains jours de fête, se rassemblaient sous d'immenses tentes soutenues par des mâts et dressées à l'aide de câbles dont on aperçoit encore les anneaux dans les murs de la mosquée et aux flancs des minarets. Je montre à la miss, les milliers de pigeons qui volent autour de nous et qui viennent se désaltérer au bassin. L'aveugle les avait déjà entendus et savait que c'étaient eux. Dans un coin du cloître, à l'angle nord-ouest, un petit reliquaire en bois doré contient un poil de la barbe de Mahomet, un morceau de sa sandale et je ne sais quoi encore que nous refusons de voir et d'adorer.

Nous rentrons pour déjeuner, un peu las d'avoir beaucoup piétiné sur place, d'avoir vu trop de choses en trop peu de temps et l'esprit un peu brouillé. L'aveugle seul, qui n'a rien vu, ne confond rien et parle à table des choses que nous avons visitées et les compare au palais d'Agra qu'il a *vu* il y a trois jours par les yeux de sa fille.

Notre repas terminé, nous repartons. Au bout d'un quart d'heure, nous voici sortant de la ville par la porte dite de Delhi. Nous nous arrêtons pour voir les fortifications de la ville, ses bastions construits par Shah-Djéhan en 1638, pour en examiner la porte aujourd'hui très ruinée, puis nous repartons, nos voitures l'une près de l'autre, au travers des ruines fouillées, bouleversées où les chercheurs de trésors sont mille fois venus creuser la terre. Nous passons près d'une vieille porte qui fut celle de Firozabad, la capitale de Firoz-shah, Tughlak, et

ce sont encore des ruines, bouleversées par les prises de matériaux qu'on a faites pour construire les villes nouvelles et par les fouilles qu'on a menées sous les murs des palais pour découvrir l'or et l'argent qu'on pensait y avoir été cachés, enfin c'est Indapat, dont le nom sanscrit est Indraprastha, et qu'on nomme aussi Purana-Kala, le « vieux fort ». Les Cambodgiens prétendent que leurs ancêtres sont venus de cette ville il y a plus de 2000 années et que c'est en souvenir de leur pays d'origine qu'ils ont donné à leur capitale élevée entre le V^e et le VII^e siècle, peut être avant, le nom d'Indraprastha, dont les ruines portent actuellement le nom d'Angkor-thom. Le mot *thom* qui est cambodgien signifie « grand » et le mot Angkor paraît être la déformation des mots Angk-nagara, en *angka-nokor* d'abord, puis par contraction en Angk-nkor puis *Ang-Kor* (1). On sait que le *go* s'existe pas au Cambodge que le caractère cambodgien *ko* correspond au caractère *ga* sanscrit, que le *no* cambodgien correspond au *na*. Il est possible que cette prétention soit une légende, — Delhi est bien loin du Cambodge, — et que sa raison d'être est d'expliquer pourquoi les Cambodgiens ont donné à leur capitale le nom d'une ville de l'Inde. Cependant il est curieux de rencontrer en Indo-Chine le nom d'un peuple qui habita le pays de Delhi (Kambudjas) et le nom de l'ancien Delhi (Indraprastha). Il faut observer néanmoins que la plupart des grandes villes indo-chinoises ont pris les noms de villes hindoues les plus célèbres : Ajouthiëa qui est Aoud, Champa qui fut le nom d'un peuple hindou. Quoiqu'il en soit l'Indraprastha du Cambodge est aujourd'hui en ruine, et n'a plus pour habitants que les sept ou huit religieux d'un monastère bouddhique situé au centre de la ville et l'Indraprastha de l'Indoustan n'est plus habité que par les pauvres gens d'un village de cent cases. Les ruines sont ce que sont les ruines, mais celles-ci parlent et pendant que la miss dit en anglais ce qu'elle voit à son père, je songe aux villes qui se sont succédées dans la plaine de Delhi : Indraprastha qui fut fondée par les premiers aryens sous un roi nommé Yudhisthira, Hastinapoura, Madhanti, puis Firozabad, puis Delhi-Djehanabad fondée en 1631. Et je pense aux conquérants qui sont venus les prendre, les piller, les incendier, en détruire les habitants : aux rois hindous dont les noms sont oubliés, les Mahométans de 1193, les Mahométans de Timour-khan en 1398, le persan Nadir shah en 1739, l'afghan Ahmed-shah Durani en 1757, le maharatti Mahadadji-Sindhia en 1789, d'autres maharattes en 1803, enfin les Anglais en 1803, 1858 et 1862. Je crois entendre les cris des vaincus, des gens qu'on tue, qu'on viole, qu'on brûle dans leurs maisons, les sanglots des mères pleurant leurs enfants, des enfants pleurant leurs mères, et je songe que l'immense

(1) Je dois avouer que cette étymologie ne me satisfait qu'imparfaitement, parce que je ne connais pas un seul cas d'une ville dont le nom était précédé de *angka*. Il y en a qui sont précédées du mot *siri*.

puits du village, si grand qu'il soit, ne pourrait pas contenir tout le sang répandu par les chefs de guerre ou les larmes versées par toutes leurs victimes. Cependant, les femmes qui viennent puiser de l'eau nous regardent en souriant, les enfants très curieux rôlent autour de nous pour nous demander le ba-kchich : eux ne songent pas, au milieu de ces ruines qui rappellent tant de souffrances, aux misères vécues, au sang répandu et ils sourient comme si le sol qu'ils foulent n'avait jamais été abreuvé du sang et des larmes de vingt peuples disparus. Ils ont raison, les femmes et les enfants, car il a été dit : « laissez les morts enterrer leurs morts », et il est sage de plus songer au présent et, si on le peut, au futur qu'au passé.

Nous parcourons le vieux fort, les ruines qui nous entourent et, malgré nous, nous sommes tristes, inquiets de cette désolation et de voir que les œuvres des hommes sont si peu de chose. Toute la plaine est couverte de ces ruines qui nous écrasent, et l'aveugle, qui ne les voit pas, les devine autour de nous. « Il y a trop de choses ici qui parlent, qui se plaignent et qui pleurent, » dit-il.

A deux kilomètres environ au sud d'Indraprastha, nous rencontrons le mausolée d'Houmayoun qui a un rez-de-chaussée, un étage et, tout autour du dôme central trop rond et trop lourd, une terrasse avec balustrade très ornementative, quatre monoptères ronds à dôme peu gracieux reposant chacun sur six colonnes, deux autres plus élancés et quatre minarets également dômes. C'est là que dort le père d'Akbar, Houmayoun-shah, qui régna 11 ans de 1530 à 1541, fut détrôné, remonta sur le trône en 1555 et mourut la même année.

A quelque cent mètres à l'ouest de ce mausolée, après être passé près du tombeau d'Arab-Sarai, nous prenons la route qui se dirige vers l'ouest et nous franchissons le canal d'irrigation dit de la Djumna, qui arrose la ville avant de déboucher dans le canal d'Agra. Sur la rive ouest de ce canal se trouve le tombeau de Nizam-ud-din. Sa colonnade hindoue supporte des arcades multilobées sous un entablement s'abaissant en auvent léger et, dessus, une terrasse à balustrade à trois étages. Au centre domine un dôme qui s'achève en épi gracieux.

Nous parvenons à la route qui sort de Delhi par la porte d'Admir et nous voici à la tombe de Safdar-Djang, vizir d'Ahmed-shah et vice-roi d'Aoude. Le mausolée est élevé sur terrasse; il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'une terrasse surmontée d'un dôme qui, par sa forme, rappelle le mausolée précédent. Quatre tourelles cannelées qui ne dépassent la terrasse que de leurs pavillons et huit petits minarets, deux par portail, achèvent l'œuvre.

Nous laissons, à cinq kilomètres derrière nous, la tombe de Firoz-shah, l'un des six usurpateurs qui se succédèrent sur le trône entre les deux règnes d'Houmayoun-shah, et nous regagnons Delhi après avoir passé près de trois petits villages. Les femmes y sont occupées à ramasser, ou à pétrir, de la bouse de vache. Les murs en terre des maisons sont couverts de ces galettes de bouse

où les cinq doigts restent marqués. C'est ainsi qu'on fait sécher cette matière à l'aide de laquelle on alimente le foyer comme au temps d'Abraham, dans la terre d'Israël. On vend ces sortes de mottes de bouse comme on vend les mottes de tan dans certaines villes de France et j'apprends qu'on en donne cent pour deux anas.

Nous entrons dans Déli par la porte d'Adjmir et, comme la nuit n'est pas tout à fait venue, nous parcourons les rues du bazar. Déli est une grande ville de 187.000 habitants, où grouillent toutes les races, où des êtres humains de toutes les couleurs vont, viennent, en des costumes tous plus bizarres les uns que les autres. On y trouve aussi toutes les coiffures qu'on peut imaginer et vingt manières de porter la barbe et les cheveux. Les rues larges, très larges, sont encombrées de monde et, parmi ce monde, circulent des chameaux, des brufs qui errent à leur plein gré, ou qui traînent des chars bizarres ou des voitures de charges. Nous rencontrons des femmes et des ânes qui sont hauts comme les ânes d'Égypte et qui portent des matériaux de construction ou de réfection des routes, les premières sur la tête, les autres sur le dos, dans un bissac.

Là aussi, le beau, le haut commerce est entre les mains des mahométans, au-dessous d'eux, pour un commerce moins important, viennent les bengalis, puis, pour le petit débit, habitant des échoppes sordides, sont les hindous. A Déli comme à Ahmedabab, tout s'effrite, tout succombe ; j'y observe pourtant quelques maisons neuves et quelques autres en construction, mais comme elles sont pauvres, nulles à côté de ce que furent les vieilles au temps de leur jeunesse, alors que les Grands-Moghols régnaient sur presque toute l'Inde ; les nouvelles maisons ne sont plus sculptées, ne sont plus ouvragées, n'ont plus ce cachet du pays qui donnait à la ville un caractère étrange. Les maisons des nababs ne sont plus que des ruines où vivent des rejetons déracinés sur leur propre sol et qui songent plus à imiter le genre anglais qu'à restaurer leurs palais. Tout est sordide, sauf cependant les grands magasins où l'on vend des soiries de Surate, des carpettes de Kachmir, des argenteries de Bombay, les beaux cuivres repoussés de Bénarès et les ivoires sculptés de Djaipour. Les banques ne sont pas autre chose que des magasins ouverts sur la rue et meublés de coffres très bas et de tapis, sur lesquels les employés sont assis ; les livres sont posés sur les coffres et ces gens ont l'air lourd, calme, silencieux, des gens graves d'Europe habitués à remuer de l'argent et que rien n'étonne plus. Nous voyons dans cette rue des gens qui drapent des turbans sur des calottes dont ils ont coiffé leur genou droit, des chapeliers qui cousent des galons d'or à d'autres calottes, des tailleurs qui cousent des vestes ouvragées et brodées. Mais il est temps de regagner l'hôtel, la nuit vient et nous avons faim.

C'est seulement en arrivant à l'hôtel que, lisant son nom sur le mur, je m'aperçois que j'habite non le Cécil's-hôtel mais le Grand-hôtel. Je le dis à

l'Anglaise ; elle me répond que c'est aussi ce qui leur est arrivé, à son père et à elle. Ils avaient commandé qu'on les conduisit au Cecil's-hôtel et c'est au Grand-hôtel qu'ils se sont trouvés le lendemain matin. Ils étaient assez mécontents de l'aventure parce que l'hôtel n'est pas confortable, mais, étant là pour trois jours, il n'ont pas voulu déménager. Je ne déménagerai pas, mais je ne suis pas plus content qu'eux.

Nous rentrons chez nous pour faire notre toilette et nous nous retrouvons à table ; l'aveugle et son Antigone sont pressés et me quittent de bonne heure pour aller boucler leurs malles, car ils partent par le train de 9 h. 50 afin d'être à Djaïpour à 5 heures 15 du matin et de pouvoir visiter la ville dans la journée. Nous prenons congé à 9 h. 20 et me voici seul avec des gens qui ne parlent pas français, un vieux bandit qui se dit portugais et des domestiques qui ne sont pas dressés.

Le jeudi 7 mars, l'été de bonne heure, je prends une voiture et, sortant par la porte d'Admir où j'ai passé hier soir en rentrant en ville avec l'aveugle et sa fille, je traverse le canal de la Djumna. Je passe sans m'arrêter près de la tombe déjà visitée de Saldar-Djang, et je me trouve, dit mon guide, sur le champ de bataille où Timour battit Mohammad-shah-Tughlak en 1398. J'aperçois les ruines de Mohammadpour, je visite la tombe de Firoz-shah, l'usurpateur, et me voici à Djahanpanah, le Delhi du XV^e siècle, où je trouve trois forteresses ruinées, le fort de Siri, celui de Lal-Kot, celui de Rai-Pithora, la mosquée de Kouvat-ul-Islam, les tombes d'Altamsh-shah, mort en 1236, d'Imam-Zamin, le Kutab-Minar et le fameux pilier de fer. Ces forts sont en ruine, la mosquée s'est effondrée, les tombes ne sont pas gardées, mais le pilier de fer qui mesure 7 mètres de hauteur au-dessus du sol est toujours debout devant l'arche principale de la mosquée. Il est plus ancien qu'elle, puisqu'il est, avec la plateforme du temple arabe, tout ce qui reste debout d'un temple hindou antérieur à la conquête mahométane. Une inscription arabe qu'on me montre dit que la mosquée a été construite avec les matériaux obtenus de la démolition de 27 temples hindous. Le pilier de fer forgé est d'une seule pièce ; il porte une inscription sanscrite de six lignes sur sa face ouest et son nom est « l'arme fameuse du radja Dhava ». On suppose qu'il portait à son sommet l'aigle de Vishnu.

Le Koutab-minar est, dit-on, une tour élevée par Altamsh-shah au commencement du XIII^e siècle pour commémorer ses victoires et l'asservissement de l'Hindoustan. C'est une tour cannelée à un étage, haute d'environ 72 mètres et dont le diamètre décroissant mesure 15 mètres à la base et un peu plus de 3 mètres au sommet. On la voit de très loin, brune sur le ciel bleu clair.

L'Alai-Minar est moins haut, 48 mètres seulement, mais on estime que sa hauteur primitive était d'environ 150 mètres. Son diamètre à la base est d'environ 30 mètres. Ces deux tours ou minars, sont situés, la première à peu de distance de l'angle sud-est de la mosquée, à l'intérieur de la cour, et la seconde

hors de la cour à la hauteur du Kutab-minar, mais au nord-est. Elles ne m'ont pas inspiré et j'ai pensé que je serais venu de très loin, ce matin, pour ne pas voir grand chose si je n'avais trouvé le pilier de fer. Il est ridicule, ce pilier, mais, — avec ses six lignes de sanscrit, la légende qui veut qu'il ait été l'arme redoutable d'un prince hindou qui aurait, dans le Sind, fondé un vaste empire dont il serait demeuré le souverain pendant de longs siècles, — il m'intrigue. Elevé à cet endroit en l'an 1.000 de notre ère, portant une inscription qui date du 11^e siècle, décapité de son aigle par les mohométans qui, pas plus que les juifs, n'admettent la représentation des bêtes et des gens, il est là comme le témoin d'un âge qui se perd dans la nuit des temps et sur lequel des siècles nombreux, des événements presque oubliés ont passé. Des générations et des générations se sont succédées, énorme, gigantesque, il subsiste encore, bravant les hommes et bravant le ciel.

Je rentre en ville et, de nouveau, ce sont les rues, la foule étrange, les marchands sous leurs auvents, les petits marchands de légumes, de fruits, qui vendent au bord des trottoirs. Un Afghan à l'air rébarbatif, qu'on appelle ici Kaboul, vient m'offrir deux grappes de raisin muscat. J'en détache un grappillon et je lui donne quatre anas. Le raisin est bon, sucré, mais la peau en est épaisse et détestable. Je rencontre un chameau attelé à une sorte d'omnibus fantastique à deux étages, rempli de musulmans ; il marche sans conviction et paraît plus surpris de se trouver trainant une pareille machine que moi de le rencontrer si drôle et si honteusement résigné. Une carte postale que j'achète me montre deux chameaux attelés, l'un près de l'autre, à une sorte d'omnibus d'hôtel et je me rappelle avoir vu, à Aden, un vilain chameau trainant, sur la route de la ville au débarcadère, une belle voiture de maître.

Mais il n'y a pas de curieux ici, en fait de véhicule, que les omnibus trainés par des chameaux ; les voitures à baldaquins frangés et supportés par quatre bambous, dites *ekka*, trainées par deux bœufs dont le dos est habillé d'une couverture blanche liée à la bosse ne sont pas moins surprenants ; ces bœufs me font songer aux bœufs basques qui sont, eux aussi, couverts d'un drap de grosse toile. Les voitures à coffre étrange placé très bas où sont placés les paquets et sur lesquels on s'assied, sous un baldaquin très étroit fermé de rideaux légers qui se roulent et qu'on attache sous le toit, qu'elles soient trainées par un bœuf ou par un cheval, sont aussi bien intéressantes. D'autres véhicules attirent encore mes regards : ce sont des chaises à porteurs faites d'un cadre de bois supporté par quatre rotins le long desquels descend, d'un baldaquin grossier, une grosse toile à voile, dans laquelle on a ménagé, à droite et à gauche, deux petites ouvertures de sept à huit centimètres sur cinq, grillagées de cordonnets afin que la dame, qui y est assise les jambes croisées, puisse voir sans être vue ce qui se passe dans la rue ; cette chaise est portée à l'aide d'un baton par deux loqueteux. C'est le véhicule des dames qui vont se faire visite ou qui vont voir leurs parentés.

D'autres dames moins riches qui, pourtant, ne sont pas considérées comme faisant partie du peuple, bien qu'elles n'aient pas le moyen d'avoir une chaise et deux porteurs, vont à pied, mais sous une sorte de cloche faite en toile blanche qui, plissée sur la tête en forme de calotte, descend jusqu'aux pieds. On a ménagé en face des yeux une ouverture également grillagée de cordonnets. Cette cloche est originaire de la Perse.

Je rencontre aussi le cortège de nocce du fils d'un notable hindou ; le jeune homme a quinze ans et la mariée qu'il vient de prendre chez elle en a douze. Elle a écarté un coin de rideau et j'aperçois un petit minois fûté très brun et des yeux noirs entourés de noir qui brillent comme des brasiers. En avant, marchent des lanciers ridicules, des enfants qui portent des drapeaux, puis viennent des musiciens dont l'uniforme est usé. Derrière, suit une victoire conduite par deux hommes qui sont à pied, puis le palanquin où se trouve la mariée et ses suivantes, enfin le jeune homme qui est à cheval. Il est vêtu d'un riche costume de brocart brodé d'or et d'argent, coiffé d'une coiffure antique. Autour de lui sont une douzaine de cavaliers, ses amis qui sont ses garçons d'honneur et, derrière, vingt-cinq chevaux qui ne sont pas montés, qu'on conduit à la main. La plupart sont sellés et bridés assez pauvrement de selles et de brides très usées, mais quatre d'entre-eux sont magnifiquement habillés de cuirs ornés de lamelles d'argent repoussé : quatre autres sont encore plus beaux sous leurs garnitures d'or avec, sur la croupe, des ornements d'or qui ressemblent à des poivrières hindoues, à des petits vases fermés d'un couvercle pointu. Tous ces ornements sont placés sur des cuirs rouges qui les font ressortir et qui sont garnis de clous d'argent pour les uns et d'or pour les autres. J'allais oublier, autour du mari, les porteurs des parasols, des larges pavois qui brillent comme des soleils, des étendards en loque et des pavillons effrangés qui jettent un peu de poudrière sur l'ensemble. On fait haie pour regarder passer ce cortège et le jeune prince qui monte un beau cheval persan essaie de le faire caracoler, d'ailleurs sans y parvenir. On me montre son père qui est un beau vieillard à l'air très triste, malheureux, et on me désigne, en les nommant ce qui ne m'apprend rien, les principaux invités arrivés pendant la nuit ou la veille.

Pendant que je parcours les magasins, que je regarde les ouvriers qui travaillent l'or et l'argent, le bois, et qui fabriquent des galons, mon cocher musulman déjà ivre ce matin quand j'ai pris sa voiture, s'est grisé tout à fait. Il ne tient plus sur son siège et gesticule, l'œil terne, la paupière lourde. Les gens de la rue le regardent et sourient. Il y a trente ans, me dit-on, les musulmans l'auraient roué de coups et conduit chez le juge pour y être condamné à la prison, à l'amende et au bâton. Les Anglais ont aboli tout cela et les Mahométans ont maintenant le droit de se souler comme mon cocher. Dans l'Elgen-road, au bout de laquelle se trouve la tour de l'horloge, il manque de se renverser

sur moi et se prend de gueule avec un hindou qu'il a failli renverser et qui l'a traité d'ivrogne. Quand nous passons près de la statue de la reine Victoria qui, là aussi, est lourdement assise sous un dais gothique et sur un fauteuil florentin, il me la montre et crie : *mama, mama !* Il rit à en perdre l'équilibre. Enfin, me voici à l'hôtel, moi très satisfait de ma promenade, très mécontent de mon cocher que je montre au ménager, lui encore plus ivre que tout à l'heure et absolument incapable de dételar ses chevaux.

Je quitte l'hôtel à une heure, je passe près de la statue du général de brigade John Nicholson, « mortellement blessé à l'heure de la victoire, » lors de l'assaut du fort de Delhi, à la porte de Lahore, et mort le 23 septembre 1857 à l'âge de 35 ans. Elle est située dans le Kudsiya-garden, tout près de la double porte de Kashmir qui est celle du Nord. Je suis maintenant sur le Ridge, le champ de bataille et voici le monument commémoratif de la Mutinerie, comme disent les Anglais. Ma voiture roule sur un terrain qui fut inondé de sang anglais et surtout hindou. On s'est battu ici trois mois, du 17 juin au 20 septembre 1857, et les deux partis ont commis des actes de bravoure inouis et des forfaits odieux. Un Irlandais qui avait assisté à ces horreurs me disait il y a vingt-cinq ans : « Ils ont été atroces, nous avons été féroces ; tout est fini maintenant, mieux vaut ne plus penser à cela et n'en jamais parler ». Mais le souvenir de la répression le hantait et, dans ses yeux bons d'Irlandais naïf, je lisais une souffrance secrète, un souvenir poignant et tenace. Il avait assisté au siège de Delhi et me racontait ceci : « Le 23 septembre, le fort de Delhi était à nous depuis trois jours, Nicholson se mourait, le Grand-Moghol, vieux, malade, s'était remis entre nos mains, mais Abou-Bekr, son fils, ses deux neveux, tenaient encore la campagne. Ils campaient près de la tombe d'Houmayoun-shah. Nous, étions épuisés, trop peu nombreux pour pouvoir nous défendre contre l'armée rebelle qui ne s'était point débandée toute entière ; la ville était contre nous. Attaqués nous étions vaincus. Le major Hodson, après avoir serré la main de ses amis, partit avec le lieutenant Mac-Dowel et vingt soldats sikhs. Il arriva au camp des princes, les invita à se rendre ; la foule des rebelles grondait autour de lui. Il parla aux princes du Grand-Moghol qui s'est rendu ; ils ne veulent rien entendre ; il insiste ; la foule pousse des cris terribles. Les princes hésitent ; enfin ils discutent, posent leurs conditions. Le major refuse les conditions, n'en veut accorder aucune, menace et finalement décide les trois princes à le suivre. La foule des rebelles s'avance furieuse, les princes montent dans un char à bœufs et se disposent à suivre le major : « Nous sommes entre vos mains et dans celles d'Allah, » disent-ils, et le char s'ébranle. Les rebelles sont furieux, huent les princes, menacent ; des groupes s'avancent pour les enlever. Le major comprend qu'il va perdre ses prisonniers qui sont l'âme de la résistance, il commande la halte ; il monte près des princes dans le char, tire son revolver et, froidement, devant l'armée rebelle terrifiée, devant la foule qui s'avance menaçante, il abat les trois radjas

à ses pieds et ce sont trois cadavres qu'il abandonne aux rebelles terrifiés, atterrés et qui regardent sans comprendre, cet homme qui, avec 21 hommes, les a bravés eux qui sont dix mille. A cette heure même, le général de brigade Nicholson rendait son âme à Dieu ». Et le colonel irlandais avait une larme au fond de ses grands yeux bleus. « Mais lui dis-je, les princes s'étaient mis entre les mains du major. » L'Irlandais me répondait : « Ils étaient aussi dans les mains de Dieu », puis après une pause : « Le major Holson fut tué quelques semaines plus tard à Lucknow. »

Voici maintenant l'observatoire qui fut, dit-on, la tour de l'horloge du palais de l'usurpateur Firoz-shah, puis le *lat* ou pilier d'Asoka, haut de 80 mètres qui se dresse au sommet du Ridg. Il fut érigé il y a 2.200 ans environ par Dhammāsoka, le Constantin et le Clovis du bouddhisme. Une inscription sanscrite qui est à sa base donne son nom, Pyadasi, et la date de l'érection. Tout autour de lui, sont des ruines de temples, de palais, de mausolées et, pour tout dominer, pour dominer la campagne ravagée jusqu'à perte de vue, pour dominer la ville qu'on aperçoit à peine derrière les arbres, pour rappeler le souvenir de la Guerre des Cipayes et la répression dure, sanglante, impitoyable, il y a sur une double terrasse à laquelle on accède par des escaliers raides, une tour octogonale à cinq étages en retrait les uns sur les autres. Elle est ornée de huit clochetons à chaque étage, de fenêtres et surmontée d'une croix de marbre blanc comportant une couronne qui se mêle aux quatre branches. C'est laid, lourd triste. C'est dur, sombre, funèbre, c'est troublant, mais c'est la Tour du Souvenez-vous.

Le soir, en rentrant à l'hôtel, je trouve un monsieur et une dame sous la véranda, fouillant parmi un tas de journaux, de revues et de programmes jetés sur un guéridon branlant. Ils étaient arrivés je ne sais plus de quel endroit, la veille au matin, et le monsieur qui, au cours d'une excursion aux environs de Delhi, était tombé de quatre mètres de hauteur, avait dû garder le lit toute la journée. C'étaient ces voyageurs que j'entendais parler anglais de ma chambre, au travers de la porte qui la sépare de celle qu'ils occupaient. J'allai m'habiller et, au dîner, je me trouvai à la même table qu'eux. Le monsieur m'adresse la parole et nous causons ; il est docteur à Glasgow, voyage avec sa femme, une de ces charmantes anglaises qu'on rencontre si rarement. Ils parlent le français tous deux, elle beaucoup mieux que lui, conformément à l'habitude en Angleterre où il y a un plus grand nombre de femmes connaissant le français que d'hommes, et surtout le connaissant bien. Ils vont à Bénarès d'une traite ; ils y resteront une journée entière, puis repartiront le soir même pour Calcutta, afin de s'y embarquer le 10 mars pour rentrer en Angleterre. Ils sont agréables tous les deux ; elle parle bien, lui est un peu plus causeur qu'elle, pas très anglais de manières ; lui surtout n'a pas la raideur britannique qui nous froisse tant ; ils partent demain à six heures du matin ; je partirai avec eux, non pour Bénarès mais pour Mutra.

De bonne heure, le lendemain, je retourne à la ville pour la voir encore, pour emporter d'elle, au fond de mes yeux, tout ce que j'en pourrai prendre. Devant le fort, j'admire encore ces hautes murailles en pierres presque rouges que surmontent des crénaux trop hauts et qui sont défendues par des bastions puissants également crénelés ; les portails lourds, creusés dans des tours massives de forteresses menaçantes, qui étaient autrefois closes de portes ferrées de gros clous, et qui maintenant sont toujours ouvertes. J'admire encore au-dessus de cette forteresse qui contient le palais, les dômes, les pavillons élancés, les monoptères élégants, les minarets gracieux. J'entre dans les cours de la forteresse au petit trot de mes chevaux, je revois la salle des Audiences publiques, blanche, magnifique puis, l'esprit plein de ce que j'ai vu, je sors sans être descendu de ma voiture. Me voici maintenant dans la *Chandi-chouk* ou « rue de l'argent » qui, de la porte Ouest du fort dite de Lahore, va rejoindre une rue, *Burra-bazar*, qui conduit à la porte ouest de la ville, également dite porte de Lahore. J'entre de nouveau dans la grande mosquée, où le persan Nardir-shah, fut prier pendant que ses troupes pillaient et massacraient dans la ville. Quand le feu prit au bazar, quand, sur vingt points de la cité, l'incendie embrasa le ciel et lança de grands nuages de fumée que les rayons du soleil coloraient, le coup d'œil devint très beau. Nardir-shah monta au sommet du minaret d'où le muezzin chaque jour invitait les croyants à la prière. Ses yeux parcoururent l'horizon, virent les flammes qui dévoraient tout, ses guerriers qui pillaient, volaient, violaient et tuaient, et, à l'ombre de son corps sur les dalles du minaret, il comprit qu'il était midi, l'heure de la prière. Alors il leva ses yeux et ses bras vers le ciel et cria par dessus la cité qu'on anéantissait sous ses yeux, la prière du muezzin absent, tué peut-être : « *La Allah il Allah, Mohammed rassoul oullah* ».

Je sors de la ville par la porte de Lahore et la fantaisie me prend d'en faire le tour par la *Circular-road* marquée sur le plan de Delhi. Je remonte vers le nord et j'arrive en dix minutes à la porte de Kaboul qui donne accès dans la *Queen'-road* et qui conduit à la gare ; je traverse la voie ferrée qui compte ici deux voies, l'une qui conduit au Nord, à Kalka, point terminus, et l'autre qui mène à Bombay par Djaipour et Ahmedabad. Quelques instants après, ma voiture parvient au bastion du Shah, qui est à l'angle Nord-Ouest de l'enceinte ; je vais à l'Est et je passe devant la porte Mori, puis devant celle de Kashmir qu'il faut franchir quand on vient de la ville pour aller au champ de bataille de 1857, et que je passe pour y rentrer, car un demi-kilomètre plus à l'Est, c'est la Djumna qui continue l'enceinte. Je traverse encore la voie ferrée qui conduit à Calcutta après avoir passé sur un pont en fer long de 800 mètres et, suivant les rues Lothian et Elgin, je me retrouve devant le fort, puis entre le fort et la Djama-Masdjid blanche, éclatante et majestueuse. Je gagne le Faiz-bazar, puis enfin la porte de Delhi qui est la porte Sud-Ouest par laquelle j'ai passé déjà

pour me rendre au vieux Delhi (Firozabad) et à Indraprastha, au tombeau d'Houmayoun. La voiture tourne à l'ouest et voici la porte Turcoman qui est au sud, celle d'Admir qui est au sud-ouest, celle de Farash-Khana et je me trouve à la porte de Lahore. J'ai fait le tour de la ville, vu ses huit grandes portes, suivi ses fortifications, au Sud, à l'Ouest et au Nord, j'ai vu les bastions élevés le long de la Djumna au Nord et au Sud du fort, lui-même fortifié de hautes murailles crénelées et de bastions. Les fortifications, me dit un capitaine d'infanterie rencontré, mesurent 5 kilomètres d'enceinte et, sur le fleuve, il y a 3 kilomètres et demi de bastions, de terrassements; cela fait environ 8 kilomètres et demi de pourtour.

Je reviens à l'hôtel heureux d'avoir convenablement rempli ma matinée, je déjeune rapidement, je boucle mes malles, je saute dans ma voiture et j'arrive à onze heures à la gare. J'y retrouve le docteur de Glasgow et sa charmante femme qui se promènent sur le quai d'embarquement en attendant le départ.

V

MUTTRA

Vendredi, 8 mars 1907.

Départ de Delhi. — Les champs de ruines. — Muttra, l'ancienne Madhura. — L'espion de cavalerie et les tentes de campagne. — Un capucin italien ammonier des troupes anglaises pour les catholiques. — Krishna, sa fille en lutheresse et les vachères. — Ses prêches sur l'amour et la pitié. — Une métropole du Bouddhisme. — Le pilier d'Asoka. — Pillage de Muttra en 1017 par les mahométans. — Les escaliers du fleuve. — Les tortues sacrées et les singes. — La forteresse. — Un fakir de vingt ans. — Les marchands. — Une noce. — Un monstre. — Les temples. — Tavernier d'Aubonne, baron et marchand de diamants au XVII^e siècle, sa visite au temple de Kesava. — Découverte archéologique.

Nous quittons Delhi à 11 heures 15 minutes du matin. Le docteur et moi sommes seuls ; sa femme a pris place dans le compartiment voisin réservé aux ladies, avec une autre jeune femme. Nous passons sur le pont de fer dont j'ai parlé plus haut et, pendant une heure, nous traversons un immense champ de ruines. A chaque instant, c'est la vaste enceinte d'une forteresse abandonnée mais dont les murs sont encore debout qui attire nos regards, c'est un mausolée ruiné, c'est ici le tumulus d'un temple buddhique, là c'est la plateforme d'un palais détruit, puis partout ce sont des tombeaux oubliés, des tas de pierres qui furent on ne sait quoi, des trous de fouille car ces ruines, comme toutes les ruines du monde, passent pour cacher des trésors, des enceintes à demi croûlées, puis parfois ce sont des marbres blancs qui sont devenus gris sous la pluie, la poussière, le soleil et les vents. Nous regardons à droite, à gauche, et du doigt nous nous montrons à l'horizon d'autres forteresses, d'autres mausolées, d'autres palais, d'autres tas de pierres et les ruines succèdent aux ruines à droite, à gauche de la ligne, jusqu'à perte de vue. C'est poignant. Un instant, nous avons la même impression de tristesse et nos fronts s'assombrissent. Nous gardons le silence, puis le docteur prend des notes pendant que je médite sur cette folie des guerres, sur cette rage de pillage, sur ces crises de barbarie qui parfois reprennent les nations, les jettent les unes sur les autres pour s'entre voler, pour violer, pour tuer, pour détruire les œuvres édifiées pendant la paix, pour ruiner par la guerre les pays enrichis par le travail et par l'ordre. « Atavisme » ! dis-je. « Oui, répond le docteur de Glasgow, c'est la bête des premiers âges qui reparait dans l'homme d'aujourd'hui ».

Le docteur me montre sur une route une bande de gens vêtus de blanc qui, groupés, se détachent en blanc sur le ciel bleu et sur les champs dont le vert jaune se marie à la teinte grise des ruines.

Muttra, l'ancienne Madhura se devine à des ruines anciennes plus rapprochées, presque aussi considérables que celles que nous avons aperçues en sortant de Delhi. Voilà maintenant le cantonnement, puis la gare. Il est 2 heures 20

minutes. Nous avons mis exactement 4 heures pour franchir 143 kilomètres ; c'est un peu moins de 36 kilomètres à l'heure.

Je prends congé de mon compagnon, je salue de loin sa charmante femme et, mes bagages déposés dans le room réservé aux voyageurs, à peu de distance du buffet, je saute dans une voiture et je roule vers Muttra qui est à près de 3 kilomètres de la ville. Je traverse deux fois la voie ferrée et me voici au milieu du cantonnement. A droite de la route et à gauche, ce sont, au milieu de vastes terrains, des casernes, puis des tentes que les soldats habitent souvent. Il en est ainsi dans toute l'Inde afin que l'homme ne prenne pas des habitudes de bien-être, de confortable et ne s'amollisse pas. (J'ai trouvé des tentes dans des â parcs, à Bombay, à Amelulabad, à Delhi et j'en trouverai à Lucknow, et même Calcuta, — et à Bénarès).

Je tourne l'angle d'un des quartiers de cavalerie, et je me trouve en face d'une église surmontée d'une croix. J'interroge mon cocher. « Roman, roman », dit-il. Je ne me suis pas trompé, c'est l'église romaine, comme disent les Anglais, c'est-à-dire catholique. Le presbytère est à côté. J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, que le prêtre qui la dessert est un très vieux prêtre français. Je me présente à la cure et j'y trouve un tout jeune capucin italien avec la corde autour des reins et le capuce sur le dos.

Il ne sait pas un mot de français et moi pas un mot d'anglais qu'il sait mal, et cependant nous causons. Il m'apprend qu'il est là depuis bientôt deux ans, que son prédécesseur était un Français qui est mort il y a trois ans environ, très vieux et qui ne savait plus s'exprimer qu'en anglais et en hindoustani.

Il m'offre une tasse de thé et quelques gâteaux secs qu'il tire d'un trou arrondi, ménagé dans le mur et clos de deux portes fermées avec un cadenas dont il a la clef dans sa poche.

Il voudrait converser avec moi. Il envoie son domestique hindou appeler un soldat qui est chargé de lui rendre les services dont il peut avoir besoin. Le soldat vient et lui répond qu'il ne connaît pas parmi ses camarades quelqu'un qui parle français, puis il attend, embarrassé, musant, indiscret comme s'il cherchait dans sa mémoire afin de rester un peu plus longtemps. Le moine n'ose pas le congédier et il lambine, attend, demeure et nous ennue. Je le regarde, il comprend et se retire.

Le *padre*, comme les hindous l'appellent ici, m'explique qu'il est aumonier de la garnison pour ceux des soldats qui sont catholiques. Il me fait comprendre que l'armée de l'Inde compte un très grand nombre d'Irlandais qui sont catholiques dans la proportion de 65 p. 100, beaucoup d'Écossais et relativement peu d'Anglais, parmi lesquels, il y a un bon quart de catholiques romains. L'armée des Indes, me dit-il, est pour les deux cinquièmes formée de catholiques, dont les quatre cinquièmes sont irlandais.

Muttra est sur la route de Delhi à Agra, à 143 kilomètres de la première, et à 53 de la seconde. C'est une ville de 60.000 habitants, célèbre, un lieu de pèlerinage fameux, très fréquenté par les hindous, et pourtant les voyageurs ne s'y arrêtent pas. Agra et Delhi font tort à Muttra et, parce qu'on ne s'arrête pas à Muttra, on n'y trouve pas un lit et pas une table pour européen, sauf à la gare qui est, je l'ai déjà dit, à plus de trois kilomètres de la ville. Et, c'est cependant une métropole religieuse renommée où toutes les religions de l'Inde ont des temples. C'est à Muttra que Krishna est né et qu'il a les plus belles statues; c'est là qu'il a aimé les gopis et son épouse Radha qui dansait pour lui et pour laquelle il dansait. C'est là qu'il jouait de sa flûte enchanteresse comme la lyre d'Orphée. Les vachères se pâmaient d'aise en l'écoutant, les animaux s'approchaient pour le mieux entendre, et cessaient de manger, les oiseaux se taisaient sur les branches, cessaient de chanter parce qu'ils étaient ravis par les sons qu'il savait tirer de sa flûte, et les fleurs, les feuilles, l'herbe elles-mêmes charmées s'inclinaient vers lui. Eprises de Krishna, remuées jusqu'au fond des entrailles, agitées de mouvements nerveux, les gopis laissaient « choir autour d'elles, sans le savoir, les vêtements qui recouvraient leurs jolis corps, et demeuraient nues devant lui ». Les brahmes ascètes et les fakirs qui ont renoncé à tous les biens de ce monde et qui sont sans passions, sans désirs, confinés dans la prière et dans la méditation étaient troublés par les mélodies que sa flûte enfantait. Les rivières elles-mêmes cessaient de couler, leurs flots refusaient d'avancer parce que, l'ayant entendu comme ils passaient, ils voulaient encore l'entendre. Toutes les jeunes filles devenaient pensive en l'écoutant et toutes étaient amoureuses de lui et venaient l'adorer. Un jour qu'il dansait avec les gopis, on vit tout à coup qu'il s'était multiplié et que chacune d'elles dansait avec lui et l'avait entre ses bras.

C'est à Gokoul, à une heure de la ville, qu'il fût élevé par un paysan et par une paysanne, ses nourriciers, et qu'il jouait avec les bergers. C'est à Bindroban, tout à côté de Gokoul, qu'il guettait les bergères au bain et qu'il cachait leurs habits afin de pouvoir les voir nues plus longtemps, qu'il volait le lait de leurs vaches et le beurre de leurs barates et qu'il les aimait, qu'elles devenaient folles de lui. C'est aussi là que peu à peu il organisait militairement les bergers qu'il devait conduire à l'attaque de Muttra, avec lesquels il devait vaincre le tyran du royaume, son oncle, et qu'il le tua.

C'est encore à Muttra que Krishna prêcha la pitié, l'amour, et qu'il enseigna aux pauvres gens, aux radjas, qu'il fallait s'aimer les uns les autres, s'entraider, qu'il prêcha le pardon et l'altruïsme. « Celui, disait-il, qui étouffera le sentiment d'individualité, ô mes campagnes, aura la meilleure part ». C'est encore en cette ville de Muttra que les voyageurs, attirés par Delhi ou par Agra, ne visitent pas, que fut prêché l'amour mystique de Dieu, que fut enseignée la volupté de l'esprit, la justice, la bonté, la sociabilité et certaines élévations de l'âme qui sont curieuses.

Et c'est encore à Muttra que le Bouddhisme triompha des anciens cultes. Fa-Hien, un pèlerin chinois qui visitait cette ville en l'an 404 de notre ère, y comptait vingt monastères et 3.000 religieux bouddhistes; en 634, un autre Chinois Hien-Tsang n'y trouvait plus que 2.000 moines; aujourd'hui la campagne est couverte de ruines, dominée par les stupas et par les Viharas. Les piliers d'Asoka, converti à la doctrine du maître, y pointent vers le ciel. J'en ai trouvé un à Delhi et il y en a bien d'autres. A Muttra, tout était bouddhiste et la ville, avant le Bouddha comme aujourd'hui, était une ville sacrée, un lieu de pèlerinage où des milliers et des milliers de pèlerins venaient des lieux les plus éloignés de l'Inde se baigner dans les eaux de la Djumna, la rivière sacrée, affluent du Gange, cette autre sainte rivière. L'Inde entière y venait, y vient encore; les pèlerins s'y pressent, mais les voyageurs qui sont d'Europe n'y vont pas.

Muttra est oublié d'eux et ce sont les palais, les temples de ses destructeurs qui les attirent. C'est en effet, les mahométans qui ont ruiné la cité. Mahmoud de Ghazné, en 1017, l'a pillée puis brûlée. Quand il partit il emporta 10 statues en or massif dont les yeux étaient des rubis et qui coûtaient jusqu'à 25.000 livres (625.000 francs), et 100 statues en argent. Ils ont détruit les temples bouddhistes; avec leurs matériaux, ils ont construit les deux principales mosquées, celle qui est à l'intérieur de la ville au bout de la rue du Bazar et celle qui est à la sortie, sur une élévation où se trouvait autrefois un temple brahmanique.

Le *padre* me conduit à travers les rues de la ville, tout droit au fleuve et nous voici tout au bout d'un escalier au bas duquel sont attachées plusieurs barques. Nous en prenons une et nous remontons le courant assez rapide pour que l'un de nos rameurs soit parfois obligé de s'aider des murs et des rochers qui garnissent la rive. Nous passons près de ghas ou escaliers qui descendent au fleuve et près des temples, des pavillons sur colonnes, et des tourelles élevés au sommet de la berge et dont les pieds baignent dans la vase du fleuve. Des singes nombreux à longues barbes blanches, de toutes tailles, courent et sautent de terrasse en terrasse comme des hommes, sur les pieds et les mains tendues pour adoucir le choc de la partie supérieure du corps et non comme les chats, les chiens qui se reçoivent sur les membres d'avant. Au bas d'un escalier, j'aperçois une vingtaine de tortues qui nagent et qui attendent la nourriture que leur donnent des enfants et une vieille femme qui, la tête couverte de son voile noir, leur fait l'aumône très gravement, sans sourire comme à une bande de pauvres. Plus loin, c'est une gamine de dix à douze ans que nous avons surprise et qui fait sa toilette intime. Elle nous regarde, hésite puis achève et se sauve en courant non sans nous avoir jeté un regard de vierge folle. Je sens que le *padre* me regarde: je ne bronche pas et nous laissons passer l'incident sans rien dire. Il doit avoir une excellente opinion de ma respectabilité. Au bout du village, nous voici au pied d'une vieille tour en brique dont on distingue les restaurations déjà anciennes mais dont les murailles en bas sont rongées. C'est une

ancienne forteresse hindoue qui n'existe plus que pour la décoration, et qui, d'ailleurs, fait très bien au-dessus du fleuve qu'elle domine.

Elle est large ici, la Djumna, mais des bancs de sable blanc prennent plus de la moitié de son lit. A un endroit, nous étant trop écartés de la rive, pour tourner, nous échouons notre barque; il faut s'aider de la perche pour la remettre à flot. On me dit que cette forteresse est la Suti-Burh au sommet de laquelle la veuve du roi vaincu, tué par Krishna, se fit brûler publiquement pour ne pas survivre à son époux. Malheureusement pour la tradition l'édifice est loin de remonter à une époque si éloignée de nous qu'elle se perd dans la nuit des temps; un archéologue anglais prétend qu'elle fût construite en 1570 par la mère de Bhaguandos, qui fut aussi épouse de Bhar-Mol, radja d'Ambér. Nous remontons par le ghat construit par l'astronome Djay Singh, de Djaipour, et nous parcourons les rues de la ville à pied.

Un jeune fakir d'environ vingt ans, la tête rasée, presque nue, le corps gris de cendre, joli de visage, nous tend la main, nous poursuit, nous harcèle de demandes, se place devant nous afin de nous obliger à le satisfaire pour nous débarrasser de lui. Je résiste et le regarde froidement, durement.

Il comprend que nous ne donnerons rien et se retire sans que, dans ses yeux, je distingue soit un éclair de colère, soit un air de résignation. Il se retire et c'est tout.

Les marchands nous font leurs offres, nous appellent, nous envoient chercher et nous montrent des photographies de la ville, celles des radjas de l'Inde, celles du vice-roi et celles de la vice-reine, puis des statuettes de Krishna, de Radha d'une vache et de son veau. J'achète le tout pour quatre roupies. Nous sommes obligés de nous ranger dans une échoppe pour laisser passer un cortège nuptial. Il me rappelle celui que j'ai vu à Delhi mais en mieux, car il est plus riche et le radja qui vient de passer en voiture a prêté sa musique et tous ses chevaux. J'en compte jusqu'à quarante.

Assis dans son échoppe est un gros hindou, le corps nu, les jambes croisées. Il est si gros que ses seins qui sont énormes ressemblent à des seins de forte femme. Le padre, me voyant le regarder, part d'un éclat de rire et l'hindou lui envoie son plus gracieux sourire, qui nous montre sa bouche noire, édentée et des lèvres lippues, ignobles, entre deux joues qui débordent et qui sont tombantes. C'est horrible. Je veux repasser pour le voir, mais le padre me tire par ailleurs et nous ne revenons pas devant cette masse de graisse et cette poitrine d'homme qui est d'une femme.

Dans cette rue, la principale, qui est pavée de larges dalles de granit, existent plusieurs temples. Je vois leurs façades entre deux maisons ordinaires, façades qui n'ont rien d'intéressant si ce n'est parfois quelques reliefs représentant, à droite et à gauche de la porte, la divinité qu'on honore à l'intérieur, quelques surfaces sculptées. La porte est toujours étroite et ouvre de suite sur un escalier

rapide à marches hautes qui conduit à une première cour, laquelle est séparée d'une autre par un portail monumental. Au fond de cette seconde cour est le temple sombre dont j'aperçois la porte. Je voudrais bien essayer de monter l'un de ces escaliers, d'atteindre ce portail, d'aller au delà et de pénétrer dans le sanctuaire où Krishna est représenté en gros bébé âgé de quelques mois, très blanc avec des yeux bleus, suçant un de ses pieds qu'il tient à deux mains, ou bien en dieu très noir, à la figure avenante, ou jouant de la flûte devant Radha, près d'une vache qui le regarde, le muflle levé vers lui, alors que son petit veau oublie de prendre la mamelle maternelle qui pend très gonflée entre ses cuisses. Mais mon compagnon, me fait comprendre que leur entrée est interdite aux Européens et aux musulmans. Je crois cependant me rappeler que Jules Bois est entré dans un de ces temples et qu'il a pu visiter, sinon le sanctuaire central, du moins les chapelles latérales. Il a vu le dieu sur son autel, les peintures qui décorent les murs et je me souviens avoir vu dans Tavernier, baron d'Aubonne et marchand de diamants et de perles, qui parcourait ce pays vers le milieu du XVII^e siècle, que les brahmes (probablement du Kesava-Kas) lui ouvrirent une petite porte au travers de laquelle, et à environ quinze pieds de lui, il vit comme un autel carré couvert d'un vieux brocart d'or et d'argent, et au-dessus la grande idole qu'ils appelaient Ram-Ram. On n'en voyait que la tête qui était d'un marbre fort noir. Il y avait dans ses yeux, ajoute Tavernier, comme deux rubis. Tout le corps jusqu'aux pieds était couvert d'une robe de velours rouge avec quelques broderies et on ne lui voyait point de bras. Elle avait à ses deux côtés deux autres idoles de deux pieds de haut ou environ ajustées de même manière sinon que celles-ci avaient le visage noir. On les appelait Becchor, dit-il. J'aurais pu être aussi heureux que lui pour quelques roupies, et j'aurais pu contempler aussi le joyeux visage de celui qui a dit : « ne soyez pas individualiste, mais soyez bon entre vous tous ». Nous passons pour aller visiter les mosquées qu'Aurengzeb a fait élever avec les matériaux qu'il a pris aux temples qu'il avait pillés et détruits.

D'abord c'est le Djama Masjid ou grande mosquée dont la terrasse est celle d'un temple bouddhiste, puis une autre mosquée qui a fourni un fragment de pilier avec la tête de Maya-dévi et, ce qui est plus important, une pierre couverte d'une inscription sanscrite donnant la généalogie de la dynastie des Guptas.

D'autres précieuses découvertes ont été faites dans le pays et mon guide m'apprend que je les trouverai aux Musées de Calcutta et de Lucknow. On m'a parlé d'une inscription datée du I^{er} siècle avant notre ère, mais je n'ai pas pu savoir où elle est. Je crois cependant qu'on doit la trouver au tome I^{er} des *Rapports du général Cunningham à l'Archéological Survey*. En outre, des fouilles dirigées par le docteur Fuhrer, au mont-Kankali, ont mis à jour les ruines d'un vieux monastère bouddhiste visité au XII^e siècle par Hiouen-thsang.

A sept heures, je prends congé du padre qui refuse de venir dîner à la gare avec moi parce que c'est tout un voyage et qu'il faudrait le refaire après huit heures du soir pour rentrer chez lui, et je reviens seul à la station. J'y trouve quatre sous-officiers qui y sont venus boire de la bière avec deux femmes, car dans l'Inde quand on veut boire un verre de bière, il faut aller à la station, fût-elle très loin de la ville. Les villes sont dépourvues de café et, quand on voyage, quand on visite une ville rien n'est plus désagréable, à mon sens, que de n'avoir pas, comme en France, un endroit où, hors de l'hôtel, on puisse se reposer, voir les gens de la ville qui y viennent plus ou moins nombreux, qui passent allant à leurs affaires ou se promenant.

Je dine pour 2 roupies, mais je dine mal parce que tout est mal préparé. Le beurre que je demande afin de pouvoir achever mon repas est rance et le thé ne vaut rien.

Il est 8 heures 25 du soir quand le train venant de Delhi s'arrête en gare. J'apprends alors que c'est un train mixte composé seulement de voitures de troisième classe et que je ne puis y trouver place que si je consens à voyager dans une voiture aménagée pour indigènes. Deux anglais prennent place dans une voiture vide ; je m'assieds près d'eux et, à 8 heures 45, nous partons. J'observe que la voiture comporte un cabinet d'aisances et que le long compartiment où nous sommes compte quatre banquettes, deux adossées aux chassis persiennés et deux autres adossées l'une à l'autre, séparées par un dossier commun et placées au centre de la voiture. J'estime qu'on peut mettre 80 personnes dans cette voiture.

A 9 heures 54 minutes nous sommes à Agra et, à 10 heures 20 minutes, je descends de ma voiture devant le Métropole-hôtel.

VI

AGRA

Le barbier hindou, le barbier cingalais, le barbier anglais et l'éponge populaire ; le confort britannique. — Fondation d'Agra. — La grande mosquée. — Une bonne rencontre. — Le fort. — Les deux éléphants, gardiens de la porte. — La superbe salle des audiences publiques. — La logia impériale et ses deux cadottes. — La profanation anglaise. — Le darbar de 1806 et le maharana d'Oudeypour. — Le libéralisme anglais. — Le mouvement des esprits indigènes. — La mosquée Perle et le mot de l'évêque Heber. — Le Devan-i-Khis. — Les appartements de la reine. — Le Samand-burdj qui domine la plaine. — Le jeu des échecs vivants. — La terrasse où Shah-Djehan prisonnier de son fils venait pleurer Mumtaz-mahal, sa reine adorée. — La Béghum-Sahib, maîtresse de son père. — La reine enfermée, étranglée et jetée au fleuve. — La mosquée des Gemmes. — Le trône de marbre blanc qui, profané, se fendit et saigna. — Les deux portes enlevées à Kaboul et la rencontre d'un ménage persi. — Le tombeau de sir Calvin, monstrueux et ridicule. — Le Tadj-Mahal, élevé par des titans, orné par des orfèvres : ses jardins, ses bassins, ses cloîtres, sa gloire. — Les tombeaux de la Béghum Mumtaz-Mahal et de Shah-Djehan. — Ce qu'était la Mumtaz-Mahal. — L'écho du Tadj, celui du Panthéon à Paris, celui d'el Escorial, celui de l'ise. — L'archilèrte du Tadj. — Les Djits, les Marattes, lord Pentinck. — Kachiki-Sarai, Bulahduri où est enterrée l'impératrice chrétienne Marina, épouse d'Akbar. — Le mausolée d'Akbar. — Ce que fut le plus grand des Shahs moghols. — Le tombeau d'Imad-ud-daulah. — La rue du marché : français, Napoléon, Dupré, Alla, Napoléon — L'abreuvoir, bonne œuvre d'un bonne pieux. — Le *Metropole-hotel*, l'aya pondichérienne. — Description de l'hôtel, ce qu'il faudrait pour qu'il fut convenable, presque rien mais tout. — Mauvaise cuisine. — La viande aux Indes et les vaches tuberculeuses. — Le linge de la table assez bien singé. — Les assiettes chaudes, brûlantes et les assiettes à double fond.

Dès 6 heures je suis debout. Je me livre au barbier indigène qui, chaque matin, se présente aux voyageurs. Je me savonne moi-même parce que je me méfie de son blaireau, de son savon ; je lui remets mon rasoir et j'observe qu'il amasse le savon et les poils de barbe qu'il enlève sur sa main gauche, au-dessus du pouce fermé. C'est original. Enfin, c'est destrement fait ; il se retire après avoir essuyé le rasoir et l'avoir remis dans son étui. Cela ne m'a coûté que quatre anas, 40 centimes environ. C'est ainsi que, dans tout l'Inde, on procède quand le barbier est un pauvre diable qui court la pratique dans les hôtels. Je me rappelle cependant m'être, il y a quelque huit ans, livré à un barbier cingalais, à Kandy de Ceylan, mais celui-ci était établi dans une échoppe du *Queen's-hôtel*. Quand il m'eût rasé, il prit une cuvette échancrée dans la forme des plats à barbe en cuivre qui pendent encore au-dessus des portes de certains barbiers français et me la mit sous le menton, exactement comme dans le *Mariage de Figaro*. Puis, avec une éponge, il s'apprêtait à me laver le visage. Je protestai énergiquement et je trempai dans l'eau la bavette qu'il m'avait pendue au cou et me lavai moi-même. Il paraissait très surpris et me laissa faire probablement parce qu'il pensa qu'étant français je n'étais pas au courant des bonnes manières. J'eus plus de mal à Londres, un jour que je voulus échapper à la malencontreuse

éponge. Je dus presque me chamailler avec le barbier qui, très entêté, voulait absolument me rendre un service que je m'opiniâtrais à ne pas vouloir accepter. Il était furieux contre moi et moi contre lui ; il me regardait comme si j'avais été fou. On parle beaucoup en France du confort britannique, de la propreté anglaise et les snobs s'efforcent de suivre les modes souvent ridicules des anglosaxons ; en fait, il y a, de l'autre côté de la Manche, dans les colonies anglaises et dans beaucoup d'hôtels du continent qui paraissent n'avoir été montés que pour les anglais, des usages britanniques qui ne sont pas les nôtres, mais ces usages sont loin d'être tous bons, tous propres et d'annoncer une recherche du confortable et parfois de la propreté la plus élémentaire. L'éponge du barbier commune à toutes les faces en est une preuve, les petites serviettes de toilette qu'on donne dans tous les hôtels anglais aux voyageurs, la serviette de table grande comme un mouchoir de poche qu'on sert dans toutes les salles à manger, la chaise percée que vous trouvez dans toutes les chambres, l'absence de bidet, le tub qui est une petite baignoire de bébé dans laquelle il n'y a jamais plus de 25 centimètres d'eau, en sont d'autres preuves. Il y en a encore que je pourrais citer qui pourraient démontrer que nous nous faisons en France une idée fautive de la propreté anglaise et de l'amour des Bretons de la Grande-Bretagne pour le confort.

Agra sur la rive droite de la Djumna est une ville relativement moderne ou dont la célébrité est moderne, puisqu'il n'est point fait mention d'elle avant que la dynastie mahométane des Lodis vint s'y établir au XV^e siècle. Le pathan Sikandar-Lodi y mourut en 1515 mais fut enterré à Delhi.

Agra n'était encore qu'un gros village, lorsque l'empereur Akbar, le plus grand des Moghols, résolut en 1563 d'en faire sa capitale et d'y construire le fort, le palais qui est à l'intérieur et la grande mosquée. Il la nomma Akberabad, nom que les indigènes lui donnent encore aujourd'hui. C'est actuellement une ville de 190.000 habitants, la capitale des provinces du Nord-Ouest du Bengale, le siège d'un commissariat, peuplée de races très mêlées, commerciale et bien servie par les nombreuses voies de communication qui la traversent en tous sens. La grande route militaire tracée par les hindous d'abord, admirablement entretenue par les moghols, refaite par les anglais et qui n'était pas achevée en 1832, quand Jacquemont la suivait avec ses charrettes et ses vingt serviteurs, et qui conduit de Calcuta à Lahore, la traverse ; les voies ferrées venant de Peshavoor par Lahore et Delhi, de Kourachie par Hyderabad et Djaipour, de Bombay, par Bhoul-Saoul, Bhopal et Djhansi, de Sonmuth-Patan par Ajmer et Djaipour, de Delhi par Muttra, de Calcuta par Benarès, Allahabad et Compour y conduisent rapidement. Ajoutez à cela que dix autres routes charretières assez mal entretenues y aboutissent venant de tous les points de l'horizon.

Le *Metropole-hotel* où je suis descendu est situé au Nord-Ouest du cantonnement, c'est-à-dire de la ville blanche pour parler anglais. Je passe près du

Commissariat derrière l'enclos duquel se trouve le dak-bungalow et me voici dans la Lawrence-road qui conduit tout droit entre la gare du Fort et le Fort lui-même. Derrière la station, à l'ouest, est la Djama-Masjid ou grande mosquée. À l'Est est le fort avec ses lourdes murailles et ses gros bastions à crénaux trop hauts, percés de meurtrières nombreuses, et ses portes monumentales faites de ce joli granit de couleur sanguine que j'ai déjà rencontré à Delhi. Bien que la Grande-mosquée soit ici au Nord-Ouest du fort, alors qu'elle est à Delhi au Sud-Ouest, et que la gare du railway me gêne entre le fort et la mosquée, j'ai la sensation très nette d'avoir déjà vu cela. Le site est le même, le soleil se lève derrière le fort, comme à Delhi, de l'autre côté de la même Djumna; le pont du chemin de fer moins long traverse la rivière à peu près à la même hauteur. Ce sont sur les portes, sur les tours hautes de 20 mètres, les mêmes pavillons sur minces colonnettes, les mêmes monoptères domés, les mêmes minarets et les mêmes arcades multilobées. Je fais le tour des murailles au galop de mes deux chevaux et je compte qu'elles ont environ 1.500 mètres de circuit et qu'elles sont percées de trois portes : celle du vieux Delhi à l'Ouest, celle de l'Eau à l'Est et celle d'Amar-sing au Sud.

Avant de pénétrer dans le fort, je visite la Grande-Mosquée qui s'élève sur une plateforme haute d'environ trois mètres au-dessus du sol de la rue à laquelle on accède par deux beaux escaliers larges de 30 mètres situés au Sud et à l'Est. La mosquée proprement dite comprend cinq parties qui tiennent presque tout un côté de la grande cour. Ce sont des piliers carrés qui soutiennent des voûtes et des arcades multilobées, ce sont des murailles de grès rouge avec soubassements de marbre, c'est la splendeur, l'éclatante lumière, le goût parfait de la ligne droite, simple mais grandiose. C'est l'immense cour entourée de cloîtres soutenus par des piliers portant des arcades, pavée de marbre, au centre de laquelle est un admirable bassin, et ce sont les mille pigeons qui descendent des hauts minarets pour se désaltérer dans ses eaux claires et s'y baigner. Ils viennent jusque sous mes pieds, paraissent aussi familiers que des poules et font des crous-crous amoureux tout autour de moi. J'observe les anneaux déjà vus à Delhi, à l'aide desquels on dressait des tentes immenses, soutenues par des mâts solides, les jours de grandes assemblées religieuses.

Je retrouve la chaire à prêcher, haute, blanche, modeste mais jolie du haut de laquelle les moulahs enseignaient les croyants. Mais j'ai déjà vu tout cela à Delhi et je ne suis qu'à moitié surpris. Dans mon esprit, la grande mosquée d'Agra se confond avec celle de Delhi et maintenant que je mets ces notes au net j'ai de la peine à distinguer l'une de l'autre, à ne pas les confondre dans une même admiration, à ne plus distinguer les détails qui les différencient. Mais il est une chose que je n'ai point vue à Delhi, c'est le socle sur lequel est dessiné un cadran solaire et près duquel je trouve un homme d'environ quarante cinq ans, très grand, d'aspect militaire, à la figure ouverte, mais pas britannique, et

une jeune dame de 23 ans environ. Il m'a salué tout à l'heure et je lui ai rendu son salut ; maintenant il m'adresse la parole et, — en homme qui est chez lui, qui connaît du palais jusqu'aux plus petits détails, jusqu'aux couloirs, aux réduits les plus sombres, qui veut être hospitalier comme on l'était autrefois et qui veut être agréable à un français, — me propose d'être mon guide comme il est celui de la dame qu'il s'accompagne et de les accompagner. J'accepte avec beaucoup de plaisir et me voici avec un gentleman et une femme charmante en route pour le fort.

Nous descendons de voiture à la porte de Delhi où quelques soldats montent la garde sous un long portail à deux portes armées de gros clous pointus qui les défendaient jadis contre les attaques des éléphants. Nous passons entre deux énormes pachydermes de pierre qui sont, dit-on, la représentation des deux célèbres champions de Chitorgarh et qui furent apportés ici de Delhi où primitivement ils avaient été édifiés. Ils m'ont paru plus grands que nature, mais j'ai lu quelque part que leurs dimensions étaient exactement celles des éléphants dont ils sont destinés à perpétuer la mémoire. Je veux bien le croire. J'admire cependant la folie qui a pu présider au transport de statues ayant un poids qui ne peut être inférieur à huit tonnes au moins.

J'apprends alors que mon compagnon est le commissioner d'Agra, qu'il est Irlandais. Il a su très bien parler la langue française, mais il avait alors huit ou dix ans et il y a maintenant plus de 30 ans qu'il ne la parle plus. Il cherche ses mots, se touche le front en branlant la tête, mais peu à peu les mots reviennent à sa mémoire et nous nous comprenons à peu près. Il est très gai, très vif et heureux de nous montrer le plus beau et le plus curieux palais du monde, en initié qui l'aime, qui le connaît bien et qui est aussi satisfait de le montrer que moi de l'entendre expliquer.

Nous passons entre les baraquements militaires et nous voici devant le Divan-i-Am, la salle des audiences publiques ou les Grands Moghols, — Akbar, Shah-Djéhan, Aurengzeb. — rendaient la justice. C'est une grande salle qui me rappelle celle du palais de Delhi mais elle est moitié plus longue (62 mètres au lieu de 30), et un peu plus profonde (23 mètres au lieu de 18), et compte trois nefs de neuf travées. Le plafond est, comme à Delhi, supporté par des colonnes en pierre rose d'Agra. Pour les faire plus belles, on les a stucquées de blanc et or, et incrustées de pierres précieuses. Les arcades sont également multilobées et les reliefs sont plus accentués. Le style est moins pur et j'observe des mignardises qui pourraient bien avoir été inspirées par les artistes italiens, nombreux à la cour d'Akbar, à l'époque où fut construit le fort d'Agra et le palais. Je retrouve les anneaux sous les moulures de la corniche de la salle des Audiences publiques. Là aussi on tendait les lourdes tentes dont j'ai parlé, à l'aide des mâts énormes apportés de très loin et de cables gros comme le bras, faits en coton et teints de diverses couleurs.

Nous montons, par derrière, sur ce que Tavernier appelle une niche pratiquée dans le mur où le Roy se rend de son Harem par « un petit escalier dérobé » et où, « s'étant assis, il ne paraît là que comme un buste ». C'est une petite *logia* haute de trois mètres environ au-dessus du sol et placée au milieu de la nef du fond, au-dessus d'une table en marbre blanc aux angles de laquelle se plaçaient, sur des tapis de velours brodés d'or et d'argent, les quatre ministres d'Etat. Elle est défendue par une balustrade découpée, et flanquée de deux autres pièces non plus grande où venaient la reine et les femmes du palais que le grand Moghol autorisait à assister, sans pouvoir être vues, aux audiences qu'il accordait. Ces pièces sont grillées de marbre finement ajouré sur la grande salle. « Il n'a point alors de garde autour de lui, dit Tavernier, parce qu'il ne peut rien craindre et que, ni devant ni derrière, ni à droite ni à gauche, personne ne le saurait approcher ». C'est cette magnifique salle qui, livrée aux troupes anglaises pendant de longues années, fut enclose de murs élevés entre les colonnes et aménagée en caserne. De Lamoignon qui la vit ainsi en 1850, sous le règne de la Compagnie, ne put étouffer le cri d'indignation qui lui échappa : « Quand les barbares du V^e siècle vinrent s'établir dans les monuments de la Grèce et de Rome, ils ne firent ni mieux, ni pire ».

C'est dans cette salle, me dit-on, qu'eût lieu le grand durbar de 1800 où presque tous les souverains petits et grands de l'immense empire vinrent rendre hommage, entre les mains de sir John Lawrence, à la reine d'Angleterre, pour tous les royaumes qu'ils ne tenaient cependant pas d'elle. On n'avait pas vu, depuis Akbar, Shah-Djehan, Aurangzèb, une assemblée de princes aussi nombreuse et on n'avait jamais vu réunis dans la même assemblée autant de souverains hindous et musulmans, pliés sous la même autorité, obéissant aux mêmes ordres et s'humiliant tous à la fois devant le même suzerain, le même Chakravartin. L'Inde obéissant toute entière, soumise à la même volonté, au même souverain, à une reine étrangère au pays et que personne n'avait jamais vue, c'était très beau. Un prince hindou, jeune encore puisqu'il n'avait pas 23 ans, ne fut pas de cet avis : le maharana d'Oudeypour reçut l'invitation du vice-roi comme on reçoit une injure personnelle. Lui, dont les ancêtres avaient combattu les empereurs de Delhi et d'Agra jusqu'à la mort, qui n'avaient jamais voulu accepter la suzeraineté des étrangers mahométans, qui n'avaient jamais courbé la tête devant eux, refusa de rendre l'hommage qu'on lui demandait et resta dans son palais, inquiet, mais résolu à perdre son trône plutôt que de céder. On n'osa pas insister, et on lui envoya le grand cordon de l'Etoile de l'Inde qu'on avait remis aux souverains présents. Il le renvoya en disant : « Mes ancêtres n'ont jamais porté d'emblème de servitude ». Sir John Lawrence n'insista pas et fit bien. Une seule voix dans l'Inde entière s'était levée pour protester contre la puissance anglaise, à l'heure même où cette puissance demandait à la foule des princes sa consécration, l'hommage des princes

vassalisés, et cette voix qui ne fut pas entendue de l'Inde, qui n'ébranla pas les cœurs des autres princes, ce fut celle d'un descendant de ces vieilles dynasties qui remontent au temps les plus reculés, à des époques dont l'histoire n'a pas gardé souvenance, et ce descendant des anciens radjas n'avait pas 23 ans. « C'est un enfant » dirent les anglais et ils le laissèrent. J'admire dans eux cette modération car ils auraient pu étouffer cette voix ; mais ils firent bien en la laissant s'éteindre d'elle-même. Ils montrèrent alors qu'ils étaient dignes de conserver la grande puissance qu'ils avaient acquise par tous les moyens purs ou impurs dont ils avaient pu user, et cela était d'autant plus beau, plus politique, plus noble, que dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis qu'ils avaient failli perdre, par le soulèvement des Cipayes, tout ce qu'ils possédaient dans l'Indoustan. Ils avaient raison, mais voilà maintenant que d'autres voix parlent dans l'atmosphère de l'Inde, que les vents qui soufflent colportent de Madras à Bénarès, de Bombay à Calcuta, à Delhi, à Agra les protestations de toute une race, les revendications de cent peuples et que les hindous crient partout : « l'Inde aux hindous ». Cette fois encore l'Angleterre se tait, demeure libérale, grande en face du danger qui grossit chaque jour (1). On vend dans les boutiques, dans les rues, dans les gares des brochures révolutionnaires et elle laisse vendre ; j'en ai plein ma valise. On tient des congrès nationaux et on vote des propositions qui ne tendent à rien moins qu'à chasser de l'Inde tous les anglais sauf un, le représentant de la Reine, et à remplacer leurs conseils par un parlement hindou, leurs districts par des provinces hindoues, leurs fonctionnaires par des fonctionnaires hindous, et ils laissent dire, voter et publier ces résolutions. Je les admire parce que je les trouve grands ici comme en beaucoup de choses, comme je les admire quand, après avoir commis le crime du Transval et de l'Orange, ils donnent à ces pays la liberté, un parlement et, à leurs anciens adversaires, le pouvoir. Je les admire quand, après avoir placé sous le séquestre un grand royaume de l'Inde, ils le rendent au prince héritier devenu majeur et quand je les vois ménager tant de souverains indigènes qui ne sont pas dignes du pouvoir qu'ils leur ont laissé, et se contenter de les surveiller, de les conseiller, de les guider. Je les admire, mais je ne les approuve pas toujours. Il me semble que nous autres français nous n'agirions pas ainsi ; nous sommes incontestablement meilleurs qu'eux pour les indigènes, plus doux, mais infiniment moins libéraux. Nous avons en politique coloniale l'esprit beaucoup moins large. Je crois que je me suis égaré. Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet plus tard. En attendant parlons d'Agra.

Nous visitons la *Moti-masdjid*, la mosquée Perle. C'est aussi le nom de la mosquée intérieure du palais de Delhi, mais celle-ci est plus belle que l'autre et

(1) Ceci était écrit avant le mouvement d'avril, mai, juin et juillet.

d'ailleurs beaucoup plus grande, puisqu'elle mesure 62 mètres de profondeur sur 45 de largeur. Elle a coûté aussi beaucoup plus cher à Shah-Djéhan, Aurengzébe avait dépensé moins pour la sienne. Elle a trois portes ; celle de Delhi n'en a qu'une, qui ouvre sur la façade ouest alors qu'à Agra cette façade est celle où la mosquée proprement dite est appuyée. D'autre part, trois dômes principaux, les sept petits monoptères qui sont dressés au-dessus de la façade et de chacune des sept baies, les quatre monoptères plus grands qui sont aux quatre angles, les dix-huit piliers qui portent trois nefs, les 21 arcades multilobées, les deux retraits qui sont fermés par des marbres blancs découpés, ajourés et qui, au bout des trois nefs, donnent sur la salle, les trois escaliers de quelques marches qui permettent de communiquer du temple dans la cour, les cloîtres à colonnes rondes et à arcades multilobées qui entourent cette cour, le joli bassin carré qui tient exactement le centre de la cour, tout cela est joli, harmonieusement proportionné, beau de toute la beauté des choses simples, droites, saines et pures. Je suis ravi et, sorti de cette vaste enceinte, je me retourne pour voir les quatre fins minarets qui la dominent de très haut. « Il est difficile, dit Reusselet, d'imaginer un édifice religieux plus simple, plus grandiose et on ne peut mieux décrire l'impression qu'il produit qu'en répétant les paroles de l'évêque Héber en le visitant : « Ce sanctuaire sans tache me révélait un tel esprit de pureté dans l'adoration que je ne pouvais m'empêcher d'être humilié, moi chrétien, en pensant que jamais les architectes de notre religion n'avaient rien fait d'égal à ce temple d'Allah ».

Maintenant nous montons au *divan-i-khas* qui est la salle des audiences privées où l'on accède par un petit escalier qui communique avec la *logia* dont j'ai parlé plus haut. C'est une pièce allongée toute en marbre blanc joliment sculpté et dont le plafond est soutenu par de très élégantes colonnes également de marbre mais incrustées de mosaïque. Puis ce sont les appartements de la reine, ceux des femmes du palais qui sont autour d'une cour, les bains de la reine dont l'eau ruisselait de tous côtés, tombait en cascade et s'écoulait par des petits canivaux. Je me rappelle d'une magnifique mosaïque sur laquelle le gardien qui nous accompagnait jetait de l'eau et qui devenait de plus en plus belle. Sur cette jolie chose qui descend du haut de la paroi sur un plan presque vertical et qui aboutit en bas à un très petit bassin, l'eau jadis coulait constamment et rafraîchissait ; les oiseaux y venaient boire et les pigeons qui ont toujours été nombreux, aimés et respectés dans l'Inde, venaient prendre leur bain dans le petit ruisseau qui scintillait sous les rayons du soleil.

Nous voyons le *Saman-burdj* qui domine la plaine et qui me rappelle la Chambre de la Reine, à Grenade. C'est d'une blancheur éblouissante, d'une grâce et d'une joliesse séduisante. Figurez-vous au-dessus du fleuve, au sommet d'une haute tour, 40 mètres environ, un pavillon de marbre blanc à deux étages dont les murs sont ajourés, ornés de mosaïques et couverts d'arabesques avec, tout

autour, au-dessus de la plaine, une vérandah dont la balustrade est faite de marbre finement et patiemment découpé.

Nous sortons du *zénana* ou gynécée et nous voici sur la terrasse où l'Empereur jouait aux échecs. Il prenait place sur une table de marbre couverte d'un magnifique tapis de velours et jouait sur un échiquier fait des dalles blanches et noires de la terrasse avec des pièces qui étaient les femmes de son harem, des esclaves peut-être, et qui manœuvraient à son ordre (1).

C'est aussi de cette terrasse, si toutefois je ne la confonds pas avec une autre, que l'Empereur Shah-Djéhan, détrôné par son fils Aurengzèb et prisonnier dans son palais, couché sur la grande table de marbre, pleurait et regardait, par dessus les palmiers, les grands banians et les autres arbres, le Tadj-Mahal tout blanc où dormait de son dernier sommeil sa reine adorée, Mumtaz-i-Mahal morte en donnant le jour à la princesse Djehanara. Elle l'y attendait couchée dans son sépulcre de marbre blanc, toujours couvert des fleurs fraîches, près d'un autre sépulcre où lui, le Grand-Moghol détrôné, devait un jour aller reposer. C'est là aussi que la bégum Sahib, qui, n'ayant pas voulu abandonner Shah-Djéhan, s'étant laissée enfermer avec lui, venait consoler son père. On raconte qu'elle consentit à tout pour lui être agréable et qu'elle devint sa maîtresse. Mais ce n'était pas elle que le vieil empereur aimait d'amour, c'était la bégum Mumtaz-i-Mahal qu'il pleurait sans cesse et dont il venait chaque jour, la tête dans sa main, admirer le mausolée superbe qu'il voyait de sa prison. Shah-Djéhan avait été un prince rebelle, avait armé et combattu son père; il trouva dans ses fils des enfants rebelles et ce fut le troisième d'entre eux qui, ayant empoisonné ses frères, lui succéda. Le vieux Shah-Djéhan, détrôné en 1658 vécut huit ans prisonnier dans son palais et mourut à la fin de 1666, au dire de Tavernier. Il avait rêvé d'abandonner Agra et d'établir sa résidence à Delhi et c'est le fort commencé par lui, achevé par Aurengzèb, son fils, que j'ai visité hier et avant-hier.

Nous continuons notre visite du palais de Shah-Djéhan et M. le Commissionner nous montre : la salle grillée où une reine, coupable d'avoir fleuri de trop près avec un prince, fut enfermée, étranglée et, la nuit venue, jetée au fleuve ; — la Naginah-Masjid, ou mosquée Gemme, qui fut construite par Shah-Djéhan pour les femmes du palais qui ne devaient pas sortir du *zénana* ; le trône de marbre blanc qui, dit-on, se fendit et duquel jaillit du sang quand, après la prise d'Agra, le chef Jât de Barapour-Souradj-Mall s'y assit, et dont la fente s'accrut un jour que lord Ellenboroug, renouvela ce sacrilège et s'y assit à son tour ; — un petit réduit qui n'est éclairé en jaune que par des pierres d'albâtre très minces et qui, vues

(1) Nous avons, il y a quelques années, vu un milliardaire américain jouer aux échecs avec des hommes.

de la terrasse sur laquelle elles donnent, ressemblent aux autres pierres ; — la cour intérieure où se tenait le marché et qu'on nomme bazar ; — les portes en bois travaillé, sculpté, très belles qu'il a rapportées lui-même, si j'ai bien compris, de Kaboul au retour d'une expédition. Elles sont derrière deux ou trois portes grillées et j'y vois une inscription qu'un parsi et son épouse lisent l'un à côté de l'autre. Le parsi maigre, insignifiant, très brun, vêtu à l'européenne, désagréable à voir, mais sa femme bien que fluette, est jolie, blanche, distinguée et si joliment vêtue de son voile de soie rejeté sur son chignon que je l'admire, malgré son nez très fort. Ses yeux sont si beaux, son port si gracieux et sa démarche si noble que je ne puis cacher mon déplaisir de rencontrer cette jolie femme en compagnie d'un si vilain homme.

Nous redescendons par je ne sais quel escalier étroit et nous revenons au Divan-i-Am, et tout près du mausolée de sir Colvin, lieutenant-gouverneur des provinces du Nord-Ouest, mort dans le fort le 7 novembre 1857, six semaines après la reddition. Il est difficile d'imaginer, en face de cette magnifique salle des audiences publiques, une chose aussi laide et d'aussi mauvais goût que ce monument funéraire. L'architecte avait sous les yeux un des styles les plus beaux, un des monuments les plus jolis qu'on connaisse ; il pouvait s'inspirer d'eux, leur prendre vingt détails charmants ou graves, créer sans génie un chef-d'œuvre et il a jeté là, au centre de cette magnifique cour de marbre, une horreur, quelque chose qui est ridicule, anglais de Londres ou écossais de Glasgow, lourde, affreuse. C'est un tombeau commun de cimetière chrétien. On en trouve de semblables partout, car il suffit d'avoir 500 francs à dépenser pour découvrir, en tous les coins du monde, un manouvrier capable de faire cela. Je suis suffoqué et mon compagnon d'aventure qui est un homme de goût, ne peut s'empêcher de dessiner un geste de mécontentement, d'ennui. Il est de fait que, reviendrai-je cent fois dans cette cour, ce monument inartistique au milieu de ces chefs-d'œuvre m'ennuierait, diminuerait mon plaisir et que je passerais vite pour lui tourner le dos. Pais quelle mentalité étrange que celle qui a choisi ce lieu pour y mettre un tombeau.

Nous sortons de cette cour et du fort. Je prends congé de M. le Commissionner et de sa charmante compagne et, pendant qu'ils regagnent la résidence, je roule vers le Tadj. Je passe près d'une statue en bronze de la reine Victoria qui est élevée sur une butte à droite en pleine verdure. Elle est debout, coiffée de la couronne royale, impériale peut-être, et vêtue d'un lourd manteau de saison. Sa gracieuse Majesté est disgracieuse au possible. C'est un monument de pacotille, très anglais mais sans aucune valeur.

J'arrive à la porte du Tadj où j'achète pour trois roupies une petite réduction du monument, puis je franchis la porte monumentale de l'enceinte. Au delà, c'est une merveille, c'est grandiose et c'est beau, c'est pur et si blanc sous le ciel bleu que je suis comme ébloui. Je m'arrête pour mieux voir. D'abord un

magnifique jardin, puis, au centre, deux longs bassins séparés par une plate forme, un bassin carré auquel on accède par des escaliers, puis des allées sablées comme nos squares de ville, bordées de massifs de cyprès taillés. Derrière ces arbustes, des jardins remplis de fleurs et, au loin, de larges cloîtres ornés de vingt-six coupoles soutenues par des piliers, et dont les murs sont faits de larges et lourdes pierres rosées posées les unes sur les autres, sans chaux ni ciment. Un beau trottoir de marbre noir agrémenté de lamettes de marbre blanc. Enfin au bout sur une superbe terrasse pavée de grès rouge haute de cinq mètres et plus large que profonde ($26\frac{1}{2} \times 132$), s'élève le Tadj-Mahal tout blanc, vu de loin, à peine nuancé par les incrustations et les autres ornements. Il est aussi élevé au-dessus du sol qu'il est large et profond ($5\frac{1}{2}$ mètres) entre quatre minarets blancs comme tout le reste, à 35 mètres au-dessus de la Djumna qui coule en bas. Il fait très chaud sur cette terrasse où le soleil brûle les marbres, et je cuis littéralement ; mais que cela est beau, noble, admirable ; c'est si beau si pur, si suggestif d'idées que je demeure là, debout en plein soleil immobile comme une statue pour bien voir, pour me bien emplir les yeux de cet édifice que je ne veux pas oublier, de son unique couleur blanche que seulement des nuances tendres, douces, caressantes estompent.

Je fais le tour du monument. C'est un carré régulier d'environ 50 mètres de côté dont on a abattu les angles, ou, si l'on veut, un octagone ayant quatre grands côtés égaux et quatre petits côtés également égaux entre eux. Le plan paraît très simple : au centre, une grande salle octogonale d'environ 18 mètres de diamètre sous une voûte haute de $2\frac{1}{2}$ mètres. A mi-distance, entre cette salle et le milieu des angles abattus, quatre salles également octogonales mais beaucoup plus petites (7 mètres de diamètre), sous des voûtes de 10 mètres. Ces quatre salles et la salle centrale communiquent par des couloirs étroits, sombres et parfois noirs. En outre, un portail avec portes magnifiques, une ogive sous une baie carrée, et trois autres portails semblables sur les autres côtés, mais avec fausses portes. Enfin, tout autour de l'édifice, aux huit angles de l'octogone et de chaque côté des portails, seize petits bastions qui sont des minarets. Sous le ciel une coupole haute de $5\frac{1}{2}$ mètres surmontée d'une flèche mesurant 10 mètres, quatre coupoles plus basses qui sont de deux cinquième moins élevées que la principale, avec flèche de 5 mètres et seize minarets maigres plus bas que les petites coupoles, moitié moins hautes que la grande. Enfin, aux quatre angles de la terrasse qui est, je l'ai dit à 35 mètres au-dessus de la rivière, quatre grands minarets hauts de 40 mètres environ, à trois étages avec machicoulis soutenant des balcons à balustrade surmontés de pavillons faits de huit minces colonnes portant un dôme très sobre s'achevant par une flèche de sept mètres de hauteur. J'entre dans les deux petits réduits de derrière qui sont frais puis je vais revoir la rivière qui coule en bas, où des gens qui lavent du linge parlent très haut, et je reviens à l'un des réduits pour prendre des notes. J'achève

mon tour et je m'aperçois que j'ai pradakshiné sans m'en apercevoir et involontairement rendu à la Bégum, à son impérial époux, les honneurs qu'on rend dans l'Inde aux choses saintes.

Je ne veux pas déjà entrer dans le mausolée : je veux mieux voir son extérieur et je vais me placer là bas, très loin entre les deux grands et long bassins dont j'ai parlé plus haut, sur la terrasse où se trouve le bassin carré. De là je regarde, j'admire et je cherche dans mon esprit quelque chose qui soit plus beau que le mausolée élevé par l'amour à la beauté, par un moghol à son épouse. Je ne trouve rien et je comprend le mot de l'évêque Héber : « Le Tadj a été élevé par des titans et fini par des orfèvres ». De la base au sommet, le mausolée est un marbre blanc incrusté de mosaïques formant des bandes d'inscription, des arabesques, des ornements, et disposées avec tant de goût, dit Rousselet dans *l'Inde des Radjas*, que malgré leur nombre elles ornent le monument sans l'écraser. C'est une merveille d'architecture d'abord et de goût décoratif ensuite. Voici tel qu'il m'apparaît à moi : Un palais féerique, une merveille de pureté, blanche sous le ciel bleu sans tache et, dans l'air, des rayons de soleil qui fouillent, estompent en gris les incrustations dont il est couvert. C'est superbe, enthousiasmant. Je regarde et mon esprit critique n'a rien à reprendre à ce chef d'œuvre d'élégance, de goût parfait, à cette œuvre inouïe d'une imagination très calme, mais très artistique et sûre en son idéal. C'est plus beau que tout ce que j'ai vu et c'est plus beau que tout ce qu'on peut rêver, parce que c'est à la fois sobre noble, grandiose et majestueux.

A l'intérieur, le Tadj n'est plus qu'une superbe mosaïque de pierres précieuses, une pièce d'orfèvrerie. Toutes les parois de la salle sont mosaïquées avec une sobriété de bon goût et une abondance de détails qui me rappellent les décorations de portes, de murs d'Angkor-véath. Ce ne sont pas les mêmes motifs, le même dessin, la même manière de concevoir, mais c'est la même sobriété de l'ensemble, la même abondance de détails pour parvenir à donner une décoration magnifique et simple.

Au centre de la salle, sur une socle haut de six mètres, sont les tombeaux de Shah-Djehan et de sa bégum : ils sont entourés d'une balustrade de marbre découpé comme un plateau de bois. Sur la tombe de la reine on lit cette inscription persane que le gardien traduit ainsi : « La resplendissante et modeste Ardjmand bann bégum appelée Mumtaz-Mahal décédée en 1040 [de l'hégire] ». — L'inscription gravée sur la tombe de l'empereur m'est ainsi traduite : « le célèbre, modeste et très grand empereur, qui réside au Paradis, le second Alexandre, roi Shah-Djehan ». Je n'y trouve pas la date de sa mort qui remonte en l'an 1076 de l'hégire (1666 de notre ère). Une lumière tamisée par les marbres découpés qui ferment les baies ouvertes sur la grande terrasse, se marie admirablement au silence qui règne en ce lieu et, malgré moi, je me sens pris et par ce demi jour et par ce silence que j'écoute. Je pense au grand Shah qui

vit l'empire à son apogée et qui, fils ingrat et rebelle, n'eut que des fils ingrats et rebelles ; je pense aussi à cette bégum, à cette reine qui dort là, près de son roi, qui fut bonne avec tout le monde, divine avec son époux et qui fut aimée comme nulle femme peut être ne fut aimée, regrettée, comme nulle épouse ne l'a jamais été. Fille d'un ministre de l'empereur Djéhanguir et nièce d'une des épouses de cet empereur, mais pas cousine de Shah-Djéhan qui était né d'une autre femme, la bégum qui dort ici n'avait pas 15 ans quand on la maria, vers 1611, au prince qui devait être Shah-Djéhan. Shah-Djéhan monta sur le trône de son père en 1628, elle mourut en 1631, ayant été pendant vingt ans sa princesse d'abord, sa reine ensuite. Il l'aimait avec une douceur qu'on ne lui connaissait que pour elle, parce qu'elle était bonne, la plus jolie et la meilleure des femmes. Le peuple l'adorait aussi et la vénérail, les hindous aussi bien que les musulmans. Conseillait-elle l'Empereur, on ne sait, mais on ne la voyait intriguer nulle part ; elle ne parlait jamais des choses de l'Etat et n'intervenait près du Shah-Djéhan que pour apaiser sa colère, adoucir ses décisions, obtenir des grâces. Elle mourut, je l'ai déjà dit, en mettant au monde la princesse Djéhanara mais, outre cette dernière venue, elle laissait au roi quatre fils dont Aurengzèb qui le détrôna et une autre fille, bégum Sahèb, qui se donna à lui, le consola jusqu'à sa mort et qui mourut empoisonnée par son frère l'empereur. Avant de mourir la bégum Muntaz-Mahal fit jurer à Shah-Djéhan qu'il ne se remarierait pas et l'Empereur ne se remaria jamais. Il la pleura toute sa vie et c'est, dit-on, les yeux fixés sur le mausolée qu'il avait fait élever pour elle, qu'il mourut en 1666, entre les bras de l'aînée de ses filles, prisonnier du troisième des fils de la femme qu'il avait seule aimée.

J'en étais là de mes réflexions quand mon guide pousse un cri qui résonne sous la voûte comme un roulement de tambour recouvert d'un voile noir, c'est doux et c'est grave. Je me rappelle l'écho du Panthéon et le tremblement de la voûte d'el Escorial si curieux et qu'on ne manque, pas plus qu'ici, de faire entendre aux visiteurs, mais ce n'est pas cette sonorité triste et grave qui dans la pénombre claire du Tadj, dans le silence d'un caveau des morts, vient vous troubler et vous prendre à la gorge. On me dit qu'un écho semblable existe dans un baptistère de Pise, mais qu'il est moins doux et moins troublant. Je prends sur la tombe de la bégum une rose trémière qu'on y a mise le matin, une de ces roses qui sont cultivées derrière les ciprès qui bordent la grande allée du jardin, puis je sors ravi de ce que j'ai vu, triste de ce que j'ai entendu et, songeant à ce grand prince, à cette grande amoureuse qui fut bonne quoique impératrice moghole, qui fut adorée de son empereur et mari, et qui fut aimée de tous ses peuples.

J'ai lu quelque part que le Tadj-Mahal a coûté 1.000.000 de roupies à Shah-Djéhan et presque autant, dit-on, aux nababs, aux seigneurs de la cour, à ceux qui avaient aimé l'impératrice et .. qui voulaient se faire bien voir de l'Empereur.

L'architecte n'aurait pas été choisi par le Grand-Moghol, mais élu à la suite d'un concours auquel avaient pris part vingt architectes ; son nom qui ne figure en aucun coin du mausolée est Isâ-Mohammed (Jésus-Mahomet). On me dit que 20.000 hommes ont constamment travaillé à cette œuvre et que le travail a duré 22 ans.

Rousselet raconte que les Djâts enlevèrent les portes de ce temple qui étaient en argent, qu'ils emportèrent son trésor et que les Marattes grattèrent les mosaïques (1761). Il raconte une chose plus extraordinaire encore, plus barbare mais très anglaise : un gouverneur, un vice-roi, lord Bentinck, aurait proposé de vendre le Tadj pour la valeur des matériaux. — Hélas ! que de monuments superbes ont disparu et ont servi à fournir des pierres aux architectes anglais.

Je sort du Tadj et je lis dans une note que m'a remise un visiteur allemand rencontré dans le jardin que le nom de Tadj-Mahal est la contraction de Muntaz-Mahal !!! Je le veux bien.

Je rentre à l'hôtel fatigué des jambes et de la tête. Je prends ce qu'on appelle un bain ici, c'est-à-dire une douche à l'éponge avec de l'eau chaude, 25 centimètres au fond d'une baignoire d'enfant, et je déjeune.

A une heure, je suis de nouveau en voiture et en route pour le mausolée d'Akbar, qui est à Sikandarah, un endroit qui tire son nom de celui de Sikandar, l'un des six usurpateurs de la dynastie des Lodis, qui régnait en 1489. Sikandarah est à 9 kilomètres de l'hôtel ; j'y vais « bonnes guides » comme on disait autrefois en Normandie. A mi-chemin environ, j'aperçois plusieurs tombes à gauche de la route et, en face, à droite, le porche d'un ancien édifice appelé Kachi-ki-Saraï et la statue brisée, ruinée d'un cheval. Tout près, vers l'Est, est un joli bassin de granit rouge, orné de tours octogonales ; c'est le Gourou-ka-Tal auquel aboutissait un long canal de pierre que mon guide me montre négligemment. Un peu plus loin, est le Barahdari, élevé par l'usurpateur Sikandar en 1495, et qu'on appelle communément le tombeau de la bégum Mariam qui était chrétienne. Ce bâtiment est aujourd'hui une succursale de l'Orphelinat d'Agra.

Enfin, au centre d'un grand enclos percé de quatre portes monumentales, est le mausolée du plus grand des empereurs moghol, d'Akbar. C'est un monument étrange qui m'apparaît sur une magnifique plate-forme au milieu d'un grand jardin superbe, où je distingue des roses trémières et des roses de Perse. On m'en remet un bouquet que je paye quatre anas. Une grande allée bordée d'arbres touffus et de trottoirs y conduit. C'est une immense construction d'environ 100 mètres de façade sur 50 de profondeur, haute de 23 mètres environ, composée de cinq terrasses en retrait les unes sur les autres. Tout d'abord je n'y vois que des étages de minces colonnettes supportant des arches ogivales surbaissées et des entablements droits, des pavillons nombreux plus ou moins grands, plus ou moins hauts, tous de la même forme et domés de dômes à quatre angles et à quatre faces. Chaque étage, en retrait sur le précédent, est enclos

d'une balustrade en marbre, orné des pavillons dont j'ai parlé. Les trois premiers sont de granit rouge, le quatrième et le plus élevé est de marbre blanc. C'est là que se trouve le cenotaphe d'Akbar-le-Grand, au milieu d'une vaste cour pavée de carreaux blancs alternant avec des carreaux noirs dans un tombeau de marbre blanc placé au centre d'un enclos fait d'une balustrade de marbre ajouré. La cour est elle-même entourée de cloîtres faits de longues et jolies colonnes appuyées à des piliers carrés et d'arcades brisées, qui ne sont ni romaines ni ogivales, mais qui n'en sont pas moins belles et gracieuses. Ces cloîtres prennent jour sur la cour mais aussi sur la plaine par des larges baies fermées de marbres ajourés. Aux quatre angles, au sommet des cloîtres, sont quatre pavillons de marbre blanc. Près du cenotaphe est un pilier haut d'environ un mètre très ouvragé, autrefois doré, qui contient, dit-on, le Koh-i-Nur. La face nord du cenotaphe qui regarde le pilier porte la devise de la secte religieuse fondée par Akbar : *Allahu Akbar*, « Dieu est le plus grand » ; au Sud, on lit *djalla djalalahu*, « sa puissance est sa gloire », puis dessus le cenotaphe sont les 99 noms d'Allah. Voilà pour le cenotaphe. Quant au tombeau, il est dans une salle basse, dans laquelle on descend par un plan incliné, à la lumière d'une lanterne que porte le gardien. Sur cette tombe, je prends une jolie rose fanée qui est venue elle aussi mourir là et qui dormait oubliée entre des roses toutes fraîches que les dévots y avaient déposées le matin.

Je m'en vais, non sans me retourner dix fois pour regarder cette sorte de pyramide ajourée qu'est ce tombeau magnifique, et je songe à cet Akbar qui fut non seulement un conquérant mais un grand organisateur, un administrateur de haute valeur, un empereur dans toute l'acception du mot, et qui fut, au milieu d'une cour musulmane, à une époque de fanatisme religieux violent, un penseur libre et dégagé, un libéral décidé, un prince tolérant et un sage. On trouvait à sa cour des poètes persans, des lettrés hindous, des philosophes mahométans et des jésuites qu'il interrogeait sur la religion chrétienne. On y trouvait des brahmanes qui refusaient de lui communiquer les livres sacrés de leur secte, qui lui refusaient les *Védas* et qui, le servant humblement, comme les pauvres gens qui servent un grand roi, lui disaient hardiment qu'ils étaient d'une race plus pure que lui et qu'il était indigne de connaître leur religion.

Il avait aussi à sa cour quatre reines, conformément à la Loi du Prophète qui n'en permet pas davantage, et l'une d'elles, la plus jolie, celle qu'il aimait le mieux, celle qu'il a fait enterrer au Karahdari, était portugaise et chrétienne, peut-être eurasienne, alors que les trois autres étaient persane, moghole et hindoue.

Il étudiait les lois et les amendait, il réglementait son administration et surveillait les juges. Il ouvrait des grandes routes et rêvait de créer une religion nouvelle en fondant la musulmane, la juive, l'hindoue et la chrétienne dans une même religion de tolérance, d'amour et de charité. Il ne réussit qu'à créer une

secte qui ne lui survécut guère, parce qu'il hésita, parce qu'il ne sut probablement pas s'adresser aux peuples, surtout parce que lié, retenu par ses omirahs, en tout cas peu encouragé par eux, il rencontra le fanatisme partout et des haines séculaires de races, de sectes et de castes.

Il aimait la justice, la gloire, les lettres, les arts et fut le plus grand des grands-moghols ; il fut un excellent législateur civil, mais il ne sut pas être le législateur religieux qu'il désirait être, afin de fondre tous ses peuples dans une même nation ayant une même croyance, une même foi. Qu'importe, cela ne nuit pas à sa gloire puisqu'il fut tolérant, juste, puisqu'il eut un haut idéal et qu'il est encore aujourd'hui regretté, non seulement des musulmans, mais des lettrés hindous, mais des pauvres gens qui passent près de sa tombe et qui m'assurent qu'il s'y est jadis accompli des miracles.

Je m'en vais et je m'arrête à Barahdari pour voir la tombe de Mériam, l'impératrice chrétienne, mais mon guide ne peut m'indiquer la place où Akbar la fit déposer et je ne puis joindre à la rose fanée qu'une petite fleur bleue qui est aussi timide, aussi modeste que la violette, et dont je ne sais pas le nom.

Je rentre en ville et me fais conduire près du pont jeté sur des pontons, à un kilomètre au-dessus du fort, au tombeau d'Imad-ud-daulah, qui fut le grand père de la bégum Muntaz-Mahal, la reine chérie de Shah-Djéhan, mais j'ai vu de trop belles choses en cette journée et ce mausolée, qui est certainement remarquable, ne parle pas à mon imagination. Mes yeux sont las de voir, las d'admirer. Je ne comprends plus. Et pourtant cette construction est belle au-dessus d'une haute terrasse, avec son pavillon carré de marbre blanc au centre, et, aux quatre angles, ses quatre tourelles originales, d'un style différent de ce que j'ai vu jusqu'à maintenant, octogonales à la base jusqu'à la hauteur de l'entablement soutenu par des machicoulis, octogonales encore jusqu'à mi hauteur du premier étage, puis cylindrique au-dessus jusqu'aux machicoulis du dernier étage formé d'un monoptère fait de huit colonnes carrées supportant une dôme un peu trop bas. L'ornementation est très fine ; la pièce où se trouve le tombeau, élevée de plus d'un mètre sur une petite terrasse et close de plateaux de marbres découpés, ajourés comme on découpe, comme on ajoure un plateau de bois, est superbe en sa pénombre de recueillement. Mais j'ai la tête vide et le cœur trop rempli de ce que j'ai regardé aujourd'hui. Ici encore tout me plaît. Je suis heureux de rencontrer un style nouveau, mais je ne puis plus apprécier ; le palais d'Agra, les Tadj Mahal, le mausolée d'Akbar tout cela me tourne dans la tête, reparait à mes yeux, revient à ma mémoire en une grande confusion, comme dans un rêve. Je suis las du corps, des yeux, de la tête et de l'esprit. Il faut rentrer.

Je rentre par la grande rue du Bazar qui est large et dallée, comme les belles mais vieilles et étroites rues d'Espagne, pleine de monde. Les marchands m'abordent, me parlent en anglais, en hindoustani, en persan, et m'offrent des

tapis, des broderies, des carpettes de Delhi, de Lahore, de Kaboul, de Kachmir, et des bijoux d'argent, d'or, de cuivre. Mais ils voient bien que je n'entends aucune des langues dans lesquelles on m'adresse la parole. L'un d'eux me regarde et me dit en français. « Vous parler pas anglais, pas hindoustani, vous parler français ». Je lui réponds que je suis français. Alors il se tourne vers ses collègues et leur dit. « C'est un français, il vient de Paris. » On discute, il ajoute : « Napolone, Alla, (1) Duplei, Napolone ». Et il s'agite, il rit, se démène et veut m'emmener dans son magasin pour me vendre « pas cher, pas cher ». J'entre et je lui achète des cartes postales. Il est heureux d'avoir un français chez lui et les gens, dehors, me regardent avec sympathie. Il me dit que je suis bon. Je m'en vais, il y a trop de sympathie chez ces gens là, trop d'odeur aussi, et ils crient trop haut.

Je passe près d'un abreuvoir établi à l'angle de deux rues ; mon guide m'explique que c'est la bonne oeuvre d'un homme pieux qui a pensé aux animaux et qui, pour qu'ils puissent s'y désaltérer leur a fait construire cet abreuvoir. Je me rappelle en avoir rencontré plusieurs à Delhi et y avoir vu les chevaux, les boeufs, les vaches, les chameaux y boire.

Enfin me voici à l'hôtel ; il est six heures du soir ; je m'offre une douche à l'éponge et je m'habille pour dîner, mais, prêt avant tout le monde, je suis seul à me promener sous la vérandah quand une femme hindoue qui m'observait depuis un instant vient à moi et me dit en un certain français : « Monsieur français, moi bien connaître, lui bonne figure, lui content. Moi, femme Pondichéry, moi française, moi faire *aya* avec madame anglaise, bonne ». Je lui dis que je vais aller à Pondichéry. « Moi *aya*, moi bien vouloir aller aussi, pas pouvoir embrasser petits enfants, deux. Moi veuve, moi perdu mari, moi catholique, moi *aya*. Beaucoup aimer français, beaucoup aimer Pondichéry, moi contente voir vous, moi contente vous aller Pondichéry ; moi pauvre, moi *aya*, moi pauvre *aya*, pas pouvoir aller ». Nous causons ainsi et elle est heureuse, sourit, rit, fait des grâces, me regarde avec ses grands yeux sous un front trop étroit, au-dessus de pommettes trop saillantes. Elle est bien vêtue, et porte son chignon bas, sous la nuque, à la mode tamoule, et son voile sur les épaules. Mais voici que les voyageurs sortent les uns près les autres de leurs chambres qui donnent presque toutes sur la longue vérandah où nous causons. La pondichérienne se retire après m'avoir salué en joignant les deux mains au-dessus de son front, comme font les cambodgiens, avec un bon sourire.

Il faut que je dise ce qu'est cet hôtel. Cela fait, j'aurai décrit ceux qu'on trouve dans toutes les grandes villes de l'Inde visitées par les voyageurs, hors ceux qu'on trouve à Bombay, Calcuta et Madras qui sont des capitales où viennent non des

(1) Allard, le général Allard qui, sous la Restauration, s'était réfugié aux Indes.

visiteurs, mais des fonctionnaires, des marchands qui ne se déplacent que pour traiter des affaires.

Le *Metropole-hotel* est un rez-de-chaussée composé d'un corps de bâtiment comprenant un vestibule, un large couloir et, au fond, une salle à manger très vaste. A droite et à gauche du couloir sont un salon et l'administration. En avant, se trouve un débarcadère, dont le toit en terrasse repose sur d'énormes piliers ; c'est là que viennent se ranger les voitures qui ont des voyageurs à prendre ou déposer. Prolongeant le vestibule à droite et à gauche, il y a deux longues ailes avec larges vérandahs. Les appartements ouvrent sur ces vérandahs. Ils comprennent une chambre avec soit un lit, soit deux lits à moustiquaires, deux chaises, un fauteuil, une table, une table de toilette et une commode, et un cabinet de toilette avec une table de toilette, une chaise, une petite baignoire et une chaise percée. Le cabinet de toilette ouvre sur une cour derrière, par une porte qui, toujours et partout, ferme mal ou ne ferme pas. C'est par cette porte que pénètrent le domestique, le porteur d'eau, le vidangeur, le circur de botte et tous ceux qui ont besoin ou qui n'ont pas besoin d'entrer dans votre chambre et parfois aussi les serpents qu'on trouve roulés dans un coin, presque toujours près de la baignoire ou entre le mur et la chaise percée. Cette aventure m'est arrivée deux fois, je puis donc parler des serpents qui viennent rendre visite aux voyageurs. Voilà un hôtel de l'intérieur.

On y est généralement assez bien ; on y serait parfaitement si ces établissements étaient mieux tenus, plus propres, si les carreaux étaient en ciment, si les meubles étaient en simple bois blanc, souvent lavés et savonnés, s'il y avait quelques nattes pour les pieds et moins de toiles d'araignées aux angles des plafonds avec d'énormes bêtes qui sont odieuses, si les portes fermaient mieux, si les stores en rotin n'étaient pas le plus souvent cassés, mal suspendus et sales, si on donnait plus d'eau ou, mieux, si des douches étaient installées comme en Indo-Chine et si les lampes qu'on allume éclairaient mieux que des bougies. Parlerai-je de la table ? C'est inutile, tout le monde sait en Europe que la cuisine anglaise ne vaut rien, que les cuisiniers de la perfide Albion sont à peine capables de faire cuire un beefsteak et qu'on ne mange bien qu'en France. Mais, alors qu'en Angleterre et dans toute l'Europe, sauf en Espagne, la viande est bonne, ici, aux Indes, elle ne vaut rien, absolument rien et les cuisiniers hindous dressés par des saboches anglaises ne savent donner aux viandes roties, aux poulets rachitiques qu'ils apprêtent, ni le goût, ni le parfum des plats même mal apprêtés dans la cité de Londres, où la viande est excellente, et même dans les restaurants à un schelling et demi. Ajoutez à cela que les vaches maigres de l'Indoustan sont tuberculeuses dans la proportion de 70/100 et que les médecins anglais recommandent de ne jamais consommer de lait avant de l'avoir fait bouillir. Quant aux fruits, je crois bien qu'ils sont tous tuberculeux et que c'est par défense expresse de la police sanitaire qu'on n'en sert pas

à table, car je n'ai jamais vu dans les hôtels que des bananes de troisième qualité. Par exemple, le luxe est assez bien singé : quatre couteaux, deux cuillers, quatre fourchettes, un verre (deux, trois, quatre, si vous consommez autre chose que de l'eau, du soda ou du whisky-soda) et toujours, sauf pour le dessert, des assiettes chaudes. Je ne comprenais pas pourquoi on ne servait que des assiettes chaudes, parfois brûlantes, dans un pays où la chaleur est si souvent excessive. J'en ai eu l'explication un jour où le ménager de je ne sais plus quel hôtel m'a montré, comme on montre une pièce curieuse, une assiette à double fond dans laquelle on enfermait jadis de l'eau chaude. Je me suis alors rappelé un passage de la correspondance de Jacquement où il parle de ces assiettes à eau chaude destinées à annuler l'influence du panka sur les mets servis chauds. Nous n'avons pas pensé aux assiettes à double fond et aux assiettes qui vous brûlent les doigts en Indo-Chine ; j'en suis honteux pour mon pays.

A 11 heures 40 du soir, je pars pour Lacknau où j'arrive de très bonne heure.

VII

LACKNAU

Lundi, 11 mars 1907.

Caunpour. — La révolte des Cipayes. — Nana-Saib. — Les massacres. — Lacknaou. — Ses monuments de style composite. — Les mosquées. — Le musée des cocasseries. — Le palais du dernier des rois d'Oudh : ses portails. — Le palais d'un vizir. — La Martinière ; Claude Martin. — La mosquée dite le grand Imambara et l'Imambara. — Le Hosseimbabad. — Les rois d'Oudh et leur manie de construire. — Le bazar ; les danseuses dans la rue, les danseuses chez elles. — *L'Impérial-hôtel*. — La révolte des Cipayes en 1857, ses causes. — La Compagnie des Indes : son histoire, ses gouverneurs, leurs vols, leurs crimes, leur puissance, le trafic des Nibabies. — L'annexion de la nababie d'Oudh. — L'insurrection, les massacres à Lacknaou, à Caunpour, à Delhi, à Agra, à Bénarès. Les combats, la répression barbare. — Le colonel Tout-est-bien, son optimisme. — Mes craintes, mes réserves.

Parti d'Agra le 10 mars à 10 heures du soir, je suis à Caunpour le lendemain vers quatre heures du matin, j'ai deux heures à y passer avant de pouvoir prendre le train pour Lacknaou. Il est trop tôt pour visiter la ville, car le soleil n'est pas encore levé. Je m'installe donc dans un coin et je lis ce qui s'est passé ici en 1857. C'est affreux.

Au commencement de juin, les Cipayes et quelques régiments irréguliers de l'Oudh massacraient leurs officiers anglais. Sir Hugues Wheeler n'avait que 300 hommes et, avec ce petit détachement, il devait protéger 850 personnes, commerçants, planteurs d'indigo, hommes femmes et enfants.

Dhondoupount-Nanajée, dit Nana-Saib, le « petit seigneur », descendant d'une famille de princes marattes et fils adoptif du dernier des peshvah de Pounah avait à se plaindre des Anglais ; ceux-ci en effet, n'avaient pas voulu reconnaître ses droits à la pension qu'ils avaient servie à son père et que, conformément à la coutume hindoue, ils lui devaient. On le croyait cependant rallié aux Anglais parce qu'il avait paru les rechercher et ne songer qu'à ses plaisirs, mais au fond du cœur il les détestait. Au bruit de la révolte des Cipayes, en mai, il se retira dans son château de Bithour et s'y arma secrètement. En juin, croyant la révolte générale, il parut devant les insurgés, fut acclamé par eux et entra à Caunpour. Il enleva l'arsenal aux Anglais et se trouva maître d'une excellente artillerie, d'un stock de munitions très important et chef d'une armée de 12.000 hommes ; il libéra 400 prisonniers dont il fit sa garde d'honneur. Alors il commença d'attaquer les retranchements anglais. Quelques jours après 136 Anglais, hommes, femmes et enfants qui fuyaient devant la garnison insurgée de Futighar et qui descendaient le fleuve sur des bateaux, abordèrent à son château de Bithour, se croyant sauvés, car ils ne connaissaient pas sa défection. Il les fit massacrer

devant lui, sauf quelques femmes et quelques enfants, disent les Anglais. Les Indiens prétendent, au contraire, qu'ils furent massacrés devant lui il est vrai, mais malgré lui.

Le 27, il ne restait plus que 156 soldats au général Wheeler, les autres étaient morts du choléra, de la fièvre, d'insolation ou avaient été tués dans les combats. Nana-Saïb le sut ; il offrit une capitulation. Elle fut acceptée par le général sous promesse de la vie pour tous les Européens, de leur embarquement sur le fleuve avec vivres à destination d'Allahabad ; elle fut signée et jurée solennellement le 26 juin. Le 27, les Européens furent embarqués au nombre de 500, hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, sur vingt-quatre bateaux. Comme ils venaient de démarrer, une batterie d'artillerie installée sur la rive les couvrit de mitraille ; quelques bateaux coulèrent, d'autres prirent feu. En même temps, des cavaliers descendaient dans le fleuve aussi loin que possible et sabraient les Anglais qui tentaient de gagner la rive. Quatre hommes seulement, dont trois blessés, parvinrent à se sauver. On a accusé Nana-Saïb de ce manquement à la parole solennellement donnée ; les indigènes affirment qu'il fut, non son œuvre, mais celle de ses troupes insubordonnées.

Le 12 juillet, le colonel Neil et le brigadier Havelock, à la tête d'une petite armée partie d'Allahabad, se trouvaient à 20 kilomètres environ de Caunpou. Nana-Saïb se porta au devant d'elle et l'action s'engagea d'abord énergiquement des deux côtés, mais bientôt les troupes rebelles lâchèrent pied et abandonnèrent aux Anglais la meilleure partie de leur artillerie. Leur chef ne pouvant les ramener au feu, fut pris d'une rage folle. Il rentre dans Caunpou, fait sauter les magasins remplis de poudre et d'autres munitions, puis il prend ses dispositions pour abandonner la ville. Pendant ce temps on fusillait dans les prisons les femmes et les enfants que Nana-Saïb y avait fait mettre afin de les sauver et les bouchers mahométans achevaient d'égorger ceux que les fusils n'avaient pas atteints. Tous ces cadavres, ces mourants, furent jetés dans un puits. Pas une femme, pas un enfant n'avait trouvé grâce devant les égorgeurs. Quand le général Havelock entra le lendemain dans la ville évacuée, il fit sortir les morts du puits et l'on procéda à leur identification : on compta 80 officiers, 190 soldats, 180 femmes ou enfants de militaires et toute la population européenne de la ville.

Les représailles furent terribles et odieuses, car elles furent froidement ordonnées et froidement exécutées. Le colonel Neil commanda que tout condamné à mort serait conduit à la maison du massacre et forcé de nettoyer avec sa langue une partie du plancher encore humecté de sang anglais. C'était s'attaquer aux préjugés des hindous, leur rendre la mort encore plus terrible que la torture, et cette peine infligée quelques minutes avant le supplice était épouvantable. On a dit que la répression, la vengeance, la colère anglaises s'étaient donné rage sur plus de dix mille personnes. Ce qui est certain, c'est que Nana-Saïb échappa aux Anglais et qu'ils durent encore le combattre à Bareilly en 1858,

puisqu'il disparut sans qu'on ait jamais pu connaître son refuge et la date de sa mort.

Le train pour Lâcknau quitte la gare à 6 heures et demie. Nous passons sur un maigre pont de un kilomètre et demi de longueur et nous roulons vers Lâcknau qui est à 72 kilomètres de Gaumpour. Nous y sommes à 8 heures et demie.

Lâcknau est une grande ville de 265.000 habitants dont 25.000 sont mahométans. Elle fut la capitale de l'Oudh pendant trois quarts de siècle, de 1775 à 1857 et, dans ce court espace de temps, ses maîtres ont trouvé les moyens de la couvrir de palais et de mosquées ; chaque prince arrivait au trône avec la manie de se construire un palais et le bâtissait. Lâcknau, est une ville mahométane, et cependant on sent en la parcourant, en s'arrêtant en son bazar, que ce n'est pas l'esprit mahométan qui la gouverne. Elle n'est pas hindoue non plus. Qu'est-elle donc ? Elle est Lâcknau.

Le style de ses monuments est hétérogène ; l'art moghole y a subi une telle influence européenne, italienne même, que, sans les dômes qui les dominent et où brille parfois le croissant d'or, les palais des rois d'Oudh ne pourraient guère être classés parmi les œuvres musulmanes. C'est que Lâcknau, est une ville moderne, en pleine décadence moghole au temps où les malads, appuyés par les Anglais, s'émancipaient de l'Empereur. Elle a plutôt subi l'influence européenne au travers des Anglais dont elle avait besoin que l'influence moghole qu'elle avait lieu de craindre. Les mahométans ne s'y trouvaient pas absolument chez eux alors qu'ils y commandaient, et aujourd'hui même les Anglais qui en sont les maîtres s'y trouvent mal. De leur côté, les voyageurs ne s'y arrêtent que pour visiter les ruines de la Résidence et de la Trésorerie, pour saluer le monument élevé à la mémoire des victimes de la mutinerie de 1857, et pour s'émouvoir au souvenir des horreurs commises par les belligérants. Lâcknau, pour les anglo-saxons, est une sorte de remords ; ils y reviennent sans motif, pour voir, comme les criminels reviennent, dit-on, à l'endroit où ils ont commis leurs forfaits. La révolte de 1857 a éclaté parce que les Anglais ont, sans d'autre motif que celui de s'emparer du pays, et de déposséder le roi d'Oudh en 1856, violé les engagements pris. C'était un crime et une faute grave. Ils ont expié ce crime et cette faute avec du sang et des larmes, mais ils ont vengé des forfaits odieux par des forfaits non moins odieux, tellement qu'il ne s'est pas trouvé un historien pour raconter la répression. Lâcknau est le souvenir obsédant, le souvenir qui fait saigner le cœur. Je le répète, à Lâcknau, les Anglais ne se sentent pas chez eux.

Chose curieuse aussi, je ne me sens pas chez les moghols. Les mosquées en briques, dont les murs sont grossièrement enduits d'un épais mortier et couverts d'arabesques lourdement dessinées par un inhabile pinceau trempé dans un pot de peinture noire, n'ont plus rien de l'art moghol. Les deux statues

de femmes grecques qui se trouvent dans la cour de l'une d'elles sont d'affreuses choses occidentales dont on ne voudrait pas dans un parc. Les statues des vaches de Krishna allaitant leurs veaux sont bizarres et grotesques. C'est laid.

Le musée des cocasseries, où je trouve des couronnes royales en doublé, de vieux fûts à pierres rouillées, des candélabres en cuivre doré et des lustres de cristal sans valeur autour d'un trône de clinquant, est ridicule.

En revanche le musée archéologique, commercial, etc., est intéressant. On y a réuni des fragments de sculptures remarquables, débris de temples bouddhiques et brahmaniques, ruinés ou qui ont disparu. Je trouve parmi eux un Ganéscha qui, vu de la porte, à l'air d'avoir une figure humaine, tant l'ingénieux artiste s'est évertué à cacher la trompe sur le menton, et à donner à cette tête déléphant la face et les yeux d'un homme. C'est une des choses les plus curieuses du musée et que je n'ai pas vue ailleurs. Cette œuvre est de l'époque brahmanique et peut remonter au X^e siècle. Les bustes du Buddha sont affreux avec des traits ayant un air de bassesse qui ne pouvait pas être celui du maître; ils proviennent tous ou presque tous de Bénarès, du Magadha, un pays visité par le Buddha et une ville d'artistes qui n'est pas à 250 kilomètres de Kapilavastu, la ville natale de Samama Gautama.

Le Buddha debout qui me rappelle ceux du Cambodge, avec sa protubérance cranienne (*Ushniṣa*), et son *uttariya* ou *châle* léger, transparent, bien drapé qui laisse deviner les formes, la ligne des jambes, son limbe circulaire à rayons centraux, n'est pas plus beau que les autres, mais il m'intéresse parce qu'il n'a que la main droite levée (1), la paume en dehors, les doigts hauts, parce que le bras gauche est pendu et légèrement coudé, et enfin parce que le genou droit n'est pas sur la même ligne que les genoux des Buddha qu'on rencontre au Cambodge. On y voit aussi quelques beaux bas-reliefs et, en haut, une jolie collection d'articles fabriqués dans le pays: petites statuettes, bijoux d'or et d'argent, plateaux de cuivre repoussé, aiguières gracieuses, vases ventrus mais jolis, avec le prix auquel on peut les acheter en ville. Ce musée tel qu'il a été compris est une bonne initiative.

Le palais du Vadjid-Ali-Shah, le dernier roi d'Oudh a coûté 25 millions de francs. Achievé en 1850, le roi ne l'habita que six ans et fut dépossédé par les Anglais. C'est un palais de stuc où l'art moghol est étrangement mêlé à l'art occidental, où le joli est assez cavalièrement marié au laid. Ainsi le portail à trois portes est moghol mais les piliers qui séparent les portes sont aussi lourds que ceux du Louvre près du pont des Saints-Pères; ses arcades sont multilobées

(1) Au Cambodge, le Buddha a toujours les deux mains relevées quand il est représenté debout et enseignant.

comme celles d'Agra ou de Delhi, mais au-dessus, dans les triangles laissés libres entre ces arcades et l'entablement, et séparés par une rosace, sont représentés d'énormes poissons qui ne constituent pas un motif décoratif bien attrayant. Sous les arcades multilobées à lobe central aigu, — ce qui est caractéristique de l'arcade moghole, — on trouve, un peu en retrait, la pesante arcade romaine qui vient démentir, contrarier le style de l'ensemble. Les tours carrées de ce même portail sont intéressantes, mais ne sont ni hindoues ni mogholes. Au sommet, les deux arcs croisés ressemblent à la charpente d'un dôme; ils ont perdu le pinacle qui les surmontait et que dominait autrefois la pointe surmontée du croissant d'or. Des deux peu gracieux campaniles dômes à quatre colonnes, un seul existe encore.

La porte de Lukki du même palais est plus légère, mieux conçue quoique d'art hétéroclite; on y trouve l'influence de la Renaissance et de l'art italien, du moghol et du mauresque, des minarets qu'on n'a pas eu la hardiesse de jeter haut dans le ciel. Le portail central a les mêmes défauts que le portail à triple portè dont je viens de parler. Il lui ressemble d'ailleurs, mais son arcade est vaguement mauresque au lieu d'être moghole et son cintre est une arcade surbaissée moins gracieuse encore que celle du portail à trois portes. L'entablement, — qui ne s'étendait qu'au-dessus du portail central et ne barrait que le centre du monument avant de s'abaisser pour atteindre les tourelles plus isolées, — s'étend ici comme une ligne droite, plus lourde, plus coupant, sur la façade et pèse sur la partie inférieure sans avantager la supérieure. C'est une faute grave. Quant aux tourelles sexagonales à trois étages, aux parois ajourées avec de hautes et larges portes multilobées à la moghole et ouvrant sur des balcons dont les balustrades sont découpées, elles se dressent à droite et à gauche trop près du portail, passent au-dessus de l'entablement qui les contourne pour former un second étage qui s'achève en lourde terrasse. Tout près, trop près, les minarets carrés à demi noyés dans les murs d'angle ne dépassent guère les tourelles et sont plus bas que les arcs croisés. Ils s'achèvent par des monoptères à quatre colonnes mal proportionnés, trop élancés et dont la pointe est trop basse. Qu'on ajoute à ceci la galerie qui relie les deux tourelles et compte trois étages et l'on se rendra compte de la lourdeur de cet ouvrage pourtant ajouré où passe le soleil, et où les ombres se dessinent bien. C'est dans ce palais que se trouve la salle du trône où sont les portraits des rois de l'Oudh, immenses toiles d'une facture peu artistiques mais exacte, dit-on.

Le Kaiser Pasoud, qui fut le palais d'un vizir, est une folie, celle d'un excéntrique et l'œuvre d'un imaginaire qui n'a jamais cru que la pensée d'un architecte devait être disciplinée comme celle d'un écrivain. On trouve là, jetés pêle-mêle, amalgamés au petit bonheur d'une imagination qui s'embrouille, tout ce que les styles ont de beau et de laid. Il y a là de l'oriental et de l'occidental mêlés. C'est un entassement de quatre étages de pavillons carrés en retrait les uns sur

les autres, et chargés de colonnes, de balustrades, de monoptères, de dômes cannelés et lourds qui paraissent derrière des balustrades aux angles desquels il y a des petits motifs, des minarets très minces qui s'achèvent, beaucoup moins hauts que les arcs du sommet, en monoptères trop maigres.

Je ne sais pas si le sol de Lacknaou a la propriété de brouiller l'esprit des architectes qui s'y succèdent mais la Mutinière qui fut l'œuvre d'un français au XVIII^e siècle, Claude Martin, est plus étrange, plus folle que le Kaiser Pasoud. De sa légende inscrite au frontispice du palais, *Labore et Constantia*, il la nommait *Constancia House*, la maison de la Constance. En vérité, elle est celle de la folie, de l'orgueil et de la vanité. Sauf les salles du rez-de-chaussée qui sont italiennes sans cesser d'être bizarres, tout est grotesque dans cette construction. Elle est surprenante, d'étonnante, mais monumentale, énorme et monstrueuse, elle tient de la forteresse par ses soubassements, par ses rampes d'accès, de l'italien par les salles du rez-de-chaussée, du roman par les arcades, du moghol en décadence par les monoptères. On a placé des statues sur des dômes, aux angles des tourelles à quatre et à six pans ; on en a mis sur les murs, et ces statues qui sont en marbre blanc sont grecques de la Renaissance. Elles ont certainement été taillées par des maçons de province. Pas une seule ne vaut le prix de son transport à Lacknaou. Il en est qui ont le torse nu et qui montrent leurs bras d'hercules Farnèse ; il en est d'autres, statues de femmes, qui soulèvent leur chemise, montrent leur genou et leur cuisse. Il est des lions dont les yeux sont des lampes, des magots de Chine dont les têtes sont branlantes, des bergers d'opéra comique dans le genre des Hugonard.

Derrière la grande salle du bas, au centre d'une pièce octogonale, on trouve un sarcophage en marbre blanc ; c'est celui de Claude Martin. Son buste en marbre et ses portraits en gravures sont dans la grande salle et ici. La tête est fine, l'air doux, le front haut, mais le bas du visage fuyant ; il ne déplaît pas, mais il n'impressionne pas. Ce sont des portraits caractéristiques de la fin du XVIII^e siècle, et qu'on sent peu exacts. Une épitaphe anglaise dit : « Ci-git Claude Martin né à Lyon en 1735. Venu simple soldat aux Indes, il y mourut général en 1800. »

Martin était fils d'un tonnelier de Lyon. Il vint aux Indes comme soldat du régiment de Lorraine et servit sous Lally-Tollendal dans la compagnie des chasseurs de Law. Il entra au service des Anglais avec le titre de capitaine après le siège de Chandernagor, en 1763, puis, en 1776, avec celui de général au service du roi d'Oudh, indépendant du grand Moghol depuis 1751. Il entreprit la culture et le commerce de l'indigo avec un français nommé de Boigne (1) et

(1) Ce de Boigne, sa fortune faite, retourna à Chambéry, sa patrie. Son fils prêta quelque argent au roi de Sardaigne et Savoie et fut anobli par lui. C'est de sa femme que les mémoires sur la période impériale et la restauration viennent de paraître.

acquit, peut-être aussi par d'autres moyens, une fortune considérable. Il dépensa de nombreux millions à l'édification des « La Martinière » de Lâcknau, de Calcutta et de Lyon. On dit qu'Asaf-ud-daulah, roi d'Oudh, offrit au général Martin 25 millions de francs de son domaine de Lâcknau, mais qu'il mourut avant la conclusion du marché. Cela prouve que le nabab n'avait pas plus de goût que son général. Ce qui est certain, c'est que Claude Martin qui mourut en 1800, laissa par testament son palais non terminé au nabab alors régnant sous la condition qu'il l'achèverait et en ferait un collège pour les enfants d'Européens. Cette institution est aujourd'hui considérée comme la meilleure maison d'éducation de l'Inde. Il prit les mêmes dispositions pour les « La Martinière » de Lyon et de Calcutta qui sont aussi des collèges.

Le grand Imambara est curieux. Son immense escalier fait très bien et ses minarets de forme octogonale sont jolis, mais cette mosquée est loin de rappeler celles d'Agra et de Delhi!

L'Imambara lui-même malgré ses bassins bordés de larges allées, qui conduisent de la porte de l'enceinte au palais, est plus curieux que beau; il ne séduit pas, mais il étonne par son architecture recherchée, sa décoration de mauvais goût, ses nombreux minarets trop minces dominés par un grand dôme cannelé dans la longue flèche est surmontée d'un croissant au centre duquel est une boule d'or.

L'Hosseinabad avec son vaste jardin, son joli bassin, est un entassement de constructions bizarres qui sont, dit-on, la représentation en petit de certains monuments fameux, mais c'est rectifié, arrangé, prétentieux et très chargé d'or, de motifs décoratifs bizarres. Puis cela ressemble trop à un cimetière.

Je sors de là, mécontent, déçu aussi. Les rois qui ont construit toutes ces choses s'efforçaient de bâtir vite comme s'ils avaient su que le temps leur était compté. Indépendants depuis que le fondateur de la monarchie s'étant soulevé contre le grand moghol, l'avait assiégé dans sa capitale de Delhi, rois depuis que les Anglais leur en avaient donné le titre en 1819, ils sentaient que, malgré leur loyalisme envers la Compagnie, celle-ci les guettait, féroce et toujours violatrice des traités qu'elle avait signés, et que ses gouverneurs généraux profiteraient de la première occasion qui se présenterait, pour les déposer et pour annexer leur territoire. Afin de reculer cette échéance, « l'heure de l'expiation de la monarchie », disaient les vieux croyants, les rois d'Oudh construisaient chacun leurs palais, voulaient éblouir et ne parvenaient qu'à couvrir d'édifices le territoire de Lâcknau. Ils faisaient autre chose que ce qui avait été fait, mais leur architecture était sans passé, sans tradition, sans fondations, sans attaches dans le sol comme leur empire, et n'était pas plus solide. Il n'y aura plus rien de ces palais, de ces mosquées de la décadence moghole alors que nos arrière-neveux admireront encore les grandes mosquées et les superbes palais de Delhi et d'Agra, et . Tâdj-Mahal de Shah-Djéhan.

Je parcoure les rues du bazar, j'entre dans les magasins, je m'arrête devant les échoppes de marchands et devant celles des artisans. On me regarde, mais on ne m'offre rien si je ne demande pas à voir. Il est visible que l'Européen est détesté ici, que le marchand n'est pas empressé pour lui vendre. Je surprends des regards durs, des faces qui, quand je suis passé, se tournent pour me voir m'en aller. En plein bazar, je veux faire une expérience; j'ordonne à mon guide de dire que je suis français afin de voir si nous avons ici le prestige que j'ai remarqué à Agra, à Delhi, à Muttra. On est moins hostile, quelqu'un me nomme le « général Martin ». Sur la ville plane encore le souvenir des crimes de la Compagnie des Indes et de la répression. Il y a de la haine plein les cœurs et, entre la ville blanche ou cantonnement et la ville noire, il y a du sang.

Je rencontre dans le bazar deux danseuses mal vêtues qui, pendant que leur frère bat une sorte de tam-tam, dansent et font de l'acrobatie, de ces tours que nous voyons sur toutes nos places en France, les jours de foire. Ces femmes sont très souples, mais pas plus que les *numéros* que l'Amérique nous envoie. Je donne à chacune une roupie et je reçois en échange un sourire plus gracieux que ne le comportent leurs figures, car elles ne sont pas belles, les pauvresses. Elles me saluent les mains jointes. Mon guide me prend pour un vieux libidineux et m'entraîne sans me prévenir dans une petite rue triste. Je pense que c'est pour me mener chez un faiseur de statuettes en cuivre dont on m'a recommandé les œuvres qui se vendent au poids, et je le suis. Nous montons un escalier très raide dont les marches sont trop hautes et trop étroites, nous arrivons dans une assez vaste salle presque nue où je ne vois ni marchand ni marchandises. Je demande où nous sommes. Mon guide me présente à un hindou qui vient d'entrer et me réponds que nous sommes chez des *nautchis*, des danseuses. On m'offre une séance ce soir pour pas cher, cent roupies (170 francs). Le guide m'a vu donner deux roupies aux danseuses des rues, il me croit très riche et m'a présenté comme tel à l'impresario. Je lui réponds que je pars par le train de 10 heures. On m'offre de faire danser de suite. C'est trop cher. Mors on me montre les beaux costumes que les danseuses vont revêtir; on abaisse le prix à 75, à 50 roupies. Je résiste et je veux descendre, mais on me crie: 25 roupies. J'ai déjà descendu deux marches de l'escalier qui n'est pas très clair, lorsque je suis arrêté par deux femmes. Je remonte. Ce sont les danseuses qu'on est allé chercher je ne sais où. Elles rient me regardent hardiment avec leurs grands yeux noirs, nimbés d'antimoine et sourient en montrant leurs dents aussi blanches que la nacre. J'ai moins envie de m'en aller, l'hindou le devine et, tout de suite, il installe une chaise et fait un signe aux femmes. Elles saluent, veulent se retirer pour s'habiller. Je les arrête et leur fais dire de danser dans leur costume qui, d'ailleurs, est très bien. Elles dansent chacune à tour de rôle pendant que l'hindou bat du tambourin, et leur danse m'ennuie; elle est gracieuse, mais c'est toujours la même chose: ce sont les mêmes mouvements, les

mêmes gestes lascifs, les mêmes regards ardents. Au bout d'un quart d'heure, j'ai assez de les voir et je veux me retirer. « Pas encore », me dit le guide et, appuyé à une porte placée derrière moi, il a l'air d'attendre quelque chose de plus joli. J'attends aussi mais, au bout de dix minutes, c'est encore la même chose; je me lève donc. « Vous en avez encore pour une demi-heure », dit le guide et il ajoute : « Asseyez-vous ». Je ris ; « J'en ai assez », dis-je, et prenant des billets de banque dans ma poche je remets dix roupies à chacune des femmes, et cinq roupies à l'impresario, puis je m'amuse à regarder la mine de mon guide et celle de l'Hindou. Ils sont furieux tous les deux, mais tout ce monde-là s'entend comme larrons en foire; après quelques tentatives pour obtenir de moi vingt-cinq roupies, l'Hindou remet au guide les cinq qu'il a reçues et, probablement, dépouille les femmes quand je suis dans la rue. On dit que Lâcknau est la ville la plus débauchée de l'Inde, que les femmes y sont lascives, que les *nautchis* y sont nombreuses, faciles, que les prostituées y sont plus expertes en amour que partout ailleurs. J'en sais rien, mais mon guide me propose de reculer mon départ au lendemain et m'offre pour cette nuit la plus jolie femme de l'Hindoustan : une vraie courtisane qui aime les français, qui sait parler notre langage et qui danse toutes les danses de l'Inde ; cinquante roupies, dit-il. — Je le remercie et, après avoir revu les ruines de la résidence minée lors de la prise de Lâcknau sur les rebelles, vu celles de la Trésorerie dont il ne reste plus que des colonnes et quelques entablements, après avoir vu l'étrange monument élevé en souvenir des Anglais morts massacrés par les rebelles ou tombés sur les champs de bataille, je rentre à l'*Imperial-hotel* un peu fatigué, pour rédiger mes notes en attendant le dîner.

Cet hôtel est certainement le meilleur de ceux que j'ai rencontrés aux Indes ; il est tenu par un Allemand qui en est le propriétaire et par un Hollandais qui parle aussi bien l'allemand et l'anglais que le français et qui est prévenant avec les voyageurs autant que le sont, en France, nos hôteliers. Les chambres y sont très confortables, très propres, la cuisine est excellente et la salle à manger très bien servie. J'apprends que l'hôtel n'est ouvert que pendant la saison d'hiver, d'octobre à avril, et que tout le personnel va chaque année tenir un autre hôtel à Simla.

J'ai parlé de la haine qu'on lit dans les yeux de tant de monde ici, de l'horreur qui plane encore sur la ville après cinquante ans. Lâcknau ayant été le cœur de la rébellion, le moment est venu de parler de ce qu'on nomme la révolte des Cipayes et de la Compagnie anglaise des Indes orientales qui sombra dans le sang, sous la colère des Anglais et les plaintes des Hindous.

Fondée en l'an 1600, sous le règne d'Elisabeth au capital de 1.800.000 francs, suspendue pendant trois ans, rétablie, puis protégée par le roi Guillaume qui, besogneux, lui avait emprunté 50 millions au taux de 8 p. 100, réunie en 1709 à une autre Compagnie qui s'était fondée près d'elle en 1698, la Compagnie

des Indes se trouva en possession du privilège le plus monstrueux qu'on puisse imaginer. Elle n'avait rien à redouter, ni des hommes au pouvoir qu'elle subventionnait, ni de ses agents qu'elle dépoüillait de tous leurs droits de citoyens anglais dès qu'ils entraient à son service, qu'elle supprimait sur place en leur confiant les postes les plus malsains quand ils l'inquiétaient, qu'elle retenait indéfiniment aux Indes quand elle craignait leur retour en Angleterre, qu'elle embarquait de force pour l'Europe quand elle ne voulait plus les employer, mais qu'elle laissait s'enrichir sans y regarder de trop près quand elle était satisfaite de leurs services. Elle n'avait rien à craindre des Anglais libres qui venaient s'établir dans l'Inde, puisqu'aucun d'entre eux ne pouvait y débarquer sans son consentement, puisque nul n'avait le droit d'écrire en Angleterre sur les actes de la Compagnie et puisque toute critique, toute imprudence de langage et d'écriture, étaient considérées comme un crime de haute trahison. N'ayant rien à craindre de personne, la Compagnie était devenue une puissance effrayante, et elle en abusa. Ses gouverneurs généraux ne songeaient qu'à s'enrichir aux dépens des Indes et de la Compagnie. Lord Clive n'obéissait plus aux ordres des Directeurs de la métropole; il faisait signer aux principaux agents qu'il avait sous ses ordres un engagement secret par lequel ils s'obligeaient à résister aux ordres de la Direction de Londres, si ces ordres n'étaient pas conformes aux résolutions prise par eux relativement au monopole du sel. Un impôt de 25 millions fut levé dans la province de Bengale pendant cinq ans à l'insu de toute l'Angleterre et des Directeurs. Ces vices-rois trafiquaient des nababies, dont les titulaires étaient autrefois désignés par le grand-moghol. Ils aidaient ces hauts fonctionnaires à se rendre indépendants, puis les dépouillaient de leurs fonctions ou les leur vendaient. Ils poussaient à la révolte les princes qui n'avaient point droit au trône, puis intervenaient au bénéfice du belligérant qui leur offrait le plus; ils vendaient à un nabab des territoires dont ils n'étaient pas souverains et le poussaient à la guerre pour les conquérir. Ainsi, en 1774, Hastings vendait au nabab d'Oudh les provinces de Rohilkund, d'Allahabad, et de Korah dont il ne pouvait disposer puisqu'elles étaient déjà promises par traité à un autre prince, et, ce nabab étant mort l'année suivante, les revendait à son fils et successeur. En 1756, lord Clives avait vendu la nababie du Bengale à Suradja-Doula, le successeur légitime du nabab décédé, puis plus tard à Meer-Djoffar qui avait été un instant son compétiteur, enfin encore une fois à Suradja-Doula, rentré en grâce. A Benarès, le sultan était dévoué aux Anglais mais, ne pouvant plus payer les sommes considérables qu'ils exigeaient de lui, il résista; sa nababie fut envahie et sa capitale fut pillée.

Venus comme simple marchands, n'ayant obtenu du Grand Moghol en 1611 que le droit de commerce aux Indes à certaines conditions et que des territoires de quelques acres afin d'y établir des factoreries, les Anglais se trouvaient à la fin du XVIII^e siècle les maîtres de l'Inde. Le Grand-Moghol dont les revenus à la

fin du siècle précédent atteignaient un milliard de francs n'était plus que leur pensionné depuis 1803. Il faut lire dans Jacquemont la réception qui lui fut faite à Delhi, en 1831, par le Grand-Moghol d'alors pour voir à quel degré d'abaissement ces princes et leurs ministres étaient tombés. Les Anglais avaient attaché au Shah-Alum les revenus du Bengale, ceux du Behar et d'Orisa en 1765, ils possédaient le Circar depuis 1766, le Carnatic depuis 1768, Bénarès depuis 1775, plus de la moitié des Etats de Tipou-Saïb depuis 1799, la moitié du Mysore depuis 1800, le nord et le sud d'Arcot, les districts de Trichinopoly et de Tinnevelly depuis 1801. Le nabab d'Oudh avait été obligé de leur céder le Rohilkund et le Ganga-Doab la même année. Ceylan était annexé à la fin de 1801. La principauté de Peshaver avait été contrainte d'accepter leur protectorat, et le souverain avait près de lui un résident anglais depuis 1802.

Maîtres d'une grande partie de l'Inde, n'ayant plus à redouter les Portugais, les Hollandais, les Français, les Anglais rêvaient de tout prendre et leur politique d'annexion, leurs intrigues continuaient. En 1804, ils obligeaient Halcarr à leur abandonner le Boundelkand; en 1817 c'était Sindhia qui était contraint de leur céder le district d'Adjmer puis l'année suivante celui de Peshvar. En 1826 ils s'emparaient de la Birmanie, de l'Assam, de l'Atrakan et du Ténassérin sur les côtes de l'Indo-Chine. Ils s'annexaient Gourg en 1834, s'emparaient d'Aden en 1839, du Sindh en 1843, du Pandjab et du Satara en 1849, du Pégou en 1853, du Nagapour en 1854 et enfin de l'Oudh en 1856. Aucun prince n'était sûr du lendemain, ne pouvait compter sur ses ministres, sur les membres de sa famille, sur les promesses des Anglais. Les peuples étaient opprimés, mécontents de voir une compagnie de marchands gouverner un empire et ne le gouverner qu'en marchands venus pour s'enrichir. Les impôts étaient devenus très lourds; les intermédiaires entre les Anglais et le peuple étaient malversateurs; les zémincárs, de percepteurs devenus landlors, depuis 1793, étaient exigeants, avares, sordides, s'engraissaient parce qu'ils ne pouvaient croire que l'erreur commise et dont ils profitaient pût longtemps durer. D'autre part, les Anglais qui n'étaient pas encore parvenus au libéralisme gouvernemental que nous leur connaissons aujourd'hui, croyaient n'avoir plus rien à craindre; ils se croyaient assez forts pour tout braver, même la résistance des masses jointe à celle des princes. Les principes d'administration prévoyante de lord William Bentinck, qui avait innové une politique de devoirs envers le pays conquis, n'avaient pas pénétré le corps des administrateurs ni celui des chefs militaires.

L'opinion en Angleterre n'admettait plus guère la souveraineté de la Compagnie, ni qu'un Anglais, propriétaire d'actions, pût être aux Indes plus puissant que la reine d'Angleterre, que le peuple anglais tout entier. Les gens prévenus qui connaissaient l'Inde, les bons esprits qui l'habitaient, réclamaient l'annexion de tout le pays à la couronne lorsque subitement, tout le pays qui s'étend au nord de l'Inde, de la mer d'Amran au Golfe du Bengale, de Bombay

à Calcutta et de Delhi à Calcutta, se trouva debout. Quelques petits princes avaient pris les armes, les cipayes s'étaient mutinés et des massacres d'Anglais avaient eu lieu partout. La domination anglaise paraissait à tout jamais compromise. Vingt mutineries militaires avaient déjà, depuis cent ans, été noyées dans le sang, vingt princes soulevés contre la puissance britannique avaient été vaincus, mais cette fois, si les Marattes, les Radjpoutes et les provinces de la présidence de Madras se soulevaient, tout était perdu. Les princes soutenaient les rebelles ; les cipayes se soulevaient parce qu'on ne respectait plus leurs croyances, leurs coutumes, les répugnances séculaires en remplaçant la graisse ordinaire des cartouches par de la graisse de porc. Quant aux peuples, ils regardaient avec joie cette révolte, y prenaient part quelquefois parce que la morgue anglaise, le poids des impôts, les avaient poussés à prendre parti.

Le garnison de Burrakpou et de Beshanpou se mutine en février 1857 et les cipayes refusent les nouvelles cartouches. Alors des émissaires parcourent les campagnes, transmettent des ordres aux chefs des communes, des fakirs traversent les villages, des bandes se forment partout, des incendies éclatent dans les baraquements anglais, dans les villes, sans qu'on en puisse découvrir ni la cause ni les auteurs. Dans les garnisons, des lotus bleus, — fleur consacrée à Kali la vengeresse, — passent de main en main, du plus élevé en grade au dernier soldat, et les Anglais qui voient ces fleurs, ces fakirs, ces inconnus qui parcourent le pays, ne comprennent pas, sont aveuglés. L'insurrection est préparée de longue main, la dépossession du nabab d'Oudh a mis le comble à la colère des affiliés qui ne veulent plus attendre ; ils exigent qu'on profite du mécontentement des cipayes et ils entraînent les grands chefs qui sont obligés de se mettre d'accord et d'obéir à l'impulsion. Enfin, les cipayes de Burrakpou refusent les vieilles cartouches qu'on leur remet, le 1^{er} régiment indigène d'infanterie est licencié le 3 avril. Le 3^e refuse aussi les cartouches qui lui sont distribuées ; un cipaye sort des rangs, tue le lieutenant et blesse un sergent européen d'un même coup de feu sans que ses camarades, leurs chefs indigènes, fassent un mouvement pour l'arrêter. On pend le cipaye le 8 et le chef indigène le 20. On licencie le régiment le 21. A Mérit, le 5 mai, sur 90 hommes composant la première compagnie du 3^e régiment de cavalerie, 85 refusent les cartouches et sont arrêtés, enchaînés et condamnés, le 8 mai, à 10 ans de fers et de travaux forcés. Le 9 on les présente enchaînés à leurs camarades, des incendies éclatent dès le soir et, le 10, les cipayes forcent la prison, délivrent les 85 condamnés, s'élancent sur le cantonnement et massacrent les européens. Cela fait ils partent pour Delhi, armés jusqu'aux dents, féroces, exaltés résolus à tout. A Delhi, le 11 mai, avant leur arrivée, tout est massacré. Les rebelles sont atroces, les forçats échappés de leur prison sont féroces. Pour empêcher l'arsenal de tomber aux mains des révoltés, un lieutenant le fait sauter, mais la ville acclame les cipayes et ceux-ci en sont les maîtres avant la nuit. Ils

remettent sur son trône Bahadur-shah et les musulmans se soulèvent partout et se serrent autour du prince. Les dames anglaises gardées en prison sont livrées aux soldats, puis abominablement suppliciées. Le 30 mai, Lâcknau se soulève; le 4 juin, c'est le tour de Bénarès. A Allahabad et dans ces deux dernières villes, les Anglais sont égorgés, leurs femmes, leurs enfants sont gardés à vue. Le 5, Djhami se révolte et c'est un nouveau massacre. Le 6, c'est le Caumpour qui prend les armes.

Mais les Anglais se sont ressaisis : ils comprennent les fautes commises, les causes de la rébellion et s'organisent pour la résistance ; l'un d'eux, un chef, parle de « mourir les armes à la main après avoir fait beaucoup de mal ». Des voix s'élèvent contre la Compagnie ; on rappelle ses crimes, ses exactions, le commerce des nababes, les manquements à la parole donnée, les interprétations léonines des traités. L'armée veut bien combattre pour l'Angleterre, mourir s'il le faut, mais elle ne veut plus servir les intérêts d'une compagnie de marchands. L'Angleterre entend ces voix, fait son *mea culpa*, frémit de colère. La Compagnie des Indes orientales est blessée à mort dans tous les esprits, mais il faut combattre.

Les rebelles sont battus à Delhi le 8 juin, mais non repoussés ; ils demeurent les maîtres du fort et de la ville. Le 11, Allahabad est occupé, soumis, et les Anglais sont vainqueurs le 23 devant Delhi, mais cette victoire, qui leur a coûté les meilleurs d'entre eux, ne leur a pas donné un pouce de terrain. Ils veulent durer, ils attendent des secours et combattent, en héros bien conduits, des héros mal commandés. Le 2 juillet, Lâcknau est investi par les rebelles ; sir Lawrence est tué le 7. Le général Hovelock accourt d Allahabad et réoccupe Caumpour le 17 juillet. A Delhi, des renforts sont arrivés, on se bat avec acharnement tous les jours et, du 14 au 20 septembre, on donne l'assaut avec 1.200 anglais seulement. Le général Nicholson est blessé à mort, mais le fort est pris. Mors c'est la massacre dans le fort, dans la ville, partout. On n'épargne personne et Delhi revoit les horreurs que Nadir-shah lui avait fait connaître en 1739. A Lâcknau, les Anglais sont ravitaillés et renforcés le 22 novembre.

La rébellion a été cruelle, elle était justifiée par la politique de marchands sous laquelle l'Inde se mourait ; la répression a été féroce, mais hélas ! elle était justifiée par la cruauté, les crimes des rebelles. Ce qui a été épouvantable, c'est que, les bandes vaincues, dispersées, détruites, l'ordre de Varsovie rétabli partout la répression ait continué de s'exercer, durement, froidement.

« Au cours de cette année de guerre, nous avons été fous », disait un Anglais. Un autre écrivait : « Ne comptez pas savoir un jour, en Angleterre, ce qui passe ici. La vérité est si affreuse que les journaux n'osent pas l'imprimer. Ici même on évite de parler de ces choses-là parce qu'on a peur de devenir fou en en parlant. A la moindre allusion, les figures se contractent, les lèvres se serrent, des éclairs féroces jaillissent de tous les yeux ». Un autre encore disait : « Nous n'étions

plus que des bêtes fauves, parce que nous comptons tous que notre dernier jour était proche et parce que le récit des massacres faits par les rebelles nous grisait comme de l'alcool et qu'il nous passait dans les veines et dans le ventre des besoins de tuer, de tout détruire ». Et je me rappelle encore les éclairs de haine que j'ai surpris dans certains regards indigènes, la manière dont on me voyait, dont on se retournait pour m'observer. Lacknau n'a pas oublié; les Anglais non plus, mais ils ne croient plus possible une pareille rébellion. Voici ce que me disait l'un d'eux : « Les chemins de fer sont nos meilleurs armes, et les Hindous ne peuvent plus nous reprocher les actes de la Compagnie puisqu'elle n'existe plus; nous leur avons ouvert l'administration, nous les éduquons pour le pouvoir. Ils comprennent bien aujourd'hui que la domination de l'Angleterre sur l'Inde est une affaire meilleure pour eux que pour nous. Croyez-moi il n'y a que quelques braillards, quelques babous, quelques déclassés parce que nous leur avons donné trop d'instruction, qui songent à nous arracher l'Inde, à nous chasser d'ici. Que seraient-ils sans nous? Qui prendrait le pouvoir si nous l'abandonnions? Les princes demeurés indépendants et placés sous notre protectorat, ne songent pas à se réunir contre nous. Le feraient-ils que leurs peuples ne les suivraient pas; puis, ils se trahiraient les uns après les autres. Ils seraient vaincus, écrasés, car nous avons des armes terribles qu'ils ne pourraient pas se procurer, des moyens de communication avec la métropole, par le canal de Suez et les vapeurs, que nous n'avions pas en 1857-1858. Les Hindous le savent bien et comprennent que leur intérêt est d'être avec nous contre tous les fomentateurs de rébellions ». Je ne suis pas de l'avis de cet officier anglais, optimiste comme on l'était en 1830, quand Jacquemont parcourait l'Inde, comme on l'était encore en 1856 alors que la Compagnie s'annexait l'Oudh et commettait son dernier crime en préparant sa défaite et sa destruction.

Cependant je n'ai pas encore vu assez de l'Inde, causé avec assez de monde; je n'ai pas encore fait connaissance avec les brahmes et les babous pour pouvoir affirmer que ce joyeux compagnon, sorte de colonel Tout-est-bien, se trompe, s'abuse, mais j'ai le sentiment qu'il est grisé par la puissance de l'Angleterre et qu'il ne voit pas ce qui se passe dans les masses indigènes, dans ces foules profondes que n'a point explorées l'esprit anglais et qu'il ignore. Je crains pour l'Angleterre et pour sa colonie de l'Inde cet optimisme de sir Richard Temple et de sir John Strachey, car il fut celui de tous les Anglais qui écrivirent sur l'Inde quelques années avant le soulèvement de 1857. Quand, à Calcutta, j'aurai vu les personnes que j'ai à voir, sondé les reins des propagateurs hindous et compris ce que leur cerveau est capable de vouloir et d'exécuter, je me serai peut-être formé une opinion raisonnée. Je remets donc mon jugement à plus tard.

VIII

BENARÈS

Le 12 mars 1907.

Un babou. — Noms divers de la ville, les étymologies. — Le Buddha. — Les Ghats, les pèlerinages, les pèlerins, la guirlande offerte à la Ganga. — Le petit cadavre flottant, les incinérations au bord du fleuve. — Les miracles. — Un million de pèlerins tous les ans. — Le temple des Singes. — Le bazar, les artisans, les marchands, les marchands du temple. — Encore les singes. — Les animaux aux Indes. — Les vaches sacrées, l'amitié de l'une d'elles pour moi. — La familiarité des bêtes. — Le temple d'or, pas de traces de Loli. — Le Casanova du XVI^e siècle. — Les écuries sacrées et les infirmes, les mendiants hideux. — Samath ; les fouilles. — Le banc sur lequel le Buddha et Loli se sont assis. Les statues du Buddha. — Les Ghats de l'Asie. — Le dieu de la petite vérole. — La tombe de l'Astronome. — Un brahme bien près d'être incrédule. — Scepticisme des habitants de Benarès. — Mes compagnons d'hôtel : ma convertisseuse et les deux clergymens. Les trois vieilles miss.

Hier, j'ai quitté Lucknow, la ville des palais et des souvenirs sombres, le jour même où j'y suis arrivé, par le train de 11 h. 25 du soir, très fatigué, la tête alourdie par tant de pensées remuées, de souvenirs évoqués et mon carnet bourré de notes.

Je prends place dans un compartiment où, déjà se trouve un hindou bien vêtu, gras, aimable et qui a l'air intelligent. C'est un babou, un monsieur. Il m'adresse la parole en français et nous causons. — Il paraît tout d'abord vouloir se tenir sur une grande réserve, mais après s'être enquis de l'objet de mon voyage, il se montre un peu plus libre, puis davantage, puis beaucoup et le voilà qui parle d'abondance. J'apprends plus avec lui, en deux heures de conversation sur des choses de l'Inde, qu'avec les Anglais en dix jours.

A 1 heure et demie du matin, je sais ce que je veux savoir du mouvement qui, commencé il y a vingt ans, continue de gagner les lettrés, de grossir et qui menace l'Inde d'un certain bouleversement. Nous avons lié connaissance dix minutes après avoir quitté Lucknow. Il me parlait du programme des hindous. A Barabanki, nous étions presque des amis ; il me chantait la gloire de la France et, une heure après, je connaissais ses espérances et je savais que j'étais avec un homme capable de tenir tête aux meilleurs bavards du parlement canadien, endroit où se trouvent les plus grands et les plus déconcertants bavards du monde. J'ai rarement entendu égrener tant de mots avec une pareille volubilité. Certes, mon compagnon d'occasion est un homme intelligent, d'une valeur incontestable, mais il gagnerait à parler moins. Il parlait un peu trop sous lui, comme on l'a dit d'un personnage que je ne veux pas nommer ici ; il ne me laissait pas le temps de formuler une demande qu'il y avait déjà répondu. Oh ! je vous assure que nous n'avons pas perdu les deux heures que

nous avons passées à causer de l'Inde et que nous avons bien gagné les quelques heures de repos que nous avons demandées au sommeil, vers une heure et demie du matin.

A 6 heures, nous recommençons à deviser et quand nous nous sommes quittés à Bénarès vers 9 heures du matin, j'avais son adresse dans mon portefeuille et il avait ma carte de visite. « Surtout n'oubliez pas de me venir voir à Calcutta ; je vous dirai bien d'autres choses, et je vous ferai connaître plusieurs de mes amis, mais je vous en prie, méfiez-vous de X.... c'est un traître. Je me demande comment on a pu vous adresser à lui pour vous renseigner sur nos revendications. N'allez pas le voir, venez chez moi ».

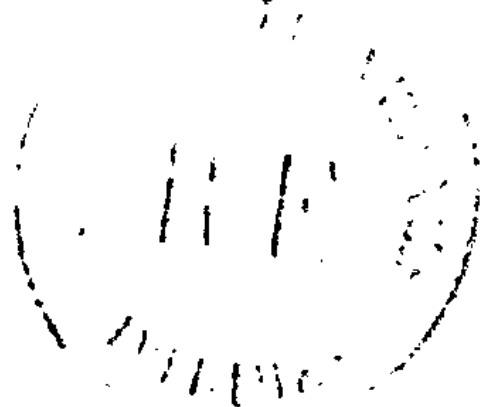
Je l'abandonne sur le quai et je saute dans une voiture pour me rendre aux Ghats ou escaliers qui descendent au fleuve. C'est surtout le matin qu'il faut les voir, avant que le soleil soit haut dans le ciel, parce que c'est l'heure des foules pieuses, l'heure des ablutions saintes, et parce que ce n'est pas encore l'heure des insolation. Pendant que ma victoria roule de la station au Gange et que je traverse la ville, je consulte mon guide. Il annonce 210,000 habitants dont 150,000 hindous et 30,000 brahmes.

Les Cambodgiens, qui connaissent Bénarès par leurs livres sacrés, la nomment *Paréanosey*, mot qui est la déformation du nom sanscrit *Paranasi*. Les indigènes la nomment *Varana*. *Asi* est le nom d'un petit affluent qui borne la ville indigène au Nord et au Nord-Est avant de se jeter dans la Ganga. Mais les Cambodgiens lui donnent encore un autre nom, celui de *Kasi* qui est aussi connu des brahmes, mais à peine connu des illettrés. Les vocabulaires sanscrits donnent *Kasi*, *Kāsi* et même *Kasika*. Son patron était et est encore Shiva, cela depuis des milliers d'années, depuis les temps préhistoriques et, de ce fait, Bénarès est aussi appelée *Kasinatha*, le *Natha* ou patron de *Kasi*.

C'est à Bénarès que Siddharta, ayant découvert les quatre vérités sous l'arbre de la *bodhi* ou de la science, de la sagesse, y étant devenu *buddha*, c'est-à-dire *illuminé*, alla pour la première fois faire tourner la « roue de la Loi », c'est-à-dire prêcher la Bonne-Nouvelle à quatre ascètes qui s'étaient retirés aux environs. Je songe à ces choses qui se sont accomplies il y a 2514 ans et je regarde, et des yeux et de l'esprit, ce cadre qui n'a peut-être pas beaucoup

Bénarès, c'est la ville sainte, aussi sainte pour les Hindous que Jérusalem changé.

pour les chrétiens et la Mecque pour les mahométans, c'est la ville des pèlerinages journaliers où, chaque année, près d'un million de fidèles conduits par leurs brahmes viennent de toutes les parties de l'Inde se baigner dans les eaux purificatrices. Monté sur une lourde jonque que deux rameurs conduisaient lentement, assis sur un fauteuil en rotin, accompagné d'un guide qui tenait une ombrelle au-dessus de ma tête, j'ai visité ses *ghats* ou quais renommés, et je les ai trouvés remplis de baigneurs et de baigneuses qui saluaient le grand fleuve



après avoir prié. Les brahmes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, le corps ceint en écharpe du cordon à trois fils de leur caste, prenaient trois fois de l'eau dans leurs mains, la laissaient filtrer entre leurs doigts pour Brahma, pour Shiva, pour Vishnou. La quatrième fois ils s'en mouillaient le visage en criant Hari-Hara, puis ils s'accroupissaient et l'eau sacrée de la Ganga les recouvrait.

Non loin de là, sur cinq bûchers dressés au ras de l'eau, cinq corps se consumaient et la fumée grise s'élevait vers le ciel ; en bas, dans l'eau sainte, sept corps à demi noyés attendaient leur tour d'incinération en se purifiant. Des porteurs en descendaient deux autres qui, recouverts d'un linceul blanc, rappelaient les momies égyptiennes. Leurs pieds mal enfermés parfois se montraient presque aussi blancs que la cire vieillie. Près de notre jonque le corps d'un enfant, jeté au fleuve, flottait et pour ne pas le toucher le rameur d'avant fut obligé de soulever sa rame. La famille, trop pauvre, ne pouvant faire les frais de son incinération, mais voulant cependant qu'il fut purifié, l'avait apporté et, secrètement, avec la complicité de tous les pèlerins, confié au fleuve sacré. L'œuvre est pie parce qu'il est meilleur de jeter à la Ganga les corps que les cendres de ces corps le lendemain de la crémation.

Cinq groupes de pèlerins, me dit mon guide, sont arrivés hier à Bénarès et sont venus au fleuve ; l'un d'eux qui vient de Calcuta comptait plus de 1.000 pèlerins, le plus petit qui venait du Sud en avait 300 environ, sans compter les enfants. Une jonque chargée de trente pèlerins et de plusieurs musiciens a quitté devant moi le rivage ; elle traînait une longue guirlande de fleurs jaunes dont l'extrémité demeurait attachée au *ghat*, et se dirigeait vers la rive droite. La musique jouait un air mélancolique où je retrouvais quelques phrases des airs cambodgiens : c'était l'offrande d'une guirlande à la Ganga. Nous passons par-dessus cette guirlande et une autre troupe de musiciens attire mes regards ; c'est un pèlerinage qui s'en retourne, bannière au vent. Tout au haut des marches du *ghat*, une foule attend pour se ranger derrière la bannière et s'en aller par les routes, les chemins frayés par les piétons ou par les roues des charrettes, au pays qu'elle a quitté il y a plus d'un mois. On emporte des flacons remplis d'eau de la Ganga pour ceux qui n'ont pas pu venir et je pense à nos pèlerins et pèlerines de Lourdes qui font de même et qui tiraient de ces pauvres gens s'ils étaient ici. Hélas !

Je demande à mon guide si parfois il s'accomplit des miracles, des guérisons extraordinaires. — « Tous les jours, me répond-il, il y a des gens qui, venus malades, s'en retournent guéris. J'ai vu, il y a deux ans, un vieillard qu'on avait apporté du sud et qui était mourant. Le cortège est arrivé ici dans la soirée, le vieux a demandé à être placé tout de suite au bord du fleuve. Un instant après, il ne savait plus ce qu'il disait. Croyant qu'il allait trépasser, on l'a abandonné là ; sa fille un peu plus loin veillait. Elle s'est endormie et, le matin, au réveil, son père était assis près d'elle et la regardait en riant. Il était guéri. Un autre qui avait

été apporté de plus de cent milles d'ici sur une civière était complètement rétabli le lendemain de son arrivée et s'en retournait à pied.

— « Avez-vous vu un homme venir ici avec une jambe ou un bras coupé et s'en retourner avec ses deux jambes et ses deux bras ? demandai-je.

— « Non, monsieur, mais si les nathas le voulaient, cela pourrait se voir. J'ai vu une femme venir ici avec un ventre énorme plein d'eau. Le lendemain, toute l'eau était sortie et elle était plate comme moi ».

Puis il me raconte le cas d'une fillette dont l'œil était enflé depuis six mois, rouge, sanguinolent, suppurant et qui, après trois lavages, s'était retirée avec son œil parfaitement guéri, « *plus beau que l'autre* », ajoute-t-il.

Et je pense en l'écoutant à l'eau de Lourdes, aux hallucinations de Bernadette Soubirou et aux enfants de la Salette : « Y a-t-il parfois des apparitions de Shiva, de Vishnou, de Krishna à certaines personnes pieuses », demandai-je encore. Mon guide hésite : « Oui, dit-il, il y en a, la nuit, le jour, mais c'est rare : lorsque j'étais tout petit, haut comme cela, une femme qui était entrée dans un temple voué à Dourga a vu la statue descendre de l'autel et l'a entendue lui parler pendant une heure. Quand cette femme est sortie du temple, ses cheveux noirs étaient devenus blancs ».

J'insiste : « Que lui avait-elle dit pour lui avoir causé une telle frayeur » ?

Mon guide hésite encore : « Elle lui avait dit : « Du sang, du sang, beaucoup de sang et des cadavres par milliers, par dix milliers, par cent milliers ; des cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants tués, massacrés, égorgés. Voilà ce qu'il me faut. Allez dire aux hommes qu'il y aura bientôt beaucoup de sang, qu'ils se tiennent prêts ».

Et il m'explique qu'il a maintenant 59 ans et que ceci se passait moins d'un an avant la rébellion des Cipayes (1857). J'ai rencontré de par la ville une dizaine de petits cortèges derrière des morts qu'on portait au fleuve et au bûcher ; une noce populaire précédée des tambourinaires et d'un joueur de flageolet ; une noce de gens nobles avec dix chevaux tenus en main dont deux caparaçonnés d'argent, un éléphant bâlé d'un riche palanquin et couvert d'un brocart d'or qui descendait jusqu'à terre, un long palanquin dans lequel se tenait un homme de vingt ans, l'époux, vêtu de brocart rouge et or et un autre absolument clos contenait l'épouse, « une jeune personne de 15 ans », me dit mon guide. Je compte vingt musiciens vêtus en cipayes et douze tambourinaires, puis un joueur de flageolet. Ma voiture est obligée de s'arrêter pour laisser passer le cortège et le jeune époux me salue de la tête en souriant. Je lui rend le salut et le sourire ; mes yeux se portent sur le palanquin clos et j'entrevois, entre deux rideaux que deux doigts écartent, une petite ligne de visage cuivré-pâle et deux yeux ; ce sont ceux de l'épouse, je pense ; ils sont grands, noirs et j'ai cru lire tout au fond d'eux qu'ils étaient curieux.

Au bazar, surtout dans les ruelles qui conduisent au Temple d'or placé sous le vocable Shiva et aux étables où sont nourries des vaches vouées au dieu, j'ai trouvé des marchands avides et voleurs, qui appellent les étrangers, leur offrent les images de toutes les divinités de l'Inde, des chapelets, cent objets sans valeur à des prix tellement exagérés que je n'achète qu'un plan indigène, assez inexact de Bénarès. Le marchand reproche à mon guide de défendre plutôt les intérêts de l'étranger que je suis que les siens ; il m'offrait pour 75 centimes le plan qu'il m'a laissé pour 15 environ. Ils ont cet air spécial aux marchands du temple que j'ai trouvés à Lourdes, à Sainte-Anne d'Auray, à Muttra il y a quelques jours, et les nombreux mendiants et mendiante à moignons informes, à jambes tordues me font souvenir de ce ramassis de gueux qui, aux abords de Saint-Anne, dans la Mayenne, près d'Alençon, bordaient les routes et braillaient sur un air traînant pour avoir des sous. L'un d'eux montre deux moignons qui s'achèvent chacun par un ponce à l'endroit où nous avons le coude. Il appelle la pitié et je lui donne un anas. Immédiatement je suis entouré de gens ; il y en a cinquante ; ils m'assaillent et cent mains sont tendues vers moi. Sans le guide qui brandit son ombrelle fermée, sans un brahme qui vient à mon secours et devant lequel on s'écarte, je n'aurais pu sortir de là qu'en donnant un annas à chacun de ces misérables.

L'homme est le même sous toutes les latitudes et les mêmes milieux provoquent les mêmes scènes ; j'ai vu cela ailleurs, en Espagne, en Bretagne, près des lieux de pèlerinages.

En somme, Bénarès vit de ces pèlerinages, de ce million de pèlerins qui chaque année viennent se baigner dans la Ganga, visiter les temples sacrés qui sont au nombre de deux mille (?), dit-on, et j'ai cru remarquer que ses habitants sont, comme à Lourdes, comme à Saragosse, comme à Sainte-Anne d'Auray moins dévots aux choses sacrées que les étrangers qui viennent leur apporter leur argent. A Bénarès, les marchands sont plus voleurs que partout ailleurs, plus voleurs, me dit mon guide, que ceux de Muttra et, dans leurs yeux, quand on leur parle des gathis, je vois une contrainte.

Il est évident pour moi qu'ils apprécient moins que les pèlerins le propos consacré « qu'ils sont bienheureux ceux qui peuvent habiter Bénarès, et se baigner tous les jours dans la Ganga consacrée, car ils sont certains d'être purifiés par ses eaux, brûlés sur ses rives, près des temples sacrés, et savent que leurs cendres seront jetées au fleuve ». Ils n'apprécient pas leur bonheur, ne se baignent pas tous les jours dans les eaux sacrées, en attendant que leurs cendres y soient jetées ; ils exploitent la situation avec toutes leurs facultés de marchands rapaces et voleurs. Il ne vient à la pensée d'aucun brahme de les chasser des ruelles qui conduisent au temple, des portails sacrés que les fidèles doivent franchir, pour deux raisons, parce que cela rapporte aux temples, ensuite parce que s'ils s'attaquaient aux marchands, ceux-ci

reprocheraient, aux brahmes leur avidité, leur rapacité et bien d'autres choses encore.

Hors de la ville, des natifs dans le temple consacré à Dourga où les singes habitent par centaine et sont nourris par les gardiens qui, moyennant quelque monnaie, leur offrent des graines dont ils sont friands, des boulettes de gâteaux qu'ils viennent prendre dans la main, c'est encore la même foule de mendiants. Je rencontre là deux vieux hindous, très blancs pour des hommes de leur race, mais blancs de leur longue barbe et de leurs longs cheveux, qui pourraient bien jouer les Ezéchiel ou ce pauvre voyant qui, tournant tout nu autour de Jérusalem, prédisait sa ruine prochaine et sa destruction complète. Dix radjahs ont fait construire des palais sur la rive entre les ghats et ce sont eux qui, par dévotion, me dit-on, entretiennent les escaliers et les réparent. Quand ils s'ennuient dans leurs résidences ou quand la dévotion les incite, ils viennent dans leur palais de Bénarés accomplir les saints rites et, comme les pauvres, se baigner dans les eaux de la Ganga.

Chaque pèlerinage amène des vaches et des chèvres, me dit mon guide ; je les aperçois qui se promènent ou qui ruminent sur les escaliers, couchées et somnolentes sous le feu du soleil.

On les égorgera près du temple de Dourga, et pendant que leur sang coulera sur les dalles sacrées, que leur tête roulera dans les mares formées par le sang des vaches égorgées avant elles, on se partagera leur chair et on la mangera. Je croyais que les Hindous ne mangeaient pas de vache. Serait-ce qu'il est permis d'en manger à Bénarés quand on est pèlerin ?

De nombreuses petites chapelles sont creusées au bas des ghats et la ville compte 1905 temples et 5.000 statues ou statuettes de dieux. Je n'ai compté ni les temples, ni les statues mais je crois qu'il faut comprendre dans tout cela les petites chapelles, les niches qu'on rencontre à chaque pas et les statuettes qui les ornent.

J'observe qu'à Bénarés les femmes n'ont plus les seins ramassés dans une petite brassière comme à Bombay, à Delhi et à Agra, mais que le costume, ce détail à part, y compris le voile, est identique et qu'il est porté de la même façon. Je n'ai pas rencontré de femmes voilées du manteau qui forme cloche et qui est grillagé à la hauteur des yeux ; ce manteau est celui des musulmanes de qualité et je suis en pays hindou.

Les chèvres, comme partout où je les ai rencontrées, sont hautes sur pattes et ornées de longues oreilles molles et pendantes que je n'ai jamais vues aux chèvres de France ou du Cambodge. Les mamelles sont plus développées que celles des chèvres indochinoises, mais infiniment moins que celles du pays basque et du nord de l'Espagne.

Les chevaux qui traînent les petites voitures sont un peu plus petits que ceux du Cambodge ; j'en ai vu, au moins deux, qui n'étaient guère plus hauts que les ânes qui, ici, ne sont pas plus grands que ceux de Port-Saïd et d'Alexandrie,

des ânes de un mètre au garrot. Un âne qui serait aussi haut ici que ceux du Poitou passerait pour un phénomène.

J'appelle petite voiture, la voiture à deux roues, sur l'essieu de laquelle on a placé un ressort quelconque et sur ce ressort une petite plate-forme, comportant deux brancards. Sur cette plate-forme on a planté quatre bâtons, légèrement inclinés les uns vers les autres pour supporter un cadre recouvert d'un vélum de cotonnade plus ou moins domé. De ce cadre, descendent quatre rideaux qu'on déroule quand la voiture convoie une dame du monde. Les voitures à boîte, à forme bizarre n'existent pas à Bénarès ni à Lâcknau, ni à Muttra. On rencontre des chaises à porteurs suspendues à un seul bois, mais ce bois est bombé au centre; il en résulte que lorsque la chaise est vide, le bâton tourne et s'incline soit à droite, soit à gauche.

J'ai peu rencontré de chiens et pas un seul chat.

A Bénarès comme à Muttra, Agra et Delhi, on trouve des abreuvoirs pour les chevaux et les bœufs. Ce sont les œuvres pîes de gens riches qui croient que l'homme doit aussi la charité aux animaux.

Beaucoup d'enfants et même d'hommes sont vêtus d'un lambeau d'étoffe qui, fixé par devant à une ficelle formant ceinture, cache ce qui ne doit pas être vu, et se rattache à la ficelle derrière.

Les fakirs sont répugnants ici comme partout; je ne reviens pas sur mon sentiment. Ce sont d'ignobles personnages. Il y en a qui ont l'air de vénérables vieillards, mais la plupart sont affreux avec leur barbe et leurs cheveux hirsutes. Ils ne prennent aucun soin de leur personne, ne se baignent pas et soupoudrent leur corps avec la cendre prise aux bûchers éteints des funérailles.

Le climat porte à la reproduction de l'espèce plus que partout, mais il fait des jambes sans mollets, des bras sans biceps, des coeurs sans énergie et des nations sans patriotisme, où il y a des poètes pour chanter et pas d'historiens pour dire, des philosophes pour méditer et pas de penseurs pour raconter les gestes des ancêtres. Le climat amollit tout ce qu'il chauffe.

Le marché, le bazar est toujours l'endroit qu'il faut visiter avant toutes choses dans une ville si l'on veut avoir un aperçu pittoresque de la population. Dans toutes les cités de l'Inde, il est particulièrement curieux, mais à Bénarès, ville de pèlerinage, où de nombreux petits commerçants ne vivent que des bénéfices qu'ils réalisent sur la vente des objets achetés par les pèlerins, de même qu'à Muttra, le bazar a un petit air de foire qui est caractéristique. Dès que vous avez pénétré dans le quartier marchand, vous êtes assailli par des rabatteurs, poursuivi, escorté par eux: vous en avez un à droite, un autre à gauche et, parfois, ils sont quatre, cinq, six qui parlent à la fois et qui vous entraînent vers la boutique qu'ils représentent tout à côté ou bien dans l'une des petites rues étroites où les voitures ne passent pas, et qui constituent le vieux, le véritable bazar. Ces gens vous rendent cependant un service, celui d'écarter de

vous les mendiants qui sont encore plus pressants, plus assourdissants, plus gênants.

A Bénarès, tout un côté de rue est occupé par des faiseurs de sandales en cuir, de babouches, etc. : ils paraissent très actifs. Les demandes sont, d'ailleurs, considérables ; beaucoup de pèlerins achètent des chaussures avant de reprendre la route de leur village. Et cependant ce n'est pas cet article qui constitue le gros de l'exportation : Bénarès était jadis le grand lieu de production des belles étoffes de soie, des brocarts d'or et d'argent, des soieries brodées que, seuls, les rois, les princes, les nababs et les shethis pouvaient payer. Bénarès, aujourd'hui encore, fournit tout l'Extrême-Orient de civilisation aryenne ; elle fabrique encore ces étoffes recherchées et chères et aussi des galons d'or, d'argent, de cuivre doré qui servent à orner les palanquins, les harnachements des chevaux et des éléphants, certaines voitures de gala, les calottes, les turbans, les vêtements des danseuses et cent autres objets. C'est de Bénarès que proviennent par Bombay toutes les étoffes dont sont faits les costumes des lokhones khmères, ceux des danseuses malaises de Java et de Sumatra, ceux des danseuses siamoises. Les magasins qui, à la cour du roi du Cambodge, renferment les étoffes précieuses et les costumes portent le nom de *Kasi-khléang*. Les anneaux pour les bras, les jambes, les doigts, les ornements d'oreille et de nez, qu'ils soient d'or, d'argent ou de cuivre, sont aussi, en très grand nombre, fabriqués à Bénarès avec des procédés très primitifs, par des gens qui travaillent accroupis deux ou trois dans une échoppe étroite et si basse que, s'ils se lèvent, leur tête touche le plafond. Les faiseurs de chaudrons, de marmites en cuivre, en fer, et d'objets plus lourds encore, travaillent aussi accroupis dans des échoppes semblables. Le brasier est tout petit, avec une soufflet fait d'un cylindre de bois creux et d'un bâton garni de chiffons faisant office de piston, une petite enclume, des marteaux légers et tous les autres outils que nécessitent le travail. Ces outils sont primitifs, ils n'exigent que peu de force, mais demandent beaucoup de patience, une grande habileté de main, un certain goût.

Dans un atelier de poterie, j'observe que le tour est manœuvré avec la main et que le potier étend le bras, saisit la boule de terre et la façonne doucement afin de ne pas arrêter le tour. Ce n'est pas le tour que nos anciens potiers manœuvraient avec les pieds, mais il vaut mieux que le procédé cambodgien qui consiste, non à faire tourner la matière première à façonner, mais à tourner autour d'elle. Et pourtant les potières cambodgiennes, avec ce procédé, plus primitif encore que celui des Hindous, parviennent à faire des vases très malaisés à former et d'une rondeur parfaite.

J'aperçois des machines à coudre qu'on manœuvre à la pédale et d'autres qu'on active avec la main droite, pendant que la main gauche pousse l'étoffe sous l'aiguille.

Dans une rue de la ville, on fabrique aussi des statuettes en cuivre, en or, en argent creux ou massif ; ce sont des divinités dans leur pose hiératique et

sacrée que tous les pèlerins achètent ; j'ai vu dans ce quartier des Krishnas, des Shivas, des Vishnus, des Dourgas, des Rudras, des Radhas, des Kalis, etc., en grand nombre et qui ne manquaient pas d'un certain cachet. On les vendait très bon marché aux pèlerins, mais on m'en demandait six fois plus d'argent. Le commerce des images est aussi à noter mais, à côté des dessins ou des grossières estampes locales, qui représentent les divinités brahmaniques, on trouve d'affreuses images grossièrement peintes du roi d'Angleterre, de la reine, et des gravures représentant des femmes d'Europe, et vingt autres objets qui sont, m'assure-t-on, très demandés.

Les singes sont par tout le pays très nombreux ; il y en a dans toutes les villes. Ils courent sur les toits, sur les quais sacrés, descendent parfois dans la ville et, comme les mendiants, viennent tendre la main aux passants. L'un d'eux dans une petite rue du quai, à Bénarès, qui avait donné la main à un Hindou, marchait à côté de lui comme un enfant, le museau à hauteur de son coude. On les voit cinq, six, dix, douze jouant et se poursuivant, surtout quand ils sont jeunes, sautant d'une maison à l'autre. J'observe que le singe ne saute pas comme le chat ou le chien qui se *reçoivent* sur les pattes de devant ; le singe saute comme un homme et se *reçoit* sur les pattes de derrière.

On a ménagé pour les pigeons, à Bénarès et à Muttra, des trous dans les murs, et ces trous sont habités chacun par un couple. Il y en a des milliers et des milliers dans les palais que les radjahs ont fait construire sur les ghats de Bénarès. Les tortues à Muttra sont au nombre d'une cinquantaine, je les ai vues groupées au pied d'un escalier, la tête tendue vers une petite fille qui leur jetait des vivres ; l'une d'elle vint si près de l'enfant que sa tête un instant lui toucha le pied : la fillette sans se retirer fit le mouvement de lui donner un coup de pied mais ne l'atteignit pas.

Bref, toutes les bêtes paraissent beaucoup plus familières aux Indes que partout ailleurs ; les singes sont des amis, les pigeons se dérangent à peine quand on passe près d'eux, les oiseaux sont d'une audace étrange, les buffles et les bœufs forment des troupes, et je n'ai pas rencontré un buffle qui, le museau relevé, les cornes couchées sur les épaules, renifle le passant en le suivant des yeux ; les bœufs, les vaches errent sans maître au travers des rues, s'y couchent pour ruminer, où vont, frôlant les passants, sans jamais donner un coup de corne. Cette douceur des bêtes, la douceur des hommes qui les conduisent, étonnent beaucoup les étrangers.

A chaque instant, même dans le bazar, je rencontre des bœufs, des vaches qui vaquent librement par les rues de la ville. On les frôle, elles vous poussent de leurs flancs pour passer et vont au hasard de leur instinct. On s'écarte pour les laisser aller ; on les caresse et on leur donne un légume à manger. Une femme vient m'offrir de l'herbe mêlée à je ne sais quoi ; je lui donne un double annas et j'offre à une vache cette poignée de vivres. La vache mange, me regarde

avec ses bons yeux glauques. Je la laisse et je continue ma promenade, mais, comme je suis arrêté devant un marchand d'images, je sens une longue et large langue qui me lèche la main ; je me retourne rapidement ; c'est la vache à laquelle j'ai fait l'aumône d'une poignée d'herbes. Ses yeux sont encore plus doux que tout à l'heure, ils sont bons. Je la caresse. La foule s'amasse autour de nous, paraît surprise de constater cette affection subite de la vache sacrée pour un Européen. On parle de l'événement, j'entends dire que je suis Français et, quand je veux sortir de cette foule, elle s'écarte devant moi, bienveillante et bonne aussi. La vache me suit. Parvenu au bout de la rue où je retrouve ma voiture, — car, comme la rue du bazar est étroite les voitures n'y entrent pas, et la mienne a fait le tour pour revenir ici, — je donne une dernière caresse à la vache sacrée et je me sauve. Quand, le lendemain, je suis revenu dans la rue pour y faire quelques achats on me reconnaissait, on se racontait mon aventure de la veille, on me souriait de tous les magasins, mais la vache sacrée n'était plus là. Dans toute l'Inde, les animaux sont maigres parce qu'ils sont mal nourris et on m'assure que 75 vaches sur 100 sont tuberculeuses, qu'il ne faut jamais boire du lait avant de l'avoir fait bouillir. Les bœufs, les taureaux, les buffles sont malingres, dégénérés, sans force ni dans le cou, ni dans les reins ; ils ont l'air triste, épuisé et sont incapables d'un effort. Ils vont lentement comme s'ils craignaient de tomber. Ceux-mêmes qui paraissent en pleine vigueur sont sans aucune énergie ; ils sont doux, d'une douceur animale dont on n'a pas idée en France, au Cambodge ni en Cochinchine où le buffle est toujours méliant, dangereux, renifle quand un étranger passe près de lui. Certains bœufs cambodgiens ont l'œil vif et le piaffement des chevaux purs sang. Chez les pauvres bêtes de l'Inde, les os des hanches et ceux des épaules crévent la peau. Les seules vaches que j'ai vues grasses sont les vaches sacrées ou les vaches vouées aux divinités ; bien nourries, elles sont belles, et elles sont douces, aussi, comme une vache d'Europe ne l'a jamais été. Les chevaux sont doux et leurs cochers bons avec eux comme on ne l'est nulle part : mais, s'ils sont assez bons pour ne point frapper leurs bêtes, ils ne le sont pas assez pour les bien nourrir. Quelques coups de fouet, plus de foin, et un peu de paddy feraient mieux l'affaire des pauvres animaux.

En fait, ici, le climat amollit tous les êtres, les bêtes et les gens, détruit leur caractère, ruine leur volonté et les plie à l'obéissance. Un père capucin d'origine anglaise qui est secrétaire de l'archevêque d'Agra, un missionnaire portugais qui est aumônier militaire pour les catholiques de la garnison de Delhi, me disaient que les natifs sont bons et honnêtes entre eux ; je le crois mais il me semble qu'on peut aussi en partie dire de même des animaux domestiques. Tout ce monde là, tous ces animaux sont bons ; malheureusement cette bonté, cette douceur, sont dégénérées, et je penche à croire que c'est le climat, le sol de l'Inde qui rend si doux, si inoffensifs tout ce qui vit de lui et sur lui. Alors, bien des choses s'expliquent ; on comprend mieux pourquoi

L'Inde a toujours été vaincue, toujours asservie par les étrangers qui l'ont attaquée, par Alexandre, par les Persans, par les Moghols, par les Afglans, par les Moghols encore et par les Anglais. Ce sont des peuples inconsistants, sans vigueur musculaire, car le soleil les a desséchés comme il a desséché leurs animaux domestiques; sans énergie morale, car il a adouci les mœurs des bêtes comme il a adouci le caractère des Anglais qui sont, aux Indes, beaucoup plus sociables qu'en Grande Bretagne. « Le climat est débilitant, me disait un jour un médecin anglais, il amollit les corps et les âmes; les muscles des Anglais de l'Inde sont mous, leurs âmes n'ont pas la puissance de celle des Anglais qui vivent en Angleterre; ils perdent ici leur foi religieuse et se laissent aller à la mélancolie qui est amollissante comme un vice ».

J'ai visité le rouge temple de Dourga où l'apparition dont j'ai parlé tout à l'heure a eu lieu, en 1856, et son joli bassin. On me dit qu'ils ont été construits l'un et l'autre au XVIII^e siècle par une princesse mahratte très dévote à l'épouse de Shiva. C'est là que sont égorgés les animaux qu'on lui offre. Le temple est environné de hautes murailles; ses colonnes sont admirablement sculptées, capricieusement fouillées dans le style hindou, mais bien que je n'y aie pas vu égorger d'animaux, ce n'était peut-être pas l'heure, je sors écuré de cette boucherie. D'ailleurs la statue de la déesse qu'on m'a permis de voir de très loin, dans une ombre épaisse, m'a paru affreuse.

Le Temple d'Or est situé à environ quatre cents mètres du Djalsain-Ghat. Une petite rue y conduit directement. J'y suis allé une après-midi, *l'Inde sans les Anglais* à la main. Je n'y ai pas plus trouvé le brahme auquel Loti-Viau s'était adressé pour lui arracher les mystères qu'il a gardés pour lui, que l'ombre de Loti lui-même. Je ne veux pas dire que le Casanova de notre siècle, aux amours aussi multiples qu'exotiques, n'a pas conversé avec un brahme philosophe et méprisant, mais je veux dire ici que, dans la chambre où il est allé et où je suis allé moi-même, je n'ai pas trouvé l'odeur des parfums dont il se oint afin de paraître toujours jeune, malgré ses 57 ans bien comptés. J'ai causé avec les brahmes, j'ai vu le sommet du Temple d'Or du même angle que l'académicien, mais je n'y ai pas subi les mêmes impressions. J'ai trouvé que l'odeur des étables sacrées qui sont toutes proches n'est rien moins que suave et que les deux brahmes avec lesquels je parlais n'avaient rien des philosophes des temples antiques, qu'ils étaient ignorants mais fûtés, avides et pas très dévots. Cette petite excursion, les petites chambres où j'ai passé, les petits escaliers que j'ai montés et les petits couloirs où j'ai été entraîné, manquaient absolument de charmes et cela m'a coûté cinq roupies, trois pour les brahmes et deux pour les mendiants. Les bouses saintes où mon pied a glissé, l'urine des vaches que j'ai vu boire par des pèlerins presque nus, et les femmes que j'ai rencontrées caressant les vaches dans une écurie aux piliers habilement sculptés, la marche où, après avoir foulé d'un pied profane le carreau des saintes vaches, j'ai dû me tenir bien

sage, tout cela ne m'a pas séduit, mon âme n'a pas gémi de ne pas rencontrer la vérité dans ces ordures. Il est vrai que je n'étais pas venu à Benarés pour l'y découvrir. J'ai aussi cherché ailleurs, à Sarnath, le banc où le Buddha s'est assis il y a pour le moins 2.495 ans et que Pierre Loti a profané en s'y assayant à son tour il y a quatre ou cinq ans, à côté d'un Brahme savant qui, pour le grand conteur d'aventures libidineuses, remplaça le « bon vieillard » de *Paul et Virginie*. J'en suis navré, parce que ce banc sur lequel le Buddha et Loti se sont assis, n'a pas été décrit et j'ai perdu là, en ne le découvrant pas, l'occasion que je cherchais pourtant de chanter ses formes, de signaler les traces qui pouvaient y subsister.

En retour, j'y ai vu l'un des cent piliers d'Asoka élevé il y a plus de 2.300 ans, malheureusement en plusieurs morceaux. J'y ai lu les cinq lignes qu'il y avait fait tracer, j'y ai vu aussi le stupa de briques qui paraît être élevé sur un soubassement de pierre, de briques peut-être seulement revêtu de pierres ; il mesure 30 mètres de diamètre à sa base et plus de 33 mètres de hauteur. Pour me conformer aux rites, j'en ai fait le tour en présentant au stupa mon épaule droite de même que les pèlerins chinois qui l'ont visité au IV^e et au VII^e siècle. Ces ruines ont été reconnues par le général Cunningham en 1835 et 1836 ; aujourd'hui un ingénieur anglais dirige avec un zèle auquel je veux rendre hommage les travaux des fouilles qui mettent à chaque instant au jour un bloc sculpté, un fragment qui est intéressant, une tête de Buddha très ancienne, depuis les plus fortes jusqu'aux très petites. Elles sont serrées dans une boîte cadenassée qu'un gardien, moyennant une roupie, a bien voulu entrouvrir pour moi. J'aurais voulu féliciter cet ingénieur de la bonne besogne qu'il fait et obtenir de lui un souvenir pour les religieux bouddhistes du Cambodge, mais je n'ai rien voulu prendre en son absence. J'ai seulement emporté une fleur cueillie au pied du stupa pour mon ami le Sâmdach prêch Sângkaréach.

Cet ancien temple de Sarnath fut-il construit à l'époque du Buddha, dans le fameux parc des Antilopes d'Isipatana dont parlent les livres bouddhiques, ou bien n'avons-nous là qu'un temple inachevé élevé par les fils de Mahi-Pala et dont la construction aurait été interrompue en 1017 par l'invasion mahométane ? Je n'en sais rien, mais ce qui paraît probable c'est que c'est bien ici que Siddharta Gautama, revenant de Gaya où il avait obtenu la bodhi, vint prêcher la loi nouvelle aux quatre ascètes qui, l'ayant vu renoncer aux pratiques de l'ascétisme qui affaiblissaient tout à la fois son corps et son esprit, l'avaient jadis abandonné et s'en étaient allés à Benarés. C'est là qu'il commença de prêcher, en l'an 588 avant notre ère, c'est-à-dire il y a 2495 ans. Il y passa tout un *vasa* ou saison des pluies, dit le *Prêch pathama sâmpholian* cambodgien dont j'ai donné la traduction en 1905. On ne dit pas qu'il y revint une année suivante et qu'il y passa un autre *vasa*. On éleva un couvent bouddhique sur l'emplacement consacré par lui et, ce sont peut-être aujourd'hui ses ruines que j'ai parcourues.

Entre le stupa et les ruines, les Djainistes ont élevé un temple qui, malheureusement, était fermé quand j'y suis allé.

J'ai observé à Sarnath que les statues du Buddha trouvées dans les fouilles sont aussi grossières qu'au Cambodge, que quelques-unes, qui représentent le saint debout, portent le large manteau qui descend des épaules sur les bras comme il y a tant d'exemplaires au Cambodge, au Siam et au Laos, mais que les jambes sont toutes représentées l'une droite, l'autre légèrement pliée de manière à faire un peu saillir le genou et la cuisse, ce qui est absolument inconnu en Indochine. Le visage des Buddhas est vilain partout : c'est un gros bouffi, un homme solide, mais non un homme grand, non un sage, un penseur. Et pourtant Siddharta Gautama était tout cela ; les Cambodgiens l'ont mieux compris, et leurs artistes savent mieux donner à sa figure le caractère qui lui convient.

Je suis allé visiter les ghats quatre fois : les principaux sont ceux de l'Asi, c'est-à-dire de la rivière de Bénarès ou Barna, qui sont au nord est, ceux du confluent de la rivière, surtout fréquentés pendant les éclipses de lune et de soleil. On raconte qu'en ce lieu Brahma offrit un *asvamédha* ou sacrifice de dix chevaux, d'où son nom de *Dasavamédha ghat*. C'est au nord de cet escalier que se trouve la statue en cuivre de Sitta, le dieu de la vérole. On ne peut se rendre près de lui qu'à pied, mais on m'assure que ses cures sont nombreuses et que je ne dois pas sourire en parlant de lui. Je ne souris pas et j'avoue que je n'ai pas même envie de sourire des objets religieux que je rencontre ici ; ils diffèrent trop peu de ceux que j'ai rencontrés en France et en Espagne pour me surprendre. Un linga également en cuivre se trouve au-dessous de cette statue. J'ai vu des femmes se prosterner devant lui et y faire des libations pieuses. La Trimourti s'y montre dans une niche sous la forme de Brahma, Shiva et Vishnou, puis dans une autre chapelle Narsingh ou l'homme-lion qui est une des incarnations de Vishnou. On m'indique l'observatoire érigé par le radja Djaisingh, le fondateur astrologue de Djaïpour, qui en éleva quatre autres, à Delhi, Djaïpour, Muttra et Uddjain. Au sud on rencontre le temple des népalais et son escalier, puis le plus fréquenté des ghats, le Marnikamika, qui reçoit en novembre plus de cent mille pèlerins. Il est aussi très couru pendant les éclipses de soleil et son bassin carré de 10 mètres de côté est la piscine de cette Lourdes hindoue. Mais je ne puis pas nommer les cent escaliers sacrés qui descendent au fleuve, dire les temples et les palais qui les dominent, les plateformes qui, penchées, s'enfoncent tout d'une pièce dans la vase de la ganga, les mille chapelles ou niches qui ouvrent sur le fleuve et tous les pavillons, monoptères, pinacles ou campaniles, qui couvrent la rive gauche du fleuve où Bénarès est assise avec toutes ses beautés, toutes ses lares, tous ses dieux et toutes ses superstitions. Je ne peux pas tout décrire, dire toutes mes pensées à la vue de cette foule grouillante, silencieuse qui, sous les rayons d'un soleil déjà ardent à 7 heures

du matin, prie, invoque le ciel et la Ganga, Shiva, Vishnou, Brahma et tous les dieux qui s'enivrent d'encens, d'huile parfumée, d'eau de fleurs, de lait, de la fumée des résines odorantes mêlées au bois de santal.

Ici pas de tumulte, pas de cris, pas de prêtres pour hurler la prière, pour demander, exiger la guérison des malades. Rien de tout cela. C'est dans le silence le plus religieux que tout s'accomplit, gravement, dignement, que tous ces hommes, toutes ces femmes s'enveloppent dans un vêtement plus simple, font leurs ablutions, se réhabillent, puis remontent ces hauts escaliers avec un vase de cuivre brillant et plein de cette eau que tous croient sacrée ; ils l'emporteront jusqu'aux confins de la péninsule comme nos pèlerins de Lourdes emportent des bouteilles remplies à la source.

J'ai revu les cadavres trempant dans le fleuve, les crémations sur les plateformes, les fakirs immobiles les yeux tournés vers le soleil, les brahmes lavant leur cordon sacré et priant. Ils me regardaient prendre mes notes et l'un d'eux, qui parlait français, était heureux de me guider. Je lui parle des guérisons miraculeuses : il y croit mais moins que la foule et, m'interroge sur Lourdes dont on lui a parlé, dont il y a lu quelque chose. « C'est là même chose en France, » me dit-il, et parce que c'est la même chose, ma foi est ébranlée dans les miracles qui s'accomplissent ici. » Puis sur ma demande. « Oui j'ai vu des guérisons étonnantes, miraculeuses, que je ne puis m'expliquer que par l'intervention des dieux ; des gens mourants qui, après une immersion, s'en allaient guéris ». Je lui dis ce que disent des miracles de Lourdes les incrédules en France. Il me répond : « Je connais ce qu'ils disent, mais moi je ne suis pas incrédule ». Je laisse mon brahme qui est un élève du collège de la Reine que j'ai vu, en passant, dans un beau parc situé entre la ville et le cantonnement ; je monte dans une barque et je descends le fleuve, lentement, sans permettre qu'on emploie la rame autrement que pour empêcher l'esquif de changer de direction, puis je le remonte et je songe en voyant ces foules, qu'il y a ici 30.000 brahmes pour vivre d'elles, 30.000 commerçants ou logeurs pour les dépouiller, 30.000 habitants pour fabriquer les images, les dieux, les brocarts d'or et d'argent, les bijoux plus ou moins précieux qui portent au loin le nom de Bénarès, et qu'il y a des milliers d'années que, chaque année, ces foules reviennent, toujours les mêmes, toujours nouvelles et qu'on brûle et qu'on se baigne devant les dieux, et qu'on voit s'accomplir des miracles aussi certains que ceux de Lourdes, que ceux de Saragosse, que ceux de la Salette. Je m'en retourne très triste, mais non pas dégoûté comme je l'ai été à Lourdes où tout est navrant, où tout est écœurant.

Je m'aperçois que je n'ai encore rien dit de l'hôtel où je suis descendu et où je suis resté deux journées et demi. Cet hôtel est l'Hôtel de Paris, très confortable, bien tenu, bien placé et où la cuisine, quoiqu'anglaise, est passable. Il n'est pas tenu par un Français, mais on m'a dit qu'il a été fondé par un

Parisien qui y a fait rapidement une grosse fortune. J'y ai manqué un de nos compatriotes, un peintre qui faisait plus de philosophie que de peinture ; il parlait de Bénarès comme j'y arrivais. On m'a parlé d'un autre peintre, qui habitait la ville indigène : je n'ai pu le découvrir ; je crois bien qu'il avait aussi quitté Bénarès quand j'y suis arrivé. J'y ai trouvé un Hindou musulman qui a habité Alger pendant sept ans et qui n'en est revenu que parce que le climat avait « estropié » sa santé ; c'est un marchand d'orfèvrerie qui vient installer sa marchandise presque tous les jours sous le péristyle de l'hôtel. J'ai eu la bonne fortune de lier conversation avec mes compagnons de table ; un clergymen anglais qui est établi à Bénarès et que j'avais tout d'abord pris pour un prêtre catholique d'origine italienne. C'est un homme charmant, d'une très grande distinction, mais curieux et dont le couvert est toujours mis à la table des nouveaux arrivés. Il parle très convenablement le français et monte habilement à bicyclette. J'avais déjà dîné avec lui quand sont arrivés un commerçant anglais de Londres et sa femme. Tous deux parlent le français, elle beaucoup mieux que lui. Elle est aussi beaucoup plus hardie. J'aime les femmes graves quand leur gravité n'est pas exagérée, j'apprécie les femmes gaies. Celle-ci s'était figurée que j'étais bouddhiste, puis quand elle eut compris, au second repas que nous avons fait ensemble, que je n'étais ni bouddhiste ni chrétien, que j'étais un homme sans foi religieuse, elle m'a déclaré qu'elle allait entreprendre ma conversion et, le lendemain matin, nous avions deux clergymen à notre table, celui dont j'ai parlé et un autre, plus jeune, plus gai que le premier mais infiniment moins distingué. Nous avons parlé français mais en pure perte ; elle a compris tout de suite que j'étais inconvertissable, que j'étais un mécréant. Alors elle a voulu connaître ma moralité et très gentiment, — tout en s'arrêtant parfois pour se traiter de *stoupe* quand le mot français dont elle avait besoin ne venait pas à sa mémoire, — m'a posé quelques questions. Je lui ai répondu que je blâmais absolument les femmes et même les hommes qui jouaient aux courses, les femmes de même que les hommes qui s'adonnaient au tabac, que je préférais l'eau au vin parce que l'eau est une boisson naturelle alors que le vin est une boisson fermentée, et qu'il m'apparaissait que la danse était un restant de sauvagerie, le bal un mauvais lieu quoiqu'à la mode, et le décolletage une mode impudique démontrant l'infériorité de la femme, son rôle démoralisant dans la société, puisqu'elle y cherche à plaire par l'exposition de ses charmes et non par ses qualités d'épouse et de mère, par son esprit. Ma convertisseuse était un peu gênée de s'entendre prêcher, elle m'a avoué qu'elle jouait aux courses, qu'elle fumait parfois, qu'elle préférait le vin à la bière et la bière à l'eau et qu'elle adorait le bal. — « Croyez-vous, me dit-elle, que notre gracieuse Majesté, notre vieille reine était une honnête femme ? » — Oui, je le crois. — Eh bien, la reine Victoria exigeait que toutes les dames qui fréquentaient la cour y fussent décolletées. — Cela prouve que la reine Victoria était plus femme que souveraine, plus

gracieuse que réformatrice de mœurs. Elle a manqué de bien faire, ajoutai-je, car si, à une certaine époque, elle avait proscrit le décolletage, il eut disparu des mœurs européennes et la femme aurait gagné en dignité, en respectabilité. • Les deux clergymen m'approuvaient et ma convertisseuse était confuse. — « Alors, dit-elle, je ne voudrais pas être votre femme, vous êtes trop sévère », et elle riait aux éclats, disant que si elle n'allait pas au bal plus souvent avec une belle robe décolletée c'est parce que son mari était très méchant disait toujours qu'il ne fallait pas dépenser trop d'argent à ses plaisirs. • Et vous jouez ? • demandai-je. Elle rit aux éclats et répond : « Oui, mais c'est pour gagner ». Voilà quels étaient mes compagnons d'hôtel à Bénarès et les conversations que nous avions trois fois par jour. Rencontres amusantes, propos joyeux et sages, rires qui sonnaient dans la salle à manger et qui me reposaient entre deux longues courses dans la ville, aux temples, aux ghats, au bazar. Fait curieux, nous ne parlions jamais des choses que nous avions vues, ni de celles que nous avions encore à voir. Il m'a semblé plusieurs fois que les Anglais voyagent non pour voir, mais pour aller aux endroits où il y a des choses à regarder.

Un jour que j'étais assis au petit bureau de l'hôtel, à deux pas du vieux gérant qui dormait chaque fois qu'il ne lisait pas un journal, je vis descendre d'une victoria, en coup de vent, trois vieilles demoiselles anglaises, de ces vieilles filles nombreuses en Angleterre, qui n'ont pas rencontré l'âme sœur, et qui, ayant passé 30 ans, prennent leur parti de la virginité que la destinée leur impose. Elles venaient de la gare, avec trois grosses malles, vêtues de robes un peu courtes, habillées de pardessus larges et déboutonnés, mal posés sur des épaules maigres, coiffés de chapeaux neutres et le pas solide. C'étaient trois gaillardes qui étaient parties ensemble d'Angleterre pour venir visiter l'Inde et qui s'étaient arrangées pour accomplir leur voyage en 22 jours. Elles ne s'arrêtaient qu'un jour, une demi-journée souvent dans un endroit, ne couchaient jamais dans un hôtel, sautaient du railay dans une victoria, couraient les villes, mangeaient en vingt minutes, digéraient comme des autruches et visitaient tout au galop de leur chevaux. L'une d'elle ramassait un caillou près des endroits qu'elle visitait, le plaçait dans un papier sur lequel elle inscrivait un nom, puis le jetait au fond de son sac ; une autre photographiait tout ce qu'elle voyait et la troisième prenait des notes avec un stylet sur un carnet qui avait bien 8 centimètres de hauteur sur 5 de largeur et qu'elle glissait dans une petite poche ménagée à son pardessus. Toutes trois avaient un petit sac de cuir jaune pendu à la ceinture et de longs cheveux blonds dans lesquels soufflait le vent. Elles étaient laides toutes les trois, parlaient haut, se trouvaient chez elles partout et n'étaient cependant pas désagréables. L'une d'elle avait un profil antique mais peu solennel. Je les ai rencontrées à Sarnath toutes les trois, fixées devant une énorme statue du Buddha ; chacune y remplissait sa fonction. L'une d'elle m'a

demandé si j'étais Français. Sur ma réponse affirmative elle a dit en anglais : « Miss, c'est un Français ». Nous avons promené un instant, visité les caisses qui contenaient les « petites jolies choses » ; j'ai expliqué les diverses poses du Buddha, parlé du pilier d'Asoka, décrit le monastère d'après ses fondations, indiqué les huit parties dont il était composé, puis nous sommes remontés dans nos voitures, et nous nous sommes séparés. Quand je suis rentré à l'hôtel, elles en étaient reparties depuis un quart d'heure pour gagner la station, avec tout juste le temps de s'y rendre.

IX

CALCUTTA

Un commis voyageur allemand. — Patna, notre loge. — Un docteur irlandais, sa haine de l'opium. — La culture de l'opium, la manufacture. Le *Spence's-hotel*, tenu par des français. — Rapide histoire de Calcutta. — La rue à Calcutta. — Notre consulat général. — L'état nombre des Français. — Le *Museum* : les galeries zoologique, minéralogique, ethnographique, industrielle, archéologique. — Les natifs au *Museum*, leur étonnement silencieux, leur respect des choses exposées. — La *Société asiatique du Bengale*. — Les babous, leurs revendications, l'exposition nationale indienne. — L'Inde aux Indiens. — Le boycottage des marchandises anglaises.

Je quitte Bénarès en compagnie d'un commis voyageur en machines, allemand d'origine et qui parle si bien l'anglais que les Anglais le prennent pour un compatriote. Il est 2^h 10 du soir. Mon compagnon est très fier de l'emplette qu'il a faite d'un plateau guilloché, en cuivre ; il l'a payé 65 roupies chez un marchand dont il me dépeint la boutique, l'escalier et un objet qui se trouve au milieu de la pièce. Je connais ce marchand ; il m'a offert ce plateau pour 25 roupies. L'Allemand est furieux et m'assure qu'il va écrire au marchand.

A Monghol-Saraï jonction, vers 2^h 45, je lui montre un plateau semblable qui est à l'échoppe d'un marchand installé sur le quai ; j'en demande le prix et le vendeur me répond 20 roupies. « C'est un voleur », me dit-il. « Celui-ci ? » demandai-je. Il est furieux : « Oui, celui-ci et l'autre encore plus ».

Nous repartons de Monghol-Saraï à 3^h 17. J'ai laissé l'Allemand et me voici dans un compartiment, avec un commerçant anglais de Calcutta qui a l'air d'un gros personnage, très correct et très intéressé pas un livre qu'il feuillette gravement, et avec un chef indigène. Nous roulons sur l'*East indian railway*, et le train dans lequel nous sommes est celui de la poste. Il met 8½ heures, exactement trois jours et demi, pour courir les 3.295 kilomètres qui séparent Calcutta de Karachi, le point terminus ! dirait-on en France, et pourtant c'est la poste. Nous n'avons que 75½ kilomètres à franchir avant d'atteindre Calcutta. Nous y serons à 5^h 45 demain matin, dans 15 heures ; ce sera du rapide cette fois, 50 kilomètres et 270 mètres à l'heure.

A Patna, l'ancien Patalipoutra, qui fut la capitale de Chandra-Gupta, contemporain d'Alexandre, où nous avons une loge française et d'où vient le formulaire d'astronomie que les Cambodgiens emploient pour calculer les éclipses, nous descendons pour gagner le dining-car. Il est alors un peu plus de 7 heures du soir. Le commerçant anglais est à côté de moi et en face se trouve

un autre Anglais qui a l'air malade et qui, certainement, ne prend pas les choses en gaité. Nous causons : il me raconte que « Patna est une ville affreuse, célèbre parce qu'elle est ancienne et parce qu'elle est la capitale de l'Opium, le poison avec lequel les Anglais empoisonnent l'Inde, la presqu'île de Malacca, la Chine et l'Indo-Chine. Ghazi n'est qu'une succursale de la grande manufacture de Patna. C'est dans ces deux villes qu'est apporté presque tout l'opium récolté dans l'Inde ; c'est pour ces deux cités empoisonneuses qu'on sème le pavot, qu'on le cultive et qu'on obtient l'odieux opium, la honte de l'Angleterre, et votre honte à vous, Français, qui nous l'achetez pour le vendre, et empoisonner les populations que vous dominez. Dans le Béhar, 10.000 hectares sont ensemencés en pavots ; ici il faut compter au moins 16.000 hectares. Nous expédions chaque année du Béhar 25.000 caisses d'opium pour 30 millions de roupies (51 millions de francs) et du Bengale 30.000 caisses pour 35 millions de roupies (60 millions de francs). Ces caisses contiennent chacune 40 boules d'opium de 3 livres (143.516) ; l'Inde en retire près de 87 millions de roupies, (143.401.125 francs) et nous tenons à vendre ce poison. — « Vous êtes dur pour l'Angleterre » dis-je, en souriant, et c'est la première fois que j'entends un Anglais s'exprimer si librement sur son pays, devant moi ». Il s'agit très fort : « D'abord je ne suis pas Anglais, je suis Irlandais et ce n'est pas la même chose, bien que je sois loyaliste ; ensuite je suis médecin. . . . puis j'estime qu'au-dessus de l'Angleterre, même pour un Anglais, il y a l'humanité ». Cela dit, il m'explique que les planteurs du *papaver somniferum album* sont tenus de vendre leur récolte à la Régie, qu'ils reçoivent une partie du prix d'avance et qu'ainsi ils sont liés à cette culture comme des esclaves à la glèbe. Quand il reste un stock trop considérable en magasin, on fait moins d'avance, on prend des engagements moins importants et, de ce fait, on restreint l'aire de la culture du pavot. « On sème en novembre, dit-il, et on récolte en février ; c'est pour cela que, si vous avez parcouru ce pays en mars, vous n'avez pas dû apercevoir un champ de pavots. C'est une plante qui pousse vite, mais qui exige une bonne terre, bien irriguée et bien labourée dès le commencement de la saison des pluies, puis labourée de nouveau, hersée et fumée. Quand la terre est prête, on sème et parfois, quand le temps est trop humide, la semence pourrit. J'ai vu quelques fois les pauvres gens labourer trois fois la terre et l'ensemencer trois fois. Au mois de février, quand la fleur s'est épanouie, que les trois, quatre ou cinq capsules qui poussent sur la même tige sont parvenues à maturité, on enlève les pétales qu'on met de côté et qu'on emploie à recouvrir la boule d'opium. Cinq ou six jours plus tard, on fait une incision avec un poinçon tranchant aux capsules de pavot ; dans l'après-midi, la sève s'écoule par la blessure, forme une gouttelette qui est l'opium qu'on recueille le lendemain matin. Si le pavot a retenu une partie de sa sève, on refait l'incision chaque matin jusqu'à épuisement. On réunit toutes ces gouttelettes que l'on pétrit : c'est alors une masse humide et

granuleuse, de couleur rosée. Quand, par cette manipulation, on est parvenu à séparer d'elle un liquide qui lui est particulier et qu'on appelle *passava*, l'opium est remis à des ouvriers qui, à l'aide d'une coupe en cuivre, lui donnent la forme d'une sphère sur laquelle on colle les pétales jusqu'à former un couche d'environ 10 millimètres. La culture du pavot ne peut être tentée que dans certains sols et là seulement où la température descend à 0° degré dans le mois qui suit celui des semailles. »

Nous causons culture et je lui parle de celle du riz en Cochinchine, au Cambodge : un seul labour au commencement de la saison des pluies ; quand la rizière est inondée, un hersage, une semaille à la volée, un arrachage, un repiquage avec les doigts et c'est tout. — « C'est peu, me répond le docteur. Ici, la culture est plus dure : il faut toujours au moins deux labours, trois souvent et la terre ne rend pas toujours ce qu'on attend d'elle. C'est une terre épuisée, puis le ciel est capricieux. Dans la grande plaine que nous traversons en ce moment, jusqu'aux montagnes qui nous séparent du Népal et de l'Afghanistan, la plaine qui constitue le bassin de l'Indus et de ses affluents, celui du Gange et des siens, toute cette terre est alluvionnaire, sans plateaux sérieux, au point que l'Indus aurait aussi bien pu s'ouvrir un lit vers le golfe de Bengale et la Ganga que couler vers le golfe de Cutch. Dans cette grande plaine en ce moment toute nue, les récoltes sont bonnes, riches, mais il y a des terres dans le Radjapoutana qui sont dures, sèches, sans éléments de fécondité. Ici nous n'avons pas à craindre la famine, mais ailleurs elle est perpétuelle. Il y a des pays aux Indes où un homme qui meurt à quatre-vingts ans a vu jusqu'à vingt ou vingt-cinq famines. C'est affreux. » Et le docteur me parle de l'Inde qu'il a parcourue en tous sens, de la terre qu'il a étudiée partout et me persuade que l'Inde est, toutes proportions gardées, un pays moins riche que l'Indo-Chine, que la terre y est moins bonne, qu'elle est mal cultivée, qu'on ne la fume presque nulle part et qu'on y meurt sinon de faim, du moins de privations partout. Et mon Irlandais me dit plus bas : « L'Angleterre a fait beaucoup, mais elle n'a pas fait ici tout ce qu'elle pouvait faire, et cela, les natifs qui, maintenant, pensent, raisonnent, savent voir et bien voir, ne le lui pardonneront jamais ».

Nous nous quittons presqu'amis et je rentre dans mon compartiment avec mon commervant anglais qui n'a rien dit. Il n'a pas paru entendre et n'a desserré les dents que pour empêcher un voyageur de prendre ma couchette. Je me couche, je m'endors et je me réveille en gare de Calcutta (Howrah). Il est 6 heures 09 minutes du matin.

A 6 heures et demie je suis dans ma chambre à *Spence's-hôtel* qui appartient à une dame française, originaire de Marseille, et qui est dirigé par un ménage français goguenard et très grêlé, aimable tout de même et qui n'est pas marseillais.

Je ne dirai que quelques mots de Calcutta.

C'est une grande ville d'Europe habitée par des Hindous, mais une ville d'Europe où les édifices publics sont plus grands, plus monumentaux, où les jardins, les squares, les parcs sont plus vastes, parce que le terrain, lors de leur construction, ne coûtait presque rien, où les rues sont larges comme des boulevards, parce qu'on n'a pas hésité à trancher dans les quartiers de la vieille ville. La première enseigne que je lis à Calcutta est une enseigne que j'ai déjà vue à Bombay, « Macropoulo, marchand de tabac égyptien » ; je n'affirmerais pas l'avoir pas rencontré à Port-Saïd et à Alexandrie. La seconde est celle de la maison de Dion-Bouton pour les automobiles.

Je fais une promenade de quatre heures en voiture et, tout de suite, j'ai pris la ville en grippe. « À hâte de voir son musée, un temple perdu tout au Sud, celui qui a donné son nom à la ville et dont on m'a parlé, le jardin botanique, puis de fuir au plus vite. Ce n'est évidemment pas pour voir une ville anglaise, même habitée par des Hindous, que je suis venu aux Indes. Cependant j'y verrai les babous et tâcherai de me documenter sur le mouvement des revendications nationaliste-s.

L'histoire de Calcutta n'est pas longue à raconter : les Anglais obtinrent du Grand-Moghol l'autorisation de s'établir comme commerçants à l'embouchure de l'Hougli vers 1658, avec vingt hommes de garde. Ils ne s'y trouvèrent pas bien, parce que le territoire concédé était ravagé par la fièvre, et vinrent s'établir en 1686 aux environs de Kali-Kuta, « le temple de Kali », en même temps que les Hollandais s'établissaient un peu plus au Nord et que les Français obtenaient Chandernagor, c'est-à-dire la ville royale, le royaume de la Lune (*chandra*). Ces concessions avaient été données aux trois nations, sous la condition qu'elles n'élèveraient aucun fort sur elles. Mais l'empire moghol était en décadence, des révoltes éclataient de toutes parts ; l'une d'elle troubla le bas Bengale et les trois nations, sous prétexte de se mettre à l'abri d'un coup de main, fortifièrent leurs concessions. Les Anglais construisirent le fort William au milieu d'un vaste marais situé à l'Est de la factorerie et s'y retranchèrent. C'est alors qu'ils achetèrent en 1700 au fils d'Aurengzèb, le prince Azim, les trois villages que la ville de Calcutta a remplacés : Satanani, Kalikuta et Govindpour ; dix ans plus tard Kalikuta comptait 10.000 habitants. La ville fut prise en 1756 par le nabab de Mussshedabad, puis reprise par les Anglais et, depuis lors, constamment occupée par eux. Son étendue est considérable puisqu'elle mesure 8 kilomètres du Sud au Nord et plus de 3 kilomètres de l'Ouest à l'Est, soit, l'enclave marécageuse du fort William déduite, 20 kilomètres carrés. C'est immense, mais ce n'est pas beau ; c'est trop vaste et, malgré la foule, c'est trop vide. D'autre part, cette foule est moins curieuse qu'à Bombay et à Delhi, parce qu'elle est plus uniforme. Les nations y sont moins mêlées, les costumes moins étranges : je ne rencontre presque que des Bengalis, c'est-à-dire des Hindous de cette partie de l'Inde. J'ai bien vu quelques Parsis, cinq ou six, dont un conduisait un tylbury

qui a failli me renverser et un autre qui accompagnait deux femmes qui sortaient du musée hi-dou au moment où j'y entrais ; l'un d'elles avait un grand nez entre deux grands yeux magnifiques, l'autre portait des lunettes de myope sur un appendice nasal presque aussi considérable que celui de sa compagne, ses yeux étaient moins beaux, alors que sa manière était plus gracieuse parce que plus simple. L'homme était insignifiant, maigre et fuyant. Les babous qu'on rencontre sont propres, bien mis, vêtus de noir, mais leur apparence est celle de gens qui sont persuadés de leur valeur considérable.

Au marché, où se vendent toutes sortes de choses, depuis des légumes jusqu'à des cartes postales et des articles de bijouterie, des parfums pour les dames indigènes et des feuilles de bétel, des noix d'arec pour les chiqueurs et les chiqueuses, la foule est plus bruyante qu'à Bombay, plus agitée, plus brail-lante. Il est évident que la race est différente sur la côte du Bengale de celle qu'on trouve sur la côte de Guzerate. Elle est ici plus gracile, plus dégagée ; les yeux sont plus vifs, plus mobiles, le nez est plus long, le front plus haut, l'ensemble plus fin, plus aryen, malgré la couleur.

Je me mets à la recherche du consulat général de France, on m'envoie dans une impasse, mais il ne s'y trouve plus, puis dans une sale rue mal famée où son installation dans une cour est inconvenante, mesquine, impropre. Il ne s'agit que de ses bureaux, car le domicile du Consul général est ailleurs. Malgré cela, je suis honteux de voir notre représentant, qui est presque un ministre plénipotentiaire près du vice-roi des Indes, y représenter si sordidement la France. Il convient de dire que le ministre ne lui accorde que 900 francs pour le loyer du local où il a établi ses bureaux. M. le Consul général est absent, il n'est presque jamais là, parce qu'il aime mieux habiter Dardjeeling où le climat est plus sain. Le vice-consul m'annonce qu'il est sur les dents, non à cause du travail consulaire, mais parce que la vie à laquelle on est tenu de s'accommoder à Calcutta, les diners, les soirées, etc., l'éreintent. Il n'a plus le temps, ni l'énergie, de faire quelque chose et il n'est ici que depuis trois mois ; il fait apporter son déjeuner à son bureau. Puis il fait si chaud à Calcutta qu'on ne peut y rester d'avril à octobre. Il compte bien, quand le Consul général prendra son congé, dans quelques mois, aller s'établir à Dardjeeling et ne descendre à Calcutta que toutes les quinzaines. Il n'y a que dix-neuf français établis à Calcutta, y compris les femmes et les enfants ; le reste de la clientèle se compose des rares matelots du commerce qui s'adressent au consulat, puis c'est tout.

Dix-neuf français y compris les femmes et les enfants, c'est peu. Retirez de ce chiffre les employés des Messageries maritimes, ceux du consulat, les deux de l'hôtel où je suis descendu, les femmes et les enfants, il ne reste pas grand-chose. D'autre part, peu, très peu de navires français vont à Calcutta ; les Messageries

maritimes elles-mêmes n'ont qu'un seul paquebot sur la ligne et ce navire annexe ne fait qu'un voyage d'aller et retour par mois. Dans ces conditions, je me demande à quoi sert d'avoir à Calcutta un Consul général et un vice-consul, à deux pas de Chandernagor où nous avons un administrateur des colonies, auquel, par habitude, on donne le nom de gouverneur, et qui n'a ni budget à gérer ni autre chose à faire qu'à regarder ce que font le maire avec lequel il est généralement mal, la municipalité qu'il critique et les Anglais qu'il voit peu. Il me semble que si le département des affaires étrangères et celui des colonies ne voulaient envisager que les intérêts de la France, et non leurs prérogatives et attributions, il y aurait moyen de se mettre d'accord pour que les deux fonctions fussent réunies sur la même tête.

J'occupe ma première après midi à visiter le *Museum* de Calcutta. Il est splendide, digne d'une grande capitale. Il est évident que l'énorme bâtiment séduit les Anglais plus que ce qu'il contient. Je ne parle pas, bien entendu, des spécialistes et des gens qui sont plus préoccupés des choses de l'esprit que du terre à terre commercial et industriel, car il y en a beaucoup aux Indes, et la preuve en est donnée par les jolies collections qui sont exposées et la science avec laquelle elles ont été rassemblées et cataloguées. La galerie des fossiles, celle des minéraux, sont splendides, des plus belles du monde. Je les parcours avec surprise et je m'arrête avec plaisir, quoique profane, devant ces nombreuses vitrines qui contiennent, scientifiquement classés et étiquetés, tous les minerais que le sol de l'Inde recèle. Les fossiles sont très bien montés, se présentent bien et remplissent une salle entière ; il y a là des défenses énormes, des têtes gigantesques qui causent l'étonnement des nombreux indigènes qui visitent le Musée. J'observe leurs grands yeux noirs, le soin qu'ils prennent de ne rien toucher, leur crainte respectueuse, leur étonnement calme que vient parfois agiter un brin de causerie rapide, avec gestes contenus et explications données par le plus malin aux plus timides. L'effet produit dans ce sens serait encore plus grand si dix démonstrateurs étaient attachés au Musée pour donner des explications. J'ai surpris là, dans un petit groupe de quatre femmes et de deux hommes, un Bengali de la classe des agriculteurs qui ne savait pas lire, mais qui montrait certaines pierres à mesure qu'il les apercevait et qui les nommait dans sa langue. On m'assure que plus d'un million de natifs visitent chaque année ce musée. Nous n'avons rien de semblable en Indo-Chine, et le musée, construit à Saigon pour y recevoir les collections qu'on avait l'intention de former, est maintenant occupé par le lieutenant-gouverneur. Je découvre dans une vitrine la représentation des diamants connus, les plus beaux ; entre autres le Régent qui est dit le « diamant parfait », le Grand-Nisam et le Koh-i-Nur. La galerie des antiquités attire plus particulièrement mon attention, parce qu'elle me parle de choses un peu connues de moi. J'y trouve des statues, des bas reliefs, des fûts de colonnes, des piliers buddhiques splendides qui

proviennent de Buddha-Gaya, de Mathura, de Sârnâth. Une pancarte qui est à la porte du Musée prévient que cette salle contient quelques inconvenances et qu'il n'y faut pas mener les enfants, les demoiselles et les dames susceptibles. L'Hindou qui me parle de cette pancarte emploie le mot « imparfaites » puis un instant après le mot « prudes ». On a bien fait, car il y a là, adossée à des colonnes, des statues de femmes qui n'ont d'autre justaucorps qu'une ceinture un peu lâche, car il y a, tout à côté, des représentations du Buddha chez lequel l'artiste n'a pas hésité à figurer, comme sous un voile très léger, ce que le Saint avait à tout jamais condamné à l'insignifiance. J'y découvre un Buddha, provenant de Sârnâth où j'étais avant hier, qui a bien 1 m 50 de hauteur ; il est debout, vêtu d'une sorte de chasuble extrêmement légère, puisque, malgré la jupe dont on aperçoit le rebord plissé en bas sous la chasuble, on devine son sexe. La protubérance dite *ushnisha* est aussi marquée qu'au Cambodge et le moutonnement des cheveux est le même. La figure est calme, douce, presque européenne malgré les oreilles qui sont longues comme celle des gens qui ont longtemps porté les lourds anneaux dont on s'ornaient et dont on s'orne encore les oreilles en Extrême-Orient. La main droite est ouverte, redressée, les doigts en haut, et présente la paume à hauteur du coude ; les doigts, malheureusement brisés, sont écartés, surtout le petit doigt et le pouce ; le bras gauche qui tombe nonchalamment le long du corps est légèrement plié, de même que la jambe droite. Cette pose est inconnue au Cambodge. J'ai omis sur mon carnet d'indiquer si ce personnage est appuyé à une sorte d'ovale carré à la base ; s'il en est ainsi, je crois bien que la figure 8 que M. Foucher a donnée à la page 81 de son intéressante *Etude sur l'Iconographie buddhique aux Indes* est celle de la statue dont je parle.

Une *Nativité du Buddha* m'appelle de très loin ; c'est certainement celle que donne M. Foucher, page 100. Je la reconnais parfaitement. On ne peut pas l'oublier quand on l'a vue et mes notes me la représentent telle que je la trouve dans son livre. Tout d'abord de loin, j'avais pris Maha-Maya, la mère du Buddha, pour une Lakshmi ; son costume, sa pose étrange, sa hanche droite très accentuée, sa taille fine et surtout ses puissantes mamelles rondes comme des pamplemousses et très rapprochées l'une de l'autre m'avaient fait penser à la déesse de la Fécondité, de l'Abondance. Mais, m'approchant, je ne tardai pas à reconnaître que j'avais en face de moi une représentation de la *Nativité* et alors je pensai à celle que j'ai vue à Angkor-véath et qui maintenant est représentée partout à Phnôm-Pénh, par exemple au haut de l'escalier du Phnôm. C'est la même pose, les mêmes personnages, mais combien plus remarquables ici et d'une exécution plus belle. Maha-Maya est debout, la jambe gauche repliée et ramenée derrière la droite, elle est appuyée de son bras gauche sur l'épaule de sa sœur Gautami qui, beaucoup plus petite, a la même pose. De la main droite, elle cueille une fleur à la branche d'une plakcha qui s'est inclinée au-dessus d'elle et, de son

flanc droit, bombé mais non entrouvert, sort un petit Buddha avec l'apparence d'un enfant, mais déjà fort. Sous le Buddha, pour faire pendant à Gautami, est un petit personnage, moitié moins grand qu'elle, qui est debout, nu, les bras collés au corps; c'est le nouveau-né tombé à terre sur ses pieds et immobile. Cette représentation de la *Nativité de Siddhartha* est sur un piédestal représentant le Buddha assis, les jambes croisées, la plante des pieds en dessus, les mains jointes à hauteur de sa poitrine, ayant à sa droite deux personnages nus qu'on aperçoit de trois quarts et qui ont aussi les mains jointes et les pieds à terre. Ils sont assis sur le même *balank* comme disent les Cambodgiens. Cette stèle, qui mesure 75 centimètres de hauteur, provient du Magadha.

M. Foucher en indique deux autres, représentant des scènes de la vie du Buddha. Je me rappelle très bien les avoir vues, mais je n'ai pris d'autre note sur elles que ceci « ces scènes sont au nombre de sept » et ce détail : « Plusieurs personnages; en toutes, le Saint toujours au centre : un Buddha debout, la main droite présentant la paume; un Buddha assis, présentant la plante des pieds, les mains jointes; un Buddha assis dans la même position, mais la main droite retombant sur le genou droit; un Buddha mourant; un Buddha accroupi, un Buddha semblable au troisième, une nativité ». Ces deux stèles proviennent des fouilles de Sarnâth et sont hautes l'une de 70 centimètres, l'autre de 90.

Les Taras sont nombreuses : une Tara verte debout, au front haut, la main droite étendue et dont le nez et les doigts sont cassés; une autre qui est assise sur un socle où j'aperçois un lion, la jambe droite à terre, la jambe gauche repliée sur le siège; un Kuvêra, dieu des richesses à gros ventre, assis comme la Tara dont je viens de parler mais plus lourdement, couvert de bracelets, de colliers, de chaînettes, et qui indique le sol de l'index droit, sont notés par moi, mais trop insuffisamment pour que j'insiste sur eux.

La *Marichi* du Magadha à trois faces, et huit bras dont deux sont cassés, le signe de Shiva au front, partant en guerre, menaçante comme une Kali, est remarquable. Je me demande si les personnages minuscules qui sont près d'elle l'accompagnent ou s'ils fuient devant elle.

Le *Maitreya* douxereux, compatissant, mais très lourd; le *Djambhala* ignoble, suffisant, grotesque; deux stèles, provenant du Magadha et dont M. Foucher nous a donné les images, ne m'inspirent rien sinon cette pensée que les artistes du Magadha paraissent avoir été plus hardis, plus osés, plus indisciplinés, par conséquent moins hiératiques, moins esclaves du canon qui avait fini par prévaloir au sein de cette société buddhique qui n'était pas artiste, que ceux des autres pays. Ils sont parfois d'un réalisme voisin de celui des artistes français qui ont orné de leurs travaux risqués les portails de plusieurs de nos cathédrales gothiques. J'ai rencontré je ne sais plus où, une stèle représentant une scène de l'enfer buddhique et j'ai vu au Cambodge des panneaux

peints à la gouache représentant des scènes identiques qui étaient d'un luxurieux digne du musée secret de Naples. Ces statues rappellent souvent, par leur facture, par la conception qui a présidé aux ornements dont elles sont parées, et par un certain fini de convention, les statues provenant de Java dont j'ai vu la reproduction en plâtre au musée du Trocadéro à Paris. Beaucoup d'entre elles, comme les statues de Java, portent sur le front un point qu'on ne retrouve pas sur celles de Mathura. Elles sont drapées avec un certain goût d'un long shâle qui devait être très léger et très transparent, et leur facture soignée fait penser à ces statues brahmaniques qui ont subi l'influence de l'art grec et qui sont voisines de la perfection. D'autre part, les seins des femmes sont d'une rondeur conventionnelle qui n'est pas dans la nature mais qui est dans le style brahmanique et qu'on trouve à presque toutes les déités femelles, toujours très exagérée chez Lakshmi.

Un autre musée, joint à celui-ci, et qui plaît encore plus aux Hindous qui le visitent, est l'*Economic museum* où se trouvent des statues habillées d'étoffes de tous les peuples de l'Inde, toutes les armes, tous les instruments de musiques, tous les outils, tous les ustensiles qu'on a pu découvrir. Il y a là une foule de gens pris sur le vif, très curieux à étudier. Les natifs défilent devant eux, nommant la race, la caste, le pays qu'ils habitent et c'est un commérage curieux, des jeux de phynonomie intéressants à observer, surtout parce que tout cela n'est pas bruyant et qu'on sent chez les visiteurs le respect des gens qui visitent un palais, qui foulent un plancher ciré et qui voient des sièges sur lesquels ils n'osent pas s'asseoir.

Les beaux exemplaires des produits provenant des manufactures indigènes et tous les articles du commerce local ou d'exportation, qui sont exposés dans une autre salle, attirent moins l'attention des natifs parce qu'ils les connaissent, mais ils sont étonnés de les rencontrer dans ce palais réunis, étiquetés et, dans leur esprit, je l'ai senti, il passe comme des idées qui les rendent respectueux de cette puissance étrangère qui les domine, qui les gouverne et qui attache assez d'importance aux choses qu'ils touchent ou fabriquent tous les jours pour en former des collections qu'on expose. Les Anglais leur disent, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, que l'Angleterre ne construit pas de palais particuliers comme les anciens rois de l'Inde, pour s'y loger, mais qu'elle construit des palais publics pour ses administrations et pour l'instruction du peuple. C'est vrai, peut-être pas autant qu'on le dit, mais dans une grande mesure, car les universités, les palais de justice, les gares, les musées, les hôtels des postes, les hôpitaux sont, dans toutes les grandes villes et même dans des villes de troisième et de quatrième rang, de vastes et d'imposants édifices. Le goût architectural n'a pas présidé à ces constructions, le décor est défectueux, la masse est lourde, mais tout est construit pour des siècles et d'une distribution généralement très pratique, très sage et très saine. Les indigènes voient ces

monuments majestueux qui ne sont pas habités par des rois, par des riches et je sens que leur esprit est très frappé de cela ; mais que c'est donc curieux de voir ces hommes, aux trois quarts nus, parcourir ces galeries luxueuses, marcher craintivement sur ces parquets cirés, d'observer leurs gestes courts, leur visage étonné, leurs yeux qui voient tout, et qui ne retournent jamais à l'objet dépassé !

Tout près du musée, se trouvent le siège et la bibliothèque de la *Société Asiatique du Bengale* fondée en 1784 et installée là en 1845. On sait que cette société savante est une des plus importantes du monde et que son Bulletin, les *Asiatic researches*, créé en 1788, est l'une des collections les plus recherchées pour tout ce qui concerne l'Inde. Sa bibliothèque comprend 16.000 volumes spéciaux à l'Inde et aux pays d'Extrême-Orient. Je n'ai pas eu l'occasion de la visiter et je le regrette parce que j'avais une lettre pour un de ses membres et que j'aurais eu du plaisir à lui exprimer ma gratitude personnelle pour le profit que j'ai tiré des publications de la Société. Malheureusement, le destinataire de ma lettre était absent de Calcutta et je n'ai pas voulu me présenter sans recommandations.

Sorti du musée, fatigué, les jambes lourdes d'avoir longtemps piétiné, je me fais conduire au *Royal Botanical Garden* qui est sur la rive ouest du fleuve. C'est assurément un très beau parc, un lieu de promenade agrémenté de jolies douves qu'il faut visiter, mais ce n'est pas ce que nous appellerions en France un *jardin*. Les fleurs y sont trop rares, les plantes à étudier pas assez nombreuses pour un jardin botanique. J'y ai vu le fameux banian dont le monde entier a entendu parler et qui, en somme, est beaucoup moins beau que celui de Shukaltirth qui n'est pas susceptible d'être vu par autant de voyageurs que celui de Calcutta. Il y a, dans ce jardin, de nombreuses allées de palmiers et des arbres magnifiques, mais il est malheureusement loin de la ville et la route qui y conduit est très désagréable. Elle traverse les immenses chantiers et dépôts du chemin de fer et, probablement parce qu'elle est très fréquentée par les gros charrois, se trouve en assez mauvais état. Il y a peut-être une autre route plus agréable et plus éloignée des deux railways qui ont leurs gares sur la rive gauche de l'Hougli.

Aussitôt après le dîner, à 8 heures et demie du soir, je suis chez le babou pour lequel j'ai une lettre de recommandation. Jugez de ma surprise de trouver, chez ce babou, celui que j'avais rencontré en chemin de fer et qui m'avait dit que cet homme était un traître ; et jugez de son embarras. La connaissance faite, nous causons tous les trois et je me documente sur l'Inde, surtout sur le mouvement des idées qui travaillent ses lettrés, les fils intellectuels que l'Angleterre a jetés dans les foules.

Il est visible que mon hôte est un peu gêné d'avoir son compatriote avec nous et que celui-ci voudrait bien ne pas partir avant moi, afin d'être certain que je

ne répéterai pas ce qu'il m'a dit de son ami. Enfin, comme il est dix heures et que mon hôte parle de me reconduire à pied, mon babou du chemin de fer, qui est très gros et ne marche pas volontiers, nous quitte après nous avoir donné de nombreux signes d'amitié. « C'est, me dit mon compagnon, un homme très instruit, très fin, très habile, mais très bavard ; je n'ai pas confiance en lui. »

Nous allons à pied par dix rues que je ne reconnais pas, que je n'ai peut être pas encore vues, dans la direction de la place du Gouvernement près de laquelle se trouve mon hôtel et nous causons des revendications de l'Inde. Mon babou est un des plus avancés de son parti ; il connaît bien le français qu'il a pourtant rarement l'occasion de parler. Je suppose qu'il doit savoir admirablement l'anglais et pouvoir discourir à la tribune. Il a des mots heureux, des phrases curieuses, des aperçus nouveaux, au moins pour moi, sur un grand nombre de sujets, et de la chaleur dans le discours ; mais je trouve chez lui ce que j'ai déjà trouvé chez mon babou du chemin de fer, une apparence de mentalité anglaise greffée sur une mentalité inférieure. Il parle, mais les choses qu'il me dit, les expressions dont il se sert, la logique dont il fait usage, sa rhétorique enfin, tout cela est occidental. Les principes sur lesquels il appuie toute sa politique sont anglais, français, allemands, mais pas de sa race.

Il est trop au courant de nos affaires d'Europe, de nos revendications socialistes, de nos luttes politiques et sociales, des espérances populaires, pour bien raisonner des choses de l'Inde et, surtout, pour en raisonner pratiquement, pour en raisonner avec le génie hindou. Les babous ne voient l'Europe qu'au travers des Anglais qui les ont éduqués, instruits, et, ce qui est non moins curieux, ne connaissent l'Inde que par les Anglais, ne la voient qu'au travers des Anglais et ne raisonnent sur elle qu'avec un cerveau anglais. Je comprends que ces Hindous sont des déracinés sur place, qu'ils ont reçu une culture étrangère à celle de leur race et qu'ils ne tiennent plus au sol d'origine que par des fibres de racines comme un ananas brisé couché sur la terre. D'ailleurs, pour que les partisans des idées nouvelles puissent se comprendre, ils sont tenus de parler anglais, et la langue des revendications sociales est celle des conquérants, de ceux qu'ils aspirent à mettre hors de l'Inde. Leurs journaux, leurs livres de propagande, les comptes-rendus des congrès émancipateurs sont tous publiés en langue anglaise. Sans elle, ils ne parviendraient pas à s'entendre parce qu'il n'y a pas une langue dans tout l'Hindoustan qui puisse devenir celle de toute l'Inde. Et, ce fait qu'ils sont obligés d'employer une langue d'Europe pour pouvoir correspondre entre eux, propager leurs doctrines, parler quand ils sont à la tribune d'un congrès, les condamne à penser en anglais, à voir les choses avec une tournure d'esprit anglaise et à se trouver entre les Anglais, dont la mentalité est supérieure à la leur, et la masse native dont la mentalité est très inférieure. De là, un certain isolement de leur caste, car — eux qui sont les adversaires décidés du régime des castes — constituent une caste nouvelle, au même titre que les Anglais

par rapport aux natifs, et cet isolement à l'intérieur n'est guère apte à faire d'eux les émancipateurs de l'Inde, ni à leur faire adopter, s'ils étaient les maîtres, un régime, je ne dis pas démocratique, mais libéral et largement ouvert aux foules. Ils ne jugent des aspirations populaires en Europe qu'en gens de la classe moyenne anglaise, qui ne considèrent jamais les choses de la nation qu'au point de vue de leurs propres intérêts et qui sont incapables d'être des novateurs désintéressés, des altruistes. D'autre part, malgré leur apparence de vouloir rompre avec les usages séculaires de l'Inde, avec les mœurs dans lesquelles ils ont été élevés, malgré la nuance de libéralisme qu'ils donnent à leurs discours, on sent en eux des préjugés indéracinables et un esprit imprécis de domination qui ne serait pas favorable à l'Inde, si jamais ils arrivaient au pouvoir.

Ainsi, les babous sont tous — non-partisans ne serait pas assez dire — ennemis de l'idée d'émancipation de la femme hindoue ; ils ne veulent pas entendre parler de la mettre sur le même pied que la femme d'Europe, dont les mœurs, parfois mauvaises, les scandalisent et dont les manquements à la foi conjugale sont trop fréquents. Ce préjugé chez eux, puisque, sur ce point, les Parsis ont absolument renoncé à leurs mœurs anciennes, est une preuve indéniable de leur infériorité, de leur métissage intellectuel qui les rendra inféconds. Quand ils parlent des masses du peuple, de la foule des natifs, des parias, des cultivateurs, de la tourbe des illettrés, de la mentalité de tout ce peuple qui peine, souffre, travaille et meurt de faim, c'est avec mépris, avec ce pauvre mépris que n'affectent pas les Anglais mais qu'ils éprouvent pour tout ce qui n'est pas eux.

Je ne crois pas que, parvenus au pouvoir, remplissant les fonctions administratives, comme ils le désirent, à l'exclusion de tous les Anglais, que membres ou grands électeurs d'un parlement hindou, que gouverneurs des huit États fédérés entre lesquels ils rêvent de diviser l'Inde, les babous donneraient à cette dernière une administration libérale, compatissante et surtout émancipatrice des classes demeurées inférieures. L'Inde, sous leur gouvernement, regretterait celui des Anglais, parce que, en outre de l'esprit de classe qui les dominerait, je n'ai pas confiance dans leur honnêteté vulgaire, dans leur amour du peuple, dans leur sincérité. Je suis convaincu qu'ils n'ont pas en eux le sentiment de l'altruisme et qu'ils sont sans idéal spéculatif vrai, sans amour du bien pour le bien, du beau pour le beau.

Leurs revendications sont bien simples : *l'Inde aux Hindous*. Voilà le programme résumé d'un mot qui est un cri de guerre.

Dans l'application de l'idée que ce mot représente, c'est le remplacement graduel mais rapide de tous les fonctionnaires grands et petits, de tous les employés anglais, de l'armée anglaise elle-même, par un corps de fonctionnaires, d'agents, d'employés indigènes et par une armée qui ne se serait composée que de natifs.

C'est d'une grande simplicité, et cela séduit les lettrés parce que c'est la conquête du pouvoir pour beaucoup et des places offertes à tous les lettrés. En fait, ce n'est pas cela, car il n'y a aux Indes qu'environ 6000 fonctionnaires anglais, alors qu'il y a 106.000 employés d'Etat hindous, et que le fait d'avoir 112.000 fonctionnaires ou agents d'origine hindoue au lieu de 106.000 ne donnerait pas satisfaction à toutes les ambitions.

Les babous veulent autre chose de plus considérable, c'est le gouvernement de l'Inde, c'est le pouvoir lui-même, c'est-à-dire des mains hindoues pour tenir les rênes du char de l'Etat, au lieu des mains habiles, mais anglaises, qui le dirigent et le conduisent lentement, mais sûrement, vers un état meilleur.

Alors, la division de l'Inde entre huit grands Etats indépendants mais fédérés, huit parlements provinciaux et un parlement national pour discuter et voter les impôts, les dépenses, renverser les ministères et pour maintenir un tas de préjugés, de rites, de coutumes, qui sont bien plus menacés par le régime anglais qu'ils ne seraient compromis par un régime dont les Hindous seraient les maîtres.

Il suffit de voir, sous les voûtes des palais de justice, cette foule d'avocats qui grouillent, regardent, se précipitent au devant des plaideurs, avec des yeux brillants, des doigts crochus, des habiletés de langage qui déroutent, pour se faire une idée de ce que serait un parlement hindou, des députés hindous, le tripotage hindou des places, les recommandations et les intrigues étranges qui se noueraient partout, pour n'être pas partisan de voir les babous parvenir au pouvoir, avant que leur éducation soit achevée.

« Nous sommes et nous serons *loyalistes* » disent-ils ; (encore un mot et une chose anglaise et qui ne peut, ni se penser, ni se dire, en quelque langue de l'Inde que ce soit). Nous ne demandons pas de rompre avec l'Angleterre, nous ne voulons pas rompre avec elle, parce que nous lui devons ce que nous sommes (le mot m'a été dit), mais nous n'avons plus besoin de ses administrateurs, de ses hommes d'Etat, de ses lisières. Nous pouvons tout faire par nous-mêmes parce que nous avons tout appris. Les fonctionnaires anglais nuisent maintenant à notre développement national ; libres, nous serions dans le monde une nation respectée, comme le Japon, mais plus forte, plus grande que lui, puisque nous sommes vingt fois plus nombreux. Rompre avec l'Angleterre, non, mais nous ne voulons plus ici qu'un seul fonctionnaire de l'Angleterre : le vice-roi pour représenter la Grande Bretagne, comme cela est au Canada, en Australie. Nous voulons le *self-government* pas davantage ». Ce *pas davantage*, le « un point c'est tout » du général de Gallifet, est charmant, mais considérable, car au delà il n'y aurait plus rien à démolir de la puissance anglaise ; le vice-roi serait, non pas même un vice-roi qui ne gouvernerait pas, il serait un simple ambassadeur de la Grande Bretagne aux Indes et que l'Inde pensionnerait à son tour comme l'Angleterre a pensionné le Grand Moghol au XIX^e siècle et comme

elle pensionne encore un certain nombre de radjas et de nababs dépossédés par elle.

Je sais bien que ce serait un peu comme la justice immanente des choses, mais je comprends aussi que cette revanche de l'Inde sur la Grande Bretagne ne soit pas envisagée avec plaisir par les Anglais, et qu'ils résistent de leur mieux à ces revendications « babouïques », pour parler comme un Anglais qui trouvait ce mot très amusant.

Je dis que les Anglais résistent à ces revendications autant qu'ils peuvent. J'ai tort, car je trouve qu'ils ne leur résistent pas autant que nous leur résisterions à leur place. Tout d'abord il y a, en Angleterre, un parti libéral pour soutenir les babous, peut-être pas jusqu'où leurs revendications peuvent aller, mais pour les soutenir très loin et longtemps. Ensuite, il est aux Indes un ordre de choses qui leur est favorable : l'habitude prise, dans l'administration, de leur ouvrir les fonctions les plus élevées ; enfin il y a le gouvernement général qui reçoit l'impulsion de l'Angleterre très directement, qui — composé d'Anglais venant de la métropole et plus libéraux vis-à-vis des natifs que les Anglais de la colonie — est moins dévoué aux choses du corps administratif que les administrateurs mieux au courant des choses de l'Inde, mais qui voudraient conserver ce qui est tel que cela est, sans rien innover qui soit de nature à compromettre la domination anglaise, c'est-à-dire leur domination.

Un Anglais a pu dire, à la tribune de la Chambre des lords, il y a 80 ans environ, que l'Angleterre devait envisager l'époque lointaine où elle devrait rendre l'Inde aux Hindous et se borner à entretenir de bonnes relations avec elle ; qu'elle aurait alors rempli son devoir en initiant un aussi grand pays à la civilisation, etc. Il n'est pas un administrateur de l'Inde qui admette ces paroles et qui soit disposé à les prendre à sa charge, car tous sont partisans de la domination telle qu'elle est, tous blâment l'accession des natifs aux hautes fonctions administratives, alors même qu'ils reconnaissent à ces natifs des aptitudes réelles et de la respectabilité. Ils blâment aussi toutes les « faiblesses » du Gouverneur général pour les babous.

Donc, les grands chefs que l'Angleterre envoie aux Indes sont, dans une certaine mesure, favorable à ce développement de la puissance indigène, alors que tout le corps administratif anglais, tous les européens des Indes sont, — avec lord Robert, — ennemis de ce développement, le redoutent, le proclament dangereux et signalent avec humeur la diminution du prestige de leur race et l'extension plus grande, chaque année, du mouvement bengali maintenant national. Quelles seront les conséquences de cette lutte réelle entre la haute direction, qui est libérale parce qu'elle n'a pas d'intérêt dans l'Inde, et le corps administratif qui connaît mieux le pays, qui le connaît en détails mais qui a des intérêts de corps à défendre et qui n'est pas libéral ? Les conséquences seront

ce qu'elles doivent être : l'opinion libérale l'emportera, parce qu'elle est libérale d'abord, ensuite parce qu'elle est la plus puissante, étant soutenue par l'Angleterre.

Les Hindous, quoi qu'il arrive, quelque erreur qu'ils commettent, parce qu'ils sont dans le mouvement, parce qu'ils sont de leur époque où tout est compromis, l'emporteront, je ne sais sous quelle forme, mais l'emporteront et verront le nombre des fonctionnaires anglais aux Indes décroître un peu plus chaque année. Une idée de désorganisation travaille les Anglais d'Europe et une idée de désorganisation travaille les Hindous : celle-ci profitera des succès de l'autre et la domination anglaise entrera en décadence dans quelques années, comme l'Empire moghol au XVIII^e siècle.

On m'a signalé des manières d'être nouvelles chez les natifs ; un vieux colonial que j'ai rencontré les attribue au triomphe des Japonais, au fait qu'une nation blanche d'Europe a été vaincue par une nation d'autre couleur, par un peuple asiatique. J'ai moi-même remarqué en Indo-Chine l'effet produit par les nouvelles de nos défaites en Mandchourie sur l'esprit des Chinois, des lettrés Annamites et Cambodgiens qui les connaissent aussi bien que nous, peu de temps après nous. Un colonel anglais, sa femme elle-même, disent que le seul fait que les hindous ne vont plus étudier à Londres mais à Tôkyô, qu'ils ne regardent plus vers le point où le soleil se couche mais vers celui où le soleil se lève, est grave, plus grave qu'on ne le croit généralement, parce qu'à Tôkyô, les étudiants hindous se lient à des étudiants japonais qui, un jour, seront des hommes importants, des personnages considérables, avec lesquels il leur sera facile, à certaines heures, de lier conversation.

Quand je dis les Hindous, je parle des lettrés, de ceux qui discutent, déclament, revendiquent, adressent de grands reproches aux Anglais, et j'avoue que leurs critiques sont en partie fondées.

Ils leur reprochent l'exportation annuelle en Angleterre de 625 millions de francs, en or, sous forme d'intérêts servis aux capitaux empruntés pour l'exécution des grands travaux publics et le service des pensions. C'est de l'argent qui sort de l'Inde, disent-ils, et qui n'y revient plus. S'il était dépensé sur place, remis à des capitalistes, à des pensionnés habitant l'Inde, le pays serait plus riche de 625 millions chaque année, alors qu'il est pauvre, très pauvre, appauvri par cette sortie constante de l'or. C'est une saignée annuelle de 625 millions aujourd'hui, de 500, de 400 millions autrefois, qui se fait, depuis cent ans, depuis que vous êtes les seuls maîtres de l'Inde (1). Il n'y a pas de pays qui soit capable

(1) Un anglais a calculé il y a quelques années, que le revenu moyen journalier d'un hindou était de cinq deniers il y a 50 ans et qu'il n'est de que de trois deniers aujourd'hui.

de supporter cela sans périr, et parce que vous nous l'avez saigné de 50 milliards de francs depuis cent ans, le pays est dévoré, par la famine et par la peste qui déciment surtout les pauvres, les mal nourris et les débiles. »

Ils reprochent encore aux Anglais de n'avoir pas développé aux Indes la grande industrie qui permettrait au pays de se fournir lui-même du gros matériel dont il a besoin et qu'il doit acheter en Angleterre avec de l'or qui, s'il était répandu aux Indes, y resterait au lieu d'en sortir.

Les Anglais répondent que, dans le premier cas, l'argent qui sort de l'Inde est la rétribution du capital anglais prêté à l'Inde, le paiement de services rendus, d'énergie, d'intelligence dépensées au service du pays.

Les Hindous ripostent : « Cet argent, nous pouvions le fournir ; cette intelligence, cette énergie nous les avons, pourquoi ne vous adressez-vous pas à nous ? »

Et, sur ce chapitre, la conversation ne cesse pas.

Les Anglais sont plus embarrassés pour répondre au second grief ; ils se bornent à dire que la grosse industrie du fer viendra plus tard, quand l'Inde sera en puissance de la créer et, d'ailleurs, ajoutent-ils, nous ne faisons plus venir de l'Angleterre que ce que l'Inde ne peut pas produire ; à preuve, toutes les voitures de chemin de fer sont faites ici, sauf les roues et le cadre inférieur que, faute d'outils, nous ne pouvons pas fabriquer sur place.

Les Hindous reprochent encore aux Anglais le mépris qu'ils ont pour les natifs, mépris poussé jusqu'à la manie, jusqu'à l'horreur. « Votre libéralisme envers nos mœurs n'est que du mépris pour elles, pour nous ; vous ne vous inquiétez pas dans la pratique de nos religions, dans l'observance de nos rites, non parce que vous ne vous en trouvez pas le droit, mais parce que vous n'en avez pas la force ; et aussi parce que vous nous regardez comme une race inférieure à peine digne d'être éduquée et qui n'est bonne qu'à payer l'impôt. Et votre mépris pour nous, pour nos femmes, pour nos enfants, même pour ceux que vous recevez dans vos écoles, pour lesquels vous avez fondé des collèges, nous exaspère, et nous ferait oublier les bonnes choses que vous avez faites ici, si nous étions des hommes de race inférieure. »

De fait, ce mépris est réel, plus profond que celui d'une caste de l'Inde pour une autre caste, disons aussi profond. Mais ici celui qui méprise est un étranger, un conquérant et, s'il méprise, ce n'est pas en raison de préjugés communs à la masse, conformes à des coutumes séculaires et religieuses, mais c'est parce qu'il est le maître, le blanc, l'homme en un mot de la caste la plus forte.

Et cela est intolérable pour les natifs. C'est même intolérable pour les Européens, pour les Anglais eux-mêmes ; un Anglais qui fréquente les natifs, qui voit les brahmes, les babous, les lettrés de l'Inde, fut-ce pour les étudier et pour apprendre d'eux ce que sont les populations de l'Inde, est mal vu de ses

compatriotes, mis au rancart de la société, pas fréquenté, pas salué ; il est vraiment excommunié. Il en était ainsi à l'époque où Jacquemont parcourait l'Inde, et cet orgueil, cette manière ridicule chez la race anglaise l'exaspéraient. Aujourd'hui c'est pis, parce que le nombre des natifs instruits, des gentlemens même, a augmenté ; la morgue anglaise s'est accrue, car l'Anglais méprise plus le natif dont la mentalité se rapproche de la sienne que celui qui est resté ce que la masse est encore.

J'ai rencontré ce travers chez nous aussi, mais pas aussi marqué, pas aussi nettement odieux, insultant, méprisant, que je l'ai vu aux Indes. Une dame anglaise ne portera pas un bijou fabriqué dans l'Inde, ne s'habillera pas avec une étoffe qui n'est pas originaire d'Europe, parce que ce serait inélégant. Elle montrera de la froideur à la compatriote qui aura osé cette infraction aux règles de la bonne société, elle l'avertira charitablement de sa faute et la pauvrete cachera son bijou, rejettera sa robe. A son tour, elle deviendra aussi distinguée, c'est-à-dire ridicule, que son éducatrice et méprisera les nouvelles venues dont le dédain pour les natifs n'a pas encore eu le temps de s'élever jusqu'à la hauteur d'une vertu. « On ne dit pas *les dames parsies*, me disait une anglaise, on dit les femmes des Parsis ». Un autre me disait un jour : « Ce ne sont pas des *ladies* ce sont des *female*. » On repousse les Parsis qui, cependant, ont adopté nos mœurs, nos usages, qui sont devenus des auxiliaires utiles de la civilisation anglaise ; on n'invite plus les dames parsies qu'on avait cependant attirées jadis dans la voie de l'émancipation où elles s'étaient engagées. On ne fréquente plus guère les promenades publiques pour ne pas les rencontrer parce qu'elles sont plus jolies, mieux vêtues dans leurs modes que les anglaises dans la leur, et on les méprise parce qu'elles sont *native females*.

Les Hindous reprochent encore aux Anglais leur dureté de cœur, leur froideur cruelle dans la répression. Ils prétendent que les révoltes, les résistances de villages, sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne le sait, que la répression est beaucoup plus cruelle que ne le disent les journaux, qu'elle est froidement atroce. Ils disent que les Anglais n'ont pas perdu les souvenirs de la mutinerie de 1857 et qu'ils se vengent, encore aujourd'hui, des odieux massacres d'hommes, de femmes et d'enfants commis par les rebelles, que les habitudes terrorisantes de cette époque lui ont survécu et que c'est en décimant les habitants d'un village insurgé, ou seulement résistant à l'autorité, qu'on rétablit l'ordre et qu'on maintient le système. Je ne sais pas ce qu'il faut penser de ce reproche, mais les Anglais auxquels j'en ai parlé répondent à ces deux griefs que, tout d'abord, ils ont autant de respect pour les femmes indigènes que les natifs eux-mêmes, qu'ils sont des libéraux, que les indigènes n'ont pas le droit de leur demander de l'amitié, mais seulement de la justice dans leur gouvernement, et que les mœurs des Anglais aux Indes, les usages, les manières de voir qui ont prévalu dans la société anglaise aux Indes, doivent être aussi respectables

aux yeux des natifs que les mœurs et les usages des castes. Quand au système de répression, ils contestent qu'il soit aussi cruel, aussi fréquemment et aussi impitoyablement appliqué que le prétendent les indigènes ; ils nient qu'ils vengent encore, quand ils répriment un soulèvement, les crimes commis en 1857. Mais ils avouent qu'ils en ont gardé un souvenir qui les tourmente ; ils ajoutent, et c'est leur grand cheval de bataille dans la discussion : « Avant que les Anglais fussent les maîtres de l'Inde, l'Inde était en constant état de guerre ; nous avons tout pris, tout conquis, tout usurpé si vous voulez, mais nous avons donné à l'Inde la paix anglaise, l'ordre, la sécurité et, pour maintenir l'ordre, nous sommes libres du choix des moyens à employer, parce que nous ne sommes pas libres de rejeter la responsabilité qui nous incombe. » Sur ce chapitre encore, la conversation ne cesse pas et je laisse aux lecteurs le soin de peser les arguments.

Les Hindous reprochent encore aux Anglais d'avoir gaspillé les fonds amassés péniblement et qui constituaient une caisse de famine. Les radjas, les zemendars, les land-lords hindous, le budget, avaient concouru à la formation de cette caisse et avaient demandé aux Anglais la nomination d'un comité chargé de sa gestion. Les Anglais avaient refusé ce comité parce qu'ils en trouvaient la proposition injurieuse et inutile parce, qu'ils étaient très capables de gérer cette caisse eux-mêmes. La famine vint quelques années plus tard. La caisse à laquelle on avait versé 20 millions fut trouvée vide ; la comptabilité constatait les nombreuses entrées et trois sorties seulement : la guerre de l'Afghanistan, la guerre d'Égypte, la guerre contre les Boers. Il y eût un cri de colère dans toute l'Inde et le rouge monta aux faces des Anglais. Les babous hurlèrent leurs mépris, les lettrés expliquèrent cette infamie à la masse du pays : « Ce n'est plus un acte de gouvernement cela, disaient-ils, c'est un vol caractérisé, une malhonnêteté vulgaire qui tombe sous les articles du code ; c'est un détournement de fonds, c'est un abus de confiance ». Devant quoi, les Anglais, très gênés, très raides, prennent la pose des nobles d'Allemagne aux temps héroïques et disent : « J'ai fait cela parce que j'ai cru devoir le faire » « Nous avons besoin d'argent pour ces trois guerres, disent-ils, parce que la métropole a mis à notre charge toutes les dépenses nécessitées par la concentration, le transport et l'entretien de nos troupes ; notre budget de l'Inde est très étroit ; nous avons pris de l'argent là où il y en avait. En fait, c'est la contribution de l'Inde au développement de la puissance anglaise, de l'empire britannique, dont elle fait partie — ce n'est pas moins un abus de confiance — c'est un acte illégal commis dans un cas de force majeure. »

Mais l'Inde a payé avec des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui sont morts de faim. « On ne sait pas, me répond-on, car l'Angleterre a envoyé de nombreux secours qu'elle n'aurait peut-être pas envoyés si la caisse de famine n'avait pas été épuisée. Cette caisse n'aurait d'ailleurs pas

suffi à sauver tous ceux qui sont morts de faim, car la famine s'étendait sur un pays trop vaste, atteignait un trop grand nombre d'habitants. Aucune puissance au monde n'aurait pu secourir tous les affamés, — 40 millions peut-être, — parce que 80 millions auraient fait valoir leur détresse, et que ceux qui avaient le moins besoin d'être aidés auraient reçu une bonne partie des fonds destinés aux seuls indigents, aux désespérés. Il n'est pas mort plus de dix millions de pauvres gens — Les babous disent vingt millions, parce qu'ils ont intérêt à dire vingt millions — mais je ne veux préciser aucun chiffre, car on ne saura jamais combien de gens sont morts de la famine, ou de besoin, ou d'avoir souffert parce qu'ils ne mangeaient pas à leur suffisance. »

La caisse de famine est un sujet dont les Anglais n'aiment pas à parler ; ils sont trop droits pour ne pas admettre que l'emploi des fonds de la caisse de famine pour un objet qui n'était pas celui en vue duquel elle avait été créée et alimentée, est injustifiable en fait, en droit et en politique. Ils défendent leur gouvernement de l'Inde par patriotisme, devant les étrangers, mais ils le condamnent entre eux. D'autre part, ils ont le sentiment que tout ce qui pouvait être fait pour atténuer la famine n'a pas été fait, que la spéculation s'en est mêlée, que le commerce a profité du fléau pour réaliser d'énormes bénéfices, que certains radjas se sont faits marchands de riz, de blé, de maïs ; que le gouvernement, dans cette crise, n'a pas fait tout son devoir, qu'il a été inférieur à sa tâche.

Quand les Hindous disent ces choses, les Anglais lèvent les épaules et répondent avec hauteur : « Ce n'est pas vrai. » Mais leur front rougit. En fait les Anglais ont, en quarante années, dépensé sur les fonds du budget hindou plus de 25 millions de livres sterling pour atténuer les famines et cette somme représente 625 millions de francs. C'est une somme considérable assurément, mais en y regardant bien, ces 625 millions de francs ne représentent que 15 millions et demi par an sur un budget annuel de presque deux milliards.

Mais je n'aurais pas tout dit sur la situation morale des Anglais aux Indes si je ne parlais d'un fait que j'ignorais absolument avant mon arrivée à Calcutta.

Comme je m'y trouvais, on démolissait des constructions légères en bambous et en paillottes, élevées dans un des grands parcs de la ville.

C'étaient les bâtiments d'une Exposition organisée par les natifs, et de laquelle ils avaient exclu tous les produits anglais et même ceux des produits indiens qui sont manufacturés par les Anglais, ou sous la direction des Anglais.

La presse anglo-indienne n'en avait pas plus parlé que la presse anglaise et que la presse parisienne n'a parlé de l'Exposition de Marseille.

J'avais pu traverser l'Inde sans savoir qu'il y avait une Exposition à Calcutta. Cette manifestation industrielle et commerciale nationaliste avait complètement réussi : près de deux millions de personnes l'avaient visitée et le vice-roi, qui l'avait parcourue avec toute sa suite de hauts fonctionnaires, n'avait pas pu

dissimuler sa surprise. Il y était revenu seul, sans même un secrétaire pour l'accompagner. Il avait ainsi blâmé, par sa présence officielle, l'hostilité de la masse des Anglais, de leur presse et, par sa présence privée, l'hostilité de chacun des Anglais. On critiquait alors très vivement sa démarche officielle, et l'on blâmait bien davantage sa démarche privée, d'autant plus que le vice-roi avait été reçu par les organisateurs avec un grand enthousiasme et qu'il s'était mêlé à la foule des natifs comme un simple particulier. On n'avait jamais vu cela aux Indes. « C'est pour montrer, disaient les ingénieux et bienveillants Anglais, dans le premier cas, qu'il ne craint par leurs démonstrations collectives pour l'Angleterre et, dans le second cas, qu'il ne les craint pas pour sa personne. »

C'était ridicule, mais ce qui ne l'était pas, c'était le triomphe de l'Exposition nationaliste et la démonstration faite qu'il y a aux Indes des industries, montées, dirigées par des hindous, qui sont en état de remplacer les industries anglaises de la métropole et de rejeter, du marché de l'Inde, les produits qu'on y importait d'Angleterre. L'Exposition n'était pas achevée que l'industrie anglaise du savon était tuée et que toutes les autres étaient menacées : des commandes arrivaient de partout aux maisons indiennes et des capitaux se rassemblaient pour le développement des industries naissantes et la création de nouvelles usines. L'émotion chez les Anglais était considérable et, chez les Hindous, elle était extravagante ; émotion de colère, chez les uns, et de désespérance ; émotion de joie et d'espérance chez les seconds. Il était visible que l'Inde venait de jeter le gant à l'Angleterre sur le terrain du commerce et de l'industrie et qu'elle venait de lever un étendard autrement terrible que celui des cipayes en 1857. Elle s'affirmait puissante, pleine d'énergie, en présence de gens frappés de surprise, déjà vaincus par leur colère et leur jalousie. Le complot anglais, car il y a eu complot, était celui du silence autour de l'Exposition nationaliste hindoue, née fille des Congrès nationaux, organe énorme au service de la cause des revendications et qui braillait une *Marseillaise* autrement dangereuse que celle qui avait amené dans la rue une foule pour la chanter et une nuée de policiers pour disperser les chanteurs. Mais voilà que le vice-roi, qui ne pouvait se refuser à l'Exposition, qui devait étudier cette œuvre avant d'en rechercher la tendance, qui ne pouvait s'en écarter sans insulter les populations de l'Inde avait tué le complot, rompu le silence et voulait obliger la presse à parler d'elle à son occasion. La presse anglaise tint bon, ne dit rien ou presque rien, mais l'Exposition avait pour elle la presse hindoue, l'activité de ses organisateurs, l'enthousiasme de tous les membres du parti national.

On blâmait partout le vice-roi, quand j'étais à Calcutta, d'avoir été visiter une exposition dont les produits anglais étaient exclus, et pourtant il était bien naturel que les natifs s'isolassent un instant pour démontrer leurs progrès dans le commerce et dans l'industrie ; démonstration qu'ils n'eussent pu aussi bien

faire si leurs produits avaient été mêlés à ceux des Anglais. C'est, dit-on, ce que répondait, ce que disait le vice-roi, mais en vain, car personne, parmi les Anglais, les commerçants surtout, ne se rendait à cette manière de voir.

Quand j'ai quitté Calcutta, les Hindous du parti national, de la *Société des volontaires nationaux*, parlaient de boycotter toutes les marchandises anglaises, européennes, américaines et japonaises et disaient que la campagne prohibitionniste était commencée. On contait qu'un riche industriel hindou, que d'autres hommes riches avaient versé des sommes importantes à la caisse de la société pour cet objet. Les Anglais étaient furieux, menaçaient. Mais que pouvaient-ils dire, eux dont les femmes boycottent, depuis un siècle, les bijoux hindous, les étoffes hindoues et qui ont excommunié celles d'entre elles qui s'en ornaient ou qui s'en faisaient des costumes!

Une autre question était à l'ordre du jour depuis dix-huit mois, celle de la division de la province du Bengale en deux provinces. Le gouvernement a divisé ce vaste territoire en septembre 1905 afin d'en rendre l'administration plus facile et aussi, disent les Bengalis, afin de briser la résistance que les anciens zémin্দars ou fermiers de l'impôt sous les nababs, devenus landlords, très puissants par la grâce mal éclairée des Anglais, opposent à certaines réformes.

Ceux-ci ont compris la conséquence de la mesure qui, en rendant leurs intérêts rivaux, briserait leur entente et l'affaiblirait; ils ont usé de leur influence, de leur puissance; ils ont employé leurs capitaux à fomenter une certaine émotion dans la population qui se croit opprimée parce qu'on ne respecte pas l'ancienne unité territoriale. On dit que les agitateurs préparent quelque chose; un Anglais parlait, devant moi, de mouvements qu'il faudrait réprimer bientôt *manu militari* et, plus de dix noms d'agitateurs me furent donnés par un autre Anglais qui paraissait très au courant des choses hindoues, non en ami, mais en adversaire féroce et furieux. — « Monsieur, me disait-il, nous oublions trop que l'année 1907 est le cinquantième anniversaire de la révolte des cipayes, de l'année qui a failli voir jeter à la mer tout ce qui était anglais, et les Hindous, les mahométans, qui paraissent être avec nous en ce moment aussi bien que les Bengalis, ne l'oublient pas assez. Si vous lisez les journaux des natifs, qui sont des organes révolutionnaires, vous lirez entre les lignes qu'ils s'en souviennent très bien et qu'ils jugent encore possible aujourd'hui une pareille insurrection. Ce qui nous sauve aujourd'hui, c'est qu'ils ne peuvent s'entendre entre mahométans et hindous et que notre gouvernement sait assez bien attiser leur inimitié et la haine qu'ils ont réciproquement les uns pour les autres. — Mais, croyez-moi, c'est être sauvés aujourd'hui pour être mieux égorgés demain; ou bien, alors, il faudra verser du sang et massacrer comme en 1857 et 1858 ».

Il y a encore bien d'autres griefs que formulent les babous et les lettrés hindous, les musulmans, les brahmes, mais je ne puis ici les rapporter tous.

Ce que j'ai dit suffit d'ailleurs à montrer quelle est actuellement la situation politique et quel est l'état de la domination anglaise aux Indes.

Je suis convaincu qu'il se prépare quelque chose (1). J'ai constaté du mécontentement dans tout le nord, depuis Ahmedabad jusqu'à Calcutta ; à Delhi cela m'a paru très visible ; à Lâcknau, j'ai remarqué une hostilité réelle et ici, à Calcutta, je trouve un état d'esprit vraiment alarmant. On dirait que les Anglais ne voient rien ; en fait, ils voient, ils savent, mais le danger leur paraît plus éloigné qu'à moi. Quelques conversations que j'ai eues avec eux me l'ont démontré. « Avant cent ans, vous ne serez plus ici », disais-je à l'un d'eux, qui est un très gros personnage. Et ce gros personnage me répondait : « Avant 50 ans ». A mon observation : « C'est regrettable, parce que les Indiens sont encore incapables de se gouverner, d'échapper aux dangers de toutes sortes qui naîtront d'eux-mêmes, le jour où ils seront les maîtres », ce gros personnage répond : « Oui, parce qu'ils retomberont sous le joug des radjas, des nababs que nous avons ménagés, et les mahométans, les mahrattes, les seuls qui sont organisés, qui sont énergiques, seront de nouveau les maîtres de l'Inde. Ce sera regrettable, mais qui sait si, dans cinquante ans, l'Inde n'aura pas plus changé qu'au cours des 50 dernières années. » Voilà l'état d'âme d'un Anglais, personnage important dans le gouvernement. De fait, vis-à-vis de ces ennemis de l'ordre de choses actuel, qui les menacent d'une expulsion légale mais complète, les Anglais se montrent d'un libéralisme que nous n'aurions pas certainement en Indo-Chine si de pareils faits s'y passaient (2). Ils tolèrent les congrès nationaux que dirigent les babous, véritables congrès révolutionnaires qui se tiennent dans la limite légale, mais où les orateurs se laissent parfois entraîner à dire des choses que nous ne laisserions pas dire autour de nous ; ils laissent publier et vendre jusque dans les gares, jusque sur le quai des gares, des brochures qui font connaître les revendications des congrès nationaux où le cri des précurseurs est *l'Inde aux Hindous !* Ils laissent paraître des journaux indigènes où le régime anglais est discuté, attaqué, conspué. Ils laissent fonder, par les natifs, des imprimeries qui ont des machines de guerre et des librairies qui sont des propagandistes très actives.

Des réunions publiques se tiennent sans que jamais les organisateurs, les orateurs, quoi qu'ils aient dit, soient poursuivis ou punis de peines administratives. Le code de l'indigénat n'existe pas aux Indes.

En retour, ils ne tolèrent pas le trouble dans la rue, les manifestations sur les places publiques et les hymnes révolutionnaires chantés en bande. Il y a

(1) Ceci était écrit en mars 1907, un mois avant les événements qui ont désolé le pays en avril et en mai.

(2) Je dois revenir sur cette opinion. Depuis le mois de mai 1907, leur libéralisme imprévoyant a fait place à une politique d'oppression,

quelques temps, des congressistes ont formé un cortège et ont entonné la *Marseillaise des Hindous* ; la police est lourdement tombée sur le cortège et l'a dispersé *manu militari*.

C'est le seul manquement aux usages et coutumes anglais que se permet l'Angleterre aux Indes. Quand elle est provoquée, elle agit durement parce qu'elle est en pays conquis et que, dit-on, « toutes les lois de la métropole ne peuvent pas être appliquées dans un état de domination par la force ». Ils considèrent un cortège avec chants menaçants comme un commencement de rébellion et la police le disperse. Elle n'emploierait les armes à feu que s'il y avait prise d'armes.

« Je crois bien que nous sommes à la fin de notre mission aux Indes, m'avouait un Anglais, mais je crois que les nations d'Europe qui se sont établies en Extrême-Orient sont aussi au bout de la leur et elles n'en ont pas pour longtemps : l'Angleterre leur survivra peut-être en Asie. En tous cas, notre durée ici est subordonnée à une entente générale des nations intéressées, car tous les événements d'Europe, toutes les revendications des masses qui s'agitent partout, ont ici une répercussion qu'ils n'avaient pas autrefois. La guerre russo-japonaise, les défaites des Russes par une nation jeune a changé la condition morale des européens en Asie et menace leur situation matérielle ».

Je m'empressai de faire observer à mon compagnon que, par la faute de l'Angleterre, la condition des nations en Europe a été changée en 1870 et que c'est encore par sa faute qu'elle est compromise en Extrême-Orient aujourd'hui. Il me répond : « Vous avez raison dans les deux cas, mais reconnaissez que nous ne pouvions pas supposer, en 1870, que l'Allemagne deviendrait un danger européen, une sorte de cauchemar pour l'Europe, et que la pensée ne pouvait pas nous venir que la défaite des Russes, que nous désirions, aurait quelque répercussion aux Indes. »

Je fais remarquer que la politique de l'Angleterre est caractérisée par son égoïsme parfait.

L'Anglais ne me cache pas sa manière de penser : « C'est vrai, mais les nations ne durent que par l'égoïsme absolu. Ce n'est pas parce qu'elle était plus vertueuse, comme on l'entend dans les livres de morale, que la race blanche a jusqu'à présent vaincu les autres races ; c'est parce qu'elle avait la force brutale, la volonté qui est aussi une force, la persévérance qui en est une autre et c'est parce qu'elle avait les dents plus longues, un appétit plus large et des vices plus nombreux. »

J'ajoute : « Alors c'est parce que l'Angleterre n'est pas une nation morale, en politique s'entend, qu'elle a conquis une si grande partie du monde ? » —

« Oui » me répond mon compagnon. Et il termine : « Deux petits princes ont grandiosément réussi en Europe. C'est, en Allemagne, l'Electeur de Brandebourg qui devint prince, de prince, roi, par une succession d'intrigues et, par la

grâce au rôle du suzerain, puis, de roi, empereur après avoir trompé l'Empereur lors de l'affaire de Schlewig-Holstein, l'avoir battu à Sadova et vous avoir vaincus en 1870. C'est, en Italie, la famille de Savoie qui, de ducale devint princière, de princière, royale. Elle règne aujourd'hui à Rome. De ces deux familles on disait jadis : « Méfiez-vous des promesses du roi de Prusse » et « méfiez-vous de la foi savoyarde ». Ce n'est certes pas par la vertu que ces deux familles ont grandi. Les Hohenzollern, s'ils avaient été reconnaissants envers l'empereur d'Autriche et dévoués à leur suzerain, ne seraient pas empereurs aujourd'hui et l'Allemagne ne serait pas unifiée sous leur sceptre ; le duc de Savoie, s'il avait été reconnaissant envers votre pays qui l'a fait roi d'Italie, eût été vaincu en 1870 et l'Italie ne serait pas aujourd'hui la grande nation qu'elle est. »

X

CHANDERNAGOR

Chandernagor, le 15 mars,

La station de Chandernagor en bordure de nos limites à 5 kilomètres de la ville. — Un chauvin métis. — L'hôtel de France. — Un artiste français en déconfiture. — Les dimanches à Chandernagor. — On voudrait en faire un petit Monte-Carlo. — Ce qui nous perd, nous, français, c'est notre vertu. — Le comte de Chandernagor, sa donation — Le square Dupleix, l'hôpital, — L'école des religieuses. — Un événement inouï : la grêle, la foudre. — La loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Le collège, 400 élèves. — 1600 affaires, civiles, criminelles ou correctionnelles à Chandernagor. — La question du jute. — La ville indigène, — Randel et son église portugaise. — Des métis de Chandernagor qui vont se marier sur le territoire anglais. — Dîner chez l'administrateur. — La maîtresse de l'hôtel. — Le livre d'or de l'hôtel. — Départ pour Calcutta, mon émotion.

Ne pas aller à Chandernagor quand on est à Calcutta et qu'on est français est un crime aussi grand que celui de ne pas aller visiter Pondichéry quand on est à Madras. Ces noms, Pondichéry, Chandernagor sonnent dans la tête ; tout petit, à l'école, on les a entendus ; devenu grand, on les a retenus parce qu'ils sont sonores et parce qu'autour d'eux se groupent d'autres noms, des noms d'hommes qui flottent dans le souvenir, avec des bruits de bataille et des échos de pillages connus et d'infamies restées impunies.

Arrivé le 13 à Calcutta j'étais à Chandernagor, le « royaume de la Lune », le 14 au matin. La station de Chandernagor n'est pas tout à fait à 3½ kilomètres de la station d'Howrah (Calcutta) sur la grande ligne de Calcutta à Kalka par Delhi, celle par laquelle je suis venu. Je suis parti à 7 heures, j'étais à Chandernagor, — qui est la quatrième station, quand on prend le rapide et la douzième quand on prend l'omnibus, — à 8 heures. Le billet d'aller et retour coûte 5 francs 10. Mais quand on est à la gare, on n'est pas à la ville, située à environ trois kilomètres plus loin. Il faut prendre un *malabar*, c'est-à-dire une de ces affreuses boîtes carrées montée sur quatre roues qu'on trouve aussi en Cochinchine et qui font le désespoir des étrangers. Cette course est, dit-on, largement payée, quand on donne huit annas au cocher. Il est heureux, il paraît que beaucoup ne lui donnent pas autant.

On n'a pas fait quarante mètres hors de la station, qu'on est en territoire français, *chez soi*, me dit un vieux descendant des héros d'autrefois. Il est très fier de son *chez soi*, de fouler un sol qu'il dit arrosé du sang de ses ancêtres. Sur mon observation qu'il est regrettable que la gare ne soit pas en plein territoire français, tout près de la ville, il me regarde et dit : « Voilà, on n'a pas pu s'entendre avec eux ; ils voulaient trop, nous ne voulions pas assez et, pour nous être

désagréables *ils* ont construit la gare en bordure de notre frontière. Je me demande comment *ils n'ont pas osé* la construire plus loin ». — Ne pensez-vous pas, lui dis-je, qu'on aurait pu faire des sacrifices pour n'avoir pas trois ou quatre kilomètres à faire en voiture pour aller de la station à la ville. — Il bondit : « Des sacrifices, mais nous en avons assez fait en 1763. Nous ne faisons que cela, des sacrifices ». Mon bonhomme est irréductible. « Vous savez, me dit-il, moi, je *les* ai dans le nez ». Sa peau, très brune, de métis devient plus noire. C'est un chaud patriote, et, je crois, un gaillard les jours d'élection. Il ajoute « et je ne vais jamais à Calcutta, je ne sors pas des limites. Je reste dans le fort ». Où est le fort ? C'est une manière de parler de jadis, car il n'y a plus de fort fortifiant à Chandernagor et plus de murailles. On dit qu'il y a des limites, mais il faut bien connaître le pays et ne pas s'égarer en territoire anglais quand on chasse la bécassine, car il y a des enclaves anglaises, des îlots anglais en plein territoire français. C'est à ce point que nous payons près de 800 roupies aux Anglais pour que leurs agents ne viennent pas percevoir l'impôt des îlots par-dessus nos champs et nos jardins ». C'est ce que m'explique mon métis et ce qu'il qualifie de « honte nationale » et de « toupet » ; la honte est pour nous, le toupet pour eux. Il me parle de Dupleix, de Lally-Tollendal, de Bussy, des traîtres, sans nommer personne, et de M. Carnot assassiné, de Félix Faure empoisonné, de M. Casimir-Périer auquel on a fait peur, de M. Loubet qui n'a pas osé se représenter, des anarchistes et des unifiés, des catholiques et des inventaires, puis d'« eux qui rigolent sans jamais rire franc ».

Je descends à l'hôtel de France qui était autrefois la succursale de la maison Gallois de Calcutta. Il appartient aujourd'hui à une dame française qui possède une maison de confection à Calcutta mais qui revient tous les soirs dîner et coucher à Chandernagor. L'hôtel est dirigé par un *manager* également français aidé d'une *aya* de Pondichéry qui parle très bien notre langue avec un accent créole ravissant. Je me suis trouvé là comme chez moi, parce qu'on m'y a reçu comme un compatriote et qu'on m'y a servi de la bonne cuisine française. L'hôtel est bien situé, à quatre minutes du gouvernement, face au fleuve ; la chambre qu'on m'a donnée mesurait au moins 64 mètres carrés et possédait un lit immense, placé bien au milieu. Pour donner une idée du bon marché de la vie à Chandernagor : j'ai payé pour mon repas du matin, 2 roupies, c'est-à-dire 3 fr. 50, et pour ma chambre et le petit déjeuner du matin 3 roupies 10 soit 5 fr. 50, en tout 8 fr. 90.

J'ai trouvé à cet hôtel un artiste français tombé en déconfiture à Calcutta et qui, par économie, était venu se réfugier à Chandernagor. On le traitait en ami, en compatriote pauvre : « Je ne paye ici que 2 roupies par jour, me disait-il, et je suis logé, nourri et aimé. J'ai un peu honte de ne pas payer davantage, mais que voulez-vous ? Je n'ai que deux leçons par semaine et je ne gagne en ce moment que 20 roupies. J'ai bien un peu d'argent, mais j'en aurai besoin pour rentrer en France ».

Les voyageurs sont rares à Chandernagor. Heureusement, la ville est devenue un but de promenade pour les gens de Calcutta. On y vient le samedi par le chemin de fer, par le fleuve ou par la route, en automobile, et on y reste toute la journée du dimanche. Les Anglais de l'usine de jute de la ville, ceux des trois usines établies de l'autre côté de l'Hougly, accourent à l'hôtel et alors, en deux jours, les recettes sont assez fortes pour couvrir tous les frais de l'hôtelier et lui assurer un bénéfice convenable « Ah! monsieur, me disait un petit personnage de la localité, si la France voulait faire de Chandernagor un petit Monte-Carlo, il coulerait de l'or ici et les Anglais feraient une tête à faire rire le buste de Dupleix qui est dans le jardin public. Tout leur argent viendrait ici et nous aurions des jeux, un palais, avec des salons, des jardins merveilleux, des cabinets particuliers, des chambres à 10 roupies par nuit. Mais, savez-vous ce qui nous perd nous autres Français? non, eh bien! c'est notre vertu. Nous sommes trop vertueux. Ah! monsieur si Chandernagor était un petit Monte-Carlo, l'or courrait les rues, mais nous sommes trop bêtes, trop vertueux, trop vertueux pour être malins, monsieur, et les Anglais se f..... de nous ».

L'hôtel du gouverneur, l'école des filles qui est tenue par des religieuses, les deux hôtels sont situés sur le quai; l'Eglise catholique, construite il y a vingt ans, est située au bout d'une rue qui conduit au quai. La maison de M^{lle} Courgeon qui habite la France et qui ne vient que très rarement à Chandernagor est également située sur le quai. Son père qui se disait comte et radja de Chandernagor, quand il venait à Paris, a donné à la ville la maison, les dépendances et la chapelle des religieuses, sous la condition formelle qu'elles serviraient à une école de filles dirigée par des sœurs. Une plaque, posée au-dessus de la principale porte de l'immeuble, rappelle le nom du bienfaiteur et les conditions de la donation.

Un square, créé par un administrateur, il y a quelques années, et dans lequel se trouve le buste de Dupleix, sur une petite colonne, est en face du presbytère, de l'autre côté de la rue qui conduit à l'Eglise. Il est mal entretenu, presque abandonné. Le collège, qui compte 400 élèves, est à deux pas et ouvre sur la route de Bénarès, parallèle au quai. L'hôpital est plus loin; il appartient au bureau de bienfaisance de la ville; il m'a paru assez bien compris, autour d'une sorte de *patio* central, bien qu'il soit une ancienne maison particulière aménagée en hôpital. Il est tenu par quatre ou cinq religieuses.

L'Ecole des religieuses de St Joseph de Cluny, quand j'y suis allé, était dévastée; les vitres étaient cassées. La supérieure, — une pauvre petite religieuse qui est là depuis dix-huit ans, avec seize autres sœurs et 150 enfants, dont 25 orphelins, — me raconte que la grêle a tout brisé, il y a deux jours, les vitres des salles, les vitraux de la fenêtre de la chapelle, au-dessus du portail et que la foudre, tombée sur cette chapelle, est entrée par un trou qu'elle me montre, a brûlé la tribune, complètement détruit une armoire, brisé une autre, avant d'éclater sous la voûte, qui est effectivement toute noire. Les grêlons, me

dit-elle, étaient aussi gros que des noix. (L'administrateur me disait quelques instants après qu'y en avait encore une certaine épaisseur sur la rue à 8 heures, le lendemain matin 13 mars). Elle me dit sa frayeur, celle de ses sœurs puis, tout d'un coup, me parle de la France, de la persécution religieuse, de la terreur qui règne, de la guerre civile qui est peut être commencée. Je la rassure de mon mieux ; je lui dis que tout est très calme en France, qu'il n'y règne aucune terreur, qu'il n'y a pas de guerre civile à craindre, que tout s'arrangera et qu'on finira par trouver que la séparation des Eglises et de l'Etat est une bonne chose. « Ah ! pourvu qu'on ne se batte pas en France ! » me dit la petite religieuse..... puis elle s'arrête. Et je la laisse toussant un peu, pauvre petit être de toi, qu'un grêlon pourrait tuer tant elle est faible, et qui mourra loin de la France, sans se plaindre, sans rien regretter, pleine d'espérance, heureuse d'avoir fait pour les pauvresses abandonnées ce qu'elle appelle quelques petits actes de charité.

Le collège compte 400 élèves repartis en huit classes. Il est dirigé par un directeur bordelais qui ne paraît pas très satisfait de ses élèves. Peu apprennent le français, parce que Chandernagor est en plein pays anglais, et que le français, croient-ils, ne leur servirait guère. Cependant, je puis causer avec quelques-uns. Le directeur m'apprend que l'inspecteur de l'Enseignement de Calcutta, qui est venu visiter l'école il y a quelque temps, et le gouverneur général de l'Inde anglaise vont autoriser la langue française dans les examens d'accession aux écoles secondaires du territoire anglais. Aujourd'hui, notre langue est acceptée dans les examens d'accession aux cours supérieurs, seulement. M. le directeur du Collège est fermement convaincu que la partie est gagnée ; « alors, dit-il, nous aurons des élèves qui désiront apprendre le français parcequ'ils auront intérêt à le savoir ». Je profite de l'occasion pour lui rappeler que c'est aux Parsis que nous devons d'avoir fait accepter la langue française aux examens d'accession aux cours supérieurs à Bombay.

Les fonctionnaires d'origine française sont peu nombreux : l'administrateur, le procureur de la République, le président du tribunal, le greffier, 9 professeurs à l'Ecole de Droit, un médecin major, un pharmacien major, un proposé au Trésor, un directeur de collège, trois agents des Travaux publics, et c'est tout. J'ajouterais volontiers c'est assez.

Le procureur de la République m'annonce qu'il doit connaître par an de 1.600 affaires, parce que tous les gredins du territoire anglais viennent se réfugier sur celui de Chandernagor et y commettent mille méfaits. « C'est, dit-il, un gros désagrément pour nous et un gros ennui pour les Anglais dont la juridiction s'arrête à nos limites ».

« Le territoire de Chandernagor, me dit l'administrateur, compte 940 hectares de superficie totale, un point à peine visible dans l'immensité de l'Inde anglaise ; il est habité par 24.840 personnes et administré par l'administrateur assisté d'un

conseil local de dix membres : le président, le secrétaire, quatre membres nommés par les français d'origine ou indigènes qui ont renoncé à leur statut et quatre membres nommés par les natifs. En fait, comme l'administrateur n'a pas de budget et que la ville de Chandernagor a un conseil municipal, l'administrateur n'est pas ce qu'il devrait être. Le budget de la ville est de 45.532 roupies c'est-à-dire, à 1 fr. 66 la roupie, de 75.130 francs environ.

La politique a tout désuni ici, c'est à ce point que le club européen où sont admis les Français et les Anglais est à peu près déserté ; les dernières élections ont jeté la zizanie parmi les Français.

On trouve, sur le territoire de Chandernagor, une usine de jute fondée avec des capitaux français et anglais ; son directeur est Français et son siège est à Paris, avenue de l'Opéra. Il est évident que cette usine a été créée sur notre territoire afin de tirer avantage de sa situation pour écouler sa production en France et dans nos colonies, sans acquitter nos droits de douane. Mais la France et nos colonies n'ont pas voulu s'ouvrir devant les produits manufacturés de Chandernagor, sous prétexte que le territoire ne possède pas de jute ; cependant les manufactures de coton de Pondichéry jouissent de la franchise bien que tout le coton manipulé à Pondichéry provienne du territoire anglais. L'usine avait pris l'engagement de construire un tramway traversant le territoire si on accordait les avantages qu'elle demandait ; on ne les lui a cependant pas accordés. Il en résulte, me dit-on, que ce sont les Juifs de Calcutta qui achètent à Chandernagor les sacs dont nous avons besoin en Indochine pour nos paddys et nos riz ; ces Juifs les exportent à Singapour, qui en est devenu le grand marché, et l'Indochine va les y acheter, à des prix beaucoup plus élevés que s'ils étaient achetés à Chandernagor. Aujourd'hui, cette colonie française demande que l'Indochine frappe d'un certain droit les sacs de jute ou le jute provenant des colonies étrangères à la France et la Compagnie des Messageries-Maritimes offre de transporter, de Chandernagor à Saigon et à Hanoi, à des prix de fret aussi bas que possible, tous les sacs provenant de Chandernagor qu'on lui confiera. Il me semble qu'il y a quelque chose à faire en ce sens pour les produits de nos colonies transportées sous pavillon français. Ce serait à la fois ouvrir une nouvelle ressource au budget général, assurer une nouvelle recette à la Compagnie des Messageries-Maritimes, donner aux cultivateurs indochinois les sacs à meilleur marché que ceux de Singapour et aider Chandernagor.

Je visite, avec l'administrateur et le docteur, la ville indigène qui est au-dessus de la ville blanche, puis, nous franchissons la petite rivière qui sépare les deux territoires et nous voici à Hougly, près de l'église de Bandel qui fut, dit-on, construite par les Portugais, en 1599.

Si les Portugais n'avaient pas été contrariés par les Hollandais et par les Anglais, ils auraient couvert d'églises l'Inde tout entière. Peut être aussi, à cause

de leur intolérance, de l'inquisition qu'ils avaient établie sur plusieurs des côtes, eussent-ils été chassés de partout par les Indiens.

Un cloître intéressant est près de l'Eglise, nous y promenons un instant et nous y rencontrons des gens de Chandernagor, des métis, qui viennent s'y marier catholiquement afin d'éviter le mariage civil.

On nous montre une vieille pièce de bois solidement encastrée dans la muraille; il paraît qu'elle provient du premier vaisseau portugais qui a abordé à Hougly, avant que les Anglais n'obtinsent du Grand-Moghol de s'y établir. Enfin, nous rentrons pour visiter l'hôpital dont j'ai parlé plus haut et me voici chez l'administrateur, mon jeune collègue. Madame Ponge est gracieuse et charmante, son dîner est bien servi, à la française, et sa conversation est encore plus française que son dîner. Je passe une excellente soirée avec elle et le « gouverneur », puis je me retire à dix heures pour regagner mon hôtel, car je veux repartir pour Calcutta par le train le plus matinal.

Dès mon arrivée, viennent à moi avec empressement la maîtresse d'hôtel, le *manager*, le jeune artiste et nous causons. On m'apporte le livre des passagers dont on est content d'avoir un autographe et la signature. Je le feuillette et j'y trouve quelques mots sur la bonne chère qu'on fait à l'hôtel, etc., sous la signature d'un personnage que je ne veux pas nommer. — « Après deux jours, il connaissait mieux le pays que nous, me disait-on, et, en imagination, il avait tout réformé, tout changé à la fin de la soirée. — Il était venu pour poser sa candidature, ajoutait un autre; s'il l'avait fait, il n'aurait pas eu dix voix à Chandernagor. » J'écris quelques lignes sur la satisfaction que j'ai de retrouver ce personnage que je ne nomme pas, et je signe.

Chandernagor est une ville morte. Ses rues sont vides de passants, son commerce est nul, son industrie ne comporte que la seule usine de jute. Ajoutez que la colonie française y est triste, et que la politique la trouble sans cesse. Et pourtant, quand je la quitte, au matin, emporté par le malabar qui roule à travers les rues qui ont gardé quelque chose de ce qu'elles étaient autrefois, qui rappellent un peu celles de certaines petites villes en France, je me sens ému. Serait-ce donc qu'on retrouve un peu de la patrie dans les coins du monde où des Français ont espéré, combattu, souffert, vécu? Serait-ce donc qu'il reste quelque chose d'eux dans l'ambiance des choses qu'ils ont vues et que nous voyons encore, dans ce fleuve dont ils regardaient couler les eaux fuyantes il y a 150 ans, ces choses que je vois à mon tour entre une petite bande de rive française et toute la rive gauche qui est anglaise? Je ne sais, mais je suis ému et dans ma tête passent des dates, des noms qui furent vibrants et des souvenirs poignants de crimes, d'abandons, de lâchetés, de traités honteux signés pour toujours, de ces traités qui terminent à tout jamais les choses et qui vous laissent au cœur une blessure et au front une roseur de honte.

XI

KALI-KUTA

Les différences d'heure aux Indes. -- Les pèlerins de l'Houghli. -- Les faiseurs de statuettes. -- Les marchands. -- Le temple de Kâli. -- Les sacrifices sanguinaires. -- Le temple du Lingaou. -- Les fakirs. -- La peste. -- La fécondité des femmes.

Calcutta 15 mars 1927.

Je quitte Chandernagor à 8 heures 12 minutes, en compagnie du jeune musicien qui va donner sa leçon et nous arrivons à Calcutta à 9 h. 38. — « Comment, dis-je à mon compagnon, nous avons mis une heure et demie pour venir de Chandernagor ! — Mais non ! mais non, l'heure de Chandernagor est en retard de 24 minutes sur celle de Bombay, ainsi le veulent les décisions sages de je ne sais quelle académie. Pour les gens de Chandernagor, nous sommes partis à 8 heures 12, pour ceux de Calcutta nous sommes partis à 8 heures 36. L'heure change aux Indes à chaque instant. A Karachi il y a 52 minutes de différence entre l'heure de la ville et celle du Railway qui est en avance ; 23 à Lahore, 13 à Delhi, 10 à Agra, 7 minutes à Allahabad ; à Calcutta la différence est plus grande, 33 minutes. Ah ! c'est très pratique quand on voyage ! On n'est jamais à l'heure de sa montre nulle part ».

Nous prenons une victoria et nous voici sur le fameux pont de bateaux qui traverse l'Houghli. Nous nous arrêtons pour voir l'ouvrage et surtout la foule qui est au pied du pont, sur la rive droite, à notre gauche, à Kâli-Kuta (temple de Kâli). C'est cet endroit qui a donné son nom à la grande ville de 900.000 habitants que les Anglais ont créée et qui, malgré eux, se trouve être sous le vocable de la plus terrible des déesses hindoues.

L'Houghli, parce qu'il est un bras du Gange, est une rivière sacrée, un lieu de pèlerinage très fréquenté par les hindous pieux. On y vient de très loin et beaucoup, parce que Calcutta attire autant la foule que l'Houghli et qu'en venant à l'un on vient à l'autre. Au pied du pont, sur la rive droite, est le temple dont je viens de parler ; on y descend par une vingtaine de larges marches. Ce matin là, comme tous les jours probablement, le pont était couvert de monde. Une foule d'indiens, hommes, femmes, enfants, y grouillait silencieuse, respectueuse et, dans l'eau, il y avait des milliers de gens qui s'ablutionnaient, qui se lavaient et qui priaient. On est aussi dévot au milieu de la grande ville qu'est Calcutta qu'à Bénarès où tout est voué au Gange, où tout est préparé pour les pèlerins, en vue des foules pieuses. Mais ici les pèlerins ne sont pas assaillis par les marchands d'iconeries, de chapelets, comme à Bénarès, ni gardés par les Brahmes. De ce fait, c'est plus décent, plus grave et le culte est plus pur, ce ne sont plus les foules de Bénarès, exaltées et sottes comme à Lourdes. Ce sont des gens plus calmes, aussi pieux, mais plus distraits. C'est que Calcutta n'a rien d'une ville dévote. Elle n'a ni les 1.500 temples ni les 6.000 statues de dieux que possède

la ville sainte et qui, à chaque coin de rue, raniment la foi, chauffent les têtes, exaltent les idées et transportent les âmes. On fait ici ses libations pieuses avec conviction, on s'ablutionne dévotement selon les rites, on va s'exalter au temple de Kâli que je verrai tout à l'heure, mais il n'y a pas de dévotion dans l'ambiance des choses et la vie profane, les choses nouvelles européennes qu'on rencontre à chaque pas reprennent le pèlerin, détournent son attention et le conduisent au Muséum, au théâtre hindou. Alors les convictions dévotes sont oubliées. Sur les ghat on sent que ce n'est plus comme à Bénarès et que ce n'est plus comme à Lourdes; on comprend que ces foules sont dévotes mais que leur esprit n'est pas tout entier présent là où elles sont, qu'il est en bonne partie resté dans la rue, dans les parcs, dans le tramway à vapeur, dans le railway qui les a amenées, et qu'on pense, en se baignant, à cet énorme Calcutta, à cette ville anglaise, à ces masses de gens qu'on a rencontrées allant à leurs affaires. Cependant, c'est un étrange spectacle que celui de ces croyants venus de loin pour se purifier : hommes, femmes, enfants se déshabillent, s'enveloppent habilement dans un langouti quelconque, dans une cotonnade achetée exprès et si légère que les formes s'accusent, sous le ciel qui flambe et sans qu'on s'occupe d'elles, sans qu'un passant s'arrête sur le pont pour voir cette belle fille qui, bien faite, montre ses courbes gracieuses aux eaux qui les reflètent, sans que, sur les ghat, un jeune homme regarde cette jeune beauté qui sort de l'eau, l'étoffe plaquée aux flancs, et si fine et si transparente qu'on ne voit plus que la chair. Je me promène là, je regarde et je songe à ces états d'âmes, à ces sentiments très précis mais basés sur des légendes grossières et vagues, à ces croyances qui sont l'armature de ces foules sans conscience et qui les élèvent au-dessus d'elles, les grandissent dans l'erreur, mais les grandissent tout de même. Et cela grouille devant moi, noir, brun, gris et parfois nuancé d'or. C'est, pour voir l'eau sacrée qui coule, le soleil qui monte dans le ciel ou qui se couche, des yeux immenses, noirs, profonds, et c'est encore, pour prier, des bouches parfois horribles, souvent jolies, un peu sensuelles et, pour marquer le plaisir, des traits gracieux, des sourires qui rident ces couleurs trop sombres. Pèlerins, pèlerines, jeunes, vieux, filles et garçons, enfants dont le sexe n'a pas parlé, vieilles dont le sexe ne parle plus, ils sont tous là presque nus mais chastes, sans pensers de plaisir, sans souvenir des joies passées et sans désirs. Sur eux passe comme une brise de sentiments doux, incertains, noyés dans des flots de sensations pieuses pendant qu'ils accomplissent gravement les rites anciens et qu'à l'ombre de ce grand pont, jeté sur la Ganga sainte par des conquérants irrespectueux, ils purifient et leur corps et leur esprit. Leurs nudités sont muettes et les regards pour les voir sont éteints. Et pourtant, des visages se tournent vers le tablier du pont, des yeux de baigneurs et de baigneuses regardent les passants ! Décidément, la rue, la ville trop grande, la foule trop affairée qui passe sur les ponts, les voitures qui roulent, toutes ces choses sont trop près des

pèlerins et les détournent de leurs devoirs pieux. Je le répète, il n'en était pas ainsi à Bénarès.

Au sud ouest de la ville, bien au-delà du fort William, est un ancien lit de la Ganga, c'est le Tolly-Nullah, rivière sacrée où les pèlerins, avant de s'aller baigner dans l'Hougli, viennent se purifier au Kâlî-ghat. C'est là que sont les temples de Kâlî-Dourga, la terrible épouse de Shiva, la déesse des batailles et des massacres, la terrible déité femelle qui veut des larmes et du sang, qui tue, viole, incendie, détruit. C'est là qu'elle trône, toute noire avec des yeux de nacre blanche au centre desquels brillent des saphirs taillés à facettes qui jettent des éclairs. Ses bras multiples sont armés des armes de la destruction, sa main droite, la plus haute, brandit un sabre dégouttant de sang humain, sa main gauche tient par les cheveux une tête d'homme fraîchement coupée. Elle est la terreur, la désolation, le massacre et l'épouvante. Nous allons à son temple, malgré notre cocher qui croyait n'avoir qu'une course à faire et que voilà pris pour au moins deux heures. Il est furieux, voudrait nous frapper, mais à un signe que j'adresse à un policier, il fait contre fortune bon cœur et suit le tramway qui nous précède au même faubourg. Nous suivons d'abord la grande et large rue de Chowringhée, qui longe la ville sur notre gauche et l'ancien marais du fort William, maintenant un parc, où sont une dizaine de personnages en marbre. Voici la cathédrale Saint Paul que nous laissons sur notre droite et, tout à bas, le collège de la Martinière, la répétition du collège de Luckhau. Enfin c'est la rue Peepulputtée qui est bordée de magasins, d'échoppes où sont fabriquées et vendues d'horribles petites statuettes en cuivre, en bois et surtout en terre cuite et mille autres objets non moins vilains : le portrait de la reine Victoria, celui du roi, de la nouvelle reine et de très mauvais chromos fabriqués en Allemagne, pour l'exportation, sur du fort papier qu'on dirait verni. Je vois des gens qui sculptent ou pétrissent des bras, des cuisses, des têtes, des trones qu'ils assemblent grossièrement et qu'ils mettent à sécher au soleil avant de les présenter au feu d'un petit four en briques ; d'autres les peignent avec un pinceau de très vives couleurs, les badigeonnent et d'autres encore les alignent pour que le passant les voie.

Les marchands appellent les chalants, offrent leurs marchandises, se disputent l'amateur. On sent qu'on est près d'un lieu de pèlerinage : j'ai déjà vu cela à Lourdes, à Saint Anne-d'Auray, à Bénarès et à Saragosse. Ce sont les marchands du temple : en France comme aux Indes, on les trouve jusque sous le portail sacré. C'est de ce portail, du parvis saint mais profané par eux, que Jésus de Nazareth, fils de Miriam, surpris de voir à Jérusalem ce qu'il n'avait pas vu en sa province, les chassait à coups de fouet. Ici ils sont chez eux et personne n'a jamais songé à les chasser des voies qui conduisent au sanctuaire ; ils sont de la maison. On ne trouvera pas dans la foule des provinciaux qui vont au temple, un Jésus pour les chasser du lieu saint.

Voici le temple au bout d'une petite rue sale, puante où l'odeur du sang se mêle à l'odeur des murs qui pourrissent. Il fait sec dehors, ici il fait humide et cela sent l'abattoir et l'étable. On vient à nous et les faces des soudras qui nous prient d'approcher sont aimables ; ils flairent un bakelich sérieux et, obéissant, nous conduisent. Il y a justement là deux pores, trois moutons, deux chèvres, ornés de guirlandes jaunes, et, entre les interstices des dalles, il y a des taches rouges. À côté d'une grande salle, derrière laquelle est le temple de la déesse sanguinaire aux cheveux épars, aux yeux fixes et au collier de crânes humains, qui foule parfois le corps de son mari, le pied droit sur le sexe, le pied gauche sur le cœur, il y a un poteau. Notre guide nous le montre et nous fait voir aussi les animaux dont on va trancher la tête. Mais l'heure n'est pas venue et les pauvres bêtes qui ne savent pas dans quelle intention pieuse on les a menées dans ce lieu où il n'y a pas d'herbe, où leur sabot frappe des dalles de pierre, nous regardent sans inquiétude. Des mains qui sont douces les caressent et flattent ces cous qui tout à l'heure seront tranchés. Là-bas, un Ganesha de pierre nous regarde fixement. Nous attendons, curieux de voir cette chose hideuse, l'égorgeage des bêtes offertes en sacrifice à la Dourga ; mais déjà écorchés, indisposés par cette odeur de bêtes, de bouses chaudes, de sang dont les murs sont imprégnés et des êtres humains dont le relent donne des nausées. Il y a bien ici 250 personnes, hommes, femmes, enfants, et nous sommes au centre, avec les soudras sacrificateurs qui nous expliquent qu'ils ne sont pas brahmes mais soudras, que les brahmes ne peuvent pas plus verser le sang que manger de la chair, et que leur loi les oblige à s'écarter des lieux où l'on tue. Je demande à l'un d'eux si on n'égorge plus d'êtres humains. Il me regarde, gravement, comme s'il voulait savoir ce que je pense en secret. Je lui dis en sanscrit ces mots qu'on m'a appris : « Ayez confiance par Brahma, par Shiva, par Vishnou » et j'ajoute, après une pose : « par Dourga ». Alors il me répond : « Non plus ici, mais ailleurs... peut-être... Je ne sais pas. Ici on égorge des animaux. Dourga ne s'en plaint pas, mais elle regrette les temps passés ». Je lui dis : « Et vous » ? Il me regarde, hésite et me réponds : « Moi aussi ». Puis il nous passe autour du cou une guirlande de fleurs jaunes et nous voici comme les chèvres et les pores du sacrifice.

L'heure est venue. Une chèvre bêle. On murmure je ne sais quoi, des mots sanscrits ; on l'attache au poteau, on place sa tête sur le billot. Un des sacrificateurs, en prononçant quelques paroles saintes, la purifie avec de l'eau de la Ganga qu'il verse sur son museau. La foule fait un pas, les corps se penchent pour mieux voir et des dents grincement derrière moi. Un mot pieux est dit et le couteau du sacrificateur s'abat sur le cou de la chèvre. La pauvre bête se rejette en arrière, car la tête n'est pas tranchée, puis elle tombe et le couteau l'achève. Un flot de sang a jailli, un petit ruisseau se forme et le corps est mis de côté. La tête de laquelle il pleut du sang est portée à Dourga. Il y a comme

un frémissement dans la foule ; des hommes, des femmes s'avancent et trempent leurs pieds dans le sang chaud. C'est le tour d'un chevreau ; il crie, il hurle terriblement. Sa tête tombe à terre plus vite que celle de la chèvre et son sang se mêle à l'autre ; le ruisseau s'élargit, coule jusqu'à nos pieds. La foule derrière moi, émue, crie, s'incline, les mains jointes à la hauteur du front, salue. Qui, le chevreau ? Non, la Dourga qui se rassasie tout à côté, qui s'abreuve, qui dévore les victimes. Puis c'est le tour des autres bêtes.... La cour est pleine de sang, les bras des sacrificateurs sont roses ; de leurs doigts tombent des rubis en fusion et, de ce qui nous entoure, une odeur nauséabonde se dégage, s'étend, se répand partout, monte des dalles. La foule s'élance, nous dépasse, nous enserre, nous bouscule. Alors l'odeur des bouches humaines, de ces vêtements jamais lavés, des huiles dont les cheveux des femmes sont oints, des parfums allemands qu'on a répandus, des fleurs sauvages fortes émanations, nous étouffe comme un brouillard normand. Nous fuyons ; nos pieds, glissent dans le sang des victimes égorgées à Dourga-la-sanguinaire qui, maintenant, se repait et, sur la manche de mon veston blanc, je vois la trace rouge de trois doigts qui s'y sont posés ; je distingue les traits du *djala* qui est l'ensemble du réseau formé par les petits cercles ou les ovales ouverts qu'on aperçoit sous les doigts des pieds et des mains, quand on les regarde de près. Mon compagnon est aussi marqué de trois doigts. Est-ce donc le signe sacré des initiés qu'une main que nous n'avons pas vue a posé sur nous ? « Pour Brahma, pour Shiva, pour Vishnou, dis-je à mon compagnon, mais sortons de là » ! Nous sortons par une ruelle étroite, sordide, dont les murs en briques recouvertes d'un stuc qui s'effrite, s'écaille, verdit, et, parfois, mes yeux vont instinctivement à la manche de mon veston blanc pour voir la triple tache rouge. Je sens qu'on marche derrière moi, je me retourne ! c'est le soudras qui, tout à l'heure, nous a causé. Je regarde ses mains : elles sont rosées comme celles des écorcheurs dans les abattoirs de la Villette, quand ils les ont lavées, et, sous les ongles, il y a des arcs de cercles qui sont rouges. Il vient chercher son *bakchi*, peut-être ? Non, il veut nous conduire, nous guider au Kâli-Ghat qui est à 500 mètres environ de la ruelle fétide. Nous sommes, dans la grande rue, à mille lieues du temple. L'air est pur, le soleil est gai, la rue poussiéreuse est calme et cela sent bon. Il semble que nous avons fait un rêve, déjà tout s'estompe en nous, se fond dans un vague de crépuscule très sombre, et que ce rêve, ce cauchemar, est déjà loin. N'était cette triple tache sur mon bras, je serais heureux. Mon compagnon rit, mais cette tache rouge l'ennuie aussi.

Nous pénétrons dans un enclos, nous longeons une grille derrière laquelle ont lieu les crémations au-dessus de toutes petites fosses où sont placés les corps sur quelques morceaux de bois sec. Les unes sont noires de charbons gras, de cendres humides ; au-dessus de l'une d'elles, sur un bûcher qu'on va bientôt allumer est un corps, vêtu de cotonnade blanche dont j'aperçois les pieds noirs

à plante blanche et le visage qui est joli. C'est celui d'une jeune fille ou d'une jeune femme ; on nous dit qu'elle est morte de la peste.

Nous passons et nous faisons le tour d'un temple voué au lingam, au signe de la force procréatrice ; les ghats sont couverts de gens qui se baignent, et j'en vois d'autres qui viennent en tumulte de l'autre temple, avec quelque chose de brutal, de saccadé dans la démarche. Ils sont encore sous l'influence de l'horrible scène d'égorgement à laquelle nous avons assisté. Comme nous sortons, de l'autre côté de la grille en fer, nous trouvons un groupe de pèlerins qui saluent un *saniassi* ou fakir dont les cheveux sont si longs qu'ils traînent à terre. Il paraît ne voir personne et regarde fixement devant lui. Un peu plus loin, un autre groupe de vingt personnes se presse aux pieds de trois gueux et leur font des aumônes ; une femme qui les salue très bas leur jette un anneau d'or. Nous nous arrêtons un instant. L'un des *saniassis* me regarde ; son œil vague, tendre et dur tout à la fois, de vieux farceur qui a médité sur la bêtise humaine et sur les superstitions dont il vit et par lesquelles il est saint, son œil se fixe sur mes yeux, voit la triple tâche faite à mon bras et implore. Il est hideux, ignoble avec ses cheveux crasseux, emmêlés par le temps et l'ordure, avec son corps poudré de la cendre des bûchers ; il est méprisable dans son abjection voulue, dans sa pose hiératique et dans sa nudité presque absolue, malgré les chapelets pendus à son col. Il me dégoûte et cependant je lui donne 2 anas. Alors il détourne les yeux et sa vue se perd devant lui, vague, terne, imprécise. Je ne suis pas touché ; j'ai comme Lotti passé sous l'œil d'un fakir et cet œil ne m'a pas impressionné ; il m'a semblé celui d'un fourbe et d'un être ignoble. Les femmes s'inclinent devant ces hommes, et ceux-ci affectent de ne pas les voir, de ne pas même se douter qu'elles sont là, qu'elles saluent, qu'elles adorent les saints qu'elles croient qu'ils sont. Parties, ils ramassent la monnaie, les objets offerts et sont moins hiératiques. Ils sont odieux.

Nous laissons Kâli derrière nous et nous traversons des quartiers populaires, des rues sordides. Par trois fois, nous rencontrons des morts qu'on emporte rapidement. Notre cocher nous dit : « C'est la peste. » La peste ! depuis le commencement de l'année, jusqu'au 9 mars il est mort 174.921 personnes et chaque semaine le nombre des décès par la peste augmente d'un quart : 1^{re} semaine de février 24.247 ; 2^e semaine 32.709 ; 3^e semaine 41.667 (1). « Et ce sont des

(1) Voici les chiffres que m'apportent les journaux : du 10 au 16 mars, 49.440 décès constatés ; du 17 au 23 mars, 54.005 ; du 24 au 30 mars, 55.000 ; du 31 mars au 6 avril, 61.000 ; du 7 au 13 avril 75.000 décès ; soit 491 001 décès constatés depuis le 1^{er} janvier 1907. — Un journal indien parle de 82.000 décès au cours de la 7^e semaine de mai, dont 60.000 dans le Pundja. Enfin, un chiffre m'arrive au dernier moment : le 31 décembre, on comptait que le fléau avait tué 978.521 personnes depuis le 1^{er} janvier 1907.

chiffres de statistique, me dit un médecin, inexacts, car on ne sait pas tout, et que le recensement est impossible. Je sais bien que la peste ne sévit guère dans les campagnes, dans les petits villages où le recensement n'a pas lieu, malgré cela on y meurt parfois de la peste aussi. Et les vagabonds, les tribus qui courent l'Inde, qu'est-ce qui va y compter les victimes de la peste. L'année dernière, elle a tué plus d'un million et demi d'habitants, elle en tuera deux millions et demi cette année, parce que ça commence comme en 1904. Et il en est ainsi depuis dix ans. La peste nous a coûté dix millions d'habitants au moins. » Je demande : « Et les famines ? — Les famines plus de dix millions également. » J'insiste : « Alors vingt millions d'indous ont été emportés en dix ans par ces deux fléaux ? — Oui, au bas mot. Peut-être faut-il déduire de ce nombre, une masse de gens épuisés qui sont morts de la peste mais qui seraient mort d'autre chose sans la peste ; d'autre part il faut tenir compte des gens fatigués par la faim, épuisés par les privations que la peste trouve tout préparés et qu'elle tue. Le fléau aide le fléau et la mort passe, la gêne appelle la mort et la mort vient rapide. Mais l'Inde est surpeuplée, sa population a triplé depuis 150 ans. Il n'y a pas de pays où les femmes soient plus prolifiques ; c'est une honte ici de n'avoir pas d'enfants ; une femme stérile est méprisée et se méprise. Un pauvre diable qui a toutes les peines du monde à gagner sa vie, à nourrir sa famille ne se plaint jamais d'avoir trop d'enfants ; une femme qui est fatiguée, qui a eu huit ou dix grossesses est heureuse d'être enceinte, pour la onzième fois. Les pauvres gens sont riches de leurs enfants et meurent de faim, parce qu'ils ont trop de bouches à nourrir, mais sans jamais se plaindre. L'Inde peut perdre des millions d'hommes par la peste, par le choléra, par la famine sans s'appauvrir. » Voilà le mot d'ordre secret, qu'on n'a pas donné, mais qui se dit avec indifférence, c'est le secret de cette placidité de l'anglais en présence de la peste, de la famine qui ravagent le pays, de ces fléaux que Dourga sème sur les villes et les villages, sur les routes et les sentiers et que dispersent, au travers du pays, les chemins de fer et les voies de communication rapides. Les foules qui se déplacent pour les pèlerinages sont plus nombreuses que par le passé, parce que les voyages sont moins pénibles, moins coûteux, moins longs surtout et elles traînent avec elles, dans leurs habits puants, dans leurs chairs molles, mal nourries, des milliards de microbes qui se multiplient partout et qui tuent des millions d'être humains chaque année. Qu'importe ! disent les Anglais, les femmes sont prolifiques et le pays qui contient trop d'habitants n'en sera pas plus pauvre. Et Dourga se rejouit, jubile dans ses niches et rit de ces larmes, de ces cris de détresse, de ces bûchers qui, chaque année, deviennent plus nombreux, de ces corps qui pourrissent sur la terre et de ces lambeaux de chair que dévorent les corbeaux et les vautours, ripailleurs forcenés, ses invités et ses aides. Elle jouit de cette désolation générale et se saoule de l'odeur des pourritures et sème les microbes.

XII

POURI

Départ de Calcutta. — Le pont de la Roupnarain. — Balasore, notre loge. — Mon compagnon. — Le ponté à l'outback. — La mine des gros clafres. — L'estime qu'on affiche pour ceux qui voyagent pour leur plaisir. — Bhavmeshvar. — Khirdi-road: un commis-voyageur et d'un missionnaire français. — Les gougvandy. — Un pèlerinage. — Les femmes. — L'opinion du missionnaire sur le rôle des Portugais dans l'Inde. — L'hôtel de la Veuve. — Les voitures, le bibou. — Pouri. — Le temple de Djagganath. — Les bayadères de la rue. — L'axeine. — Les chars du dieu. — Le temple des égarés. — L'administrateur, son district, son installation. Les soldes et les retraites.

À 9 heures 50 du soir, le train pour Madras quitte la station d'Howrah où je suis arrivé il y a plus d'une demi-heure. Je partage le compartiment avec un vieux monsieur imberbe, bien nourri, très gai et qui a l'air très bon. Je ne tarde pas à comprendre après quelques paroles que je suis en compagnie d'un collègue anglais. Dans le compartiment voisin, sa femme a pris place; on dirait une française tant elle est élégante et gracieuse dans ses mouvements.

Vers 11 heures, nous franchissons un pont jeté sur la Roupnarain. On le dit l'un des plus beaux ouvrages de la Péninsule, bien qu'il ne mesure guère plus de 700 mètres, et qu'il y ait ailleurs des ponts ayant jusqu'à 1.800 mètres de longueur, mais il a fallu vaincre de très grandes difficultés, à cause du courant extrêmement rapide et du lit anguleux.

Endormi sur ma couchette, l'arrêt à Balasore me réveille. Le nom réel de Balasore est Balashvar. Nous avons ici un petit territoire qui gêne beaucoup l'administrateur anglais parce que tous les gredins s'y réfugient et qu'il faut négocier toujours pour les avoir et négocier encore pour déterminer la juridiction dont ils relèvent. Quand un coquin nous appartient, on l'envoie à Chander-nagor pour qu'il y soit jugé. Ce petit territoire — cette loge comme on dit en ces parages — nous a été concédé en 1686 par un firman du nabad du Bengale. Ce n'est pas un empire: il comprend deux terrains, l'un de dix hectares, longeant la rivière, l'autre de 57 ares situé un peu plus au nord et un jardin de 2 hectares 50 ares situé au nord-ouest de la ville. Je crois que ces trois parcelles sont louées quelque 200 francs à un gardien chargé de hisser le pavillon. N'y aurait-il pas avantage à ce que l'entente cordale en facilite l'échange contre un territoire qu'on pourrait joindre à Pondichéry? Balasore fut, dit-on, une station de commerce importante au XVIII^e siècle, avant que nous occupions Chander-nagor, mais aujourd'hui ce n'est rien.

Je suis de nouveau réveillé à la station de Djadjpour-road, vers six heures du matin. Djadjpour est l'ancienne capitale de l'Orissa; la ville est à environ onze kilomètres à l'ouest de la station. Mon compagnon qui procède à sa toilette me

dit qu'il y avait jadis ici un énorme pilier cannelé de dix mètres de hauteur. « Il est maintenant à Djagannath : vous pourrez l'y voir devant le temple ; il y fait l'admiration des antiquaires ». « Il y avait autrefois, sur ce pilier, dit-il, un garouda que les mahométans ont jeté à terre. C'est bien dommage ! » et il rit. « On y trouve aussi quelque chose qui parle à l'esprit plus haut qu'un monolithe fut-il haut de 30 pieds, ajoute mon compagnon, c'est la statue d'Indra sur son éléphant, celle de Varahmi et de son sanglier, celle de Chamoundi, la déesse qui préside aux famines, les produit et les apaise. Ces trois objets sont taillés chacun dans un bloc de pierre. Il y a aussi dans le lit desséché de la rivière sept autres statues, chacune de deux mètres de hauteur. » Incidemment, mon gros personnage n'est pas curieux d'archéologie, il prend pour dire ces choses un air sceptique. Il connaît la route par cœur. « Il y a plus de vingt ans que je la parcours, explique-t-il. Je sais bien ce qu'on peut y voir, mais je ne me suis pas dérangé pour le voir. Je n'ai aucun goût pour les vieilles pierres sacrées et les ruines magnifiques ». Je plaisante : « Oui, vous êtes de ces administrateurs qui préfèrent une belle route à une belle ruine et qui empiètrrent celle-ci avec des statues qu'ils ont fait briser ». Il sourit : « C'est utile une bonne route ». J'ajoute : « Voyez-vous la Vénus de Milo, brisée, réduite en cailloux ? » Il rit : « Elle est très bien au Louvre. Il faut l'y laisser puisqu'elle y est. »

Après Cuttack où nous avons stationné 12 minutes, vers 7 h. 1/2 pour déjeuner de thé, de deux ou trois tartines de beurre et de deux œufs sur le plat, mon collègue me parle d'immenses travaux faits pour endiguer la Mahanadi, une « grande rivière » qui prend sa source à 850 kilomètres de la mer et dont le flot est terriblement impétueux.

Un fait curieux à observer chez les Anglais, c'est leur détachement de toutes les choses de l'art. Ils ne cherchent pas à faire beau, mais à faire solide ; ils ne travaillent pas pour les yeux, mais, comme les Romains, pour l'éternité. La lourdeur des masses architecturales leur plaît, satisfait leur esthétique. Et ce qui les enorgueillit, c'est de songer aux grosses sommes que ces choses ont coûtées, aux lakhs de roupies dépensés. Le guide *Murray* ne nomme pas un monument sans indiquer son prix de revient. On sent que l'auteur est hypnotisé par l'argent, par les gros chiffres et qu'il se complait à les donner. En cela, il cède non seulement à son goût particulier, mais au goût de sa nation commerçante et admiratrice des gros nombres qui représentent d'énormes transactions. Il semble que l'argent doive passer avant toutes choses. Ce goût me rappelle les Américains qui sont très fiers de leurs millions, des œuvres d'art vendues un prix élevé. Au cours de mon voyage, partout, on m'a dit le prix des hôtels, le coût des monuments et j'ai plusieurs fois entendu supputer gravement les millions de livres sterlings que les forts et les palais de Delhi et d'Agra ont coûtés aux Grands-Moghols. On me marquait de l'estime quand on savait que je voyageais pour mon plaisir, parce qu'un homme qui voyage pour s'amuser est

beaucoup plus riche qu'un homme qui parcourt un pays pour ses affaires. Je me rappelle le respect ressenti par le capitaine qui, me montrant à Ahmedabad un gros personnage au type vulgaire d'éleveur de chevaux normands, me disait très ému: « C'est un lord. » Il y avait certes là du respect pour le seigneur, mais il y en avait surtout pour l'argent. C'est un travers anglais, c'est un travers américain et c'est parfois un travers français. Au Indes, le culte de l'argent est immense et cette persistance à citer les grosses sommes dépensées gêne comme un travers de parvenu.

Bhuvaneshvar serait à visiter, mais j'ai hâte d'arriver à Djagannath, qui m'attire comme un lieu de pèlerinage. Et pourtant, à Bhuvaneshvar, il y a des grottes bouddhistes aux parois sculptées, le rocher d'Asoka qui porte une inscription sanscrite datant de plus de vingt deux siècles, puis la cave de l'Éléphant où se lit une inscription remontant également à l'an 300 avant notre ère; la cave de la Purification, celle du Serpent où se trouve un cobra tricéphale, celle du Tigre qui possède une inscription bouddhiste en caractères du temps d'Asoka et qui s'achève par le mystérieux svastika; la cave d'Ananta et sa véranda, ses piliers et son bas-relief représentant le Buddha. Une autre cave qui contient une inscription sanscrite du XII^e siècle aurait été creusée, ornée par les djainites. Le grand temple qui remonte à l'an 657 est, dit-on, du plus pur style hindou. La grande tour mesure 50 mètres de hauteur. Le temple de Kedareshwara est curieux à visiter à cause de son architecture, des statues d'Hanuman et de Dourga debout, chacune sur un lion. La statue de la déesse des dévastations est en chlorite.

Khurda-road est la station d'embranchement pour Pouri. Je prends congé de mon compagnon, je salue sa femme et je me promène sur le quai qui est long de cent mètres en attendant que le train pour Pouri soit formé. J'observe, en consultant mon indicateur, que le courrier a mis 11 heures à parcourir 55 kilomètres, soit environ 5 km. 1/3 à l'heure.

J'ai fait la connaissance d'un Italien, citoyen de Milan qui parle le français aussi bien que l'anglais et qui, le premier, m'adresse la parole « parce que vous êtes Français, me dit-il, et que les Anglais sont un peuple de muets auxquels on devrait couper le fillet ». Cet Italien me présente à un missionnaire français qu'il vient de rencontrer, (il est évidemment plus liant que les Anglais: il a de l'entregent, de la faconde, de la hardiesse). Le missionnaire vient de Cuttack, sa résidence et se rend à Pouri où il possède une petite chapelle qu'il dessert une fois par semaine. Il me propose de m'accompagner à Pouri, puis au Djagannath et j'accepte.

Le train pour Madras part à 9 heures 4 minutes, il emporte l'Italien et le gros personnage. Celui de Pouri quitte la station à 9 heures 20 minutes, franchit les 32 kilomètres qui séparent la station de la ville en une heure 24 minutes. Nous prenons une carriole du pays trainée par deux chevaux et dans laquelle on entre

par derrière. Ce n'est pas confortable, les banquettes ne sont pas rembourrées, les ressorts sont durs et les coussins ne sont pas très propres ; le rouf s'enlève qu'on a rien veut plus, et le dépose au bord de la route ; le cocher vient le reprendre quand il en a besoin.

Nous rencontrons une *goungvandy*, c'est-à-dire une voiture en bois, dans laquelle on a entassé une grande quantité de paquets ; ce sont les bagages des pèlerins qui regagnent la gare. Les femmes, vêtues de vives couleurs, ont des rosaces d'or à la narine gauche et parfois une autre toute petite rosace au-dessus de la première. Dans ce cas, les deux rosaces sont reliées par une fine chaînette d'or, ou de cuivre doré. Les oreilles aussi portent des rosaces, deux à chaque oreille, l'une au lobule l'autre à l'hélix. Les doigts des mains sont parfois chargés de bagues et les poignets sont ornés de bracelets. Beaucoup de femmes ont un anneau au deuxième orteil de chaque pied. La bande est nombreuse ; nous sommes arrêtés parce que le cocher répare une courroie qui s'est brisée, et j'ai tout le temps de considérer les deux ou trois cents personnes qui passent et qui ne paraissent pas s'apercevoir qu'elles m'intéressent. Toutes les femmes portent le chignon noué sous la nuque ; elles sont vêtues d'une sorte de brassière qui enferme les seins sans les comprimer et s'attache par derrière ; les manches sont très courtes. Le ventre est nu. Le pagne, après avoir fait trois fois le tour des seins de manière à former une jupe très décente, remonte sur les épaules pour habiller le corps et sur la tête pour retomber comme un voile. Le type général n'est plus celui des femmes du Bengale ; il est moins fin, les lèvres sont plus fortes, le nez moins long et plus large ; les yeux restent beaux et le front est parfois très haut. La race est moins intéressante à première vue, mais le sourire est joli, l'œil est vif et, si pauvres, si vieilles qu'elles soient, les femmes ont l'air bon, aimable. « Ce sont des gens du nord, me dit mon compagnon, ils viennent d'adorer les idoles. » Nous parlons des religions de l'Inde, des divinités adorées par les natifs ; il ne les connaît guère et, nouveau venu, — il est ici depuis trois ou quatre ans, — missionnaire de l'Eglise catholique romaine, il ne s'intéresse pas à ces choses là. Il voit le diable en elles et croit sérieusement que l'Inde entière est vouée à Satan. Il trouve les Anglais très libéraux parce qu'ils aident les missionnaires français de secours considérables, mais il regrette les Portugais qui ne souffraient que ce qu'il ne pouvaient pas empêcher, qui étaient intolérants avec les indigènes convertis et qui ont converti le pays d'églises qu'on retrouve encore debout ou bien ruinées. « Je crois, me dit-il, que, si les Portugais avaient pu fonder aux Indes de grands établissements comme les Anglais, la moitié du pays serait catholique et qu'il n'y aurait plus de temples voués à Shiva, à son sexe, aux déesses du crime, de la peste, du choléra et de la petite vérole. Il n'y aurait plus que des temples chrétiens ». Il parle bas, avec foi, me prend pour un catholique pratiquant parce que je ne froisse pas ses convictions. « C'est possible, lui dis-je enfin, mais que de sang répandu pour

atteindre ce but ». Il répond : « Croyez-vous donc que les Anglais n'en ont pas versé pour s'emparer de l'Inde ? » Je ne veux pas insister, et je songe que, de fait, l'œuvre portugaise a été considérable, énorme, rapide et que, premiers venus aux Indes, ils étaient parvenus à un état de puissance considérable, qu'on les y considérait comme appartenant à une caste supérieure, qu'on les aurait presque adoptés dans l'Inde, considérés comme une nation hindoue, s'ils n'avaient pas eu les Hollandais protestants à combattre, si la guerre qu'ils leur faisaient n'avait pas dégénéré en guerre de religion, s'ils n'avaient pas été intolérants et s'ils ne s'étaient pas adonnés — quoique dévots superstitieux, dominés par leurs prêtres, leurs moines prêcheurs et leurs inquisiteurs de la foi — à toutes les débauches, à toutes les dépravations. Aucune race européenne depuis eux ne s'est mieux adaptée aux Hindous, n'a pénétré plus avant dans le peuple, n'a été considérée, quoique étrangère, comme une nation de l'Inde. Cela ne pouvait plus être quand les Français ont paru et cela ne pouvait pas être avec les Hollandais trop rapaces, avec les Anglais trop raides, trop durs, trop méprisants, trop fourbes au temps de la Compagnie des Indes orientales. C'est, je crois, que les Portugais, parvenus à un stade de civilisation moins élevé que celui atteint par les Hollandais et les Anglais, éprouvaient moins de repulsion pour les races noires de l'Inde ; c'est qu'ils savaient mieux que n'importe quelle autre race se mêler aux peuples, avec lesquels ils commerçaient, au milieu desquels ils vivaient. Dès qu'ils avaient passé le cap de Bonne-Espérance ou des Tempêtes, ils se disaient *hidalgos*, *hidalgos du cap* comme on disait pour se moquer d'eux, mais ce petit travers leur servait plus qu'il ne leur nuisait. Ils traitaient avec les nababs et les radjas en gens de haute lignée, mais savaient, en petites gens qu'ils étaient, apporter la souplesse qu'il fallait et souvent n'exiger que ce qu'ils étaient obligés d'avoir pour durer, quitte à se rattraper à la première occasion, à faire valoir leur modération afin d'obtenir davantage qu'ils n'avaient abandonné. Ils ne craignaient pas d'entrer dans les familles indigènes, d'épouser des femmes malabares, guzératines, bengalies, tamoules, siamoises, cambodgiennes, syngalaises et d'en faire, non des petites épouses qu'on renvoie quand on en est las, qu'on quitte à jamais quand on rentre en Europe, mais des femmes légitimes, épousées devant le prêtre, au pied de l'autel, c'est-à-dire devant Dieu et la Loi. Aujourd'hui leurs descendants sont nombreux dans toute l'Inde, Ceylan et l'Indo-Chine. Un prêtre portugais, que j'ai rencontré et qui s'est occupé de rechercher leur nombre, compte qu'ils sont, y compris les femmes, les enfants, plus de 70.000 aux Indes, et plus de 10.000 dans les autres pays de l'Extrême-Orient, voisins de l'Inde. Ils parlent tous la langue du peuple d'Europe qui domine le pays qu'ils habitent. Ils sont demeurés catholiques très croyants, sauf au Cambodge peut-être, et, partout, servent d'intermédiaires entre les natifs et les étrangers, de truchemans ; ils tiennent un grand nombre de petits emplois dans l'administration, dans le commerce, dans l'industrie. J'en ai trouvé qui

étaient chefs de gare, maîtres de buffet, tenanciers de grands hôtels. Ils sont partout aimables, polis. Je n'oserais pas dire toujours honnêtes, mais avec les Européens ils sont presque constamment fidèles et dévoués. Sauf à Ceylan, ils ne sont pas riches. Je crois que s'ils n'avaient pas été catholiques, fanatiques, et si l'Espagne n'avait pas presque oublié leurs colonies d'Asie, leurs comptoirs, leurs factoreries, les Portugais eussent dominé l'Inde et fussent peut-être parvenus à la réunir contre les Hollandais, les Anglais et les Français. Mais, pour eux, les Anglais, les Deutch étaient des hérétiques qu'il fallait combattre. Mon avis est qu'ils ont perdu l'Inde parce qu'ils étaient des marchands convertisseurs et intolérants qui poursuivaient un double but : celui de s'enrichir par le crime et de racheter leur crime en convertissant les païens. Il faut lire Mendès Pinto pour savoir ce que valaient les Portugais de son temps et d'après quelles idées ils agissaient en Extrême-Orient. Il faut aussi lire le médecin hollandais Gautier Schouten pour voir la contre-partie et apprécier la conduite des adversaires les plus décidés des Portugais.

Quoi qu'il en soit, il est certain que leur œuvre a été considérable dans tout l'Extrême-Orient et qu'ils ont laissé des traces ineffaçées et ineffaçables de leur passage partout : des églises en grand nombre et dans les langues d'Europe et dans l'hindoustani une foule de mots portugais pour désigner des choses de l'orient : *bagadère* qui vient de *balladéra*, etc. Parmi les églises, il en est qui ont des statues de la vierge ou d'autres saints qui sont aussi vénérées par les Hindous demeurés païens que par les catholiques.

Nous passons près d'une maison, presque un palais, en construction sur le côté gauche de la route. Le missionnaire m'explique que c'est la maison d'une hindoue que le gouvernement vient d'honorer du titre de *rani*, reine, bien qu'elle n'ait jamais gouverné un royaume. C'est la manière ici de décorer les gens sans qu'il en coûte un sol au budget. On se presse d'achever la maison parce que la riche dame veut y habiter quand, en juin et juillet, les pèlerins viendront au nombre de plus de 100.000, adorer le « seigneur de l'univers », c'est-à-dire Krishna, réincarnation de Vishnou.

Nous descendons à trois cents mètres de la maison du collecteur — un gentleman hindou, m'a dit mon collègue, en me remettant une lettre d'introduction, — chez une hindoue catholique élevée, instruite par les religieuses de Cuttack, veuve depuis un an d'un second mari et mère d'une charmante enfant de dix à douze ans qui rôde dans l'hôtel, vêtue à l'européenne mais les pieds nus. C'est un vaste rez-de-chaussée divisé en dix pièces élevées sur une terrasse, et ouvrant toutes sur une large véranda. La maison est en brique avec toiture en chaume épais supportée par des colonnes, comme en Indo-Chine. Chaque appartement compte deux pièces se communiquant, l'une ouvrant sur la terre, l'autre ouvrant sur la petite dune qui sépare la maison de la mer. De ma chambre, j'entends la gueuse qui mugit sourdement, puis des silences mêlés de ces

bruits plutôt devinés qu'entendus que produisent les choses éloignées en mouvement. C'est le bruissement des vagues quand elles donnent l'assaut aux plages et c'est le silence des reflux quand ils meurent et disparaissent dans le sol qui les boit. Par dessus la dune, percée d'un sentier carrelé de briques, j'aperçois un puits à haute margelle ; j'en distingue l'escalier à demi enfoui, la poulie et la corde. C'est de ce puits, qui n'est pas à deux cents mètres de la mer, que l'hôtel tire l'excellente eau douce qui nous est servie à table. Par dessus la dune, je vois la mer qui, à l'horizon, se confond si bien avec le ciel qu'il m'est impossible de voir où l'une finit, où l'autre commence.

À gauche de l'hôtel de la veuve hindoue, quand on regarde la mer, est un temple protestant, blanc comme s'il était en marbre de Djaïpour, sans aucun ornement, mais couvert en carreaux de terre cuite. Plus loin et plus en arrière, je distingue un autre hôtel, qui est aussi, me dit le missionnaire, une maison de santé pour les Européens riches que les médecins de Calcutta y envoient. C'est qu'ici l'atmosphère est pure, la brise de mer agréable et la vie très douce. Je ne suis pas seul à l'hôtel de la veuve ; j'y trouve deux dames et un petit enfant qu'un médecin y a envoyés pour soigner leurs poumons fatigués.

Nous déjeunons, le missionnaire et moi. Pendant qu'il va à ses affaires, je rédige mes notes, j'écris quelques lettres, je mets des adresses à des cartes postales.

Nous avons décidé de ne pas sortir avant trois heures et j'ai donné l'ordre au cocher de venir nous prendre. Le missionnaire revient à l'heure convenue, mais le cocher fait défaut. J'apprends alors que le babou chargé de l'inspection des voitures a convoqué les cochers et leurs véhicules pour deux heures. Nous attendons patiemment, mais à quatre heures et demie nous attendons encore. Il faut prendre une détermination et j'entraîne le missionnaire vers la ville qui est à trois kilomètres au moins de l'hôtel. Nous traversons des rues évidemment bordées de maisons aménagées pour les pèlerins ; nous rencontrons un *saniassi* ou fakir, avec un mouchoir de poupée maintenu par une ficelle nouée autour de la taille ; il a les cheveux courts, le corps couvert de cendre et va les bras ballants, comme un hypnotisé, l'œil fixe devant lui, sans paraître nous voir. Il est gras comme un chapon.

Enfin, voici la grande rue, longue d'un kilomètre et demi, large de soixante mètres, où passent, trainés par mille bras les énormes chars où Krishna, le Djagannath, Balabhadra son frère adoptif, et sa sœur adoptive, Subhadra, sont montrés aux fidèles. Cette vaste voie, ouverte pour le char et les foules, est bordée de magasins. Les plus intéressants sont ceux qui vendent des statuettes et des images, représentations de Krishna et de ses frère et sœur, mais tout ce qu'on me montre est d'une facture grossière.

Nous trouvâmes toutes les voitures de Djagannath et leurs cochers devant un édifice municipal. Il est cinq heures du soir et le babou n'est pas encore

venu ; il y a trois heures que les cochers l'attendent et que la ville est sans voiture. J'en obtiens une d'un métis et nous parcourons la ville.

Nous descendons devant le temple. On refuse de nous y laisser pénétrer et nous voici obligés de regarder du dehors.

Devant la porte Est, celle qui donne sur la grande voie dont je viens de parler et qui est aussi monumentale que les trois placées sur les autres faces de l'enceinte, est une plate-forme d'environ 30 mètres sur 20. C'est sur cette plate-forme que se trouve le pilier dont j'ai parlé plus haut et qui a été amené de Djaipour ici. C'est un monolithe assurément très beau et dont le fût est cannelé avec beaucoup de goût ; le socle est admirablement proportionné et le chapiteau d'une belle élégance, sobre et pure. On distingue tout en haut la pointe sur laquelle était posé le garoudha détruit par les mahométans.

Je mets par inadvertance un pied sur la plate-forme. Un brahmane me repousse en souriant et me fait comprendre que je viens de commettre un sacrilège, que j'ai souillé l'entrée du temple. Je lui remets deux anas et il n'est plus question de souillure, mais je suis assailli par une bande de mendiants et d'enfants qui se frottent le ventre pour me faire croire qu'ils ont faim. C'est une coutume prise par tous les mendiants depuis la dernière famine. L'un d'eux qui est gras comme un babou, dessine ce geste avec conviction ; je lui montre un pauvre petit diable dont on pourrait compter les côtes, je donne quatre anas à l'enfant et je tourne le dos au ventre ; la foule rit et se moque du mendiant affamé.

Nous remontons en voiture et nous faisons le tour de l'enceinte du temple qui est faite d'une haute muraille crénelée toute garnie de garoudas. Cette muraille, qui mesure environ 100 mètres sur les faces Est et Ouest et 125 mètres sur celles du Nord et du Sud, est percée de quatre portes semblables et ornées de portails monumentaux. Celle de l'Ouest seule comporte un escalier. Les portes des façades Nord et Sud sont reportées d'environ un sixième vers l'Est, contrairement à ce qu'on observe dans les monuments du Cambodge aussi bien anciens que modernes. Par contre, l'enceinte intérieure est reportée d'un sixième environ vers l'Ouest, alors que le temple proprement dit est reporté vers l'Est. Il en résulte que les portes Sud et Nord qui correspondent aux portails de l'enceinte extérieure sont percées, non au centre des faces, mais beaucoup plus près des angles Sud-Est et Nord-Est ; que la seconde enceinte, surélevée de trois mètres et qui mesure environ 70 mètres sur 50, est elle-même reportée vers le Nord. Conséquemment, les portes de la première enceinte ne sont dans l'axe, ni des portes de la seconde ni du temple lui-même. Un Hindou, lettré mais non babou, me dit que le temple comprend quatre chambres. La première, la plus à l'Est est celle des offrandes ou *bhog-mandir* ; quatre piliers carrés supportent la toiture, trois portes y conduisent de l'extérieur : la quatrième porte ouvre sur la seconde salle. Cette salle dont le plafond est soutenu par seize piliers carrés,

est le hall des danseuses ou *nath-mandir* ; elle est de moitié plus grande que la précédente, presque carrée (22×21 mètres 50) ; on y trouve deux statues, celle de Djaya et de Vidjaya, puis un garouda en marbre, haut de 60 centimètres. De cette seconde salle, qui n'a pas de portes sur les côtés mais qui reçoit le jour par quatre fenêtres, deux au Nord, deux au Sud, on entre dans la troisième salle, le *djamohan* ou salle des Audiences, un peu plus petite que la salle des Offrandes ; elle compte quatre portes, deux sur les côtés, une qui donne dans le hall des danseuses et une dernière qui ouvre sur la quatrième salle qui est le Sanctuaire ou *baradeval*.

C'est dans le *djamohan* que se massent les pèlerins et qu'il leur est permis de contempler, d'adorer, d'implorer les énormes idoles de 22 mètres de hauteur qui, au centre d'une tour ou *vimanah* (les cambodgiens disent *phiméan* et *phiméanakas*, tour de l'air, tour élevée) haute de 62 mètres et conique.

Ces idoles sont des masses informes, sans pieds, ni mains. Ce temple a été reconstruit sur l'emplacement d'un autre plus ancien et probablement ruiné, en 1198 par le radja Anang-Blim-Déo, en expiation d'un meurtre commis sur un brahme. Il aurait dépensé à cette réédification plus de 12.500.000 francs. Cela peut donner l'idée du respect dont jouissent les brahmes aux Indes. La salle des offrandes aurait été construite au XVIII^e siècle par un maharatte et aurait coûté 660.000 francs.

Une foule d'autres constructions sont élevées dans la seconde enceinte autour du temple, mais je n'ai pu les visiter.

J'ai fait le tour en voiture. Je n'ai pu voir de son intérieur que ce qu'on en peut distinguer d'une terrasse sur laquelle je suis monté moyennant deux roupies : des toitures étagées, lourdes parce qu'elles ne sont pas assez élevées, puis, derrière, le *vimanah* du sanctuaire de forme conique, à l'extérieur lourdement cannelé de côtes de cantalon, puis tout d'un coup, au pîacle, un macaron également cannelé, sur lequel on aurait posé une énorme cuvette renversée, puis un bol surmonté d'un éteignoir s'achevant par un *telakra*. C'est d'une architecture vilaine, sans génie, sans hardiesse, large, basse, pyramidale, surchargée d'ornements gracieux, mais trop nombreux, puis écrasés par ces énormes macarons qui sont laids, lourds, disgracieux.

Les portails de l'enceinte extérieure ne sont pas beaux, les deux lions de forme bizarre qui sont derrière la terrasse de la porte Est sont informes et n'interessent pas.

La corniche de petits garoudas qui court autour des murs de l'enceinte extérieure est originale.

La maison à un étage qui est à droite du portail, sur la terrasse, est curieuse, mais les colonnes cannelées sont trop courtes entre les socles qui les portent et les corniches qui soutiennent les entablements. Cette terrasse avec son antique colonne qui seule est gracieuse ici, est comme un parois du temple ; elle est

couverte de petites boutiques en bambous et paillottes où des marchandes vendent des oranges, des bananes que les singes, qui sont nombreux et effrontés, viennent prendre à chaque instant sans que la vendeuse songe même à les éloigner. L'un d'eux veut emporter tout un régime et le traîne. On rit et on le lui reprend ; il suit, et la marchande lui donne deux bananes ; il en prend une troisième et il s'en va sans se presser, sage comme un enfant qu'on vient de récompenser.

On vend aussi là des noix d'arec, des feuilles de bétel, des gâteaux qui ont toutes les couleurs et tous les vernis, des fleurs pour les pèlerins qui entrent dans le temple. L'une des marchandes s'est enduite de safran et paraît d'un jaune tirant sur le vert ; elle a teint ses yeux avec de l'antimoine et semble les avoir si profonds et si amoureux que son regard est difficile à soutenir. C'est une courtisane.

Nous nous promenons et, devant un grand magasin, nous trouvons deux danseuses couvertes de bijoux de cuivre doré qui dansent en plein air, gravement, tournant sur elles-mêmes et battant le sol en des poses antiques. Je les regarde un instant, et je veux leur donner quelques pièces d'argent. Déjà le musicien remercie, mais mon compagnon m'arrête ; il ne veut pas que j'encourage le vice et la prostitution. il ne veut pas que je fasse l'aumône à ces pauvresses. Je lui cite le mot d'un père de l'Eglise : « Faites l'aumône souvent et ne vous mêlez pas de savoir où tombe votre obole ». Il est un peu interdit, mais répète les mots *vice* et *prostitution*, puis triomphe avec le mot *bayadère de Satan*. Il ajoute : « Le père de l'Eglise ne parlait pas pour les Indes », je ramasse mon argent et je vous assure que je ne suis pas fier d'avoir cité un père de l'Eglise qui, en recommandant l'aumône, n'avait pas songé qu'il y avait sur terre des gens, des races auxquelles il ne fallait pas la faire. « Et pourtant, murmurai-je très bas, Jésus ne craignait pas de se montrer en compagnie des publicains, des gens méprisés, de s'entretenir avec la samaritaine odieuse, et de prendre la défense des prostituées, des femmes adultères. Il les défendait, elles croyaient en lui et le suivaient ». Le missionnaire m'écrase d'un mot : « Sommes-nous donc Jésus ! ». Enfin il me montre une fillette qui est presque nue, jolie, mais qui est muette et qui s'approche de nous au moment où nous montons dans la voiture. Je lui donne quatre anas et je me sens heureux ; « c'est peut-être une prostituée ? » insinuai-je. « Peut-être, me répond le prêtre, mais elle est muette ». Nous passons à un autre sujet.

Notre cocher nous fait signe de descendre ; le babou vient d'arriver ; il y a quatre heures qu'il fait attendre ces pauvres gens. C'est un gros homme lourd, épais, l'air important, ridicule et qui fait mine de ne pas nous voir. Moi qui n'ai de ma vie battu un indigène j'avais une envie féroce de lui donner du pied dans le derrière. Le métis dont j'ai parlé plus haut s'aperçoit que je suis furieux ; il sait que j'ai une lettre de recommandation pour le collecteur et donne l'ordre à notre cocher de nous conduire. L'ignoble babou fait mine de n'avoir

rien vu et continue, non d'inspecter les voitures mais de les enregistrer magistralement.

Je prends des renseignements sur la promenade du char et j'apprends, sans étonnement d'ailleurs, que tout ce qu'on dit en Europe sur l'emballement de la foule, la dévotion des fidèles, la frénésie des dévots qui traînent le char et surtout sur les fanatiques qui se jettent sous ses roues afin de mourir écrasés par le dieu, sont très fortement exagérés, non seulement pour le présent mais encore pour le passé. C'est par accident ou par folie que des gens se sont trouvés écrasés ou blessés et presque jamais volontairement. La frénésie vient de ce que les chars, et non le char car il y en a un pour chacun des personnages sacrés, sont lourds à déplacer, à traîner. Le plus grand celui du Djagannath ou Djagournath, le seigneur de l'Univers, est haut de 14 mètres et compte 11 mètres carrés de surface. Il est monté sur seize roues de deux mètres de diamètre et le frottement est si grand, la machine est si formidable qu'il faut 4.000 hommes et cinq ou six câbles pour le traîner. Il y a pour cela 4.200 professionnels qui habitent les districts du voisinage et qui, pendant la fête, sont nourris sur les ressources du temple. Quand le char s'arrête un instant, il pénètre dans le sol et s'y enlise; alors il faut donner un effort considérable et s'entendre pour le donner. C'est à ce moment que les cris sont poussés par les traîneurs, que la foule, qui suit anxieusement la manœuvre, y mêle les siens, excite à l'effort d'ensemble et que, les yeux sur l'édifice qui ne démarre pas, mais qui s'ébranle, qui va partir, qui part, les cris deviennent formidables et font croire aux voyageurs que toute cette foule est prise de frénésie fanatique, et — parce qu'elle n'a plus qu'un désir, voir le char s'acheminer — que les accidents qui se produisent sont voulus et qu'il y a des malheureux qui veulent mourir écrasés. « Non, me dit le brahme qui me raconte ces choses, les sacrifices volontaires sont rares, très rares; tous les hommes tiennent à la vie, et quand ils consentent à mourir, c'est en masse, en bataille, devant tout le monde et noblement. Or ce n'est pas mourir noblement que de mourir écrasé sous les roues d'un char ». Nous voilà loin des histoires qui courent l'Europe et de l'idée qu'on se fait dans le monde des pèlerins de Djagannath.

Ce qui n'est malheureusement pas exagéré c'est le nombre des victimes du choléra qui succombent ici en temps de pèlerinage; on me dit qu'elles sont de deux à trois milles chaque année et que le choléra est endémique à Pouri.

Ce qui fait le succès considérable du temple de Djagannath, c'est qu'aussitôt le seuil de la première enceinte franchi, il n'y a plus de castes. Tous les hommes sont égaux, les femmes elles-mêmes sont égales entre elles, et sont égales aux hommes. Il n'y a plus que des fidèles qui peuvent se toucher, se parler, manger ensemble sans être souillés. C'est le temple de l'égalité absolue, le temple de la démocratie, où il n'y a plus de brahmes pour commander aux autres castes, plus de pauvres pour obéir aux seigneurs, aux riches, où l'esclave

est le pair de son maître. Qu'est-ce que cette idée d'égalité aux Indes, et pourquoi cette pensée ? Rappelle-t-elle les temps passés où les hommes étaient tous égaux ou bien est-elle une graine émancipatrice jetée jadis dans les foules et qui n'a pas germé ? Je ne sais, mais le seigneur de l'Univers, Krishna, la dernière incarnation de Vishnou, ne veut recevoir en son temple, que des hommes libres et des égaux.

Je n'ai pas pu voir le collecteur pour lequel j'avais une lettre. Il venait de partir pour la gare de Pouri quand je me suis présenté chez lui et ne devait pas rentrer avant plusieurs jours. J'ai beaucoup regretté ce contre temps parce que j'aurais eu du plaisir à converser avec lui. Il ne sait pas parler français, mais le missionnaire m'aurait servi d'interprète ou bien l'un de deux médecins qui habitent la ville. J'aurais connu par lui ce que peut être un hindou quand son instruction, son tact, ses vertus l'ont porté aux premières fonctions de l'Inde anglaise. J'ai dû me contenter d'un coup d'œil jeté sur l'enclos et la maison qu'il habite. Ce n'est pas brillant, car ce n'est guère mieux que ce que nous avions au Cambodge il y a quelques années. C'est un rez-de-chaussée entouré d'une vérandah, construit en briques, couvert en tuiles, au centre d'un jardin mal entretenu. On dirait un bungalow. Les murs sont en stuc, mais, dans le mortier, on a noyé des coquillages qui font le plus étrange effet ; on pouvait croire que les Anglais traitaient mieux leurs principaux agents, les chefs de district qui ont un million ou un million et demi de gens à gouverner. Les bureaux, les troupes de la police indigène sont encore plus mal logés. Il n'y a pas en Cochinchine d'installation inférieure à celle de Pouri. Nous, Français, nous aurions là au moins un palais, une caserne imposante, un luxe de personnel qui donnerait une importance considérable au chef. Ici tout est sobre, simple, et je ne doute pas que ce collecteur, cet administrateur indigène, n'administre aussi bien son district d'un million d'habitants que moi ma province, quand j'en avais une. Et cela n'empêche pas les révolutionnaires hindous et même quelques Anglais de dénoncer la caste des *civilians*, ou des fonctionnaires du Service civil. Il est vrai que s'ils sont simplement logés aux Indes, ils sont quatre fois plus payés que les administrateurs français en Indochine et que leur retraite n'est jamais inférieure à 1.000 livres sterling.

XIII

MADRAS

Un commerçant anglais. — Yavon. — Encore des bayadères. — Soubramnyé, dieu de la Guerre. — La campagne de Madras. — Des divers procédés employés pour obtenir de l'eau. — Mesures de police contre la peste. — Arrivée à Madras. — L'hôtel Angeli. — Le commis voyageur italien de Khourda-road. — Notice sur Madras.

J'ai quitté Pouri à 7 heures du matin, le dimanche 17 mars. J'étais à Kourda-road à 8 h. 25. J'y déjeunais en attendant le train qui arrive de Calcuta à 8 h. 41 et qui repart à 9 h. 04.

Les talus du chemin de fer sont, comme en Espagne, aux approches de Valence et plus au sud, plantés d'aloès dont beaucoup portent des hampes énormes chargés de fleurs. Ces hampes sont parfois si lourdes qu'elles brisent au ras du sol la plante qui les porte, ou bien, quand la plante a résisté à leur poids et qu'elles sont vieilles, elles se cassent et la partie supérieure pend lamentablement comme un battant de fléau. Je ne sais pas si, aux Indes, on utilise les fibres de ces feuilles qui sont très solides, mais, en Espagne, on en fait les épaisses tresses avec lesquelles on fabrique les semelles d'espadrilles. Je crois que c'est une matière qui pourrait être employée à bien des usages.

A Berhampour, où l'arrêt, vers midi, est de 20 minutes, je déjeune au buffet pour 2 roupies. Berhampour est une ville de 26.000 habitants et le chef-lieu du district de Gandjam qui compte 1.600.000 habitants. Elle est renommée pour ses tissons de soie et ses turbans brodés d'or. Elle est malheureusement située au pied des ghats au milieu d'une plaine aride, à plus de 16 kilomètres de l'océan et de la petite ville de Gopalpour (3.000 habitants qui est son port de mer. Le district de Gandjam est le premier des 21 districts de la présidence de Madras qui, en outre, possède trois états indépendants mais payant tribut.

A Palasa, l'arrêt est de dix minutes, il est de 13 minutes à Naupada, la station suivante (2 h. 43 — 2 h. 56). J'y prends un thé de Bardjiling qui me paraît un peu fort et pas très bon, une tartine et un œuf sur le plat pour faire comme tout le monde et cette petite débauche me coûte environ 75 centimes de notre monnaie. Il en est ainsi dans toute l'Inde, sur toutes les voies ferrées. Le bon marché est réel. Un repas ne coûte jamais plus de 2 roupies et demi, le plus souvent 2 roupies et parfois une roupie et demi (4 fr. 12, — 3 fr. 30, — 1 fr. 97).

Tout de suite, nous entrons dans une plaine aride, couverte de pierres et de rocs souvent énormes. On dirait parfois que ce sont des menhirs. Le pays

est accidenté, curieux, intéressant. Nous passons, vers 5 h. 15, entre deux collines très rapprochées, puis sur un magnifique pont, une demi heure environ avant d'arriver à Vizianagram où l'arrêt est de 12 minutes.

A 7 heures, très exactement, nous sommes à Valtour (30 minutes d'arrêt). J'y dine au buffet pour 2 roupies et demi. C'est d'ici que part la ligne de jonction qui conduit à Visagapatam, un port de mer, une ville d'environ 40.000 habitants, chef-lieu du district auquel elle a donné son nom et qui compte 1.850.000 habitants. On me fait changer de voiture parce que le train est diminué de plusieurs wagons et parce que nous allons dorénavant rouler sur les rails appartenant à une autre Compagnie, celle du Madras-railway. Les couchettes ne sont plus d'une seule pièce : elles forment chaise dans la journée de manière à placer les voyageurs du même côté, l'un en face de l'autre. Le soir venu on tire deux parties centrales qui sont rentrées sous les sièges et l'on obtient une couchette. On abaisse la couchette du dessus et l'un des voyageurs y monte. Je m'y trouve avec un commerçant anglais de Londres qui voyage pour ses affaires et pour se promener. Il parle assez le français pour que nous puissions causer, mais il ne sait de l'Inde qu'il parcourt depuis deux mois et demi que les noms des villes où il est passé, ceux des hôtels où il est descendu et les sommes qu'il a dépensées. « Bombay est une grande ville où il y a des Parsis ; Calcuta est une grande ville où il n'y a pas de Parsis ; à Delhi il y a un fort en pierres rouges ; à Agra, il a été volé de son porte monnaie où il avait la première dent de son dernier enfant. Il est resté quatre jours à Bombay parce qu'il a eu un petit abcès sous la langue et n'est pas allé voir les ghats, ni le bazar : il est resté tout le temps à l'hôtel à fumer des cigares délicieux ». Depuis qu'il est parti de Londres, il a fait je ne sais plus combien de milles, un chiffre incroyable, marqué jour par jour sur son carnet qu'il me montre et il a dépensé 135 livres sterlings.

Il est enchanté de son voyage parce qu'il est le premier de sa famille qui a tant vu de pays. Et il ajoute : « Je crois que je n'ai jamais autant dormi que depuis que j'ai quitté l'Angleterre ; en mer, je dormais quinze heures sur vingt-quatre : en chemin de fer, je dors toujours parce que le train me berce et que je n'aime pas regarder défilier les poteaux télégraphiques. » De fait, il se couche et moins de dix minutes après il ronfle.

Yanaon, sur la Godavéry, un petit établissement français perdu sur cette côte, à 45 kilomètres environ de la station de Samalkot. C'est un petit port de mer auquel on accède par la rivière et qui aurait pu devenir très important si le pays qui l'entoure était demeuré entre nos mains. Ce n'est rien aujourd'hui, puisque la ville et le petit territoire de Yanaon ne comptait pas plus de 3.298 hectares carrés et 4.662 habitants en 1905, avec un déficit de 46 individus sur l'année précédente provenant entièrement de l'excédent des décès sur les naissances. C'est encore une fausse perle qui ne brille pas au fleuron

de notre couronne coloniale et que nous pourrions, avec quelque avantage, échanger contre un territoire avoisinant Pondichéry.

Je m'endors à mon tour et je me réveille à 4 h. 15 minutes à Besvada. Besvada a été un centre bouddhiste très important avant la renaissance du brahmanisme au VIII^e siècle ; le pèlerin Hienouen-thsang l'a visité en 637 de notre ère. On y trouve encore des excavations creusées ou aménagées par les bouddhistes, mais pas de temples. Une énorme statue du Buddha en granit blanc attire à la Bibliothèque les visiteurs « plus que les livres », me dit un Anglais qui va à Madras et qui vient de monter dans notre voiture.

Mon compagnon ne s'est pas réveillé, mais il a tourné sur lui et nous présente son dos. A Bapatla il roule, se trouve assis et me dit : « Monsieur, good morning, bonjour monsieur », mais d'un ton si comique que notre nouveau compagnon et moi nous ne pouvons nous empêcher de rire. Il nous regarde, rit aussi et me dit : « J'ai bien dormi ». Voilà certes un gentleman heureux. Il va faire sa toilette et mon compagnon ajoute : « Heureux, peut-être ; gentleman, assurément non ; puis, ce qui est énormément ennuyeux, il est bête ».

A 8 h. 27, nous stationnons dix minutes à Ongole. On m'offre du dehors un petit déjeuner : thé, lait, œuf sur le plat. Je l'accepte et cela me coûte une demi roupie (82 centimes). Mon ancien compagnon a pris quatre œufs sur le plat, au moins trois tasses de thé et s'est fait rapporter du lait ; il a payé la roupie entière et tout de suite inscrit sa dépense. « Il faut de la comptabilité », me dit-il.

La voie est bordée d'aloès comme à Pouri, à Waltair.

J'aperçois parfois, aux stations, des groupes de deux, de trois, de quatre danseuses ; elles sont généralement laides de figure et de forme, vêtues de jupes très plissées qui tombent presque à terre. Leurs oreilles, leur nez, leur cou, leurs doigts et leurs orteils, les bras, les poignets et les cou-de-pieds sont chargés d'anneaux, de rosaces, de boutons d'or et, dans leurs cheveux, il y a encore des bijoux. Ce sont des *devadasi* ou bayadères (du portugais *balladeira*), qui se rendent à des fêtes de famille pour lesquelles elles sont louées ou qui en reviennent. Elles sont le plus souvent accompagnées de deux hommes, l'un portant un tambourin suspendu au cou et qu'il bat de la main, l'autre ayant des cymbales, l'une en cuivre, l'autre en acier.

Nous déjeunons rapidement à Goudour-jonction où l'arrêt est de 14 minutes et mon ancien compagnon s'oublie au buffet. Il pourra prendre le train de 6 h. 22 ce soir. « Il n'est pas perdu, me dit mon compagnon, et nous ne perdons rien. *All right* ».

Depuis Pouri, on aperçoit souvent dans la plaine des constructions étranges, un groupe de trois ou quatre personnages. Ces édifices champêtres sont de plus en plus nombreux alors qu'on descend vers le sud. On me dit que ce sont des divinités locales presque inconnues de l'Inde du nord et des savants. Un brahme

que j'ai rencontré à Madras et qui paraît être un esprit fort, je ne dis pas un libre penseur, mais je pourrais dire un critique, me dit : « Non, ce ne sont pas des dieux locaux, mais ce sont des dieux plus adorés ici que dans le nord. On ne les reconnaît guère ici quand on les rencontre, parce que les habitants les appellent d'un nom tamoul ou d'un nom peu connu dans le nord. Cependant les savants qui connaissent les divers noms des divinités, les identifient parfaitement. Le principal personnage de ces édifices champêtres est dit ici Soubramanyé, c'est le dieu de la guerre, dont l'étendard est orné d'un coq. Kârttikéya, ou Skandâ ou Kandassamy, deuxième fils de Shiva et de Dourga la sanguinaire, qu'on nomme à cause de lui Kârttikéya-prâso, mère de Kârttikéya. Parfois près de lui sont Shiva, son père, puis sa mère. Je l'ai vu figurant deux fois dans le même groupe avec sa mère et son père. On le représente toujours dans le sud avec des yeux terribles, une grande bouche et une large couronne. C'est un dieu terrible, dévastateur et sanguinaire, féroce, mais grand justicier et purificateur par la guerre et le sang. Il est bien le fils de Durgâ et celui de Shiva ».

Une image que j'achète le représente monté sur un paon, sa monture rituelle, avec six têtes et douze bras, le long œil des shivaïtes sur le front, six tiaras comiques s'achevant par un ornement qui a la forme d'un fer de lance. Les six bras sont armés d'une énorme lance, du couteau, du trident, de la hache, d'un fer de lance. Il est accompagné de ses deux femmes Velyamminn, la blanche, et Déivaneh, la verte, filles de Vishnou. Elles sont à pied, coiffées de tiaras semblables à la sienne, quoique moins belles, et tiennent à la main une fleur à cinq feuilles. Mon brahme ajoute : « Il combattit pendant dix jours, mais sans pouvoir le vaincre, le géant Souraparma, un voleur de grand chemin, un égorgeur de monde, puis, armé par son père, il retourna à la bataille, et le coupa en deux morceaux. L'un d'eux prit la forme d'un paon, celui sur lequel il est monté, et l'autre devint le coq qui orne l'étendard de son char. Vous jugez par là que si Supramanyé est un guerrier terrible, il est aussi le vengeur du peuple, le destructeur des oppresseurs et l'ami des hommes. C'est pour cela que vous le voyez dans nos campagnes très adoré par les habitants, car c'est sur lui, sur son retour, qu'ils comptent pour chasser leurs ennemis, les étrangers qui oppriment les pauvres gens. » Et son œil devient sombre. Serait-ce que cette idole terrible conspire aussi contre les Anglais et qu'elle entretient l'espérance au cœur des peuples vaincus et dominés ?

Plus nous approchons de Madras, plus la campagne est jolie. Des villages de palmiers apparaissent à chaque instant et l'horizon est limité par eux ; les puits aussi sont plus fréquents. Les animaux ne sont pas gras et je crois qu'ils ont perdu la faculté de le devenir un jour.

Je vois des hommes qui montent aux cocotiers les pieds à plat sur le palmier et une corde autour des reins et de l'arbre ; d'autres qui puisent de l'eau au fond d'un puits à l'aide d'un chadouf fait d'une perche qui bascule sur un bâtis léger

et d'un bambou suspendu à l'extrémité de cette perche qui porte le récipient. Le contrepois est fait — comme en Turquie, en Égypte, en Espagne, en Chine d'où les Célestes ont apporté cet instrument d'irrigation en Indo-Chine — d'une énorme pierre placée à l'extrémité opposée de la perche. Parfois, ce contrepois est augmenté du poids d'un homme qui, appuyé sur des bambous plantés verticalement, se promène sur la perche afin de la faire basculer. De temps en temps, on trouve une manière moins primitive de monter l'eau d'une citerne peu profonde ; c'est alors une roue à doubles jantes auxquelles on a fixé des vases en terre pour puiser l'eau et qui tourne à l'aide d'un grossier engrenage mu par deux bœufs jougués. Cet instrument est analogue à celui qu'on nomme *sakiéh* en Égypte. Ailleurs, on irrigue à l'aide d'un panier enduit de résine, suspendu à deux doubles cordes que deux hommes tiennent de chaque main et qu'ils balancent, de manière à plonger le panier dans l'eau et à rejeter celle-ci dans un petit bassin d'irrigation.

J'ai trouvé dans le nord un autre procédé qui est persan ; c'est celui qu'un capitaine a imaginé au Tonkin, il y a quelques années, pour faire aller l'eau de la rivière dans son camp : une peau de buffle qu'on monte à l'aide d'un câble posé sur une poulie et que tirent deux buffles, ou deux bœufs ; la partie inférieure se recourbe quand l'outre énorme est remplie à l'aide d'une corde que manœuvre le bouvier, et elle s'abaisse ensuite pour se vider.

Ces divers systèmes sont connus partout, surtout en Orient et en Extrême-Orient. On les dit arabes, mais ils sont bien antérieurs à leur nation et aussi vieux que le monde.

Je ne sais plus à quelle station, toute proche de Madras, les voyageurs ont été obligés de donner leur nom et d'indiquer leur destination. J'ai nommé Madras, Pondichery, Tutticorin et Colombo. — « Tutticorin » a répété l'employé indigène et, ne pouvant écrire mon nom français, il m'a prié de l'écrire moi-même sur un livre à souche ; il a rempli les vides puis m'a remis le feuillet sans rien dire. A la station avant Madras, ce feuillet m'a été réclamé au moment où le train se mettait en marche. Comme je l'avais précieusement serré dans un livre et renfermé celui-ci dans ma valise que je venais de boucler, je n'ai pu remettre le papier. « Madras » me crie l'employé. A Madras où nous arrivons à six heures avec un retard d'une heure, on ne me réclame rien et je garde mon papier. Il paraît qu'il était destiné à la santé et que si je l'avais remis à Madras, j'étais placé en quarantaine, obligé d'y rester dix jours en observation avec obligation de me présenter tous les matins à un médecin. « Ne vous inquiétez pas de cela, m'a dit quelqu'un, et quand vous aurez visité Madras, partez pour Pondichéry sans vous présenter à la visite médicale, et personne ne s'occupera de vous ». J'ai suivi ce conseil et je m'en suis bien trouvé.

A 6 heures et demie, je suis à l'hôtel d'Angeli tenu par un Italien très aimable et par son fils. Ils parlent français tous les deux et se mettent entièrement à la

disposition des voyageurs. Si les chambres étaient aussi confortables que la table, je m'y serais très bien trouvé. C'est le seul hôtel, on dit restaurant, où la cuisine ne soit pas anglaise et détestable, et c'est le seul café où l'on puisse venir se désaltérer. Il est installé derrière l'hôtel, dans un jardin entouré d'une terrasse couverte où l'on s'attable sous des pankas électriques. A six heures les élégants et les élégantes de Madras viennent, au retour de la promenade en voiture, y prendre des glaces et des wishki-sodas avant de rentrer chez eux. Ce moment est agréable, curieux, car il fournit cent grimaces à noter, et je vous assure que les grimaces anglaises valent bien les grimaces françaises.

J'ai retrouvé dans cet hôtel, l'Italien de Kbourda-road qui, en qualité de compatriote de l'hôte, s'y trouve comme chez lui. Il est ici depuis 24 heures et déjà, dit-il, connaît Madras comme Milan. Il a rendu visite aux huit compatriotes qui tiennent boutique et sait où s'adresser demain pour prendre des commandes : il est commis-voyageur en appareils photographiques et en articles de précision, fouinard, adroit, grand emmagasineur de choses utiles à savoir et intrigant, hardi, très pratique. Sa hardiesse dépasse tout ce qu'on peut imaginer et ses facilités de langage en français, en anglais, en allemand sont surprenantes. J'ai plusieurs fois rencontré des gens comme lui sur les paquebots, brasseurs d'affaires, placeurs de diamants, de perles, marchands de soieries et grands bavards. Celui-ci, sobre en paroles, ne dit que ce qu'il veut dire et sait se taire. Je crois qu'il doit être un excellent agent pour sa maison. J'observe avec lui les ladies et les sirs qui sont venus se rafraîchir et nous parlons de Paris, de Milan et de vingt choses encore.

Le soir, mon nouveau compagnon m'entraîne en pousse-pousse à travers la ville, mal éclairée, silencieuse. Nous nous promenons pendant deux heures, nous rencontrons des échopes ouvertes, nous traversons un parc immense et nous rentrons à l'hôtel.

Le lendemain, l'Italien va à ses affaires et je parcours la ville. Nous nous retrouvons à déjeuner et nous voilà repartis à une heure où, disent les Anglais, les Espagnols et les Arabes, on ne voit dehors que les chiens et les Français. Il paraît que cela se dit aussi des Anglais, des Allemands quand ils sont dans les colonies étrangères, mais jamais des Espagnols qui, dit-on, aiment la pénombre et les siestes prolongées.

Madras est une ville de 500.000 habitants qui occupe un territoire aussi grand que Paris. Des rues très larges, des parcs, des jardins, des places immenses avec beaucoup moins d'arbres que semblent l'exiger le climat et l'hygiène publique. Les palais, les musées, les bâtiments occupés par les services administratifs sont énormes ; on n'avait pas à ménager la place et l'argent abondait tellement qu'on ne l'épargnait pas. Et cependant, malgré ces facilités, tout est laid, mal conçu, d'une architecture absolument ridicule. Les particuliers ont suivi l'exemple donné par le gouvernement et leurs immeubles sont énormes et aussi laids que

ceux de l'État. Avec des modèles sous les yeux comme ceux que l'Inde, autrefois mahométane, a laissés au nord-ouest et ceux de l'Inde brahmanique que l'on trouve un peu partout, surtout dans l'extrême sud, et qui sont maintenant ruinés ou à demi ruinés, — ayant devant eux des mosquées dont la sobriété de style est vraiment artistique, puisque leur beauté est toute dans la ligne et dans l'effet que produisent les minarets et les coupoles sur le ciel, — mis en présence de cette architecture tourmentée, surchargée d'ornements et de sculpture qui est l'opposé de l'architecture moghole, mais qui a son cachet de complexités, exagérées sans doute comme toute la mythologie hindoue... les Anglais, qui auraient dû s'exalter devant tout cela, sont restés froids et n'ont rien créé qui soit caractéristique de leur empire. Leurs architectes à Madras, comme à Calcuta, comme à Bombay, sont demeurés au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer ; Bombay n'est d'apparence qu'une ville de casinos et de villas balnéaires ; Calcuta et Madras sont des villes lourdement construites à l'anglaise, et habitées par des Hindous qui regardent sans les comprendre ces pesantes bâtisses qui sont plus massives que leurs vieilles forteresses. Ils doivent trouver que les Européens sont, en architecture, inférieurs aux Hindous et surtout aux Moghols. Moi, je trouve qu'ils n'ont pas le sens du ridicule en architecture et que l'absence de sens commun en art est la caractéristique de leur nation.

À côté de ces palais immenses, de cette débauche de parcs, de jardins et de vastes magasins, de cette étendue occupée par les Anglais, de tout ce luxe, on est choqué de la sordidité des quartiers indigènes, des petites échopes, louées par les commerçants natifs, pressées les unes sur les autres, du peu de place occupée dans la cité par les 490.000 Hindous qui en constituent cependant la puissance commerciale.

Les Anglais se vantent de faire mieux que les Moghols, mieux que les princes indigènes et de consacrer aux constructions des services publics les revenus que ceux-ci employaient à leurs palais, à leurs forteresses. Il y a du vrai dans cette déclaration, moins qu'il ne paraît avant de réfléchir. En fait, le milliard qui provient de l'impôt est prélevé sur le travail de la population indigène et, cependant, partout où les Anglais sont agglomérés à côté de cette population, dans les villes, ils le sont dans la proportion de 1 pour 50 et même pour 100, armée comprise, et ils occupent 50 pour 100 de la surface du sol. Ils prennent le sol, l'air, s'aménagent très luxueusement, eux qui sont 10.000 à Madras, et ne s'occupent presque pas des sordides quartiers habités par les indigènes qui sont 500.000. Ils ont donné à l'Inde la paix anglaise et sont fiers de parodier d'un mot la paix romaine, la paix que Rome avait donnée au monde conquis par ses guerriers et par ses mercenaires, mais il est visible, dans les villes où tant de luxe est à côté de tant de misère, tant d'hygiène à côté de tant de pouillerie, que l'Angleterre, avec des hommes de la plus grande valeur, administre les Indes comme l'administrait la Compagnie dont elle a pris la place.

Elle exploite le pays avec talent, avec une certaine libéralité dont il faut lui tenir compte, mais avec un mépris souverain des masses qu'elle gouverne. Elle n'a rien fait pour les paysans ; les routes sont rares même au nord-ouest, en dehors des chemins de fer qui sont plutôt stratégiques qu'économiques. Mais, à part les chemins de fer qui frappent les yeux des voyageurs, des gares vastes, mais surtout aménagées pour les Européens, à part les ports de commerce et les nombreux voyageurs qui les fréquentent, les Anglais n'ont pas fait grand chose dont l'indigène ait vraiment profité. Si ! ils ont fait les babous qui sont des lettrés dressés à l'anglaise, ils ont donné à 100.000 Indiens environ les moyens d'entrevoir l'Europe au travers de l'Angleterre et la civilisation de l'occident au travers des mœurs indigènes. Il est sorti de leurs efforts, de l'exemple donné, des nouvelles conditions d'existences nées du rapprochement de leur race et des races natives, les Parsis qui sont devenus une puissance commerciale avec laquelle ils doivent compter, un parti de revendications nationales qui s'est créé, qui parle l'anglais pour s'entendre du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest contre l'Angleterre, et qui s'appuie sur les doctrines parlementaires et libérales anglaises pour revendiquer l'Inde pour les Indiens.

C'est quelque chose, mais les castes sont demeurées ce qu'elles étaient avant eux, la société hindoue n'a pas avancé d'un pas et les coutumes d'isolement castuel sont demeurées ce que les Européens les ont trouvées à leur arrivée en Extrême-Orient. Les Anglais ont en outre créé une caste nouvelle, la leur, qui domine toutes les autres autant qu'elle les méprise. Et c'est là l'échec anglais et c'est la guerre qui se prépare lentement au sein d'un régime de paix matérielle. Les Anglais sont demeurés des conquérants au même titre que les mahométans et ont moins pénétré assurément la mentalité des masses conquises, soumises, que les Moghols. Leur mentalité est séparée de la mentalité hindoue par un nombre de stades de civilisation beaucoup plus grand que celui qui séparait la mentalité des Moghols de celle des peuples soumis par eux. En fait, les Anglais tiennent beaucoup moins à l'Inde, au sol conquis par leurs armes, leur politique habile, que les mahométans aujourd'hui dépossédés par eux. S'ils étaient à leur tour dépossédés, ils devraient tous quitter l'Inde ; les mahométans y sont restés 90 millions après la ruine de leur empire.

Mais revenons à l'immense ville qu'est Madras. Elle s'étend sur la côte de Coromandel sur une largeur de douze kilomètres environ et sa profondeur n'est pas inférieure à quatre kilomètres.

Elle est limitée au sud par la rivière Adyar, au sud-ouest par un marais dit le Long-Lac. C'est entre ce marais, cette rivière et la mer que se trouve le quartier Saint-Thomas, et la cathédrale catholique de San-Thomé qui vient d'être reconstruite sur les fondations d'une église plus ancienne, élevée jadis sur le tombeau de l'apôtre dont la venue en ces parages n'a jamais été démontrée.

A l'Ouest de la ville, c'est la plaine avec l'Asile des Lunatics, le Agricultural Collège sur l'Adyar et de l'autre côté, au nord-ouest, la station de Madras où l'on peut prendre le train pour Calcuta.

La rivière Coum zigzague au milieu de la ville et y forme une île longue d'un kilomètre et demi sur huit cents mètres de largeur.

On a jeté neuf ponts sur cette rivière qui vient alimenter un autre cours d'eau plus petit qui serpente de l'Ouest à l'Est et un canal d'assainissement et de communications: la rivière est l'Ottari-Nalla et le canal qui va de l'Ottari vers le nord est dit Cochrane-canal. A ce canal s'embranché un autre canal dit Canal du Coton qui, vers l'Ouest, conduit au railway.

La gare du chemin de fer venant de Calcutta est au centre de la ville, près de l'île dont j'ai parlé et du parc du Peuple. Une autre voie aboutit au port qui est clos d'une double jetée à angle droit et auquel on n'a accès que par une seule porte. La côte est inhospitalière, plus encore que celle de Pondichery et, sans ses jetées, Madras n'aurait pu devenir ce qu'elle est, la troisième ville de l'Inde et un grand port. Ce port, achevé il y a 25 ans environ, mesure 800 mètres sur 850; un bel embarcadère, ou *pier*, long de 150 mètres s'avance au milieu du port.

Ce territoire fut cédé à la Compagnie des Indes orientales anglaises en 1629 par un député du Radja de Chandragiri (ou Mont-de-la-Lune) et cette cession fut confirmée six ans plus tard par le radja lui-même. On raconte qu'il existe une plaque d'or sur laquelle cette cession serait gravée. Trente-cinq ans plus tard, la ville comptait 30.000 habitants et, en 1904, elle en avait 509.000 dont 411.000 hindous, 57.000 mahométans et 41.000 chrétiens. Les revenus de la ville sont actuellement de 4 millions de francs et son port est fréquenté par plus de 600 vaisseaux d'un tonnage de 1.250.000 tonnes. Ses importations sont évaluées à 84.500.000 francs et ses exportations à 124 millions.

Sauf le Musée et la Bibliothèque, tous deux très intéressants, mais beaucoup moins cependant que le Muséum et la « Library » de Calcuta, et les quelques statues étranges qu'on trouve au travers des parcs et sur les places, il n'y a rien à voir à Madras et, tout de suite, on est las de cette ville immense où l'espace noie les édifices, où il faut une heure pour faire la moindre des visites, où il n'y a qu'une promenade dite la Marina. Bombay ne m'a pas plu, Calcuta m'a ennuyé, Madras me déplaît; ce sont des villes bâties comme on plante un campement, au centre d'une plaine immense, des villes où il n'y a que de l'air, des vides creux qui sont des parcs et des rues qui sont larges comme des fleuves. Les maisons sont des palais lourds, mais des palais habités non par des princes, non par le peuple, mais par des marchands anglais qui ont l'air d'avoir fait un déballage de marchand forain dans des salles où ils se tiennent comme des barbares troublés d'être si largement logés et qui sont prêts à s'en aller. On sent que tout est factice ici: les maisons tiennent au sol, on le voit, mais les gens qui les

habitent sont comme en camp volant, comme de passage. Madras n'est même pas une ville d'Angleterre, c'est quelque chose de plus largement établi, c'est une de ces villes d'Australie qui nous sont représentées aussi grandes et aussi nues qu'un canton bien peuplé.

Je rentre à l'hôtel, fatigué, déçu par cette ville et doutant plus encore de l'œuvre anglaise qu'avant d'y pénétrer. Je boucle mes malles, je paye ma note, 8 roupies, (13 fr. 20) pour une journée d'hôtel, et je quitte Madras à 6 h 20, du soir le mardi 19 pour aller à Pondichéry, chez nous.

XIV

PONDICHÉRY

Saupou. — L'hôtel de France et de Londres. — Encore Loti. — Mon ami Balicourt. — La Bibliothèque, les archives. — Dupleix, Lally marquis de Tollendal. — La validation de l'élection de M. Lemaire. — Le collège électoral de l'Inde française. — Chanémougam. — Manifestation à Karikal et mort d'homme. — La ville. — La famille d'Ananda rangatirou-vangadapoullé. — La ville noire, le marché. — Le village des potiers. — L'artiste Apoupater; ses œuvres, sa Kâli. — La bayadère de Madhura. — La colon de *palingkel*. — La musique des Cipayes.

Le train courrier du Southindian-railway pour Tutticorin et Colombo quitte Madras à 6 h. 08 minutes du soir. Il arrive à Villupuram, qui est à 159 kilomètres de Madras, à 10 h. 51 minutes. Les voyageurs qui vont à Pondichery doivent y attendre plus d'une heure le départ.

J'avais télégraphié à Saupou, et le brave Saupou que tous les voyageurs français qui ont été dans l'Inde, que tous les fonctionnaires qui ont fonctionné à Pondichéry connaissent et recommandent à leurs amis et connaissances, pour lequel ils font une réclame monstre, l'immortel Saupou m'attendait à la gare avec tout un personnel et une voiture pour mon bagage, une autre pour moi. C'est un petit vieux de la sous-caste des Modéliar, shivaïte convaincu, portant sur le front les trois traits horizontaux et le point mystérieux qui se place au centre du trait médial. Il a 60 ans passés et porte gaillardement son âge. Il parle français comme un parisien et se montre un peu goguenard, un peu sceptique et très détaché des choses de ce monde. Cette dernière qualité est rare chez un aubergiste. Malheureusement, cette philosophie le porte à négliger un peu son *Hôtel de France et de Londres*, à trop compter sur sa réputation de brave homme et la bienveillance de ses clients, qui sont tous ses amis. Ce n'est pas sale chez lui, mais ce n'est pas absolument propre, ça pourrait être mieux. Voilà trois, quatre fois que le brave Saupou déménage, emménage et, son mobilier se ressent un peu du « chambardement » comme il dit, que cela cause à « l'établissement ». Quand Maurice Maindron, à la recherche des petites bêtes, passa par là, vers 1883, il habitait un hôtel paisible, je ne sais où; quand il revint en 1903, Saupou exerçait ailleurs, et quand Loti, à la recherche de la sagesse et de la vérité, est venu à Pondichery, en 1904, il avait déménagé. Je l'ai trouvé il y a quelques mois dans une vieille maison à deux pas du gouvernement et tout près du secrétariat général qui, lui, a vue sur la mer. Saupou tient un hôtel ambulante, vagabond, lequel est atteint de la manie du déplacement. Tout change à *l'Hôtel de France et de Londres*, même le site, mais l'hôtelier et le cuisinier demeurent et restent excellents.

Saupou est un vieux serviteur de l'Etat. Il a été magasinier longtemps, puis un de ses frères étant mort, il y a plus de vingt ans, il a pris l'hôtel qu'il avait monté et le tient avec un autre frère qui est un cuisinier remarquable. C'est Loti, qui le dit en un autographe qu'il a laissé tomber de sa plume sur un registre où tous les grands hommes sont priés par Saupou de chanter sa gloriole. Je l'ai chantée, moi aussi, la gloriole de Saupou, le livre posé sur la table où « celui qui ne lit pas » écrivait toute la journée, raturait, polissait et repolissait sur le métier où sans cesse il remettait son ouvrage, cet étrange livre de *L'Inde (sans les Anglais)*. J'étais confus de mettre mon bras où Viau-Loti avait appuyé le sien, de mettre ma griffe là où l'académicien des dames avait posé ses ongles taillés, polis et soignés. « On m'a volé le premier volume, disait Saupou, mais le voyageur qui me l'a volé, n'a pas profité de son vol ; il a fait naufrage et tout a été perdu ». Et Saupou qui est un brave homme n'ajoute pas : « C'est bien fait », ni : « Shiva l'a puni ».

A 7 heures, je suis debout et j'envoie chercher mon vieil ami Balicourt, un hors caste, un pariah qui fut trente ans un bon serviteur de la France et qui, maintenant, vit de sa retraite à Pondichéry, avec ses enfants. Une de ses filles est institutrice. J'ai connu Balicourt au Cambodge, à Kratié, magasinier au commissariat de la marine, un peu après l'expédition du Laos, en 1895. Il était mon voisin, puisqu'il habitait un enclos pris dans le parc de la Résidence.

Je tombe mal, il a perdu une fille, la seconde, morte en couches il y a un an, et il enterre son petit-fils, aujourd'hui même.

Je parcours la ville, je fais visite au gouverneur, M. Angoulevant, qui vient d'entrer en fonctions, à son aimable chef de cabinet, un véritable artiste plein d'humour et qui caricature ses chefs sans méchanceté ni malice, au secrétaire général, qui fait ses malles pour aller en Nouvelle-Calédonie.

Pondichéry est une ville de 48.500 habitants, dont 1.150 Européens, 1.361 métis et 46.000 Hindous et mahométans.

Je la parcours en tous sens, puis je vais visiter la Bibliothèque et les vieilles archives où dorment et se réveillent quelquefois les secrets du passé, les éléments d'un réquisitoire contre Dupleix, sa bégoum Jeanne, son entourage, et d'un plaidoyer pour Lally-Tollendal et les attendus d'une condamnation de tout ce conseil de ville qui voulait sa tête et qui l'obtint.

J'apprends, par un télégramme parvenu à Pondichéry avant-hier, que la Chambre a validé l'élection de M. Lemaire. Ce n'est pas que M. Lemaire ait été plus élu que ne l'étaient jadis Pierre Mypé et Henrique, mais Henrique, son concurrent, est mort alors qu'une commission s'occupait de son invalidation. On redoute de convoquer de nouveau les électeurs, d'avoir de nouvelles émeutes à Pondichéry, à Karikal, et des morts à déplorer, car on frappe fort aux Indes. Le gouvernement qui ne voulait pas de Lemaire, un ancien gouverneur, alors qu'Henrique, rédacteur en chef de la *Politique coloniale*, était vivant, s'est

rallié à Lemaire et s'est mis d'accord avec la Commission pour le faire proclamer élu. Lemaire a été validé haut la main ; sa validation a été proclamée avant-hier et des manifestations qui auraient pu dégénérer en émeute ont eu lieu. Chanémougam, le grand organisateur des élections a pris peur et s'est sauvé sur le territoire anglais. Il a fallu barrer les rues qui conduisent à sa maison afin qu'elle ne fût pas pillée. Ses amis se sont cachés. Aujourd'hui tout le monde est dans la joie. Il y a des transparents au-dessus d'un grand nombre de portes et on y lit : « Vive Lemaire ». On a illuminé deux soirs, on a chanté la *Marseillaise* en cortège et je ne sais plus quelle chansonnette de circonstance. Maintenant, tout est calmé, mais le secrétaire général qui passe pour un partisan de Chanémougam parce qu'il n'a jamais voulu prendre parti pour personne, saute jusqu'en Nouvelle-Calédonie. « Vous verrez, me dit-il tristement, que le régime ne changera pas et que les hommes qui vont arriver au pouvoir ne valent pas mieux que ceux qui en descendent. Le mieux serait de « supprimer le député ».

« Supprimer le député, supprimer le sénateur ! » C'est le cri général de tous les Français, administrateurs, fonctionnaires, employés, colons, aux Indes. Je l'ai entendu à Chandernagor et je l'entends encore ici. La politique tue tout, divise tout le monde, excite des haines entre les Français, entre les Eurasiens, entre les renonçants et les non-renonçants. Tout le monde est d'accord sur cela. Il n'y a qu'en France où on veut absolument que nos Etablissements de l'Inde soient représentés à la Chambre et au Sénat et que ces îlots perdus au milieu du territoire anglais, qui ne se connaissent pas, qui n'ont aucune relation entre eux, qui ne forment pas un collège électoral mais des morceaux de collèges très éloignés les uns des autres, qui n'ont ni les mêmes manières de voir, ni les mêmes intérêts, se mettent d'accord, — au petit bonheur des choses et par la grâce de Dieu, fut-il Chanémougam Velayoudomodéliar, — pour nommer un député et un sénateur. Un collège électoral : Yanaon, est à vol d'oiseau à 640 kilomètres de Pondichéry ; Mahé est à 482 kilomètres de Pondichéry et à 885 de Yanaon ; Chandernagor est à 1.365 kilomètres à vol d'oiseau de Pondichéry, à 725 de Yanaon et à 1.770 kilomètres de Mahé. Comment veut-on que des courants d'opinion s'établissent entre des points aussi éloignés ?

Trois influences peuvent s'y faire sentir : celle du gouvernement et il en a été ainsi autrefois, celle des missionnaires qui, eux, savent toujours se mettre d'accord quelque région qu'ils habitent, et une autre qui a tout dominé, tout fait, celle d'un indigène riche, commandant aux non-renonçants et s'imposant à tout le monde. On peut dire que Chanémougam a gouverné l'Inde vingt-cinq ans, commandé aux gouverneurs, trompé le gouvernement français, la Chambre des députés et le Sénat, qui n'en savaient mais, et réduit les représentants de l'Inde en France à servir ses intérêts. Des gouverneurs ont été rappelés en France parce qu'ils ne s'étaient pas entendu avec Chanémougam, des secrétaires

généraux ont été changés. On ne votait plus aux Indes : Chanémougam avait des amis sûrs qui votaient pour tout le monde ; on trouvait dans les urnes plus de bulletins qu'il n'y avait de votants ; mais, au total des voix obtenues, le chiffre exact se rétablissait aux dépens de celui de Chanémougam ne voulait pas.

Pierre Mype, étant l'éternel élu de l'Inde, se brouilla avec le grand électeur hindou et, aux élections suivantes, n'obtint plus que 5 voix. Un inconnu, un homme dont le nom était ignoré de tous les électeurs de l'Inde, M. Henrique-Duluc, fut élu. Chanémougam de la sous-caste des Modéliar, presque illettré, dominé par son astrologue, superstitieux, rusé, « dont l'influence est toute morale, toute religieuse, due entièrement à ses vertus qui sont réelles, » a-t-on écrit, avait élu le député, sous une condition cependant, c'est que le député ne viendrait jamais aux Indes. Il a fait plus tard l'élection du sénateur sous la même condition et, pendant quinze ans, ni l'un ni l'autre n'ont osé visiter leur collège électoral.

Il y a deux ans, la situation de Chanémougam était compromise, lui-même se demandait s'il était encore le chef écouté des électeurs. Depuis que le gouverneur Rodier l'avait fait arrêter et mis entre les mains du Procureur général, bien qu'il y eût eu ordonnance de non-lieu en vertu du fait du prince, Chanémougam était discuté, n'avait plus sa force. Conseiller général, conseiller municipal, et, à cause de cela, grand confectionneur des listes des jurys, il était encore puissant, mais plus tout-puissant. Il consulta son astrologue et, celui-ci ayant consulté les astres, découvrit que la présence du député était indispensable aux Indes. M. Henrique parut et se trouva à Pondichéry un jour d'élections au Conseil général ; « il fut si écoeuré de ce qu'il vit, me dit un de ses anciens partisans, maintenant rallié à M. Lemaire, que je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il est mort de son écoeurement !!! »

Quoiqu'il en soit, la déroute semble avoir mis tout le monde d'accord. « C'est, me dit un ami du député, vieil ennemi de Chanémougam et d'Henrique, c'est que M. Lemaire, étant gouverneur, a trouvé le moyen de se rendre populaire. Il était actif, il allait partout, ne craignait pas de se mêler aux pariahs ; son dîner n'était pas prêt, il mangeait celui des pariahs. J'écoute cela, sans rien dire, mais j'aurais cru cette manière d'agir, plus dangereuse que favorable en ce pays de caste. Ce n'est peut-être qu'un racontar, mais celui qui m'a dit cela, est un homme considérable dans la colonie et qui paraissait parler très sérieusement.

Tout allait bien quand, le lendemain de mon arrivée, le bruit courut qu'une grande manifestation se préparait à Karikal et qu'on craignait quelques violences entre Hindous et mahométans. J'allai aux renseignements : le bruit était fondé et j'appris du gouverneur lui-même qu'il partait vers 10 heures du soir pour Karikal, en voiture jusqu'à Goudlalour, et de Goudlalour

en chemin de fer jusqu'à Karikal. Le surlendemain, j'apprenais que la manifestation y avait été bruyante, qu'il y avait eu des bagarres, qu'un homme avait été tué, et que sans le gouverneur, sans son énergie et sa présence d'esprit, des événements plus graves auraient eu lieu.

Dans le quartier indigène où j'erre, j'observe une certaine agitation, il y a des frémissements dans la foule.

On me dit que Chanémougam songe à pèrégriner et qu'il prépare un grand voyage d'homme pieux. « Il veut visiter Bénarès, me dit un de ses meilleurs amis, un de ses hommes-liges, un non-renonçant qui parle français et qui le considère comme une âme pure, comme un homme de devoir qui vivait simplement, saintement et qui méritait la puissance morale qu'il avait obtenue, et qui pouvait se baigner dans le Gange. Il ira à Multra, à Pouri pour adorer Djaggernatt et se laver dans les eaux de son bassin sacré. Il ira dans vingt autres lieux de pèlerinage et, réconforté, les choses nouvelles s'étant usées, il reviendra à Pondichéry et M. Lemaire l'apprendra à ses dépens. »

Pondichéry est une vieille cité pleine de vieilleries françaises et de souvenirs français. On y parle communément notre langue et les rues rappellent des choses vues ailleurs, on ne sait trop où, mais en France, en quelques bourgades perdues. Les souvenirs vous assaillent et la tombe de Bussy dans le vieux cimetière, les dix piliers, monolithes sculptés et fouillés, hauts de 12 mètres, offerts à Dupleix par le Radja de Gingie, dressés sur le quai, autour de la statue de celui qui fut un rival dangereux pour les Anglais, racontent de l'histoire. Des traditions hantent l'esprit des descendants de ceux qui connurent Dupleix et sa bégoum Jeanne qui, si elle l'avait pu, disent les indigènes, aurait affermé l'air qu'on respirait. Mais qu'importent les trahisons, les querelles entre chefs, les soulèvements des mercenaires, les dévouements peut-être intéressés de certains hommes et les arrière-pensées de beaucoup d'autres ! Tout cela est mort, mais tout cela parle de la France, de la grande entreprise du XVII^e et du XVIII^e siècles et de la patrie telle que l'aimaient nos aïeux d'il y a 150 ans, et, parmi ces rues où je me promène, soit dans la cité blanche, soit dans la cité noire, deux villes qui sont séparées par un canal creusé par François Martin, le fondateur de Pondichéry, quand mon pousse-pousse traverse le bazar, je suis assailli par le passé. Tout se ranime et je regarde la terre, les pierres sculptées, les vieilles maisons, tout ce qui est vieux, ruiné, lépreux, me demandant pourquoi tout cela reste inanimé, pourquoi toutes ces choses qui sont contemporaines des grands événements du passé se taisent et ne se lèvent pas pour parler.

Je retourne aux archives, je feuillette les registres des délibérations, les vieux comptes, je trouve les signatures de Dupleix, de Lally-Tollendal, celles de Bussy et vingt autres, et des textes qui parlent trop, des paroles écrites qui renversent mes opinions, qui me montrent les gens et les jours sous un autre angle que celui d'où je les voyais, et des infamies surgissent et hurlent. La vérité

toute nue sort de son puits, et je connais les vrais coupables, les véritables traîtres, les gens que la hache n'a point frôlés et qui sont morts tranquillement dans leur lit après avoir élevé pour un autre l'échafaud où ils auraient dû monter. Hélas ! hélas ! où est la justice immanente des choses qui punit et récompense les hommes d'après leurs mérites !

Voilà quatre jours que je suis dans cette ville et je ne me lasse pas d'y être ; j'y resterai encore volontiers si je n'étais obligé de continuer mon voyage pour être à Colombo le 2 avril. Et pourtant, les Français que j'ai vus ici sont las d'y être, ils voudraient partir. La ville leur déplaît, la vie qu'ils y mènent si simple, aussi simple qu'elle peut l'être sous le climat qu'on y trouve, leur pèse. Les Français qui sont nés ici, ceux mêmes qui sont les descendants des hommes qui ont joué un rôle au temps des Martin, des Dupleix et des Lally, s'ennuient à Pondichéry, croient avoir manqué leur destinée et n'aiment pas la pauvre petite ville qui m'a pris, à moi, un peu de mon cœur, tout de suite.

Les indigènes attachés à nos administrations, qui ont quitté Pondichéry pour aller servir en Indo-Chine, y reviennent pourtant avec un certain empressement pour y vivre de leur retraite. Ils aiment leur ville, ceux-là, et j'en ai trouvé qui étaient fiers d'elle. Pourquoi ? Je ne sais, mais ils me parlent avec un certain plaisir de Dupleix, de Lally, de Bussy, de beaucoup d'autres, des luttes avec les Anglais, et se montrent fiers d'être demeurés Français. Les rues de la ville ont conservé leurs vieux noms : rue Dupleix, rue Martin, rue de Bussy, rue d'Orléans, rue Saint-Louis, rue des Missions-Étrangères, etc.

Je suis allé faire visite à l'arrière petit-fils d'Anandarangatirouvangadapoullé qui avança plus de 3 millions de roupies à Lally-Tollendal lors du siège de Pondichéry, en 1760, et qui mourut en janvier 1761, trois jours avant la reddition de la ville, comme il achevait de dicter à son secrétaire les événements du jour. J'ai vu le douzième volume de ses mémoires écrit très fin, en tamoul, et qui compte au moins 800 feuilles de papier petit in-folio. Il embrasse trente années de son existence et tout le gouvernement de Dupleix. J'ai lu le relevé dûment certifié et reconnu de ce qui lui était dû par la Compagnie des Indes françaises vers 1770, et sa créance était reconnue valable pour plus de 3 millions de roupies. La Compagnie des Indes n'a rien payé et la France sert à ses descendants, qui la touchent par trimestre, une pension de 2.000 francs. La Convention reconnut les services d'Ananda et fit envoyer à son descendant direct une canne à pomme d'or et frange d'or ; Napoléon lui en envoya une autre. On m'a montré ces deux reliques, ces deux cannes d'honneur, puis le portrait d'Anandarangatirouvangadapoullé et l'on m'a remis une toute petite brochure contenant les certificats de satisfaction reçus par lui de tous les gouvernements français.

La maison que j'ai visitée est celle qu'Ananda habitait ; elle n'a donc pas été démolie, ainsi que le disent certains historiens, par les Anglais lors du pillage et de l'incendie de la ville. Sa cour extérieure, ce que les Romains appelaient *atrium*, ce que les Espagnols nomment le *patio*, a été recouverte d'une toiture en feuilles de palmier. Elle comprend une colonnade pour le rez-de-chaussée et une autre pour l'étage. Les colonnes sont carrées, en bois dur, sous chapiteau sculpté dans le style hindou, puis verni en noir. Il y a une grande table au milieu, quelques chaises à bras autour de cette table et deux bancs. L'homme qui m'a reçu est un vieillard de 60 ans passés. Très fatigué, intelligent peut-être, et qui connaît assez mal notre langue, paraissait heureux de ma visite.

Il ne m'aurait pas parlé des services rendus par son ancêtre si je n'en avais rien dit. Il était en société d'un brahme qui paraissait être son homme de confiance. L'un et l'autre sont vishnouïtes et portent le trident sur le front entre les deux yeux. Les descendants d'Ananda, sans compter leurs enfants, sont au nombre de cinq et si les 2.000 francs sont partagés entre eux, cela leur fait chacun 400 francs par an. Il est heureux qu'ils aient d'autres ressources et qu'ils soient propriétaires de terrains loués dans la plaine et sur le territoire français, sans cela ils auraient juste assez pour s'assurer des funérailles très simples après leur mort.

Je cours la ville toute la journée avec mon ami Balicourt et, malgré les terrasses de quelques maisons, le palais du gouvernement qui n'est pas de l'architecture purement italienne à laquelle cependant on a songé, je lui trouve quelque chose de si vieux, de si loin, que cela me rappelle le pays. Je me souviens avoir éprouvé ce même sentiment il y a quinze ans, à Alexandrie, lors d'une promenade aux vieux quartiers. Il y avait là des bâtiments de petite ville qui m'attendrissaient. Ici, dans la Ville-Blanche, tout est français. La cathédrale est bizarre, macaronnique avec ses deux tours carrées et son petit frontispice triangulaire qui rappelle les Palais de Justice construits en province, sous l'Empire, et qui se ressemblent tous. Le Tribunal n'a pas voulu être beau ; sa large véranda, sa terrasse sur le tout et le frontispice qui rappelle celui de la Cathédrale et ceux des Palais de Justice est d'une conception dénuée, je ne dirai pas de tout sentiment artistique, mais de toute architecture. La Cathédrale des Missions-Etrangères est du parfait style jésuite ; c'est à la fois prétentieux, vulgaire et grotesquement ornementé. J'ai rencontré cela vingt fois en Espagne et plus de dix fois en France. Il y a sur la place du Gouvernement une fontaine et il y en a une autre sur la place du Marché qui ne sont pas d'une conception meilleure. Ce n'est donc pas par son architecture que se recommande Pondichéry, mais c'est par ses vieilleries, ses murs lépreux, ses maisons d'autrefois qui maintenant sont trop grandes, ses courtes fraîches et ses vérandahs bien comprises.

La ville indigène, le marché aux légumes, au poisson, sur la place, les bazars sont intéressants, grouillants mais pas luxueux. C'est une ville noire, hindoue, avec ses échopes étroites, ses magasins encombrés de marchandises, ses changeurs de monnaie et ses marchands d'images, de statuettes en bois, de chromos allemands qui représentent l'empereur d'Allemagne, la reine Victoria à 25 ans, le prince de Galles à 40 ans et M. Carnot avec son frac noir et le ruban de la Légion d'honneur. J'y découvre M. Loubet, très petit vieux papa du monde, tranquille et souriant, M. Fallières sur des cartes postales venant d'Agen. J'y trouve aussi tous les souverains groupés autour de la reine Victoria et tous les grands hommes de l'Europe depuis dix siècles, avec Napoléon I^{er} au centre, Charlemagne à sa droite et saint Louis à sa gauche. J'achète des dieux et des déesses qui sont des sortes de chromos fabriqués dans l'Inde et des statuettes en bois qui sont plus intéressantes que jolies.

Je vais à Cossopaleom, le village des potiers ou *cossorers* pour y voir un *mouchys*, véritable artiste modelleur que toute l'Inde connaît de réputation. Une demi-heure de pousse et me voici dans une rue défoncée, inégale, que personne n'entretient et qui traverse une butte d'argile très pur. Je descends du pousse à une petite distance de la maison d'Apoupatar, parce qu'il n'y a plus moyen d'avancer : la rue est encombrée de pots qui sont prêts pour la cuisson, de poteries déjà cuites, de tours, de vases brisés, manqués, jetés là. Des roues, qu'on prendrait pour des roues de voiture si elles n'étaient plates au moyen, sont fixées sur un grossier pivot : ce sont les tours de ces potiers primitifs. On pose la poignée de terre pétrie, dégagée des matières étrangères qu'elle contenait, préparée, « ni trop sèche ni trop molle », sur le moyen, me dit un potier, et l'on s'assied sur le sol, puis on fait tourner la roue avec la main droite, d'abord tout doucement, puis vite. Quand la roue, bien lancée, tourne horizontalement, on allonge les bras, on pose la main sur l'argile et on la creuse, on la dirige dans la forme qu'elle doit prendre. Si la roue ralentit sa marche, on s'arrête pour en augmenter la vitesse, puis on reprend l'ouvrage où on l'a laissé et, beaucoup plus vite qu'on ne peut le croire d'après ce que j'écris ici, le vase se forme, s'achève, se polit et s'orne de traits en creux. C'est très primitif et, pourtant, ce l'est moins que le procédé employé par les Cambodgiens : ceux-ci n'ont pas de tour, pas de roues ; ils posent la poignée de terre sur un pieu et le potier, la potière, la main posée sur l'argile, tourne autour du pieu pour façonner le vase. C'est autrement difficile et il faut un doigté, une habileté particulière pour fabriquer ainsi un pot quelconque et lui donner la sphéricité qu'il faut, les courbes parfaites qu'exige la clientèle.

Mais ce n'est pas pour voir les potiers faire des pots que je suis venu, c'est pour voir un artiste hindou modeler l'argile, créer les petits chefs-d'œuvre qu'on ne trouve pas au marché, qu'on ne peut obtenir qu'en les commandant

d'avance et, je crois, en acquittant le prix avant que la motte soit pétrie. Nous entrons chez Apoupatar. Nous le trouvons au milieu de quatre ouvriers, travaillant à une superbe statue d'officier anglais, de taille naturelle. Près de lui sont des statues de saints qui lui ont été commandées par un Père missionnaire du voisinage. Il n'est pas très satisfait d'avoir cette longue besogne à faire, d'abord, parce qu'il ne peut donner cours à son imagination, parce qu'il est obligé de travailler d'après l'affreux canon qui préside aux bondieuseries qu'on trouve aux alentours de Saint-Sulpice, ensuite parce que ces saints et ces saintes lui prennent tout son temps depuis six mois et l'accaparent. Il travaille sans goût à ces choses-là, et s'ennuie. Mais il est content de cette statue d'officier qui maintenant est presque achevée et, pour la voir, pour me la montrer, il s'éloigne, m'entraîne, afin que l'œil puisse bien embrasser l'ensemble. De fait, c'est joli et je me demande où cet artiste hindou a appris non à modeler, car il y a des milliers et des milliers d'années que les artistes de la péninsule se transmettent cet art, mais les procédés de métier que l'Inde ne connaissait pas hier et l'art de rendre exactement la nature, la pose, le trait, sans rien déformer, sans rien ajouter au modèle : où Apoupatar a appris à réfréner son imagination, à la maintenir, à ne l'employer que pour animer le mouvement, donner l'expression vraie à des traits humains. Cela n'est pas indien et ce n'est pas ce qui me plaît chez Apoupatar. J'admire le travail et je m'étonne qu'il soit le produit d'un Indien. Je préfère à ces saints chrétiens, à ces vierges catholiques, à ce beau soldat, casqué, armé, bien proportionné, dont le visage est martial et beau comme celui d'un de ces généraux de la Fronde qui faisaient la guerre en dentelle, je leur préfère les œuvres hindoues d'Apoupatar, ses Parvalis, ses Dourgas, son joli Krishna, sa bayadère sacrée, son fakir shivaïte, dont il ne peut me montrer que des exemplaires brisés, son Quichena entortillé, les bras au corps, par un cobra-capello qui lui baise le gros orteil du pied gauche, ou bien le même personnage dansant sur le même serpent et tenant son corps au-dessus de sa tête comme s'il voulait s'en faire une corde à sauter. Son Vishnou, son Shiva à quatre bras avec son collier de crânes humains, son œil vertical au milieu du front, son Polléar à tête d'éléphant où tous les traits d'un homme ont si bien été mêlés à la lourde tête du pachyderme que, sans la trompe, on le prendrait facilement pour un homme ; son Soupramanié et ses femmes, la blanche et la verte ; Virapatren à huit bras, avec sa flamme, son arc, son trident, sa sonnette, sa masse et ses socles de bois maintenus au pied par des chevilles..., tous sont magnifiques, d'une exécution très fine. On sent que l'artiste a voulu faire mieux que ce qu'autorise le canon hindou et, pourtant, qu'il a voulu le respecter en le pliant à sa volonté, en lui donnant une expression des traits qui ne se rencontre nulle part.

Je lui fais des compliments. Alors, il va chercher une Kâli dans un petit

réduit presque noir et me la montre. Ses compagnons le saluent car c'est son œuvre à lui, son chef-d'œuvre, son triomphe : il regarde la petite chose avec complaisance, avec un sourire de satisfaction, mais sans rien dire, presque respectueux. Quelques grains de poussière sont tombés sur une épaule ; il les enlève de son doigt et souffle sur l'endroit qu'il a touché. De fait, cette petite statuette, haute à peine de trente centimètres, est superbe : c'est Kâli furieuse, reine du carnage et de l'incendie, avec ses quatre bras, à peine vêtue de sa ceinture où pendent des crânes humains et de sa longue et lourde chevelure ondulée que le vent soulève en mèches qui s'effilochent en langues de feu. Elle est armée d'un sabre antique duquel coulent des gouttelettes de sang, et qu'elle brandit comme une furie de la bataille ; elle tient par les cheveux une tête d'homme qui pleure des larmes et qui pleure du sang figé. Elle marche rapidement. Le geste est superbe, horribles sont les traits du visage, brutaux sont les mouvements ; l'allure est exaltée comme celle de la déesse de la Patrie en danger de Rude, emportée, violente, terrible. Je regarde la statuette de plus près, puis je m'éloigne. C'est effrayant de réalisme et de romantisme tout à la fois. C'est la terreur, le carnage, la famine et la peste qui passent et qui désolent, car le sol est couvert de cadavres à demi pourris. Jamais visage n'a mieux été crispé par la rage du sang versé, par la fureur de tuer, par l'énergie sanguinaire d'une femme.

Il me montre encore une Lakshmi, une Radha dansant, une *gopi* traçant les vaches, un Krishna enfant se suçant le gros orteil du pied droit. C'est charmant, mais c'est brisé. Il revient à Kâli et me dit : « J'aime mieux ma Kâli », parce que c'est parfait par l'exécution et parfait par l'expression des traits.

Nous rentrons en ville et nous allons faire visite à une bayadère qui habite la Ville-Noire depuis huit jours. Elle vient de Madura, où elle demeure, pour voir deux parentes. Elle est jolie avec son point rond de shivaïte sur le front, sa petite brassière qui soutient sa poitrine bien faite, et son pagne léger bordé d'une frange, ses cheveux bien séparés et bien noués en chignon, sous la nuque. Elle a retiré presque tous ses bijoux pour les nettoyer. D'abord un peu surprise de ma visite, elle sourit, me dit qu'elle veut bien parler avec moi parce qu'elle comprend que je suis un Français bon. Elle rit, s'attriste, sourit, se lève et quand je veux me retirer, me prie de rester encore. Nous avons causé plus d'une heure. Elle est *dérédassi* (bayadère) depuis l'âge de cinq ans ; elle a maintenant dix-neuf ans ; elle est de la caste des marchands ou bourgeois, sa mère était vessya, son père aussi. Sa tante l'a dressée à la danse et maintenant elle danse, elle chante quand on l'appelle dans les fêtes de village, dans les familles pour les mariages. Je lui pose quelques questions sur la danse, elle me répond, se lève, dessine des pas, simule la passion, la volupté, l'extase, la jalousie, la désolation, la colère avec une grâce de

mouvements, une mobilité des traits du visage qui sont d'une expressivité réaliste vraiment extraordinaire. Et pourtant, elle ne danse pas; elle prend des poses, les explique comme si elle enseignait. Je suis surpris du soin qu'elle met à me satisfaire, de la conscience qu'elle apporte au pas qu'elle dessine car, enfin, elle ne sait pas ce que je vais lui offrir; aucun prix n'a été fait. Quand je tire de la poche de mon veston le paquet de roupies en papier que j'y ai serré, elle met sa main sur la mienne, secoue la tête de gauche à droite en souriant : « No, dit-elle, non, non », et elle me montre les bijoux qui sont sur un petit meuble bas et, prenant une petite caisse en bois de santal, elle l'ouvre et me montre un tas de joyaux. « No, no » répète-t-elle, et elle pousse vers ma poche la poignée de papiers bleus que j'y avais prise. Il y a donc une âme dans ces petites femmes, une certaine délicatesse dans ces petites têtes — du sentiment dans ces petits cœurs, quelque chose de pur, de très pur dans ces bayadères qui sont des prostituées, des amoureuses qui se vendent. Je voulais payer, elle a refusé mon argent. Mon interprète a traduit grossièrement : « Je vous aime trop » mais ce n'est pas cela qu'elle a dit en langue tamoul; la phrase était au moins six fois plus longue. Elle comprend qu'on ne me dit pas tout et elle secoue la tête avec une petite contraction d'impatience sur le visage, me fait signe que ce n'est pas cela. Je lui fais entendre que j'ai compris et je la remercie, je lui serre la main, je m'en vais et j'emporte le souvenir de sa grâce, de ses petits pieds, de ses jolis yeux, de l'expression qu'elle sait leur donner quand elle aime, quand elle se fâche, quand elle pleure, quand elle soupire.

Le soir, Soupon me remet une enveloppe sans suscription; j'y trouve une feuille de *maricojoundou*, qui me paraît être une feuille d'absinthe; c'est un souvenir délicat de la *dérédassi*; je crois me rappeler l'avoir vue dans ses cheveux. J'observe que la tige a été mâchée, et cela est une attention plus délicate encore, me dit Soupon. Mon interprète, devant lequel j'ai ouvert l'enveloppe, me dit que la *dérédassi* est très riche, très recherchée, très bonne avec les trois autres danseuses qu'elle s'est associées, qu'on ne la connaît pas à Pondichéry où elle n'a jamais dansé, mais qu'elle est bien connue à Madura, à Trichinopoli, à Tandjore, à Madras, où on lui donne des bols de roupies, des liasses de billets « neufs », des bijoux, des pierres précieuses autant qu'elle en veut.

Comme je traverse la ville indigène, la Ville-Noire, à pied, observant autour de moi les petits détails de la vie hindoue, j'aperçois une jeune femme accroupie et qui *colon* ou dessine le devant de sa porte avec de la poudre de *palingkel*, c'est-à-dire de la poudre obtenue par la pulvérisation de ces petits cailloux de marbre blanc qu'on trouve dans le sable et dans certains cours d'eau. Je m'approche d'elle et je regarde ce qu'elle trace. Ce sont de ces diagrammes à boucles dans lesquelles les Cambodgiens placent certaines

lettres de l'alphabet, parfois les caractères du *Nonan Poutheyt*, etc., et des chiffres, mais ici les caractères sont remplacés par des représentations de fleurs et par l'image grossièrement tracée d'un oiseau à queue longue. Au Cambodge, ces diagrammes sont préservateurs, propiciatoires; on m'assure qu'ici ils sont simplement destinés à l'ornementation. Je n'en crois rien, car j'ai trouvé au kazar un cahier contenant des modèles. La dessinatrice, une belle et forte fille, au front élevé, m'a dit qu'elle traçait ce diagramme à l'occasion d'une fête de famille qu'on célébrera demain.

Le soir, je vais avec un magistrat visiter le jardin, voir jouer au tennis, et le lendemain je me trouve à la musique des cipayes qui s'entend tout près de la statue de Dupleix, sur une place au bord de la mer, en face du *piér*. Comme dans une ville de province, on tourne autour du kiosque où sont placés les musiciens, on n'écoute pas, on parle, et les jeunes filles, parfois mêlées aux jeunes femmes, causent et rient. La musique est l'occasion des rencontres, mais elle n'en est certainement pas l'objet. Il y a là des jolies filles, des femmes charmantes et des messieurs corrects. Je ne me suis pas fait présenter au cercle parce qu'on m'a dit qu'on n'y trouvait personne à sept heures du soir. Il paraît qu'ici les mœurs sont demeurées familiales, discrètes et hygiéniques. On se couche à huit heures du soir, on se lève à six heures du matin.

J'ai visité la manufacture Giebel et où se file le coton, se fabrique la « guinée » légère qui s'exporte sur la côte d'Afrique. Il y a de 8.000 à 10.000 broches qui marchent à la vapeur et qui rouillent à ne plus s'entendre parler. Des hommes et beaucoup plus de femmes et d'enfants qui sont presque nus travaillent là; les câbles ne les saisissent pas au passage par un pan de leur vêtement. A cette manufacture est jointe une teinturerie d'indigo.

Je mangeais matin et soir avec le magistrat dont j'ai parlé plus haut. Un nouveau compagnon nous est venu. C'est un ingénieur chargé d'étudier, après un ou deux autres, je crois, la ligne demandée, promise mais jamais construite, de Pondichéry à Cuddalore (23 kilomètres), qui suivrait la côte d'aussi près que possible et épargnerait aux Pondichériens le détour par Villépuram, la station d'embranchement de la ligne de Calcutta-Madras-Tutticorin, qui allonge le chemin de plus de moitié et impose des pertes de temps. Cuddalore n'est pas en territoire français, mais la ville est importante, un petit centre industriel en fréquentes relations avec Pondichéry. C'est en cette ville que Bernadotte, alors soldat au service de la Compagnie des Indes, fut fait prisonnier au cours d'une sortie effectuée par la garnison de la ville. C'est du moins ce que raconte le guide anglais dont je me suis muni.

Les Pondichériens se félicitent, mais plusieurs disent : « C'est trop tard; il fallait construire cette ligne il y a dix ans, avant que nos maisons de Pondichéry aient été s'installer à Cuddalore, avant qu'elles aient emporté

une partie de notre commerce, de notre industrie. Maintenant qu'elles y sont, elles ne reviendront plus. » Et l'un d'eux ajoute : « C'est toujours ainsi, nous nous décidons toujours trop tard, nous arrivons toujours en retard. Si nous avions été plus décidés il y a 150 ans, l'Inde était à nous; elle ne serait pas aux Anglais. » Un autre ajoute encore : « Croyez-vous que nous ne sommes reliés avec la ligne Calcutta-Madras-Tutlicorin, qui nous met en communication rapide avec l'Inde entière, que depuis 1879, et que Karikal n'a son embranchement que depuis 1890 ? Auparavant, nous avions la voiture, l'odieuse voiture et nous étions comme bloqués par la distance, perdus au bord de la mer, comme une épave. Et Chandernagor, qui a sa station anglaise à l'extrémité de son territoire, à quatre kilomètres de sa mairie, sur territoire anglais, à vingt pas de notre frontière, savez-vous pourquoi cela ? C'est parce que nous n'avons pu nous décider, répondre aux Anglais aussi vite qu'ils le désiraient. Nous demandions du temps, et nous en demandions encore alors que les Anglais, les d'attendre notre réponse, avaient tracé la ligne et l'avaient déjà commencée. Trop tard, toujours trop tard ! C'est notre manière à nous d'arriver. Nous ne profitons jamais des occasions qui s'offrent. » Et il grogne, le vieux Pondichérien. Hélas ! lui aussi est en retard sur son temps.

XV

NOS ÉTABLISSEMENTS DANS L'INDE NOS LOGES ET NOS FACTORIES

Pondichéry, le 23 Mars 1907.

Les Européens aux Indes : Portugais, Hollandais, Anglais, Français, Danois. — Dupleix contre Clives. — Lally-Tollendal. — Siège et reddition de Pondichéry. — Nos 58 gouverneurs aux Indes depuis 1816. — Pondichéry, Karikal, Chander Nagar, Mâhé, Yanam. — Nos loges.

Je ne veux pas relaire ici, après tant d'autres, l'histoire de notre action aux Indes depuis le commencement du XVII^e siècle. Mais il y a tant de choses qu'on ne sait pas ou qu'on sait mal qu'il n'est pas inutile d'en rappeler quelques-unes.

C'est en 1603 qu'une société de marchands rouennais envoya la première expédition française aux Indes; elle échoua complètement. Celles qui suivirent ne réussirent pas mieux. Nous avions cependant été précédés en ce pays par les Portugais, qui y possédaient des établissements depuis 1498, par les Hollandais et par les Anglais. Quand le cardinal de Richelieu créa, en 1604, la première *Compagnie des Indes orientales*, il imitait les Anglais qui en avaient une depuis quatre ans, et les Hollandais qui en avaient une autre depuis 1602. Les Danois vinrent après nous; leur compagnie des Indes ne fut fondée qu'en 1612.

Quand la guerre éclata entre les Portugais et les Hollandais, c'était l'avenir de l'Inde qui se jouait.

Les Hollandais paraissaient devoir l'emporter, lorsque survint un troisième larron, l'Angleterre. Elle se munit de *loges* à Surate, à Amchulabad, à Cambaye, à Gogo, à Armagaon, à Madras (1626), à Mazulipatam (1632); la Compagnie anglaise obtint de commercer au Bengale (1634) et construisit le fort Saint-Georges à Madras (1639); elle obtint de Shah-Djéhan le *privilège* du commerce au Bengale en 1642, et se fit donner Bombay par les Portugais en 1661.

La France ne possédait encore rien aux Indes lorsque Colbert réorganisa la première Compagnie des Indes sur un plan plus large (1664), l'exempta de toute taxe et lui donna le monopole exclusif du commerce de l'Inde pendant cinquante ans. C'est cette seconde compagnie qui créa le comptoir de Surate en 1668.

Cette compagnie était ruinée quand Louis Martin, l'un de ses agents,

rassemblant une soixantaine de Français, vint, en 1674, s'établir à Pondichéry qu'il acheta plus tard (1683) au souverain du pays.

Les Hollandais s'emparèrent de Pondichéry en 1693, et la gardèrent six ans. A la paix de 1696, ils durent restituer la ville.

Chandernagor nous fut cédé par le Grand-Moghol en 1688. Mahé devint possession française, également par cession à l'amiable, en 1726, et Karikal en 1738. Yanaon et Mazulipatam, dont la Compagnie des Indes s'était emparée en 1750, lui furent cédés par traité deux ans plus tard.

Les Anglais étaient à Kālikuta, au-dessous de Chandernagor, depuis 1698, et possédaient, depuis lors, les trois petits territoires qui, considérablement agrandis, devaient être par la suite les trois capitales de leur vaste empire aux Indes : Calcutta, Bombay, Madras.

Clives rentre en Angleterre en 1753. Dupleix est rappelé en France la même année; les belligérants signent un traité de paix à Pondichéry.

Lally, comte de Tolendal, un Irlandais qui avait la haine des Anglais au cœur, vint aux Indes en 1759, recommence la guerre; il prend Arcat, il est défait à Wandiwash (1759). Lally-Tolendal défend Pondichéry avec un héroïsme que personne en ville ne soutient. Il n'a pas de vivres, pas de munitions. J'ai feuilleté à Pondichéry le livre des délibérations, les lettres de Lally, les réponses qu'on lui fait. Lally commet des fautes, mais c'est l'âme de la résistance; il est trahi par les bourgeois. Il est visible qu'on ne lui donne pas l'aide dont il a besoin. On sent que Lally s'emporte et que les autres escomptent ses emportements pour le réduire.

Le livre est là, devant mes yeux, il parle : « Mais, ce livre des délibérations contient toute la défense de Lally ». Et M. Bougoin, le conservateur, répond : « Oui, mais on l'avait égaré; pendant toute la durée du procès, on n'a pu le retrouver. Il était perdu, et pourtant le voilà ». Je voudrais vivre ici un an, pour fouiller ces papiers, pour lire ces délibérations et dire la vérité.

La ville fut rendue le 16 janvier 1761, après quatre mois de siège, et les bourgeois virent tomber sous la sape anglaise les murs d'enceinte, les forts, les monuments publics de la ville qu'ils n'avaient pas voulu concourir à défendre. La paix de 1763 nous rendit Pondichéry, mais dévastée, ouverte, avec moitié moins d'habitants et couverte de ruines. Quant à Lally, son défenseur, poursuivi par la haine de ceux qui l'avaient trahi et qui avaient déclaré perdus au cours du démantèlement les livres des délibérations qui pouvaient les mettre au ban des accusés et le sauver, Lally fut condamné à mort à Paris en 1766 et exécuté en place de Grève.

Les Anglais reprirent Pondichéry en 1778 et nous le rendirent en 1783, avec tous nos autres Etablissements dont ils s'étaient emparés.

Les traités du 30 mai 1814 et du 20 novembre 1815 obligeaient l'Angleterre

à nous restituer tous les territoires que nous possédions dans l'Inde au premier janvier 1792 et à nous y assurer l'exercice de tous les droits et privilèges qui nous avaient été concédés par la cour de Delhi. Ces territoires étaient déterminés par le traité de Versailles du 20 janvier 1783. Il comprenait les cinq villes de Pondichéry, Chandernagor, Karikal, Mahé, Yanaon, avec les *alldes* ou villages qui en dépendaient, les loges que la Compagnie des Indes possédait à Patna, Cazinbazar, Dacca, Djongdia, Balassore, Mazulipatam, Calicut et Surate, et les factoreries de Chapro, Soumpour, Sala, Noumpour, Virpay, Canicale, Serampour, Feringhi-Bazar et Chopour avec ses dépendances d'Aloudé, d'Elimeazar, de Palatcha et d'Altahady.

L'expédition partie de France pour aller reprendre possession de ces territoires arriva le 16 septembre 1816 à Pondichéry, mais la remise des territoires de Pondichéry et de Chandernagor n'eut lieu que le 4 décembre suivant ; celle de Karikal eut lieu le 14 janvier 1817, de Mahé le 22 février, de Yanaon seulement le 12 avril.

Ce ne fut pas sans quelque perte que nous pûmes en terminer avec la Compagnie des Indes anglaises. C'est ainsi que nous dûmes renoncer au droit d'exiger 200 caisses d'opium chaque année au prix de fabrication, et que nous fûmes obligés d'accorder au gouvernement anglo-indien le droit d'acheter à nos saulniers tout le sel qu'ils fabriquaient moins celui que consumaient nos établissements. En retour, le gouvernement anglo-indien prenait l'engagement de nous verser quatre lacs de roupies sicas qui font 626,400 francs.

Plus tard, on revint sur cette convention et, le 13 mai 1818, le gouvernement anglais nous acheta le droit qu'elle nous avait reconnu de fabriquer du sel dans nos Etablissements, moyennant une indemnité annuelle de 34,580 francs et la fourniture, au prix de revient, de tout le sel dont nos Etablissements avaient besoin. Cette convention passée pour quinze ans dure encore, et les 34,580 francs sont distribués entre les saulniers dépossédés de leurs salines.

Quant aux loges et aux factoreries, soit que l'on n'ait pu se rendre compte alors de leur utilité et de leur importance, soit que l'on n'ait pu vaincre les difficultés suscitées par les représentants de l'Angleterre, on s'est contenté, en 1816 et 1817, de prendre possession de celles qui étaient situées à proximité de nos principaux établissements. Mais cette prise de possession n'a été suivie ou accompagnée d'aucun acte dénotant notre intention de les prendre effectivement sous notre juridiction et d'y exercer nos droits de souveraineté. Sur quelques-unes, on se borna à placer un agent indien chargé d'arborer le pavillon et de percevoir quelques faibles revenus.

Il en résulte parfois des conflits sans grande importance, mais qui laissent presque toutes les affaires qui surgissent sans solution, et maintenant

autour de nos loges une certaine anarchie dont l'effet le plus certain est de rendre la justice incertaine. Nos loges sont trop souvent le refuge des gredins qui se sont enfuis du territoire anglais, et l'objet de négociations peu amicales entre nos administrateurs et les Anglais. Ceux-ci trouvent ridicules ces questions qui surgissent à chaque instant, nous traitent comme fait un chat d'une souris et parfois nous enlèvent un morceau et interviennent pour contester nos pauvres droits de minuscule juridiction et aussi de médiocre souveraineté. Nous sommes d'autant plus à cheval sur nos droits que nous sommes petits et qu'ils sont plus précaires, et l'entente cordiale qui a suspendu les difficultés pendantes ne les résout pas. En résumé, nous n'avons guère à nous plaindre des Anglais et eux n'ont guère à se plaindre de nous, mais nous sommes aux Indes vraiment trop petits à côté d'eux pour être traités par eux autrement qu'avec bienveillance. Cependant, me dit un de nos fonctionnaires, « parfois, il faut montrer les dents et nous les montrons. » Ce « nous les montrons » de ce petit homme maigre qui se dressait presque agressif devant moi, était amusant, mais un peu roquet, un peu souris sous la patte d'un chat. D'autre part, les fonctionnaires anglais voisins de nos loges se montrent parfois trop méprisants. J'en sais un qui, nouvellement nommé à un poste situé à quelques centaines de mètres de notre administrateur, ne lui avait pas encore rendu visite quinze jours après son arrivée. J'ai ouï parler d'un autre qui, répondant il y a vingt ans déjà, à une réclamation du gouverneur de Pondichéry au sujet de l'une de nos loges, lui écrivait : « Le territoire est bien à la France, mais elle le possède au même titre qu'un Anglais propriétaire d'une villa à Pau ou à Cannes. » C'était supprimer la clause des traités de 1814 et 1815 qui portent que l'Angleterre doit nous assurer, dans toutes nos possessions de l'Inde, l'exercice de tous les droits et privilèges qui nous ont été concédés par la cour de Delhi, et c'était annuler tous les firmans de concessions que cette cour avait signés. C'était plus, car c'était nous dépouiller de nos droits de souveraineté sur le sol même et faire la France sujette de l'Angleterre pour les territoires qu'elle possédait aux Indes, en dehors de nos établissements. Le droit était pour nous, mais la force était du côté anglais. Que faire avec un peuple qui n'a pas craint de prendre à sa charge cet odieux mot du plus grand de ses ministres contemporains, d'un homme dont on se plaisait en Angleterre à citer la conscience et la piété : « Quand l'Angleterre se trouve en présence d'une question où ses intérêts sont en opposition avec les droits même incontestables d'une autre nation, il n'y a pas à douter que notre devoir est de soutenir les intérêts de l'Angleterre. » L'objet de la réclamation du gouverneur de Pondichéry ne valait certes pas une rupture avec l'Angleterre, mais je persiste à croire que la réponse impertinente et ridicule du fonctionnaire anglais méritait une leçon. Elle ne lui fut pas donnée.

Tous les représentants du gouvernement anglo-indien n'ont pas, disait un anonyme autorisé, il y a quelques années, toujours une argumentation aussi radicale. On se borne, le plus souvent, à nous rappeler que la France ayant, en général, renoncé à exercer ses droits sur ses loges, l'administration anglaise avait été amenée à substituer son action à la nôtre. Cette argumentation est assez juste. Était-il possible par exemple que, alors que nous n'avions aucun agent de police à Dacca, aucun représentant de l'autorité française, les Anglais qui possèdent la ville n'exercassent pas la police dans la loge que nous y avons, alors qu'elle consiste en l'une des rues les plus peuplées ? Avions-nous quelque raison de réclamer quand les Anglais ouvrirent des routes au travers de notre loge de Mazulipatam qui compte 200 habitants à France-Pellah ?

Je ne crois pas qu'un de nos cinquante-huit gouverneurs qui se sont succédés à Pondichéry depuis 1816 (39 titulaires et 28 intérimaires) ait omis de signaler au moins une fois tous les ans au ministère de la marine et des colonies jusqu'en 1895 et au ministère des colonies de 1895 à 1907, une situation aussi peu digne de la France que celle qui nous est faite aux Indes, par un état de choses qui pourrait être avantageusement modifié. Depuis qu'on a créé le conseil général de nos Établissements — l'Inde, il ne s'est pas écoulé une seule année sans qu'on en appelle au gouvernement. Nous avons une constance aussi grande que celle de nos gouverneurs aux Indes, et au conseil général. Les grands hommes de France qui ont successivement présidé à nos colonies, mettent de côté ces réclamations inopportunes et rien n'est fait pour empêcher que notre prestige s'effondre et tombe à rien dans les petits coins où nous nous bornons à hisser le pavillon ou bien à le laisser serré dans sa gaine, car il est des loges où il n'a jamais été montré.

La même autorité dont j'ai parlé ci-dessus rappelait en 1895 cet incident qui datait de l'Empire :

En 1864, à la suite d'une réclamation du gouvernement anglais contre la mise en ferme, par l'administration française, du droit de vente de l'arrack (alcool de riz) sur notre loge de Calicut, le ministère de la marine fit défense au gouverneur de nos établissements de l'Inde de correspondre avec le gouvernement anglo-indien ; toutes les questions relatives à ces loges devaient être traitées exclusivement par le ministère des affaires étrangères avec le Foreign-office. Ce n'était point une solution, mais on avait une formule de réponse à toutes les doléances de l'administration de Pondichéry. Le ministère était-il avisé que les fermiers de la loge de Surate se refusaient à payer le prix de leur fermage et émettaient la prétention d'avoir acquis notre territoire par prescription, ou bien que l'administration anglaise entendait limiter la quantité d'opium pouvant être mise en vente sur notre loge de Patna, la réponse était toujours la même et conçue à peu près en ces termes :

« M. le Ministre des affaires étrangères est saisi de la question et je vous ferai connaître ultérieurement sa décision. »

Est-il nécessaire d'ajouter qu'aucune des affaires concernant nos loges et traitées par nos agents diplomatiques n'a reçu une solution jusqu'à présent. Absorbé par des questions d'un ordre plus élevé, le ministère des affaires étrangères ne pouvait prêter qu'une attention bien distraite à des revendications portant sur des territoires d'une si faible étendue. Son intervention n'a eu d'autre résultat que de provoquer des propositions absolument inacceptables pour la cession de nos loges contre un agrandissement de territoire à Pondichéry : l'Angleterre n'entendait tenir aucun compte dans cet échange de la valeur que donne à nos loges leur situation au milieu de son grand empire colonial et au centre de villes populeuses et commerçantes ; elle ne voulait nous offrir aux environs de Pondichéry qu'une étendue de terres arides égale à la superficie totale de nos loges et factoreries.

Ces petits territoires ont cependant une valeur qu'il ne dépend que de nous d'utiliser au profit de notre commerce et de notre industrie. Leur situation avait été choisie par la Compagnie des Indes avec une incomparable perspicacité. Placées à proximité des grands marchés de l'Inde, elles constituaient des entrepôts d'où nos négociants écoulaient, en franchise, les produits de notre industrie et obtenaient en échange ceux dont l'Europe était encore tributaire de l'Inde au XVII^e et au XVIII^e siècles. Quelques-uns de ces marchés se sont déplacés avec le temps et nous n'avons plus à demander à Mazulipatan ses fines mousselines, à Dacca et à Patna leurs châles et leurs soieries, mais les loges que nous y avons peuvent encore contribuer au développement de nos relations commerciales avec la presqu'île anglo-indienne.

C'est ce que nous allons essayer de démontrer en rappelant aussi brièvement que possible la situation de ces loges, leur importance dans le passé et le parti qu'il est encore possible d'en tirer au profit de notre industrie et de notre commerce.

Actuellement, et depuis 1816, voici quelles sont les fractions de territoire, éloignées les unes des autres, qui composent ce qu'on appelle nos établissements aux Indes :

1^o Sur la côte de Coromandel, c'est-à-dire Est de l'Inde méridionale : *Pondichéry* et son territoire, composé des communes de Pondichéry, d'Oulgaret, de Villenour et de Bahour ; *Karikal* et ses maganoms ou districts en dépendant ;

2^o Sur la côte d'Orissa, c'est-à-dire Est de Médras, au Nord de Madras et au Sud du Bengale : *Yanaon*, son territoire et les aldées ou villages en dépendant ; la loge de *Mazulipatan* ;

3^o Sur la côte de Malabar, c'est-à-dire Ouest de l'Inde méridionale : *Mahé* et son territoire, et la loge de *Calicut* ou Kâlicuta.

4° Dans le Gouzerat, c'est-à-dire au Nord de Bombay, la factorerie de *Surate* ;

5° Au Bengale : *Chandernagor*, qui est sur la même rivière que Calcutta, et, au-dessus, son territoire ; puis les loges de *Cazimbazar*, qui est à 112 kilomètres au sud de Patna ; *Djougdia*, dans l'Hyderabad, district de Kakrā ; *Dacca*, qui est à 112 kilomètres au nord-est de Calcutta ; *Balassore* et *Patna*.

Voyons ce qu'on peut dire, en comptant, sur ces bribes et morceaux d'un vaste empire qui fut un instant français et qui n'est plus que petites miettes.

Pondichéry est la capitale de ces établissements, de ces loges, de ces factoreries, qui sont éloignées les unes des autres et qui n'ont ni les mêmes intérêts, ni les mêmes manières de voir, qui ne se comprennent pas toujours.

Voici leur situation topographique d'abord : Pondichéry est à vol d'oiseau à 125 kilomètres de Karikal, à 182 de Mahé et de Calicut, à 530 de Mazulipatan, à 600 de Yanaon, à 945 de Djougdia, à 1,285 de Balassore, à 1,285 de Surate, à 1,528 de Chandernagor, enfin à 1,600 kilomètres de Cazimbazar. Tous ces établissements, séparés les uns des autres par des distances aussi considérables, sont loin d'être capables de former un État, de pouvoir être administrés d'ensemble et par une tête qui ne les a souvent jamais visités. Il y a des coins comme Cazimbazar, Surate et Djougdia qui n'ont pas été visités une seule fois, depuis cinquante ans, par un gouverneur français ; d'autres disent depuis bien avant la Révolution.

Quant à leur importance territoriale, politique, industrielle et commerciale, elle est nulle ou presque nulle. Qu'on en juge :

Le territoire de Pondichéry, y compris Pulgarel, Villenour et Bahour, mesure 291 kilomètres carrés, c'est-à-dire un carré d'environ 13 lieues et demi de côté, parsemé d'enclaves anglaises qui prennent à peu près le quart du territoire. Sa rade possède un mouillage de 3 à 6 brasses pour les petits navires, un autre mouillage de 7 à 9 brasses pour les grands bâtiments, et un pont d'ébarcadère de 250 mètres, mais cette rade est foraine, sans aucune défense, dangereuse. Pondichéry est le siège du Gouvernement, du Conseil général de nos établissements de l'Inde.

Le territoire de Karikal est moitié plus petit, puisqu'il ne mesure que 135 kilomètres, c'est-à-dire un carré d'environ 3 kilomètres 300 mètres de côté. Il renferme 110 aldées ou villages. Karikal est le siège d'un administrateur des Colonies.

Le territoire de Yanaon est dix fois plus petit que celui de Karikal : il mesure 14 kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'il ne représente pas un carré d'une lieue de côté. Yanaon est administré par un administrateur des Colonies.

Le territoire de Chandernagor est d'environ 9 kilomètres et demi carrés, c'est-à-dire qu'il peut former un territoire carré d'environ 33 kilomètres, moins

d'une lieue de côté. Il est administré par un administrateur des Colonies.

Celui de Mahé mesure 59 kilomètres carrés. Il est administré par un administrateur des Colonies.

Ces cinq territoires constituent les cinq *grands* collèges électoraux de nos établissements de l'Inde. Les loges n'ont pas de voix à faire entendre soit au Parlement français, soit au Conseil général, parce qu'elles ne sont que des loges, ou moins que cela, des factoreries. Pour la Chambre des députés, c'est le suffrage universel à raison d'une voix par habitant mâle et majeur, quelle que soit la nationalité et la condition sociale de l'électeur : Pondichéry comptait, au 31 mars 1906, 45.393 inscrits ; Karikal en avait 11.636 ; Chandernagor, 4.179 ; Mahé, 4.719 ; Yanaon, 976, soit pour les cinq établissements constituant le pays légal, 63.843 inscrits sur une population masculine de 135.632 individus.

Pour les élections au Sénat, les délégués sont au nombre de 94 ; Pondichéry, 35 ; Karikal, 25 ; Chandernagor, 14 ; Mahé, 10, et Yanaon, 10.

Pour les élections aux Conseils municipaux locaux et au Conseil général, on a divisé les 63.843 inscrits en deux listes : la liste des Européens, qui comprend les natifs ayant renoncé à leurs lois et coutumes et qui de ce fait sont dits *renonçants* ; la liste des natifs n'ayant pas renoncé et qui sont dits *non-renonçants* ; la première liste compte 40 électeurs inscrits à Pondichéry, 84 à Karikal, 44 à Mahé, 33 à Chandernagor et 6 à Yanaon, soit en tout 627 électeurs ; la seconde liste compte 62.873 électeurs inscrits à Pondichéry, 55.552 à Karikal, 4.146 à Chandernagor, 4.675 à Mahé, et 970 à Yanaon, soit au total 63.216, c'est-à-dire que pour un électeur inscrit de la première liste, il y a 104 électeurs inscrits de la seconde.

Le Conseil général se compose de 28 membres, dont 13 sont élus par les 627 électeurs de la première liste et 15 par les 63.216 électeurs de la seconde liste.

Les Conseils locaux sont composés, à Pondichéry, de 12 membres, dont 6 élus par les électeurs de la première liste et 6 élus par les électeurs de la seconde ; à Karikal, de 10 membres, dont 5 sont élus par chacune des deux listes. Il en est de même à Chandernagor et à Mahé, dont les Conseils locaux comptent, l'un 8 membres et l'autre 6 membres élus par moitié par chacune des deux listes. A Yanaon, il n'y a pas de première liste et les 6 conseillers sont élus par les électeurs qui seraient rangés dans la seconde liste partout ailleurs.

Le territoire de Pondichéry, comprenant les communes de Pondichéry, de Pulgaret, de Villenour et de Bahour, a quatre conseils municipaux, composés respectivement de 18 membres à Pondichéry, de 12 membres à Pulgaret, élus par moitié par chacune des deux listes, et de 12 membres à Villenour et à Bahour, tous élus par les électeurs de la deuxième liste. C'est parce qu'il n'y a pas d'électeurs pour constituer la première.

Le territoire de Karikal étant divisé en trois communes : Karikal, Grande-Aldée et Melouneadour, a trois Conseils municipaux, composés l'un de 14 membres élus par moitié par chacune des listes, les deux autres chacun de 12 membres, élus par les électeurs de la deuxième liste.

A Chandernagor, à Mahé et à Yanaon, où les Conseils municipaux sont composés chacun de 12 membres, sauf à Yanaon, où il n'y a pas d'électeurs inscrits à la première liste, les conseillers sont élus par moitié par les électeurs figurant à chacune des listes.

Il résulte de cette organisation que si, à Mahé, la voix d'un électeur de la première liste vaut 38 voix d'électeurs de la seconde liste, cette voix en vaut 97 à Pondichéry, 125 à Chandernagor, 137 à Karikal et 161 à Yanaon.

Il y avait autrefois trois listes ainsi formées : une liste comprenant les Européens, une liste comprenant les renonçants et une liste réunissant les non-renonçants. Mais on a, il y a une dizaine d'années, réuni la première et la seconde liste en une première liste, et la troisième liste est devenue la seconde liste.

Je ne veux pas critiquer le système des deux listes, mais je dois dire qu'il n'est pas admiré par tout le monde : les uns regrettent les trois listes et ce sont les électeurs de race blanche ; les autres préfèrent les deux listes et ce sont les renonçants, parce qu'ils sont honorés d'être réunis aux blancs ; d'autres encore réclament une liste unique et ce sont les non-renonçants, qui sont le très grand nombre, parce que l'unité de liste leur donnerait le pouvoir d'écraser les renonçants et les Européens. On a songé jadis à former trois listes, comprenant les hindouïstes, les mahométans et les chrétiens. C'était certainement un procédé, mais il ne valait guère mieux que celui d'aujourd'hui, qui est peut-être le meilleur, et il avait le défaut d'être à base confessionnelle.

La suppression de la représentation de l'Inde au Parlement, élue par des électeurs figurant sur une seule liste, comme en France, ne résoudrait pas la question des listes diverses, mais elle résoudrait la question politique en un pays où elle n'est bonne qu'à porter les électeurs à l'émule et supprimerait les scandales honteux, les tripataillages inimaginables qui accompagnent toujours une élection politique aux Indes.

Les Anglais se moquent, et je ne dis pas qu'ils ont tort, du système qui nous conduit à faire nommer un législateur français par des hindous qui ne savent rien ou presque rien de la France, qui ne comprennent rien à notre civilisation et qui, les fesses nues, viennent voter pour un candidat qui, quand il sera élu, discutera la question du drap que ses électeurs ne porteront jamais, et celle de la mévente des vins de laquelle ils n'ont pas la moindre idée, mais ils auront bientôt de quoi rire chez eux et d'eux-mêmes, et si fort peut-être qu'ils en pleureront. L'avenir leur réserve autre chose que

des émeutes d'électeurs contre électeurs, car jamais, dans nos établissements, les soulèvements populaires n'ont eu notre gouvernement, notre domination pour objet. Ils auront à combattre pour l'existence même de leur empire colonial et de leur domination, et ce ne seront pas des électeurs qui se querelleront afin d'envoyer au parlement hindou cet Anglais-ci plutôt que celui-là; mais ce seront tous les électeurs qui, réunis contre eux, se querelleront pour envoyer au Parlement l'un d'entre eux, à l'exclusion des Anglais. On m'a nommé un Anglais des Indes et un autre en Angleterre, gens considérables, que cette question préoccupe et qui recherchent les moyens de constituer un pays légal avec les nœuds sachant lire et écrire. Ils ont songé à nos listes, à en composer une de gens sachant lire et écrire en anglais, l'autre de gens sachant lire et écrire en l'une des langues de l'Hindoustan.

Mais ce pays est si divisé contre lui-même, avec ses races diverses, ses castes et sous-castes nombreuses, ses religions ennemies, et si unies contre les Anglais, qu'ils rencontrent à chaque pas de leur étude des difficultés sans nombre. On leur a tant fait d'objections au sujet de la domination anglaise, surtout menacée par ceux des Hindous qui sont instruits, par ceux qui ont le mieux compris la civilisation d'Occident, qu'ils se demandent maintenant si l'instruction peut être la base d'un système et s'il ne vaudrait pas mieux lui donner pour fondement les races et les croyances religieuses, mais alors c'est introduire la politique jusque dans les plus petits détails, c'est constituer des partis ayant pour motif de haine les deux plus puissantes suggestions qu'il y ait, l'orgueil de la race et la haine religieuse. Ne serait-ce pas déclater la guerre civile, la rendre imminente à chaque instant, ne serait-ce pas déclainer les passions, tout compromettre, la paix intérieure et même la sécurité des personnes? Ce serait diviser pour régner, car un gouvernement habile, fort, n'ayant qu'un but, durer, et n'ayant rien à ménager parce qu'il agirait en conquérant contre une race ou contre des races auxquelles il n'appartient pas, n'ayant pas à redouter les trahisons intérieures et à lutter contre des gens de sa race, comme les Grands-Mogols contre leurs enfants, contre leurs amirals; un gouvernement habile pourrait se maintenir, mais que serait une domination n'existant que par la division toujours entretenue, que serait une administration n'agissant qu'à l'aide d'une politique de haine odieuse qui, après avoir dérasé ceux-ci, se renverserait pour déraser ceux-là? Oh! la solution de la question électorale aux Indes anglaises est plus difficile à résoudre que dans nos pauvres petits établissements et les Anglais, qui rient des tumultes qui se produisent chez nous, qui se moquent de nos idées libérales et des électeurs hindous, n'ont pas fini de rire s'ils peuvent garder le bonjour quand l'heure sonnera pour eux de donner un parlement à l'Inde et d'avoir des électeurs hindous qui, les tresses nues, les mettront à la porte du Parlement, les briseront, les isoleront et les annihilent, tout en

prenant de leurs idées d'Europe, — anglaises, — ce qui leur paraîtra favorable au développement de leur nation. Qu'ils cessent donc de rire et qu'ils regardent autour d'eux, qu'ils songent à l'avenir qui les touche déjà et qu'ils songent aux choses ridicules qu'ils verront, dont ils souffriront et dont ils seront accablés et honteux. Ils comprendront alors qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut et qu'on n'obtient pas toujours, avec les meilleures volontés inspirées par la conscience, les résultats qu'on voulait obtenir. Je ne me dissimule pas ce qu'il y a de ridicule chez nous, mais je vois aux Indes ce qu'il y a d'anormal et bien des choses qui tournent à l'aigreur... Enfin, qui vivra verra!

En dehors du pays légal constitué par les cinq établissements que je viens de nommer et dont j'ai abordé la constitution politique et administrative, il y a les loges et les factoreries qui n'ont aucune organisation administrative, qui sont administrées par un représentant du gouvernement, pas toujours français.

C'est maintenant de ces petits coins qu'il convient de parler.

Je trouve, dans des notes prises il y a bientôt dix ans, les renseignements suivants :

Dacca. — C'est la plus importante de nos loges du Bengale. Située sur l'un des affluents de la Meghna, elle comprend l'une des principales rues de la ville anglaise de Dacca, *the French Golly* la rue Française, un quai sur le fleuve, *the French Gang*, la loge proprement dite avec ses dépendances (une très grande maison dans un enclos), un étang avec les terrains attenants, le jardin de *Tesgan* et plusieurs terrains aux environs de Dacca, à Matendy et à Sirampour.

Tout ce territoire nous a été concédé par l'empereur Mahomet-Shah, en 1722, avec le privilège d'y exercer librement le commerce et sans paiement d'aucun droit de douane.

Après le traité de 1783, la France reprit possession du village de Dacca, non sans contestation de la part des Anglais qui retenaient à leur profit une portion de terrain bordant l'étang et sur lequel existaient quinze à vingt maisons, et les trois quarts de la rue Française qui conduit à la berge. Malgré toutes ses revendications, notre représentant à Dacca ne put faire prévaloir nos droits et dut accepter la restitution qui lui était offerte « en se réservant de provoquer plus tard la fixation définitive ». Il dut se retirer quelque temps après, devant les difficultés de tout genre que lui suscitèrent les autorités anglaises.

Nous n'avons pas de représentant à Dacca; les terrains sont affermés pour une somme minime, inférieure assurément à 1.000 francs par an, qui n'est qu'une très faible part du produit que peut rapporter cette loge.

Presque toutes les maisons de la rue Française sont imposées au profit du fisc anglais.

A en juger d'après les offres de location qui nous ont été faites, à maintes reprises, nous pouvons compter sur un revenu de 10 à 15,000 francs par an, en exigeant du gouvernement anglais la restitution de tous nos terrains et en envoyant à Dacca un agent chargé de percevoir les impôts, de veiller au maintien de l'ordre et de pourvoir aux besoins des habitants de *French Golly*.

En 1801, au moment de la discussion devant les Chambres du tarif général des douanes, des négociants de Calcutta, représentés par M. Gladstone, le fils de l'*old great man*, nous ont offert de prendre en location, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, la loge de Dacca et ses dépendances. Ils se proposaient d'y établir une manufacture de jute, dans la pensée que leurs produits seraient admis en franchise en France. La redevance qu'ils s'engageaient à payer, aurait largement suffi à couvrir les frais d'entretien d'un personnel chargé de délivrer les certificats d'origine. Cette offre a été écartée sur l'intervention d'une grande maison de Paris, qui a plusieurs établissements en France pour le travail du jute (la maison Sain, si je suis bien renseigné). On ne pouvait évidemment encourager des négociants étrangers au détriment d'une industrie nationale; mais pourquoi des industriels français ne reprendraient-ils pas ce projet à leur compte? En s'installant sur les lieux de production, ils réduiraient les frais de transport, qui sont très élevés, en raison du peu de compressibilité du jute et des risques d'incendie, et ils auraient la main-d'œuvre à bon compte.

On objecta à cela que les produits manufacturés à Dacca ne pourraient employer que du jute récolté sur territoire anglais par des sujets de la Grande-Bretagne, et que n'étant fabriqués que par des ouvriers non sujets français, ne pourraient pas être classés sur le même pied que des produits provenant de nos colonies ou tout au moins manufacturés dans nos colonies par nos sujets ou nos protégés.

Patna. — Cette loge, qui est située sur le bord du Gange, dans la ville de Patna, nous a été concédée par la cour de Dehli en 1727. La Compagnie des Indes y vendait annuellement 5 à 600 balles de drap et y achetait la plus grande partie des toiles et mousselines qu'elle importait en France.

Cinq petits territoires dépendent de la loge de Patna : Chapra, Sargniah, Lalouo, Begoun-Sara et Pennoret. Nous avons droit de juridiction souveraine sur la loge et ses dépendances.

En raison de sa situation au point de convergence de toutes les voies naturelles de la province du Béhar, la ville de Patna a toujours eu une grande importance au point de vue commercial; elle est l'entrepôt des produits des

plus riches vallées du Népal. Deux chemins de fer la relient à Calcutta et un réseau de lignes secondaires la rattache à la grande voie ferrée du nord de l'Inde.

Placée dans une situation aussi avantageuse, notre loge, si elle était concédée à une société d'exportation, pourrait servir à l'écoulement de nos produits dans des contrées des plus riches et dont les besoins sont variés et nombreux.

Patna fournit le meilleur opium de l'Inde, mais aux termes des conventions du 30 avril 1787 et 13 mai 1818, nous avons renoncé au droit que nous avions d'en exporter annuellement trois cents caisses au prix de fabrication.

Cazimbazar. — La loge de Cazimbazar est située entre la station militaire de Serampour et la ville de Montchidabad. Elle se compose d'une maison d'habitation, d'un magasin et d'un terrain entouré de murs où sont construites quelques *paillottes* (maisons en chaume, qui servaient autrefois à filer la soie : nous avons un autre terrain à quelque distance de la loge.

La ville de Cazimbazar, qui était au XVII^e siècle la cité la plus commerçante du Bengale, n'a actuellement qu'une importance secondaire. Elle fournissait à la Compagnie des Indes des soies écarlates et des taffetas et recevait une grande quantité de marchandises d'Europe.

Djouglin. — Cette loge, établie sous Dupleix, en 1735, est située à l'extrémité est du Bengale, sur le golfe de ce nom, à proximité de Chittagon. Elle avait été choisie par la Compagnie des Indes à cause des propriétés de ses eaux pour le blanchissage des toiles. Elle n'est pas occupée depuis la reprise de possession en 1816 et on prétend qu'elle a été envahie par la mer et qu'il n'en reste plus qu'une petite superficie sans grande importance.

Balassore. — Cette loge est située sur la côte ouest du golfe du Bengale, aux confins de la côte d'Orissa, à l'embouchure de la rivière de Balassore.

Elle nous a été concédée en 1686 par un « firman » du nabab (vice-roi) de Bengale et a eu une grande importance jusqu'au moment de notre établissement à Chandernagor. Elle nous a été remise en 1816 sans difficulté aucune et nous y avons eu pendant quelques années un fonctionnaire européen, un chef de loge, chargé des intérêts de notre commerce sur la côte d'Orissa et la côte de Bengale.

La loge de Balassore se compose de deux terrains, l'un de 40 hectares, longeant la rivière, l'autre de 57 ares, au nord de la rivière, et d'un jardin mesurant deux hectares et demi et situé au nord-ouest de la ville. Tous ces terrains sont aujourd'hui loués à un gardien moyennant une redevance de 200 francs.

Mazulipatam. — Des vastes et riches provinces des *circars* que Bussy avait obtenues en concession de notre protégé, le *soubadar* (gouverneur) de Dekan, il ne nous reste plus que la loge de Mazulipatam, dans la ville de ce nom. Elle se compose de deux terrains situés au centre de la ville et d'un village France-pettah, à trois kilomètres au nord-ouest de Mazulipatam, habité par deux cents indiens environs. Nous y avons un agent indien chargé de la perception de quelques impôts, sous le contrôle de l'administration d'Yanaon. Le gouvernement anglais ne nous a jamais contesté notre droit de juridiction et de souveraineté sur cette loge : en 1888, le juge anglais de Mazulipatam ayant eu, à l'occasion d'un procès engagé devant lui, à se prononcer sur la validité d'un mariage célébré sur notre territoire par un missionnaire catholique, le déclarait nul parce qu'il n'avait pas été contracté conformément aux prescriptions de notre code civil. Les habitants de France-pettah, dont la plupart sont propriétaires sur le territoire anglais, se sont émus des conséquences que pourrait avoir cette jurisprudence au point de vue du règlement de leur succession et ont demandé et obtenu la constitution d'un bureau de l'État civil : le village de France-pettah fait aujourd'hui partie de la commune d'Yanaon, malgré la distance qui l'en sépare (30 lieues) et il est administré par un adjoint spécial.

La loge de Mazulipatam est la seule qui nous assure un revenu d'une certaine importance : Par une convention du 31 mars 1853, le gouvernement anglais a obtenu notre renonciation avec droit de vente des spiritueux sur notre territoire, moyennant une somme de 3,500 roupies (5,400 francs), inscrites parmi les recettes du budget de nos établissements de l'Inde.

Calicut. — La ville anglaise de Calicut a une population de 10,000 âmes : elle est reliée au grand réseau des chemins de fer du sud de l'Inde et une voie en construction la met en communication avec Bombay. Elle n'a qu'une rade foraine, mais c'est la plus accessible de toute la côte de Malabar et cette circonstance assure à Calicut un mouvement commercial important.

Notre loge occupe une partie de la ville, une faible portion, il est vrai, 80,000 mètres carrés, mais sa situation sur le littoral indien lui donne une valeur dont nous n'avons pas su tirer parti jusqu'à présent. Nos produits peuvent, en effet, être débarqués sur la loge, sans avoir à transiter sur territoire anglais, et y être entreposé en attendant leur écoulement dans la riche province de Palghaut. Nous avons, en outre, droit de juridiction sur cette loge.

Une société française qui obtiendrait la concession de la loge de Calicut pourrait en faire un entrepôt de nos vins et spiritueux qui sont très demandés sur toute la côte de Malabar : elle obtiendrait en échange les produits des pays qui consistent principalement en café, poivre et muscade.

Il existe sur cette loge quelques maisons et des terrains plantés en cocotiers, qui paient une redevance au profit du budget local de nos établissements de l'Inde. En 1864, le droit de vente des spiritueux sur la loge fut mis en ferme et adjugé à un indien de Mahé pour une somme de 15.000 francs ; mais l'adjudication fut annulée sur l'ordre du ministère de la Marine et des Colonies. Le gouvernement anglais, tout en ne contestant pas notre droit d'autoriser la vente des alcools sur la loge, avait fait valoir, à Paris, les inconvénients de tout genre qui devaient résulter pour l'administration de la ville de Calicut de la présence d'un débit de spiritueux sur notre territoire. C'est même à ce propos qu'il nous fit l'offre d'échanger toutes nos loges contre un agrandissement de territoire à Pondichéry. Cette proposition n'aboutit pas pour les motifs que nous avons déjà exposés.

Surate. — La loge de Surate est le premier point de l'Hindoustan occupé par la France. Elle nous fut concédée, en 1670, par l'empereur Aurangzeb et fut jusqu'en 1726 le siège de l'administration de la Compagnie des Indes. Elle se compose de deux terrains : le jardin français, d'une étendue de 10 hectares au nord de la ville et l'ancien cimetière des Français, situé à 500 mètres plus loin, au bord de la grande route de Surate.

Au XVIII^e siècle, la France avait un agent à Surate et y entretenait 50 hommes de troupes. Mais la ville de Surate a perdu de son importance depuis l'établissement des Anglais à Bombay, qui draine tout le commerce du Guzerate.

Les deux terrains ont été loués à des Indiens, qui depuis plus de quinze ans ne paient aucune redevance sous le prétexte qu'ils ont acquis notre loge par prescription. Il y a là une situation qu'il importe de faire cesser, la présence de quelques agents de police suffirait pour mettre un terme aux prétentions de nos locataires.

Voici un exposé aussi complet que possible de la situation de nos loges : s'il y en a quelques-unes dont l'occupation immédiate ne soit pas absolument nécessaire, il y en a d'autres, comme celles de Dacca, de Patna, de Mazulipatan et de Calicut qui, concédées à des sociétés françaises, peuvent servir utilement au développement de nos relations commerciales avec l'Inde. En tout cas, il importe de ne point les laisser plus longtemps dans cet état d'abandon que l'Angleterre considère comme une renonciation à tous nos droits sur ces territoires. Les loges devraient au moins être rattachées à ceux de nos établissements à proximité desquels elles sont situées et les administrateurs de ces établissements devraient être obligés de les visiter une fois par an et de pourvoir aux besoins de leurs habitants au moyen d'un fonds constitué par les revenus des loges et une modique subvention de l'Etat.

Quant à la population, le recensement fait au 31 décembre 1905 a donné les chiffres suivants pour les cinq établissements :

Territoire de Pondichéry	178.468	habitants
Territoire de Karikal	57.519	—
Ville de Chandernagor	24.840	—
Ville de Mahé	9.795	—
Ville d'Yanaon	4.062	—

		275.284 habitants

La population avait augmenté d'une année à l'autre de 1.431 habitants dans l'ensemble de nos possessions, mais elle avait diminué de 648 à Chandernagor.

Les naissances (9.800) l'avaient emporté sur les décès (8.635) de 1.195, mais Chandernagor, avait eu un excédent de 648 décès, le contingent payé à la peste, me dit-on. Les mariages avaient été de 1.340, sans compter ceux qui, à Chandernagor vont se faire à l'église portugaise d'Hougli.

En 1905, on a compté que 252 bâtiments avaient visité le port de Pondichéry, qu'ils étaient montés par 21.378 hommes d'équipage, représentant un tonnage de 544.144 tonnes et qu'ils avaient emporté pour 5.073.275 francs de marchandises. Sur ces 252 bâtiments, 27 étaient français, avaient 1.219 hommes d'équipage, représentant un tonnage de 35.000 tonnes et avaient emporté pour 1.060.468 francs de marchandises. L'exportation totale par les mêmes navires avait atteint 24.629.045 francs, dont 6.640.297 par navire français. A noter que sur ces 27 navires, le paquebot annexe des Messageries Maritimes, qui passe douze fois, venant de Calcutta et allant à Colombo et douze fois venant de Colombo et allant à Calcutta, compte ici pour 24 bâtiments.

A Chandernagor, la même année, on n'a pas vu un seul bâtiment français: 158 navires y sont venus, avec 12.974 hommes d'équipage, un tonnage de 267.459 tonnes. Ils ont importé 1.194.840 francs de marchandises et en ont exporté pour 2.528.384 francs. A noter que, dans ce chiffre de 158 bâtiments, il faut compter le paquebot qui fait tous les jours le trajet de Calcutta à Chandernagor, aller et retour.

Mahé n'a été visité, en 1905, que par 24 navires, tous étrangers, ayant 123 hommes d'équipage et un tonnage de 152 tonnes. Son importation a été évaluée à 13.311 francs et son exportation à 703 francs.

Tous ces chiffres ne sont pas brillants et n'ajoutent rien à notre gloire, mais nos possessions aux Indes ne coûtent rien à la métropole: je crois même qu'elles lui rapportent, contre toute justice, les 606.000 francs que le gouvernement anglo-indien verse en suite de la convention du 7 mars 1817. N'a-t-on pas privé nos Etablissements de recettes équivalentes ?

C'est évidemment quelque chose que d'avoir des colonies qui, si elles ne

rapportent rien, ne coûtent rien. Ce sont des « petites France », me dit un vieux pondichérien, qui n'a jamais vu et ne verra jamais la grande, « où l'on parle français et où, quand on voyage, on peut venir se reposer, voir des compatriotes, ce sont de grands bungalows où l'on peut rester tant qu'on veut, sans jamais être chassé par ceux qui arrivent. » Mais la place est bien petite pour qu'on y dresse notre pavillon et le mât qui le porte trop près des frontières est bien mince pour qu'il ne soit pas insulté parfois et pour qu'il flotte agréablement. Nous ne sommes rien aux Indes et notre avenir y est mesquin; alors que tout croît autour de nos Établissements, eux s'amoin- drissent et comptent moins. Puis, que vienne la révolution qui menace l'Inde des Anglais, nous serons emportés et chassés comme eux, en même temps qu'eux.

Cependant, nous n'avons pas à renoncer à ces petits coins de terre qui nous viennent du passé, où tant d'espérances françaises se sont réfugiées, que tant de gloires ont illustrées, mais nous devons regretter qu'ils ne soient pas plus groupés, et rechercher s'il ne vaudrait pas mieux, — en échange des loges, des factoreries sans facteurs, de Mahé, de Yanaon même, — avoir un pays sans enclaves anglaises, un tout qui serait important, où nous pour- rions faire quelque chose digne de nous. J'avoue que pour avoir un Établis- sement sérieux à Pondichéry, je céderais même Chandernagor aux Anglais qu'il gêne, parce que nous avons le droit d'envoyer nos bateaux de guerre montrer le pavillon devant l'hôtel de l'administrateur, et que ce droit, dont nous n'avons jamais usé, les empêche de construire sur l'Hougli un pont qui fermerait ce passage. Nous pourrions profiter de l'entente cordiale pour régler cette question ainsi ou tout au moins pour régler les points restés en litige. Sinon, il faut sortir de l'état de choses actuel et tirer parti de nos loges ou de nos factoreries, ne pas les laisser à l'abandon et vides sous la main et les yeux des Anglais. Il faut les affermer, si on ne peut faire mieux, à des sociétés françaises qui y établiraient soit des maisons de commerce répandant nos marchandises ou exportant les produits de la région, soit des fabriques, des manufactures qui mettraient en œuvre les produits du pays pour les exporter à certaines conditions avantageuses dans nos colonies, en France et ailleurs. Il me semble qu'il y a quelque chose à faire dans ce sens, que le moment est favorable pour une pareille amélioration de notre situation aux Indes.

J'achèverai en donnant les prévisions du budget pour 1906 :

Recettes propres de la Colonie	1.420.135 roupies
Subvention de la métropole (90.000 francs).	54.000
	1.474.135 roupies
Soit à 1 fr. 026 la roupie	2.455.000 francs.

XVI

TANDJORE — TRITCHINOPOLY MADURA

Porto-Novo — Chidambaram et son roi Épreux. — Tandjore, son bungalow. — La ville. — Le Petit-Fort. — Le grand temple ou *Kediravar*. — Les brahmes gardiens du temple. — Le palais des rajahs de Tandjore. — Des brahmes convertis par les Jésuites. — Les signes du *calicut*. — Tritchinopoly. — Ses rois et l'exploit de Bussy. — Le temple de Sri Rangan. — La guirlande de fleurs, le ballay neuf, cent soixante piliers. — L'espoir du fakéich. — L'étrange té des décorations. — Molara, le bungalow, mon compagnon de chambre. — Les anciens chars sacrés. — Le grand Temple voué à Shiva. — Le dieu de la guerre. — La déesse aux yeux de poison. — Le palais du rajah Tirumala-Nayah, aujourd'hui Palais de Justice. — Le pont projeté sur le Pamboukanel, pour réunir l'Inde à Ceylon.

J'ai quitté Pondichéry le dimanche 24 mars, à 9 heures du matin, après avoir fait reconnaître mes bagages à la gare, afin de n'avoir pas à les ouvrir à Bandar ou aux galeries. Nous stoppons à la Jonction de Villaputnam à 11 heures, et nous en repartons après avoir changé de train et déjeuné au buffet, exactement à 11 h. 25.

Nous sommes à Porto-Novo à 2 heures du soir. La ville a reçu ce nom des Portugais qui, les premiers des Européens, y avaient fondé un comptoir dans la dernière partie du XVI^e siècle; son nom moghol est Mahmoud-Bandar et son nom indigène est Firingipet.

C'est sous les murs de cette ville qu'eut lieu la plus grande bataille du XVIII^e siècle entre les Anglais et Hides-Ali qui fut vaincu (19 juin 1781).

Nous arrivons vingt-cinq minutes plus tard à Chidambaram, qui contient les plus anciens temples de l'Inde du Sud. L'un de ces temples est consacré à Shiva et passe pour avoir été construit par le chakravartin lépreux, Hiranga-Varna, en mémoire de sa guérison miraculeuse au cours d'un pèlerinage fait à Chidambaram et d'un bain pris dans le bassin qui se trouve au centre du temple. Un autre temple, voué à Parvati sous le nom de Shivagamamman, « l'épouse de Shiva », est, dit-on, d'une singulière élégance.

On signale dans ce temple la statue d'un paon, celle de deux éléphants qui se présentent de face et, dans le temple de Parvati, la statue très remarquable de Shiva dansant et celle de Verma, le dieu de la danse.

Mayavaram est un lieu de pèlerinage fameux au mois de novembre. Son temple et son bassin sont voués à Shiva. On y compte plus de 50.000 pèlerins chaque année.

Enfin, nous arrivons à Tandjore à 6h. 57 du soir. Tandjore ne possède pas d'hôtel; force est de me contenter de ce que je trouve : le repas du

buffet qui est ce que sont tous les repas anglais. Mon lit est dans le bungalow élevé au-dessus de la gare, sur une belle terrasse d'où je domine la voie ferrée et la ville.

Trois grandes chambres, dont une pour les dames, ayant chacune deux lits de fer placés au beau milieu de la pièce et éloignés de quatre mètres l'un de l'autre, deux tables de toilette, une chaise, deux fauteuils et deux tables pour écrire ou manger. Dans une salle de bain à côté, une baignoire en zinc, un tube et de l'eau dans une énorme jarre avec une petite casserole pour la prendre. Les murs sont blanchis à la chaux sans aucune souillure, aussi bien dans la salle de bain que dans la chambre. Le linge est immaculé, la moustiquaire paraît neuve, sans la moindre réparation. Le sol est en ciment parfaitement uni. Il est impossible d'avoir plus propre, mieux pour une roupie et demie (2 fr. 50) par nuit. Ce bungalow est semblable à tous ceux que j'ai vus dans l'Inde du Sud : partout où il n'y a pas d'hôtel convenable, le bungalow est l'endroit où l'Européen peut s'installer, mais pour un ou deux jours seulement, si un nouveau voyageur arrive ; s'il ne s'en présente aucun, il est loisible à l'occupant de conserver sa chambre.

Je m'étends sur une chaise longue placée sur la terrasse. Alors, dans le silence de la nuit, je songe à mon voyage, à l'ensemble de mes observations, aux paroles entendues, comparées et je me sens presque heureux, sans personne autour de moi pour causer. Mon domestique, pris à Pondichéry, est couché sur sa natte et rêve tout haut li-bas, au coin de la terrasse, en lamoul mêlé de mots français.

Le lendemain, je suis debout à 6 heures et, le petit déjeuner pris, je roule vers le fort, le palais des princes de Tandjore et le grand temple.

Les rues de la ville sont larges, droites, tracées au cordeau. Celles que je suis sont bordées de magasins, d'échoppes où se tiennent les faiseurs de chaudrons, de bijoux, d'anneaux, d'objets de toutes sortes. Il y a des escaliers qui conduisent à des appartements qui donnent sur la rue, des ruelles qui conduisent derrière les maisons. Plus loin, il est une route poussiéreuse qui monte en décrivant une courbe vers le Petit-Fort qui dresse sa porte monumentale et qui s'affirme comme une forteresse d'opéra-comique. C'est dans le Petit-Fort que se trouve le grand Temple ou *Kodi-maram* dont l'enceinte mesure 120 mètres sur 250. Sa porte principale ou *gopuram* est haute de 28 mètres et le passage qui conduit à l'intérieur doit avoir au moins 150 mètres de longueur sur 8 de largeur. Ce *gopuram* est fait d'une pyramide quadrangulaire, énorme, surchargée de vingt petits étages s'achevant par un lourd dôme. C'est imposant de forme, mais pesant.

Ce temple voué à Shiva, avec ses portes monumentales très hautes, surchargées de sculptures et ses personnages trop nombreux, étonne plus qu'il ne plaît. Cet art semble ridicule avec son fouillis de figures où les propor-

tions ne sont point gardées, où, dans les meilleures pièces, les masses ne se font pas équilibre.

Le temple est établi dans une grande cour entourée d'un cloître sur lequel ouvrent de nombreuses niches au fond desquelles on aperçoit le lingam sur le yoni, son bassin. L'un et l'autre reçoivent des offrandes d'huile qui s'y corrompt sans jamais avoir le temps de sécher et le tout est noir et gluant comme si on y avait répandu du cambouis. On m'a montré trois rangs, chacun de trois lingams, dont celui du milieu, au fond, était deux fois plus gros que les autres. Il paraît que les neuf premiers représentent le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Vénus, Saturne, les fausses planètes Rahu et Kétu et que les vingt-sept autres sont les vingt-sept constellations lunaires. Mais pourquoi ces dernières sont-elles représentées quatre fois ? Serait-ce pour donner le nombre sacré 108 ?

Le temple entier est voué au culte du lingam et du yoni, des organes mâle et femelle de la procréation humaine, des images grossières, violentes, de la création s'exerçant à toutes les heures du temps, devant lesquels un peuple de pères et de mères de famille, d'enfants viennent s'incliner et prier. Ce culte odieux, qui bouleverse toutes nos conceptions de pudeur, ne trouble ni les consciences ni les mœurs d'un peuple qui demeure chaste et pudique.

On n'a pas voulu me laisser entrer dans le sanctuaire : il en a été ainsi par toute l'Inde : le sanctuaire reste interdit aux musulmans et aux chrétiens, alors que tous les Hindous peuvent y pénétrer. Je sais que le sanctuaire ne contient rien que ce que l'on voit partout : une divinité habillée de brocart d'or, ridicule par ses formes disproportionnées, qu'on salit plusieurs fois par jour avec des libations d'huile, des lampes fumeuses dans une nuit infecte, et pourtant je suis exaspéré de voir ces temples rester clos pour moi, ces mains qui se tendent vers ma poitrine pour me repousser quand mon pied va toucher les dalles encore éloignées de la porte, mais déjà sacrées, d'entendre ces voix qui, bienveillantes d'accent, sont cependant hostiles, de voir sur les visages de ceux qui me regardent reculer ou demeurer, jamais avancer, un sourire railleur qui décele comme une revanche des vaincus, de lire ces recommandations en anglais contre tout ce qui n'est pas hindou et de voir les loqueteux, les femmes en guenilles, les garçons nus et les fillettes à peine vêtues, pénétrer là où je ne puis entrer.

Je parle parfois aux brahmes, gardiens de la porte, généralement bavards : je leur nomme les divinités, je leur conte leurs transformations, leurs exploits et je leur prouve que je connais leur religion : nous discutons une heure, ils sont ravis et surpris : deux ou trois fois, ils m'ont donné leur main à serrer, mais toujours ils refusent de me laisser franchir le seuil du sanctuaire et continuent de me traiter en profane, voire même en impur. On me montre le *Yadjasala*, l'endroit où sont offerts les sacrifices à Sabhapati.

Kovil ou Shiva, puis l'énorme Nandi, la monture de Shiva, taillé dans un monolithe de granit blanc haut de trois mètres et demi. Il est couché, sellé d'un coussin et orné de colliers et de courroies chargées de clochettes.

Je trouve une statue de Subramanya-Kovil, le second fils de Shiva, dieu de la guerre, dans un temple qui lui est consacré et qui est bien une des choses les plus curieuses de Tandjore et de toute l'Inde du sud. C'est une pièce d'architecture vraiment artistique malgré son étrangeté. Ce n'est pas inélegant, mais c'est d'une élégance dépourvue de grâce, c'est d'une imagination sans discipline. C'est assurément ce temple qu'il faut venir voir quand on n'a que peu de temps à passer aux Indes, si on veut apprécier le style hindou du sud dans sa production la plus caractéristique, la plus pure, la plus ancienne et la mieux conservée.

Le *Palace* des radjas de Tandjore est dans le Grand-Fort, enclos d'une muraille à laquelle sont appuyés des bastions qui, d'un côté, baignent dans la rivière. Il n'est pas très ancien, puisqu'il date de 1550; il est peu intéressant, malgré les deux hautes tours (*rimamah*) qui le dominent et qui se voient de très loin. Les deux salles du trône ne sont pas intéressantes. Elles sont en bois avec des plafonds de bois et des arcades multilobées qui rappellent le style moghol, mais on les a peinturlurées de tons criards, d'arabesques blanches ou jaunes sur des fonds divers. Il me rappelle le palais du roi du Cambodge avec ses parties ruinées, ses cloîtres à demi écroulés, ses murs lépreux et toutes ses horreurs.

La bibliothèque est plus curieuse : on y compte 18,000 manuscrits sanscrits dont la plupart sont écrits sur des feuilles de palmier serrées entre deux planchettes. Les livres reliés sont nombreux et je découvre une armoire toute pleine d'ouvrages de langues française, allemande, anglaise et portugaise. On me dit que cette bibliothèque est la plus riche de l'Inde en ouvrages indigènes.

Le musée avec ses armures, ses conques anciennes, ses selles d'autrefois et surtout les anciens costumes royaux qu'on y trouve, les riches étoffes qu'on montre, est intéressant, mais on y a suspendu des cadres contenant des gravures de 1830, *Panatha*, *Eugénie*, etc. C'est ridicule et puéril. Je sors de ce palais très désillusionné et ma pensée retourne à ces palais de marbre vus au nord qui sont des merveilles d'architecture.

A mon arrivée, hier, j'ai fait à la gate de Tandjore la connaissance d'un missionnaire français qui m'a invité à l'aller voir. Il me raconte qu'il est Savoyard, qu'il a passé en Italie pour ne pas satisfaire à la loi militaire et que l'Italie l'a, sur sa demande, envoyé aux Indes dans une mission italienne. Il était accompagné de trois prêtres, descendants en Asiens des Portugais qui sont venus les premiers en ces parages. Je me rends, en sortant du grand temple, à la mission. Le directeur est un prêtre italien qui a passé trois années

en France et qui parle notre langue sans aucun accent. Je l'aurais pris pour français, car il en a toute l'allure. Il me montre l'atelier professionnel qu'il construit, les premiers outils qu'il a achetés, quelques élèves qui déjà travaillent le bois et le fer, et nous causons : « Les Anglais sont très généreux avec nous, dit-il ; ils aident toutes les écoles, quelles que soient la nationalité et la religion de ceux qui les créent, mais aujourd'hui, ils croient s'être aperçus qu'ils ont trop poussé à l'instruction soi-disant assimilative et font machine en arrière : leurs faveurs vont maintenant aux écoles professionnelles qui feront des ouvriers, non des déclassés. Ils donnent pour un bâtiment qu'ils reconnaissent utile la moitié de ce qu'il a coûté. » Sur ma demande, on m'explique que l'éducation ici donnée n'est pas confessionnelle, qu'on ne cherche à faire aucune conversion, qu'il s'y trouve plus d'enfants appartenant à l'hindouïsme que d'enfants catholiques et qu'il en est ainsi chez les Jésuites de Madura. « Allez les voir : vous visiterez chez eux un établissement remarquable, un véritable palais scolaire. Ils réussissent partout : ils ont une manière de faire avec les indigènes qui vaut celle qu'ils ont dans le monde en Europe. D'autre part, ils sont très aidés : on leur envoie beaucoup plus d'argent d'Europe qu'à nous. Ils sont connus du monde entier, on nous ignore, nous. Et, dame ! leurs succès sont dignes des moyens dont ils disposent. Ils ont converti une quinzaine de brahmes et, maintenant, voilà ces gens qui renoncent à leurs privilèges de caste, qui s'instruisent dans notre religion. C'est inouï et c'est l'étonnement de toute la région. Je sais bien que ce sont là des conversions qui coûtent cher, mais quel succès et quelles conséquences cela peut avoir. »

Je quitte la mission et, en me dirigeant vers la gare, j'observe, comme au nord de Madras, que les signes que les indigènes portent tracés sur le front sont plus grands, et que beaucoup en portent sur la poitrine, sur le ventre, sur les épaules et les bras. Ces signes sont de couleur rouge vif ou d'un blanc éclatant. On sent des habitudes d'ostentation plus grandes que dans le nord, une foi plus criarde.

Le signe du *nahman* des *Vishnou-baktas* ou dévots de Vishnou a, dans le nord, sur le front, la forme d'un U au milieu duquel est placé un trait vertical, le tout à peine visible, et fait avec de la poudre de santal ; ici, il est peint de deux traits blancs en forme de V qui se rejoignent à la racine du nez, et d'un trait rouge vif en bisectrice. Ce signe part de la naissance des cheveux et descend très bas. Il représente « *cerrendu utriusque sexus in actu copulationis* », dit l'abbé Dubois, et il explique, en cette langue latine qui sait tout dire honnêtement : les deux lignes blanches du *nahman*, *masculi liptorum seminalem significant* ; la ligne rouge, entre les deux, *femine fluxum menstruum fingit*.

Les *Shiva-baktas* ou dévots de Shiva portent les trois lignes horizontales

sur le front et le gros point au milieu. Celui-ci est blanc, nuancé par la poudre de santal, mais est beaucoup plus large, plus long, plus apparent que dans le nord où le signe est le même, mais infiniment plus discret.

Outre ces lignes tracées sur le front qui dégradent le visage, j'en vois aussi dessinées sur la poitrine et les épaules et, plus loin, descendant vers le sud, ceux qui les portent sont nombreux.

Je rencontre aussi deux veuves. Elles sont vêtues d'un pagne blanc en coton qui, après avoir fait plusieurs fois le tour de leurs reins, remonte pour cacher la poitrine, atteindre la tête et retomber en voile sur la moitié du visage. Sous le voile, leur tête est rasée, et je n'aperçois à leurs doigts, à leurs bras, à leur nez, à leurs oreilles aucun bijou. Les veuves ne doivent pas en avoir et n'en portent jamais. On dit qu'elles sont malheureuses dans leur famille, surtout quand elles ne sont pas mères, et qu'on les traite en esclaves.

Tritchynopoly est à 50 kilomètres de Tandjore. Parti de Tandjore à 10 heures du matin, je suis à Tritchynopoly à 11 heures. Je déjeune rapidement au buffet et je roule vers le bazar avant que mes compagnons de voyage n'aient obtenu leur dessert. En voyage, il ne faut pas perdre de temps.

Il fait une chaleur à cuire une poterie et une poussière à aveugler les chevaux; sans le petit déplacement d'air que procure notre course, je crois que je défaillerais.

Tritchynopoly n'est pas le nom de la ville; son véritable nom est Tirousirapalli, la « ville des trois têtes de démon ». C'est une grande cité de 100.000 habitants où grouille une foule de marchands et de gens dont le front est marqué des signes de Vishnou et de Shiva.

Sur le bord des routes, j'aperçois des édicules bizarres : deux pierres longues plantées en terre et, sur ces deux pierres, une autre est posée; cela ressemble à des portes. Il y en a d'aussi grands que moi, il y en a de beaucoup plus petits et j'en compte plus de cinquante sur la route qui conduit à un grand temple, aux approches du pont. Ce sont des œuvres pieuses, une aide aux gens qui passent la tête chargée d'un fardeau et qui veulent se reposer un instant. Un homme charitable, une femme dévote fait élever un *reposoir* et cette action est réputée sainte et bonne. Les plus petits de ces édicules sont pour les enfants, les plus grands pour les hommes. Je pense en les voyant à ces abreuvoirs que j'ai trouvés à Ahmédabad, à Delhi, à Agra, que des gens pieux ont fait construire afin que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les buffles puissent s'y désaltérer : je pense aussi à ces vases remplis d'eau qu'on dépose, au Cambodge, le long des routes, sur des petits bâtis, afin que les voyageurs puissent y boire, actes religieux touchants

parce qu'ils sont utiles, inspirés par un bon sentiment et par un acte de charité encore plus que de foi.

Les deux roches brunes qui, fièrement, se dressent dans la plaine attirent tout de suite les regards : ce sont le *roc d'Or* et le *roc du Fakir*, puis le temple fortifié au sommet d'une roche dont Bussy s'empara en 1753 par une action qui parut prodigieuse à cette époque. Ce fort passait pour imprenable et n'était accessible que par un seul côté, tout le reste était à pic. Une fente du rocher très étroite, bonne pour livrer passage à un homme s'aidant des pieds et des mains, des coudes et des genoux, fut signalée au général français. Il y conduisit sa troupe de trois cents hommes et, dans le silence de la nuit, alors qu'un homme veillait au sommet de cette fente, alors que la chute d'un français, d'une pierre pouvait donner l'alarme, l'ascension commença. Une heure après, le fort était pris et toute la garnison était prisonnière.

Je passe près de cette roche historique, sur le pont que le colonel Lawrence, le vainqueur de Bussy, fit construire peu de temps après avoir repris la forteresse et je gagne la ville de Sri-Rangam. Ce pont est un beau travail qui n'a pas souffert depuis 150 ans et qui, malgré sa lourdeur, devrait être aussi célèbre que certains ponts romains qui, en Europe, en Espagne surtout, ne l'emportent sur lui que par leur antiquité. Celui-ci mesure de quatre à cinq cents mètres de longueur. Une inscription, qui se trouve au centre du pont, donne le nom du capitaine qui l'a construit et l'année de son inauguration. Il réunit la ville de Sri-Rangam à celle de Tritchinopoly.

Le grand temple de Sri-Rangam est à un kilomètre et demi environ du pont. On y pénètre par une grande rue bordée de marchands au bout de laquelle on trouve des piliers sculptés. Quand on a franchi le portail, on parvient dans ce qu'on nomme le *hall aux mille piliers* bien qu'il n'en compte que 900. Ce hall n'est pas assez élevé (5 m. 70) et les piliers sont trop près les uns des autres. Je pense en les voyant à la Mosquée de Cordoue qui, avant qu'on construisit la cathédrale au milieu, contenait 1.000 piliers. On se sent moins écrasé à Cordoue, plus à l'aise. C'est que les Maures savaient construire les longues portées que le style hindou ne connaît pas. Ces piliers d'un seul bloc sont étrangement sculptés. Ceux surtout qui décorent l'entrée et qui représentent des chevaux énormes, montés de cavaliers trop petits, armés de lances, et qui se dressent sur les pieds de derrière pour échapper au tigre qui les menace, sont curieux. La pointe de la lance est dans la gorge du tigre et déjà celui-ci baisse la tête. Les socles sur lesquels reposent ces chevaux sont joliment sculptés, mais un peu trop surchargés.

Il y a toute une galerie aux parois ornées de cette façon qui, vue d'ensemble et quand on la parcourt, est vraiment admirable. On a laissé mon pariah pénétrer avec moi : il est ravi, regarde, la bouche ouverte. C'est la première fois que le pauvre pénètre dans un temple brahmanique et qu'on

lui permet de souiller de ses pieds impurs un sol sacré, d'expirer son haleine empestée dans un sanctuaire. Il est catholique et pariah; c'est trop à la fois. Sans moi on ne l'eût pas laissé entrer, mais la roupie que j'ai donnée a fait passer le pariah et le chrétien. Il y a comme cela des portes qui s'ouvrent devant les profanes quand ils sont riches, et qui demeurent fermées devant les gens qui ne peuvent pas donner une roupie.

Il est cependant un endroit où l'on ne l'a pas laissé s'arrêter; il a dû passer vite, sans regarder et aller m'attendre plus loin. A ce moment, on m'a posé une guirlande de fleurs vertes et jaunes autour du cou, car j'étais au temple de Vishnou. J'aperçois en passant, — au moment où un brahme me présente une assiette recouverte d'une serviette pliée en huit pour que j'y dépose mon offrande, — la statue du dieu, mais je ne distingue qu'un paquet de brocart d'or lamé d'argent, si j'ai bien vu. Je ne me presse pas de tirer ma roupie de la poche de ma ceinture et je regarde, je m'approche, je touche presque le seuil du sanctuaire. Le brahme me suit, roule des yeux fous; je donne une roupie, puis je fouille encore, lui faisant signe d'attendre un peu et je donne, sans me presser une seconde roupie en plongeant les yeux dans la loge où niche le dieu. Je ne vois rien; je veux voir; je me penche et je ne distingue rien, mais je me sens tirer par la guirlande que j'ai autour du cou et je cède à la traction.

Il y a bien autour de moi une douzaine de gens qui me suivent dans l'espoir du bakchich et qui rient. Le brahme aussi, qui a reçu deux roupies, est content. Je lui dis en sanscrit les mots appris au nord : « Ayez confiance, par Vishnou ». Il me regarde, hésite et s'incline, puis il me parle en tamoul. J'appelle mon pariah pour traduire, mais on ne veut pas le laisser approcher. On le surveille là-bas. Je fais quelques pas, le brahme donne un ordre et mon domestique traduit : « Il dit qu'il avait bien vu, à votre air grave, que vous êtes un homme sérieux, capable de gravité en présence des choses de la religion des brahmes, mais très curieux. Il vous appelle *brahmachi* ». Je salue et je remercie, puis je nomme les avatars de Vishnou sans en omettre un seul dans leur ordre chronologique, je nomme Sita, son père, Ravana et je termine par une évocation à la trimourti, puis m'approchant du brahme, me tournant vers le sanctuaire, en homme capable de gravité, très sérieusement, tout bas, presque à son oreille, je murmure « Oum! ». Il salue, me regarde avec attention, mais je ne puis plus tenir ce rôle et je m'en vais pour ne pas rire au nez du chapelain, pour ne pas lui faire perdre la bonne opinion qu'il a de moi.

Je reviens à la porte et je m'arrête pour étudier le portail ou *gopura*. C'est un édifice haut de vingt mètres environ peut-être moins, en forme de pyramide, carré par la base et carré par le sommet, et qui compte, au dessus de la porte cochlère par laquelle on entre et sort, neuf portes d'autant moins

hautes et moins larges qu'elles sont plus élevées. Chacune de ces portes correspond à un étage un peu en retrait sur le précédent. C'est le fouillis de la salle aux 1.000 piliers qui se gênent les uns les autres, de la forêt hindoue où tout se mêle, s'entremêle, se confond, et mon œil d'occidental ne peut pas admirer. Mon cerveau comprend l'effort, admire la masse de travail donnée par l'architecte, par les artistes qui ont travaillé sous ses ordres, mais ne parvient pas à saisir la raison de l'ensemble, la pensée qui a présidé à cet art et ne peut se fixer nulle part. Je m'éloigne très surpris d'avoir vu tant de choses, mais ennuyé de n'avoir pas pu les admirer et les comprendre. Dans le nord, au contraire, à Agra, à Delhi, et, en Espagne, à Cordoue, à Grenade à Séville, je ne pouvais pas m'arracher de la Mosquée, de l'Alcazar, de l'Alhambra et j'y revenais sans cesse. La mosquée de Cordoue me grisait, l'Alhambra de Grenade me prenait jusqu'à l'âme et, à Agra, à Delhi, les salles des audiences publiques, les mosquées m'enthousiasmaient. Ici, rien de tout cela. Cette architecture hindoue me désoriente. C'est l'art d'une autre race, plus éloignée de notre art que l'art des Arabes, des Maures, des Persans et même des Turcs qui sont inférieurs à tous les autres mahométans et qui sont demeurés barbares et sans notions artistiques pratiques, comme le sont les Tartares.

Je dine au buffet de la gare et je prends le train afin d'aller coucher à Madura. Nous y arrivons à 2 heures du matin. Ce n'est pas un train rapide bien qu'il porte le nom de courrier ; il a mis cinq heures et demie pour franchir 154 kilomètres. Je m'installe au bungalow qui est au-dessus de la gare et j'y suis aussi bien qu'à celui de Tadjore. Le second lit est occupé par un Anglais qui a la tête de plus que moi et qui me montre en riant ses pieds qui passent au travers des barreaux de son lit de fer. J'aurais préféré être seul. Le lendemain, il me dit que j'ai dormi haut ; je lui dis qu'il a grondé si fort toute la nuit que j'ai été réveillé par lui deux fois. Ses deux compagnons qui dormaient dans la pièce à côté déclarent gravement que nous faisons tous les deux de grands efforts pour ronfler ensemble, mais que nous n'avons jamais pu nous mettre d'accord. Nous rions, mais nous nous quittons sans nous être salués. Je déjeune et je file. Il est 6 heures quand je quitte la gare en une victoria qui grince, avec un cocher qui porte sur le front un *nahman* sanguinolent tombant jusqu'au milieu du nez. Je traverse la ville, parce que je veux la visiter avant de m'occuper des monuments. Les bazars, la foule, la rue, ce qu'on y voit, m'intéressent autant que les édifices. L'une des rues est un véritable musée ; j'y trouve dix chars énormes en bois sculptés et qui, ne pouvant plus être démarés, ont été rangés là. J'y retrouve tous les bois que la salle indienne du musée Guimet met sous les yeux des Parisiens. C'est en effet un de ces vieux chars qui tombait en ruine que M. Guimet a acheté au cours d'un voyage dans l'Inde et qu'il a fait démolir,

emballer et transporter en France. Ces chars abandonnés sur un côté de la rue donnent à cette voie un caractère particulier et je consacre au moins une demi-heure à regarder ces véhicules qui ont porté des dieux et qui ont été traînés par des bandes de fidèles attelés à des câbles énormes, devant des foules vibrantes d'émotion, de piété et d'enthousiasme religieux.

A un kilomètre environ de la station, nous trouvons le Grand-Temple de Madura dont la vaste enceinte mesure 280 mètres de longueur sur 240 de largeur. On y compte neuf portails ou *gopuras* mesurant 50 mètres de hauteur. On dit qu'il est moins beau que celui de Trichinopoly, ce n'est pas mon avis ; ses larges et longues galeries, ses grandes salles, ses bas-reliefs très accusés, m'ont paru d'une exécution, d'une hardiesse plus sûres. Il y a plus d'air aussi. Mais je n'affirme rien, parce que ces impressions-là quand on ne peut pas comparer les deux monuments, les étudier en détail, dépendent beaucoup de l'état d'esprit où l'on se trouve. Hier, j'étais de mauvaise humeur ; aujourd'hui je suis plus gai et je crois bien que je vois plus lumineux qu'hier.

On me fait observer que le temple est divisé en deux parties, l'une vouée à Minakshi, la déesse aux yeux de poisson, épouse de Shiva, l'autre vouée à Shiva lui-même, appelé ici Soundarashvar. En fait, le temple de Madura est voué à Shiva, alors que celui de Trichinopoly est le temple de Vishnou. Je n'y trouve en effet que des gardiens, des loqueteux et des dévots au front barré de lignes blanches ou barbouillé de poudre de santal où il est assez difficile de reconnaître des lignes. Ce barbouillage va d'une oreille à l'autre. On ne fait aucune difficulté pour me laisser pénétrer, mais je ne puis décider les gardes à laisser mon pariah me suivre. J'offre deux roupies, ils refusent, probablement parce qu'ils sont une vingtaine et que, deux roupies entre vingt, ça ne fait pas grand chose pour chacun.

La tête rasée comme un Chinois, une petite mèche de cheveux au sommet du crâne comme un arabe, son triple cordon autour du corps en bandoulière et, sur la poitrine, sur les épaules, sur les bras et sur le ventre les trois lignes horizontales des shivaïtes, un brahme vieux, laid et obséquieux me conduit en silence. Il ne sait pas parler anglais et moi j'ignore les idiomes de l'Inde, mais avant qu'il ne me montre les divinités, je les nomme en sanscrit et, lui, répète les noms en tamoul. De cette façon nous nous entendons très bien et je gagne sa confiance. Il finit par me montrer quelque considération et marche moins vite pour que je voie mieux.

Je suis entouré par une bande de trente individus qui s'approchent trop de moi et dont trois ou quatre entreprennent de me donner des explications en anglais, en tamoul et en hindoustani. Je m'impatiente et je me fâche ; alors le brahme dit un mot. On nous laisse et me voilà seul avec lui et un vieil homme à la peau blanche, douce, à la tête européenne et qui me montre un

bon sourire. Il est vêtu de blanc comme une veuve et ses cheveux, sa barbe sont blancs; on dirait un prêtre officiant. Qu'est-il ?

La galerie des huit Lakhshmis, qui font face à huit chevaux se dressant sur les pieds de derrière, les pieds de devant en l'air, est superbe, grandiose.

Le brahme me montre, un peu plus loin, le dieu de la guerre « c'est Subrahmanya, qu'on nomme aussi Kartikheya. Il est le second fils de Shiva, né de son œil central ». Mon brahme se retourne vers moi pour m'entendre et le vieil homme à la longue barbe et aux cheveux blancs sourit et branle la tête. Il paraît ravi. J'ajoute : « Il a vaincu, il a tué (et je fais le signe de couper le brahme par le milieu du corps), il a coupé en deux le géant Souraparna et, pendant que la partie supérieure de son corps devenait coq (et je touche ma poitrine en montrant le coq qui orne un étendard placé près du Mars hindou), la partie inférieure du corps devenait paon (et je montre la bête sur laquelle est montré Subrahmanya). » Le vieillard à la barbe et aux cheveux blancs jubile et sourit, me salue et m'appelle *gourou*. J'en ai pour l'argent qu'il espère de moi. Je continue et je nomme ses deux femmes : « Velyammim, la blanche, et Deivaneh, la verte, toutes les deux filles de Vishnou ». Le vieux prêtre, un fakir peut-être, n'y tient plus : il me donne une fleur jaune qu'il tenait à la main et le brahme qui me conduit m'appelle trois fois *gourou*. Ils me regardent avec l'admiration de gens qui font les renards pour obtenir un fromage. Comme nous arrivons à la statue de Ganesha, je le nomme et j'ajoute son autre nom *Polléar*, puis je lui jette ma fleur jaune. Les deux hommes me saluent. Je les ai conquis; ils espèrent un bon *kakechi*.

On m'avait mis autour du cou une légère guirlande de fleurs jaunes; elle est insuffisante maintenant que me voilà assailli par les flatteurs et qu'on est certain de me plumer tout vivant sans me faire crier; on la remplace par une guirlande en fleurs blanches. Elle me rappelle les mêmes guirlandes que le roi du Cambodge remet aux principaux personnages quand il donne à dîner, à l'heure du café, dans une petite salle octogonale où l'on étouffe. L'usage a passé de l'Inde au Cambodge et ce sont les mêmes fleurs qui, tressées de la même manière, en gros boa, avec une lourde pendeloque, qui honorent et qui parent les gens qu'on veut recevoir bien.

Mais voici le sanctuaire et le dieu qui, dans la nuit où il est plongé, me regarde; je ne le vois pas et je ne cherche pas à le voir. Le brahme cependant s'est arrêté pour rattacher sa ceinture et le vieillard à la barbe blanche me regarde en dessous en souriant. Je joins les deux mains à la hauteur de mon front, puis je les élève en les ouvrant légèrement, tourné vers la porte du sanctuaire. C'est *l'andjali* de l'adoration. Mes compagnons sont dans le ravissement et me regardent avec des yeux où il y a un peu de crainte, un peu de méfiance; mais je suis d'une gravité si parfaite, que je dois leur

paraître aussi sincère qu'eux-mêmes. Alors, sans paraître avoir vu leur surprise, je me remets en marche. Je dois leur paraître une sorte de saint. Tout à coup, un brahme que je n'avais pas encore vu, surgit près de moi et me tend une assiette : je donne deux roupies et je dis *sathou, sathou!* bien, bien! Le vieillard stupéfait et son compagnon ne savent plus que penser : ils parlent un instant avec le brahme qui vient d'encaisser mes deux roupies et, sûr d'obtenir de moi un bon *lakhich*, continuent d'avancer, très aimables, souriants. Ils ouvrent des portes, les referment derrière moi.

Mais j'oublie de parler de ce que j'ai vu : une grande galerie me plonge dans le ravissement ; elle rappelle celle des huit *Lakhshmis*, mais elle est beaucoup plus longue ; l'autre n'a que 10 mètres de longueur, celle-ci en a 50. Elle est d'un style encore plus hardiment conçu. Les chevaux, qui portent les supports de la voûte, sont d'une exécution plus large, se détachent davantage des piliers ; ils sont d'un hiératique plus achevé et d'un travail plus fini. Je marque mon admiration, mes compagnons s'inclinent devant moi. Et l'on dit que les brahmes sont fiers, orgueilleux, méprisants pour les Européens ! Ils ne veulent plus me quitter. Ils me montrent le sommet du temple d'or et me conduisent au *Satarnapushpakarinj* ou « bassin des jolis lotus », enclos d'un cloître duquel on descend par de larges escaliers jusque dans l'eau purificatrice. La toiture de ce cloître est soutenue par des colonnes du plus pur style hindou, fouillées, creusées, déformées. Je ne puis m'habituer à ces déformations des colonnes parce qu'elles détruisent la ligne et parce que la colonne n'a plus d'axe, paraît avoir été sculptée par un fou, à l'imagination exaltée par l'arak de palmier.

Je visite encore le *Sahasrastambha-mandapam* ou salle des mille piliers ; elle en compte exactement 985. Elle me paraît mieux comprise que celle de Tritchinopoly. Nous sommes dans la partie du temple consacrée à la déesse aux yeux de poisson. On me l'a montrée, mais j'ai de la peine à la retrouver dans mon souvenir. Mes notes sur ce point sont défectueuses. Il en est de même pour la partie opposée vouée à Shiva ; je lis sur mes notes « environ 100 mètres de longueur sur 35 de largeur et au centre une galerie magnifique, avec le *palang* (autel, trône, siège) au fond. » C'est insuffisant. Mais j'ai tant vu, tant retenu, que tout d'un coup ici, dans mes notes et dans ma mémoire, il y a une lacune. Je me rappelle cependant avoir trouvé ici une statue de ce prince de Tandjore, qui a, dans son palais, sa statue de marbre là même où était son trône. Mes notes indiquent son épouse et plusieurs autres princes de la dynastie des Nayak.

En me promenant, le quart d'heure de Rabelais est venu. Mon brahme, mon vieillard en costume de cérémonie et puis vingt jeunes gens sont là groupés, les mains tendues, le brahme et le vieux comme les autres. Je donne une roupie à mes vieux compagnons et je distribue la valeur d'une autre

roupie aux officieux. Ils réclament davantage, me harcèlent, me suivent, se placent devant moi. J'en écarte un si brutalement, que je l'envoie sur un autre et ils tombent tous les deux, ce qui fait rire tout le monde. Alors on s'écarte et je passe ; « gourou », crie le vieux, « gourou ». Je suis déjà dans ma voiture, je me retourne et je salue mes deux vieux compagnons.

Nous sortons par une rue bordée de magasins plus ou moins sordides et sous un soleil qui brûle la route et qui me chauffe les mains si fort que je dois les garantir.

Nous voici maintenant au *Palais de Tirumala-Nayak*, le dernier roi du pays, aujourd'hui superbe palais de justice. On y trouve un pavillon dit le *srarga rilas* ou « pavillon céleste », qui était la salle du trône. C'est ici que siège la Cour de Justice. La salle des audiences publiques, en face de la précédente, est très belle ; elle est la grande salle des *darbars*, c'est-à-dire des grandes et solennelles réceptions, me dit le cocher.

Ce palais est, certes, un des beaux monuments de l'Inde, mais de l'Inde moderne ; il est malheureusement d'un style composite : des colonnes européennes, lisses, cylindriques, pour soutenir des arcades multilobées, avec, au sommet, un lobe en ogive surhaussée. Tous les styles ont concouru à la création de ce palais vraiment grandiose.

Nous passons sur une belle route et le cocher attire mon attention sur un magnifique *ficus indica* qui couvre, dit-on, une circonférence d'un diamètre de 60 mètres.

Nous voici près d'un beau et grand bassin, au milieu duquel est un îlot. Ce bassin est entouré de murs de soutènement percés d'escaliers, ayant aux angles et aux côtés des rampes, des petites tourelles. L'ouvrage est beau, d'une large conception et très attrayant.

Je rencontre encore des édicules de repos et, sur l'un d'eux, je vois un énorme paquet ; accroupie tout près, se tient une femme qui se détourne pour que je ne la voie pas. C'est une pauvre femme qui se repose.

Rentré en ville, j'aperçois un clocher, l'église des Jésuites et des bâtiments magnifiques, immenses : ce sont leurs écoles, leurs maisons d'habitation, leur théâtre. J'entre et je fais parvenir ma carte au supérieur. Est-ce lui que voici ou quelqu'un qu'il m'envoie ? je ne sais. Quoi qu'il en soit, c'est un bel homme, grave, très fin, très simple, dont l'éducation remonte certainement au-delà des bancs du collège où il a été élevé. Son sourire est aimable, mais volontairement aimable. Il ne me connaît pas, veut bien me recevoir, veut bien être accueillant, bienveillant, mais tout en paraissant très libre, je le sens, il est en fait très réservé. Je ne m'en plains pas, mais je le remarque.

Il me fait visiter les salles d'école, bien aérées, toutes neuves, spacieuses, admirables de confortable, le musée d'histoire naturelle très complet pour une école, bien classé, bien étiqueté, le cabinet de chimie, le cabinet de

physique et la grande salle où l'on prépare le théâtre pour dimanche prochain. Les décors sont à terre, on les peint, on les retouche. La scène est disposée au bout de la salle, de manière à pouvoir être vue de l'intérieur quand il pleut et de l'extérieur quand il fait beau temps ; alors on dresse un vélum sous lequel on place des chaises.

Nous parlons de l'œuvre, des concessions, de la morale enseignée. Le collège, car c'est bien dans un véritable collège que je suis, compte plus de 1.500 élèves, dont 700 environ sont chrétiens ; les autres sont shivaïtes, vishnouïtes, en un mot hindouïstes. On n'entreprend pas de les convertir ; rien n'est confessionnel à l'école, sauf les maîtres, encore ne suis-je pas très certain que, parmi eux, il n'est pas quelques brahmes pour enseigner les langages du pays. On enseigne la morale qui est de toutes les races et on donne l'instruction. Alors, c'est ce que les réactionnaires appellent en France l'école sans Dieu, c'est l'enseignement laïque, l'enseignement tel qu'on le désire en France et tel que les Jésuites l'ont repoussé chez nous, l'enseignement qu'on dénonce tous les jours et auquel on fait la guerre. Je ne le dis pas au père Jésuite parce que je ne suis pas venu pour polémiquer avec lui. Je prends congé de lui, je m'excuse de l'avoir dérangé, mais il ne veut pas de mes excuses : il est toujours heureux de recevoir un compatriote. Je le félicite pour la bonne tenue, l'air gai de la maison, pour les 1.500 élèves qui sont instruits par elle, pour les 2.000 autres qui sont en d'autres collèges, en d'autres écoles également fondées par les Jésuites dans l'Inde méridionale. Il sourit, comprend que mes opinions ne sont pas les siennes, que je ne suis pas chrétien, mais je vois, à son sourire toujours réservé, mais moins que tout à l'heure, qu'il est flatté, très flatté.

Je lui serre la main au portail de la rue et je le quitte, un peu ennuyé d'avoir rencontré si loin de la France des Français qui ne l'ont quittée que parce que la patrie ne voulait plus de leur institution, parce qu'ils étaient plus *calicantistes* que français, plus catholiques que patriotes, des Français qui se trouvent obligés par les circonstances d'admettre ici ce qu'ils n'ont pas voulu admettre en France, de créer une école sans Dieu et de ne jamais parler religion non seulement à l'école, mais dans les préaux, et surtout en particulier aux élèves dont les parents ne leur ont pas demandé la conversion. Hélas ! hélas ! Et je me rappelle le refus des prêtres catholiques, des évêques surtout, de prêter serment à la Constitution du Clergé en 1792, et ce serment odieux que les évêques ont en 1801-1802 et pendant tout le règne, prêté à Napoléon après la signature du Concordat.

Certains auteurs qui ne devaient pas avoir vu les monuments dont ils parlaient ont écrit que les édificateurs d'Angkor, de Préah-I-han, de Bong-Méaléa s'étaient inspirés de ceux de l'Inde méridionale. Ils ont prétendu que les temples de Madura, de Tritchinopoly, de Tandjore, et tant d'autres dont

j'ai les photographies sous les yeux, rappelaient beaucoup les monuments du Cambodge et qu'il était facile de comprendre l'évolution des uns aux autres. Je ne suis pas de cet avis. Que l'Inde méridionale ait exercé une influence sur le Cambodge, je n'en doute pas. Mais qu'en architecture, hors le plan sur le sol, les enroulements, les dalles qui, parfois, servent de plafond, je ne vois pas de rapprochement à faire. Les tours surchargées d'ornements, couvertes de figurines, carrées par la base, pyramidales et s'achevant soit par une sorte de dôme plein, soit par une balustrade ou par un motif qui ressemble à une balustrade, n'existent pas au Cambodge. Les colonnes déplorablement fouillées, creusées sous prétexte de sculpture, les piliers faits de statues ou de chevaux s'enlevant sur les pieds de derrière ne se rencontrent pas une seule fois dans tout le Cambodge. Les ornements, les bas-reliefs à Angkor, à Préah-Khant, les surfaces plus couvertes de personnages nombreux représentant des cortèges, des batailles, des fêtes royales, des scènes de la vie courante sont inconnues des Hindous; les simples ornements des murs, des portails aussi, les nombreuses filles du ciel, *devadassis* qui sont si étranges dans leurs poses hiératiques n'ont jamais été connues de l'Inde; du moins, il ne reste aujourd'hui aucune trace de ces choses. Les larges avenues, les ponts avec géants soutenant des nagas heptacéphales, les monuments qui comportent cinquante tours comme le *bantubhyon* d'Angkor-Thom, ne se retrouvent pas aux Indes, pas plus que ces terrasses construites qui s'élèvent haut dans l'air, avec des cours intérieures auxquelles on accède par des escaliers quelquefois très larges, mais si hauts de marche qu'on est très las de les monter et qu'on a peur en les descendant.

Que le fait d'avoir des tours élevées de 20 et 25 mètres ait donné aux Cambodgiens la pensée d'en avoir de 40 et 50 mètres, et qu'ils se soient inspirés de ces pyramides bizarres, lourdes quoique couvertes de figurines, pour élever ces tours cambodgiennes, c'est possible à la rigueur, mais combien tout cela est différent, annonce un art ayant son caractère propre, des artistes ayant une conception artistique supérieure, plus sobre dans les détails, plus grandiose dans l'ensemble. Au Cambodge, pas de confusion; aux Indes, l'obsession de l'entassement des motifs décoratifs, du bric-à-brac où il y a tant de jolies choses, mais qu'on ne voit pas parce que ce n'est pas logique. On peut bien comparer l'art grec à l'art romain, découvrir des relations entre l'architecture égyptienne et celle des babyloniens et l'architecture gallo-romaine: elles existent. On peut les suivre jusque dans l'art gothique, mais qui jamais osera dire que les édificateurs des cathédrales de Séville, de Tolède, de Burgos, de la tour Saint-Jacques se sont inspirés de ce qui se construisait en Grèce au temps de Périclès, et à Rome au temps d'Auguste? Eh bien il en est de même ici. Rien de ce que je trouve aux Indes ne me paraît avoir inspiré ce qui se rencontre au Cambodge, et mon avis est

qu'il y a autant de différence entre l'architecture hindoue et l'architecture cambodgienne qu'il y en a entre nos vieilles églises romaines du X^e siècle et nos cathédrales du XV^e.

Et j'estime que la question de l'art cambodgien est toujours entière, qu'il y a bien des raisons de croire qu'il est original.

C'est à Madura que se trouve l'embranchement de la voie ferrée qui, pour l'instant, aboutit à Mandapam et qui, plus tard, — ayant franchi le Paumbenchannel sur un pont d'environ deux kilomètres, traversera l'île de Ramesvaram, passera un pont d'environ 18 kilomètres jeté sur les roches dites du *pont d'Adam* ou de *Rama* et, après avoir traversé l'île de Manaar, puis encore un îlot, — rejoindra l'île de Ceylan et viendra se souder au chemin de fer de Polgahawela à Karkesintarai, à la station de Madawachheya qui se trouve à 32 kilomètres au nord d'Anuradhapura.

Le projet n'est qu'en ébauche et les difficultés à vaincre seront très grandes. La profondeur du canal de Paumben permet de passer à des vapeurs ayant un tirant d'eau de six mètres, et le pont qu'on prévoit devra être construit dans la mer. Cette difficulté vaincue, restera le pont de 18 kilomètres à établir sur des roches qui, il y a quatre-vingts ans, émergeaient encore et qui maintenant sont rongées par la mer qui paraît vouloir les détruire, puis deux autres ponts sur des fonds considérables. Cependant, je ne doute pas que les Anglais entreprennent l'ouvrage et le mènent à bien. J'ai vu qu'ils ne reculaient devant rien et que, s'ils construisent lourdement et sans goût, ils ont la hardiesse qu'il faut pour les grandes choses, et qu'ils savent oser.

XVII

ANURADHAPURA

Mercredi, 27 mars 1907.

Départ de Madura. — Tuticorin-ville; la Santé; Tuticorin-port. — Le paquebot *Paraké*. — Tuticorin la nuit, vu de la rade. — Arrivée à Colombo. — La Santé à bord du paquebot et la Santé à Kandy. — Station de Polgahawela. — Arrivée à Anuradhapura. — La ville ensevelie. — Le palais d'Aizain. — Les stupas. — Les lassins. — La digue. — Le Temple des Rochers. — Le Lit de Māhā, fils de Dhammāsoka-Piyadasi. — La trace du pied du Buddha. — Deux pèlerinages *hou ! hou ! hou ! hou !... sadha ! sadha !... hou ! hou !* — Les hommages aux statues. — Le supérieur du couvent de Ruvanveliseya. — L'arbre de la Bohi ou *figuier religieux*. — Trois rejetons de l'arbre sacré pour le Grand-Temple de Pāṇḍupāh. — Un enterrement de catholiques indigènes à Anuradhapura. — Les prix de gîte et de nourriture au lungelow d'Anuradhapura. — Le lungelow de Polgahawela. — Encore un pèlerinage.

Je prends à Madura un billet de chemin de fer pour Tuticorin et de paquebot de Tuticorin à Colombo et je paye pour moi et pour mon domestique cinquante francs environ. Ce n'est pas cher pour 168 kilomètres de chemin de fer et toute une nuit de paquebot, — douze heures.

Une très jolie femme eurasienne et son mari ont déjeuné à côté de moi au buffet de la gare. Elle a bien 1 m. 75 de hauteur et son mari n'a pas plus de 1 m. 60. Près d'elle, il a l'air d'un nabot et, à table, il s'affaisse sur lui-même, si bas que j'ai peur de le voir glisser sous la table. Elle, droite, souriante, puissante de ses formes plantureuses et de son joli regard très franc, très pur, qui se promène sur tous les convives, domine toute la situation. Avec eux sont deux autres eurasiens aussi petits que le mari et aussi ridiculement vêtus de vêtements européens qui paraissent étriqués parce qu'ils dessinent trop leurs formes gracieles et les os des épaules maigres. C'est la plus jolie femme que j'ai rencontrée aux Indes, malgré sa couleur foncée, chaude, trop chaude peut-être. Mais cette couleur est si pure, si nette, si parfaitement uniforme, et les yeux, les cheveux, sont si beaux, les sourcils sont si bien arqués, la bouche est si parfaite quoique un peu sensuelle, que je suis très affecté de la voir aux côtés d'un si vilain mari. Ils ont l'apparence de s'aimer beaucoup tous deux, mais quand, à table, il tourne les yeux vers elle et qu'il doit lever la tête en la renversant très bas en arrière pour atteindre ses yeux, et qu'elle le regarde de si haut, lui si petit, le tableau qu'ils nous présentent est si drôle que les convives se regardent en souriant. Ils ne s'en apperçoivent guère et continuent de parler entre eux, elle très gaie, toujours souriante de la bouche et des yeux, sûre d'elle-même et de

l'effet qu'elle produit, lui, sérieux comme le sont les singes, avec un grand fond de tristesse et l'air maussade d'un pauvre chien qui a peur d'être battu et qui l'est souvent. Debout, ils sont amusants; si elle étendait le bras, son mari pourrait passer dessous très facilement. Je me demande comment une pareille réduction d'homme a osé demander une femme d'une aussi belle corpulence, qui d'une pichenette l'enverrait rouler dans la poussière de laquelle il est à peine sorti. Leurs compagnons sont odieux, presque repoussants. L'un ne peut s'incliner sur son assiette sans mettre son nez dans la sauce, et l'autre, qui a l'air d'une fouine, est si rond de l'échine, si souple des reins avec sa crinière hirsute et ses cheveux gras, qu'on le prendrait pour un singe s'il n'était habillé comme on s'habille pour 45 francs à Marseille. Tout ce monde se hisse dans un compartiment de seconde pendant que je monte dans un de première classe.

Nous arrivons à 4 h. 10 minutes à Tuticorin-ville. Un médecin passe devant les voitures, me demande mon billet de santé. Je le lui montre; il est vierge du visa de Madras. Il me demande des explications, je les lui donne en français, mais, comme il n'entend pas cette langue, il appelle un indigène. « C'est irrégulier », dit-il finalement; après avoir réfléchi un instant et m'avoir soigneusement regardé, il remplace mon papier par un autre et continue sa visite. Presque tous les voyageurs sont dans le même cas que moi. Leur certificat reçu au-dessus de Madras n'a pas été présenté aux médecins chargés du service de la santé, même par ceux qui, comme moi, ont séjourné à Madras. « C'est irrégulier », répète le médecin, puis il passe sur l'irrégularité et remet des papiers qui remplacent ceux que nous lui avons donnés.

L'eurasienne et son mari, les deux amis qui les accompagnent ne sont pas plus en règle que les autres voyageurs. Son mari se débat avec le médecin; elle écoute, souriant toujours, regardant le docteur au fond des yeux. « Oh! dit-il, vous, vous êtes bien portante! trop bien portante. » Elle rit sans répondre, pendant que son mari bougonne tout bas, regarde sa femme et paraît si petit près d'elle si volumineuse, si rien du tout, que mon compagnon, un gros et grand Anglais me dit: « C'est un roquet méchant, cet homme, mais il ne mord pas parce qu'il est poltron. »

Le train part et nous voici à Tuticorin-port, à l'entrée de l'appontement qui conduit à la chaloupe à vapeur. Le paquebot *Parnéa*, qui doit nous porter à Colombo, est à deux ou trois milles en mer, au-delà des fonds trop élevés pour ses 4 m. 50 de tirant d'eau. Nous l'apercevons dans la nuit qui commence à tomber. C'est à peine s'il balance, et pourtant, autour de lui, nous voyons de grandes barques qui tanguent à donner le mal de mer à ceux qui, comme nous, les regardent du port. Le chargement des passagers et des bagages est long. Il fait tout à fait nuit, à 7 h. 30, quand nous gravissons

l'échelle du *Paraña* qui ne paraît pas plus pressé de lever l'ancre que la chaloupe de nous mettre à son bord. On sent que le climat a déjà influé sur les Anglais du *Paraña* : ils perdent la notion des heures et, pour eux, comme pour les indigènes, le temps n'est plus de l'argent. En fait, il n'y a pas lieu de se presser, puisque nous n'avons aucune raison d'arriver avant 8 heures du matin à Colombo et que nous y serons certainement à cette heure.

Tuticorin est là-bas dans la nuit. Nous ne voyons plus de lui que les lumières qui brillent comme des étoiles. Ce petit port a certainement été visité par Marco Polo, mais c'est aux Portugais qu'il doit sa fondation (1510). Les Hollandais le leur prirent plus d'un siècle après (1658) et les Anglais l'enlevèrent à ces derniers en 1795. Ils furent obligés de le leur rendre en 1818, mais les Anglais l'ont acquis définitivement en 1825. Ce port est inaccessible aux vapeurs calant plus de cinq mètres ; la ville ne compte pas 30.000 habitants, mais son commerce atteint près de 60 millions de francs, dont 40 millions environ à l'exportation et sa situation est magnifique et de premier ordre.

Nous sommes en vue de Colombo à 7 heures et demie du matin, le 27 mars et, à 8 heures, le *Paraña* jette l'ancre à une très petite distance de la jetée, à l'intérieur du port, derrière les trois brise-lames qui le défendent au sud-ouest, au nord-ouest et au nord-est. Un docteur vient de terre, nous réclame nos papiers et me demande où je vais. « A Kandy » - Bien ! vous vous présenterez à la visite à Kandy dans deux jours ». Je descends avec un Anglais qui a voyagé avec moi de Marseille à Bombay, nous avons causé à bord de la chaloupe qui nous a portés de Tuticorin au *Paraña*. Nous avons convenu de visiter Ceylan ensemble. Mais il faut en finir avec cette Santé qui, à Bombay, un peu avant Madras, à Tuticorin, à Colombo, nous poursuit, nous harcèle.

Nous sommes allés nous présenter à la visite médicale non une fois, mais quatre fois en deux jours, sans parvenir à rencontrer le médecin. Un dessinateur des Travaux publics nous a reçus, le docteur jamais.

Aux Indes, on se défend contre la peste qui, depuis dix ans, a emporté près de dix millions d'habitants, dont 700.000 l'an dernier. Nous sommes à la fin de mars et, déjà, on parle de 30.000 victimes. Chaque semaine le nombre des décès est plus fort que celui de la semaine précédente. Des mesures sont prises contre le fléau, mais ce ne sont pas les Européens qui sont atteints par lui. On m'a dit qu'il n'était pas mort de la peste trois Européens au cours de l'année 1906.

Je ne dirai rien de Colombo, parce que ce port est connu de tous les voyageurs qui sont allés en Extrême-Orient et aux Indes. J'y ai passé quatorze fois et cette fois-ci je n'y suis resté que six heures. A 2 heures 10 du soir, nous prenons le railway avec un ticket pour Anuradbapura. A 4 heures 3 minutes

nous étions à la station de Polgahawela qui est à 72 kilomètres (42 milles) de Colombo; à 8 h. 30, nous arrivions en gare d'Anuradhapura. Une demi-heure de charette à bœufs et nous descendons au bungalow, à quelques centaines de mètres du grand stoupa, du palais de pierres levées et de l'arbre sacré.

Nous dinons, je prends quelques notes, je reçois une bonne douche froide sur la tête et les épaules, je vais me coucher et je dors d'un trait jusqu'au matin.

Anuradhapura, le 28 mars 1967.

Dans une forêt, une ville (*purā*) ruinée, avec ses temples, ses bassins sacrés, son arbre sacré, le *figus religiosa* apporté de Buddha-gaya et planté il y a plus de 2500 années (en 245 avant notre ère) par un prince dévot aux choses du Buddha, Mahinda, fils de Dhammāsoka.

Pour parvenir à ces ruines, à ces dagobas de briques qui furent jadis revêtus d'un enduit de chaux et qui maintenant croûlent, il y a des routes, presque des allées de parc bien entretenues, où deux voitures peuvent se croiser. Bref, des choses vieilles, ruinées, et, pour les voir, des moyens de communications faciles, modernes. On peut aller voir ces ruines en char-à-bancs, en victoria. La bicyclette est recommandée par le guide Murray, mais il y a des gens qui, comme Loti, préfèrent parcourir les ruines à pied et les visiter la nuit, afin d'avoir des impressions plus vives.

Il y a quelques années, quand on voulait visiter Anuradhapura, on partait de Kandy où le railway conduisait de Colombo en trois heures; maintenant un embranchement qui part de Polgahawela, sur la ligne de Colombo à Kandy, conduit en six heures jusqu'à deux kilomètres environ des ruines. De là, une voiture vous amène au bungalow dirigé par un indigène placé sous la surveillance d'un comité local, sans fatigue, sans peine, et vous avez le plaisir de vous trouver au centre de cette cité, de temples ruinés, hier encore presque inconnus, sans avoir mérité de les voir et sans avoir, comme Loti, somnolé dans des chars-à-bancs mal suspendus, par des chemins faits d'ornières et par une chaleur à cuire des omelettes. On peut aussi s'abreuver d'orgueil à la pensée que le chemin de fer étant nouveau, peu de personnes sont venues voir ce qu'on a sous les yeux. J'ai rencontré un Américain auquel cette satisfaction suffisait amplement. Il a visité le quart environ de ce qu'il pouvait voir et s'en est allé à la gare, attendre, pendant trois heures, le train qui revenait de Kankésanturaï, le point terminus de railway dans un îlot situé à l'extrémité nord de l'île de Ceylan. Il n'allait pas à Kandy parce que Kandy est connu des voyageurs et qu'il ne voulait connaître que les choses inconnues ou presque inconnues des autres hommes. Il les quittait d'ailleurs après les avoir à peine regardées.

Venu dans un autre esprit, cherchant des impressions parmi ces ruines, ces vestiges d'un passé qui fut grand et très religieux, j'ai parcouru la forêt avec un charmant compagnon, qui, pendant qu'il prenait des vues photographiques, me laissait tout le temps de songer et d'examiner les bassins sacrés, parfois enclos de murs épais, de gradins et toujours accessibles par des escaliers faits d'énormes pierres ; les petits temples ruines ; les buddhas dont le nez a été cassé, dont les lèvres ont été mordues par le temps, et dont parfois la tête a roulé je ne sais où ; les dix mille pierres levées qui sont groupées par quatre, par huit, par seize cents, et qui rappellent les alignements de Carnak. Il ne s'agit pourtant ici que de maigres monolithes hauts à peine de quatre mètres, taillés à angles droits et n'ayant pas plus de deux aumans de côté.

Nous roulons tranquilles, par une belle matinée relativement fraîche, sur des routes très douces, et mon compagnon qualifie justement le pays de « paisible ». Il a raison, tout est paisible ici, tout est calme, tout est bouddhique. Au-dessus de ce pays autrefois si vivant, maintenant retourné à la forêt, il me semble voir le « sourire » du Buddha. Nous n'entendons que les chants des oiseaux et le bruit que nous faisons. C'est un demi-silence des choses et des êtres qui nous surprend un peu. Au bord du grand lac, au centre duquel brille un rocher blanc, la surface de l'eau n'est guère plus troublée par la petite brise qui souffle que l'air par le vol des oiseaux. Je me retrouve seul et je songe aux années vécues là par la foule des moines, à l'arrivée des Malabars destructeurs, il y a plus de mille ans, aux constructeurs de tous ces monuments, aux destructeurs qui sont venus, et j'arrive de si loin pour constater, 2.150 ans après les premiers, 1.000 ans après les seconds envahisseurs, que les ruines sont demeurées là pour attester la foi des anciens âges. De fait, je ne rencontre que des ruines de temples, de stupas et de bassins sacrés. Rien de civil, rien de ce qui fut profane n'a survécu, même en ruine. Ce qu'on me montre et que mon guide désigne par le nom de *palais d'airain* n'a jamais été un lieu d'habitation ; c'est un amas de 1.000 pierres levées qui ne sont pas éloignées de plus d'un mètre les unes des autres. On n'a pas même pris soin, je ne dirai pas de les polir, mais de les unir. Il est bien certain d'ailleurs qu'elles n'ont jamais rien supporté et j'ai constaté qu'elles ne sont pas enfoncées dans le sol à plus d'un mètre, qu'elles ne reposent sur aucune fondation. On dit qu'elles sont, dans tout Anuradhapura, plus de 100.000 ; j'en ai vu partout, en effet, par petits groupes. Celui-ci est de beaucoup le plus important, mais forme-t-il un ensemble, chaque pierre est-elle la partie d'un tout fait dans une idée de groupement ? Je ne le crois pas ; il me semble que ces pierres sont comme des ex-votos que les fidèles, les uns après les autres, ont placés là.

Nous avons visité quatre grands stupas : l'*Abhagiriya*, qui mesure 108 mètres

de diamètre et qui mesurait 122 mètres de hauteur avant d'avoir perdu son pinnacle. Il est tout en briques. On fait remonter sa construction à l'an 87 de notre ère. Le *Djaylavanarama*, qui aurait à peu près la même dimension que le précédent et qui daterait de l'an 275 avant notre ère. Le *Rannrellidapala*, qui aurait 112 mètres de diamètre, 46 mètres de hauteur et qui daterait de l'an 140 après J.-Ch. Le *Mirisscelega*, qui a été restauré aux frais d'un prince siamois, il y a quelques années. Puis deux autres encore, plus petits, le *Thuparama* et le *Lankarama*, dont la forme est, dit-on, spéciale à Ceylan.

Nous visitons plusieurs anciens bassins, auxquels on descendait par des escaliers qui, maintenant, sont à demi effondrés; puis notre cocher nous conduit à d'énormes rochers, sous lesquels on passe pour aller visiter les fondations d'un temple aujourd'hui rasé. Nous montons, et nous voilà sur une digue qui maintient les eaux d'un immense bassin d'irrigation dominant le village et tous les alentours qui sont bien cultivés. C'est un magnifique travail que nous ferions bien d'étudier sur place, avec ceux du même genre qu'on trouve à chaque pas dans la présidence de Madras. De ce bassin partent des canaux souterrains qui alimentent de nombreux petits ruisseaux qui coulent en murmurant au travers des jardins et dans les caniveaux sous les routes. De là, nous dominons le Temple-des-Rochers, dont la terrasse supérieure, où se trouve ce qu'on nomme l'empreinte du pied du Buddha, est au-dessous de la digue. Nous laissons notre voiture et nous dévalons derrière des religieux qui descendent au temple. Plusieurs fois, tant la rampe est inclinée, nous risquons de nous abattre et de rouler jusqu'au bas. Nous montons au petit sanctuaire dit *Lit de Mahinda*, parce que ce saint personnage, fils de Dhammāsoka-Piyadasi aurait couché ici, alors qu'il apportait de Bouddha Gaya un rejeton de l'arbre de la Bodhi. Je mets une roupie dans la boîte qu'un religieux me montre et sur laquelle je lis une inscription statuant que l'argent qu'on y trouve est destiné à l'entretien du temple.

Nous montons et nous voici sur une terrasse en corniche qui conduit à la sainte trace. Nous la trouvons sur une petite terrasse carrée qui domine le village, au fond d'un trou profond de vingt centimètres, d'un dessin très grossier, à peine ébauché d'un pied humain dix ou douze fois plus grand que nature. On nous dit que c'est la trace du pied que le Bouddha laissa à Ceylan quand il y vint. Cette croyance ridicule l'est plus que celle qui porte les Poitevins à honorer la trace du pied que Jésus-Christ laissa devant sainte Radégonde, quand il apparut à cette princesse, et qui réside sous une petite corbeille qu'on soulève moyennant dix sous donnés au sacristain. A Poitiers, au moins, la trace est celle d'un pied ordinaire et non celle du pied d'un géant de conte. Cette empreinte a cependant trouvé des gens assez crédules pour l'adorer. Le célèbre pèlerin chinois Fa-Hian, qui visitait Langka en l'an 413 de notre ère, parlant de cette empreinte sacrée, dit : « Par

la force de son divin pied, Fô (*Pôit* en cambodgien, Buddha en langue de l'Inde) laissa l'empreinte d'un de ses pas au nord de la royale cité et l'empreinte de l'autre sur le sommet d'une montagne *. Cette montagne serait le pie d'Adam, haut de 1.500 mètres, qu'on a eu longtemps la plus haute montagne de l'île, mais qui est dominée par sa voisine. Cette dernière empreinte, qui mesurait 1 m. 65 de longueur sur 1 m. 10 de largeur et dont les ongles ont 0 m. 02 et 0 m. 05 de largeur, est dite par les Buddhistes *siri pada*, le « saint pas » du Buddha ainsi que celle du couvent d'Anuradhapura. Les Hindous la nomment *Shivan-oli-padam*, le « pied de Shiva »; les Singalais lui donnent le nom de *Saranta-Kula*, le « mont de la limite », les mahométans le nomment *Baba-Radamalei*, le « pied d'Adam » le grand progéniteur de la race humaine, et les chrétiens de l'Inde, qui n'ont pas voulu rester en arrière, l'honorent sous le nom de *Pied de Saint-Thomas*.

Selon les Buddhistes, le premier pas aurait été fait à Anuradhapura, le second au pie du Saint-Pied, le troisième au mont Cri-pada, au Siam, où sa trace est visible, et le quatrième en Birmanie, au mont Malai, qui est un lieu de pèlerinage très fréquenté. Il existe, au Cambodge, un petit traité que j'ai eu entre les mains, où ce voyage en quelques enjambées est raconté gravement, et un tas de gens pour y croire. En fait la croyance en ce voyage qui rappelle les trois enjambées de Vishnou n'est pas plus extraordinaire que celle des chrétiens qui disent gravement que l'église élevée à Nasareth par la mère de Constantin et qui contenait la maisonnette habitée par la Vierge aurait été transportée en Dalmatie par les anges le 12 mai 1291, puis le 2 décembre 1294 en Italie, près de Récanati, dans un bois de lauriers, d'où son nom de Loreto, Lorette, puis finalement à l'endroit où se trouve aujourd'hui ce vénéré sanctuaire.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer deux pèlerinages, l'un qui faisait le tour du stupa de l'Abhagiriya, et l'autre qui, au sommet du Temple-des-Rochers, était venu faire une offrande de fleurs d'aréquiers et pousser des cris : *bat! bat! bôôôit!* J'entends une voix qui paraît invoquer et les quarante personnes qui sont là crient en langue pâlie : *sadhu! sadhu!* c'est-à-dire : bien! bien! Autour du stupa, la procession comprend une centaine de personnes environ qui marchent sous un velum blanc qu'elles tiennent d'une main, alors que l'autre maintient soit sur la tête, soit sur l'épaule droite une corbeille contenant l'offrande qu'on a apportée. Précédés d'un tambourin et d'un tigre, les pèlerins tournent en présentant l'épaule droite, mais ils ne font qu'un seul tour. Au Cambodge, où le velum est remplacé par des parasols, où, le plus souvent, les dons plus considérables qu'ici sont portés sur une civière, ont fait trois tours. Le cri aussi est différent : les Cambodgiens crient *hou! hou! hou!* cependant les deux peuples disent *sadhu!* pour approuver et affirmer qu'ils sont d'accord avec celui qui parle en leur nom à

tous. Le tour achevé, le *velum* est étendu sur le premier rebord du stupa : on place dessus des pierres pour le maintenir et les offrandes sont déposées sur le velum, sur l'autel du Buddha, élevé dans une petite chapelle presque adossée au stupa, au pied des statues des quatre personnages qui sont dressées à la droite de la chapelle. Celle du roi, qui est tout près des autres dans le même alignement, ne reçoit aucun présent : il était roi, mais il n'était pas saint.

Pour cette cérémonie, des arcs de triomphe, pauvres arceaux en bambous, ont été dressés, des guirlandes de fleurs ont été tendues sur ces arceaux et je vois, descendant du sommet du stupa jusqu'à terre, bien tendue comme le cordage d'un vaisseau, une corde à laquelle on a fixé une cinquantaine de petites orillammes de forme triangulaire et de différentes couleurs. Je retrouve ici les ornements déjà observés au Cambodge les jours de pèlerinage.

Un moine vient à moi, c'est le supérieur du monastère de Ruwanivéliseya, situé au pied du stupa, Naranivita Sumanasara. Nous causons à l'aide de mon compagnon qui traduit mon français en anglais à un interprète qui traduit en singalais. Le moine est heureux d'apprendre que je vis en un pays buddhique, me félicite de connaître la religion du Buddha et nous fait présent à chacun de monnaies qui, dit-il, datent d'un millier d'années. Elles ont été trouvées lors des fouilles. Il m'offre aussi une petite statue du maître, en argent. Nous buvons une noix de coco et nous le quittons. J'emporte encore une petite brochure sur Anuradhapura, qu'il m'a offerte. Je crois qu'il m'aurait donné tout ce qu'il possédait si j'étais resté plus longtemps.

Nous allons visiter l'arbre sacré, le *figus religiosa* que le prince Mahinda, fils du roi Dhammāsoka, a apporté à Anuradhapura il y a plus de 2100 ans et qui provenait de celui sous lequel Siddhartha Gautama est devenu Buddha. Il est planté au sommet de trois terrasses maintenues par des murs de soutènement et placées au centre d'une belle cour carrée. On monte à la terrasse supérieure par un escalier et l'on trouve que l'arbre est entouré d'une grille. De ses racines qui ont traversé la terre, qui ont passé sous les murs, sont nés tous les figus que l'on trouve dans la cour. C'est cet arbre, que Lodi a pris pour un banian, un *figus multipliant*, dont les branches auraient produit les cinquantes rejetons qui sont devenus des arbres. Le *figus religiosa*, l'arbre de la Bodhi, ou encore l'arbre du Buddha, ne laisse pas choir de ses branches les longs filaments qui, parfois, avant même de toucher le sol, poussent des racines qui finissent par former comme des supports, des tuteurs, lesquels deviennent arbres à leur tour et permettent au banian de ne jamais mourir de son corps tout entier. Je cueille quelques feuilles de cet arbre et je les glisse dans mon portefeuille. J'obtiens du chef du monastère, gardien de l'arbre, qu'il m'enverra demain trois petits pieds que j'ai vus emporter au Cambodge, pour la grande pagode royale inaugurée en février 1903.

J'ai reçu ces trois pieds rejetons : ils sont là sous mes yeux. Le bonze m'a

remis une lettre en singalais pour le chef des religieux à Phnôm-Pénh et une instruction qu'il a pris soin de faire traduire en anglais pour moi : « maintenir pendant la journée un mouchoir sur la boîte qui les contient, le retirer la nuit, arroser très légèrement une fois par jour. » Je l'ai remercié, je lui ai promis une lettre de remerciement du chef des bonzes du Cambodge et je l'ai assuré de ma gratitude.

Le lendemain, nous avons rencontré un cortège d'enterrement catholique : le prêtre qui paraît être indigène est tout seul en tête dans une voiture, en surplis, son livre de prière à la main ; derrière lui vient, sur une autre voiture, le cercueil en bois noir sculpté, avec ferrures ornementales également noires, sans drap mortuaire, à l'ancienne mode anglaise. Derrière viennent trois jeunes garçons, les fils de la décédée ; ce sont des indigènes, mais vêtus de culottes courtes et de petits vestons ajustés. Ils ont la main droite sur le cercueil. Derrière eux, trois hommes à pied, dont le père, puis dans une quinzaine de voitures, des gens, tous indigènes également vêtus à l'européenne.

Nous comptions partir par le train de 7 heures du matin, mais c'est aujourd'hui vendredi saint. Ce train est supprimé et nous ne pourrons partir que ce soir à 2 heures. Il nous faudra coucher à Polgahawela afin de prendre, à 9 h. 40, le train partant de Colombo à 7 h. 30 et arrivant à Kandy à 11 heures.

Vendredi, 29 mars 1907.

Nous avons quitté le bungalow d'Anuradhapura à 2 heures et nous sommes arrivés vers 6 heures du soir au bungalow de Polgahawela. Voici les prix relevés à Anuradhapura : occupation du bungalow, par jour 1 roupie (1 fr. 006) ; -- un lit et drap de lit, 1 roupie ; -- déjeuner, 1 roupie ; -- diner avec linge, 1 roupie 25 cents (le linge est compté pour 25 cents) ; -- service de table, 0,25 ; -- eau du bain 0,25 ; lumière, 0,25 ; -- petit déjeuner du matin 0,50 ; -- tiffin, 0,50 ; -- soit par jour 6 roupies, ou 10 francs. Ajoutez à cette somme les bakchich qu'il faut donner à tout le personnel. Le guide coûte 4 roupies par jour, la voiture à deux chevaux, 5 roupies.

Au bungalow de Polgahawela, les prix sont les mêmes, mais les chambres, les lits, les meubles sont moins convenables, moins propres et notre diner était à peine mangeable.

Nous rencontrons un pèlerinage avec lanternes vénitiennes, pétards et bombes. Une cinquantaine de gens suivent un tambourinaire.

XVIII

KANDY

Kandy, le 30 mars 1907.

La voie ferrée de Polgahawela à Kandy. — Les cocotiers. — Les fougères. — Le *Parasaccharifera*. — Le *Queen's-hôtel* et le *Florence-hôtel*. — Les hôtels de Hala, les hôteliers et l'inconfortable anglais. — La bibliothèque des religieux. — Le jardin botanique de Paradanaya et son vieux savant hinlou. — Les *four éléphant* : les orchidées, les fougères, les libellules. — Le thé : les champs ; la manufacture ; la cueillette des feuilles, le triage, le *pitche*, le roulage, la torréfaction, le *goûteur*. — Le langage du thé de Ceylon. — Retour au thé de Chine. — La route des hauteurs. — Un beau coucher de soleil. — L'automobile, futur véhicule des savants de Hala. — Les phylis, les papillons. — Départ pour Colombo.

Si la voie ferrée de Polagahawela à Anuradhapura n'a pas exigé des ouvrages d'art, des terrassements considérables, celle de Polgahawela à Kandy, à partir de la station d'Hunasingaiya, a nécessité des travaux considérables. Il a fallu travailler dans le roc, creuser la route à flanc de montagne dans la pierre dure et rejeter les blocs attachés tout en bas ; on a parfois creusé des tunnels pas très longs, mais difficiles à perforer. La voie monte lentement, contournant les gorges au fond desquelles sont cultivés des champs de riz qui s'étagent en larges marches où coulent des ruisseaux d'eaux vives. Parfois, le train passe sous des arcs géants, dans des couloirs sombres où la lumière est à peine perdue à l'arrière qu'elle se retrouve à l'avant. Si on détaillait, c'est à plus de cent mètres en dessous qu'on pourrait retrouver nos voitures, nos locomotives et ce qui resterait de nous. Puis le paysage change : ce sont des sites moins enfoncés dans la terre, des collines moins hautes que nous frôlons à leur base, que nous séparons et, sur les côtés, de petits champs minuscules entre des touffes d'arbustes porteurs de ces jolies rosaces qui ressemblent à des chatons de broches filigranés où trois couleurs se groupent en petites rosaces pour former la plus grande. Elles sont plus petites qu'au Cambodge, mais elles sont bien jolies. Deux ou trois fois, paraissent des hameaux de quelques maisons, couvertes en paillottes, sur une de ces plates-formes naturelles que les Cambodgiens nommeraient un *tonl* buttes plates au-dessus des inondations ou simplement au-dessus des rizières. Ils sont jolis ces groupements de maisons sous les grandes palmes des cocotiers plantés très près les uns des autres. Quelques-unes de ces palmes ont été brisées au beau milieu, et, pendant que la partie qui touche au tronc continue de vivre, l'autre partie commence ou achève de mourir. C'est un coléoptère, armé comme pour tuer, qui les a rongées et rompues. Cherchez-le maintenant :

il a quitté la palme brisée et vit dans le tronc, à la partie la plus tendre, le bois fibreux né de l'an dernier et la pousse verte au-dessus, mais blanche à l'intérieur et qu'on peut manger en salade. Le jour où il s'attaquera à cette pousse et la détruira, le palmier mourra.

Le paysage change encore et maintenant ce sont des fougères basses, des fougères arborescentes qui poussent leurs feuilles en crosse d'évêque avant de les développer en jolies palmes bien droites et bien solides autour de la grande nervure ; des lianes longues et grosses comme des câbles de chanvre de Manille. De temps à autre, un palmier à sucre, le *Borassus saccharifera*, paraît ; mais, alors qu'il est si fréquent en Indo-Chine, qu'on en trouve 25.000 pieds à Kâmpol, ici il est rare et malingre. Pourquoi, alors qu'il est très beau à Singapour, à Java et qu'il est magnifique au Cambodge ? Il y a, par toute cette ligne, des coins magnifiques, « paisibles » comme dit mon compagnon. Je crois bien que cette expression est tout à fait anglaise, car il l'a employée déjà deux fois et je l'ai lue dans mon guide à l'occasion de la grande rivière qu'on trouve en sortant de l'île Salcette, au nord de Bombay.

On redescend ensuite par un plan incliné. La nature est moins sauvage et, tout d'un coup, c'est la station de Paradénia, le jardin botanique, puis c'est Kandy, sa gare de quatrième ordre et ses victorias peu confortables, ses *pousse-pousses*, que des gaillards longs et maigres vous offrent avec des sourires de bandits et des regards de mendiants.

Nous prenons une voiture pour nos bagages et une autre pour nous.

Je connaissais déjà Kandy, l'ancienne capitale des rois de Ceylan ; je l'avais visitée avec ma fille aînée, en 1888, et nous y étions restés deux jours, au *Queen's-hotel*, en face du grand bassin aménagé par les rois il y a plus de six siècles.

Mais ce que je préfère, c'est la voie en corniche au-dessus des précipices, la voie qui se perd sous la roche, qui reparaît pour se perdre encore et qui vous porte si haut que vous pouvez voir les sommets des grands pics qui se noient dans le brouillard, dans les nuages blancs qui courent poussés par une brise de mer qui doit être féroce à Colombo.

Je n'ai donc pas en en la revoyant les sensations que donne le « pas encore vu », mais il m'a semblé, me retrouvant sur la grande rue qui fait le tour du bassin et devant le bastion qui contient la bibliothèque, que j'étais plus jeune de sept ans. Pour un instant ! J'oubliai mes chagrins, mes deuils, mes douleurs. Cet oubli des réalités n'a duré qu'un instant et les choses que j'avais sous les yeux ont subitement bruni ; quelque chose du soleil qui les éclairait s'est éteint en moi et j'ai retrouvé mes sens émoussés, mes yeux fatigués de voir, mon cœur durci et tout le gai du passé, par delà les événements qui ont successivement détruit toute faculté de joie en moi, s'est oublié dans le présent déjà vu et je me suis ennuyé devant ces eaux claires qui sont

belles, devant ces murs rénovateurs d'une puissance disparue, devant cette nature exubérante qui devrait parler à mes sens et ces points de vues qui devraient me ravir et qui m'ont tant plu jadis.

Je ne suis pas, cette fois, descendu au *Queen's-hotel*. Il était presque plein et les deux seules chambres qui restaient libres étaient des chambres à deux lits qu'on nous offrait, à moi et à mon compagnon pour 20 roupies chacune par jour (34 francs) repas compris. Parce qu'il y avait deux lits dans des chambres faites pour n'en recevoir qu'un, on voulait nous faire payer deux pensions journalières. Nous avons trouvé que c'était trop cher et nous sommes allés au *Florence-hotel*, qui est plus loin de la gare et de l'autre côté du bassin. Nous y avons trouvé des chambres avec pension pour 10 roupies (17 francs) par jour, mais des repas écourtés, à peine suffisants. Des gens que nous avons rencontrés nous ont dit qu'il en était de même au *Queen's-hotel* et partout. Je dois dire, à ce propos, que dans l'Inde entière où la journée coûte au moins 10 francs par jour, vin, soda, liqueurs non compris, il en est de même. Les chambres qu'on donne sont étroites, mal blanchies à la chaux, avec un pavé grossier, mal entretenu, mal balayé. Elles sont meublées d'un lit sommaire avec un seul drap, deux petits oreillers très plats et très étroits qu'on place l'un sur l'autre, une couverture blanche, vieille, déjà jaunie et souvent trouée, effilochée, d'une table de toilette dont le pot à eau est quelquefois ébréché, presque jamais d'un seau de toilette. Jamais de bidet. La chaise percée est dans un petit réduit à côté de la chambre : excepté ici, où il faut sortir de chez soi pour trouver ce qu'on cherche. En revanche, dans tout Ceylan, près du siège se trouve une boîte de sable et une pelle en bois, c'est une invite à faire le chat. La baignoire est dans un réduit : sauf dans deux hôtels, c'est un bassin à peine assez grand pour un petit enfant : on n'y met jamais plus de dix à quinze centimètres d'eau et vous ne pouvez l'employer qu'à l'aide d'une éponge ou d'un vase à poignée qui est à côté, sur une chaise de bois. Le linge est presque partout étriqué, comme les serviettes de table qui sont à peine aussi grande qu'un mouchoir de poche : ce sont des articles faits pour l'exportation dans les pays où le confortable n'a pas encore pénétré et où les bourses sont à peu près vides. La table est déplorablement servie partout, comme en Angleterre, me dit mon compagnon qui est Anglais. Mais dans l'Inde elle est misérable. Les plats, sauf le carry, sont si petits qu'on n'ose pas se servir à sa faim. Le pain ne vaut rien, la viande est non seulement ce que le climat l'a faite, mais elle est mal apprêtée : les sauces ont un caractère, une apparence d'uniformité déconcertante : les œufs sur le plat, le plus souvent un peu durcis à la cuisson et placés sur une léchette de pain à peine présentée au feu, sont servis à tous les repas d'un bout de l'Inde à l'autre.

Il en est de même pour le poisson qui ne comporte ici que deux assaisonnements et qu'on voit partout en un petit morceau dont on fait trois bouchées.

Les seules fruits qui paraissent sur la table sont des bananes et, cependant, quand on va visiter les marchés des villes où l'on passe, on y trouve des fruits magnifiques qui sont inconnus des hôteliers et que les voyageurs à 12, 15 et 17 francs par jour ne voient jamais sur leur table. Le fromage est servi parcimonieusement. Le café est presque toujours imbuvable, le thé seul est passable, mais c'est du thé de Ceylan ou de Djarjeling, qui est au thé de Chine ce que la piquette des environs de Paris est au vin de Bordeaux.

Tous les vins qu'on paye en plus de la pension, y compris le champagne, sont de la dernière qualité, imbuables parfois, sans goût, à croire qu'ils ont été fabriqués sur place. Ils sont cependant vendus au moins une fois plus cher ici qu'en France. Remarquez que je ne parle en tout ce qui précède que des premiers hôtels de l'Inde.

Il est visible que l'économie la plus sordide préside à l'exploitation des hôtels, partout, et que le voyageur est considéré par les hôteliers comme une éponge qu'il faut pressurer, et que tous ces gredins qui ont organisé la concurrence à la gare, le rabattage pour s'attacher le voyageur, s'entendent comme larrons en foire, pour le dépouiller auquel le mieux, en le couchant d'une manière inconfortable, malproprement souvent, en le nourrissant de produits à bon marché et aussi peu que possible. En outre de cette organisation sordide, il y a que les hôtels sont, la plupart du temps, tenus par des indigènes à peine surveillés par des *ménagers* européens qui, d'ailleurs, sont presque toujours absents et qu'on voit très rarement. Or, la propreté des indigènes, si bien dressés qu'ils soient, est de l'à-peu-près : les ordures sont dissimulées, les petits coins mal balayés, les toiles d'araignées ne sont pas rares dans les chambres : le linge qu'on donne à table n'est pas toujours bien plié, bien repassé et paraît avoir déjà servi, les assiettes sont brumeuses quelquefois, les fourchettes, les cuillères, les couteaux, toujours nombreux doivent être essuyés. Bref, tout cela n'est pas propre, parce que l'œil du maître est toujours absent, parce que le ménager, quand il y en a un, est insouciant, parce que les serviteurs indigènes sont négligents de leur nature. Beaucoup d'hôteliers après avoir créé un établissement qui marche bien, quand ils sont certains de réaliser des bénéfices considérables, le laissent à des mains mercenaires, s'en vont faire autre chose dans une grande ville, ou vont se promener en Angleterre. Mais, qu'ils soient là où qu'ils soient absents, l'hôtel est toujours mal tenu parce qu'ils n'ont et ne veulent avoir l'œil à rien de ce qui se fait dans l'hôtel. Combien de fois j'ai regretté les vieilles auberges de jadis où rien n'était luxueux, où tout était confortable, propre et bon, où le maître et la maîtresse avaient l'œil à tout, surveillaient les bonnes et venaient s'assurer par eux-mêmes que les voyageurs étaient satisfaits.

Les domestiques sont désagréables : ils sont si nombreux dans les hôtels,

il y a tant de gens qui viennent de l'extérieur se mêler à eux, ceux des voyageurs viennent tellement en augmenter le nombre, que les escaliers, les couloirs des grands hôtels, dans les grandes villes, en sont encombrés. Ils sont partout : dans les coins, au haut et au bas des escaliers, dans la salle à manger et jusque dans votre chambre où vous en trouvez plusieurs qui sont venus causer ou aider le camarade. Ils sont très encombrants. Ils couchent sur des nattes à votre porte, à celle du voisin, où ils peuvent, où cela leur plaît et, si vous rentrez tard ou si vous sortez de bonne heure, vous devez passer parfois par-dessus eux. Au moment du départ, il s'en trouve une demi-douzaine pour vous demander le *bakchich*. Si vous êtes étranger et surtout si vous ne parlez ni l'anglais, ni une langue du pays, vous êtes excédé de ces demandes et vous êtes ruiné par ces mendiants aux gages de l'hôtelier qui est trop grand seigneur pour diriger sa valetaille de gueux et dont le ménager est trop indifférent pour se mêler de régenter des gens qui, peut-être, sont insuffisamment payés. Le *bakchich* est une horreur : plus vous le donnez, plus on vous le demande, comme en Espagne ; mais ici, si vous souriez, *bakchich* ; si vous regardez un enfant, *bakchich* ; si vous écoutez un mot qui vous est dit, *bakchich* toujours. Soyez sourd, absolument sourd à tout, aveugle pour tout ce qu'on vous montre, muet à toute réponse qu'on veut avoir de vous, sans pitié pour toutes les infirmités qu'on exhibe, pour tous les ventres creux où des mains maigres et décharnées se produisent depuis que la famine, ou c'était de circonstance, a créé ce geste et a fait de lui un procédé d'apitoiement. Les maigres le font, mais les gens gras le font aussi. Puis, vous ne pouvez pas toujours donner sans risquer de vous trouver aussi pauvre que les mendiants ; il faut s'arrêter, et c'est très difficile aux Indes, surtout quand vous avez montré votre bon cœur, fait acte de sensibilité, beaucoup donné de ces piécettes d'argent, qui sont très petites, mais qui valent quatre et huit sous, et quand vous donnez à tous, à l'aveuglette, il en surgit d'autres ; si vous donnez plus que de coutume, ils vous supposent riches et vous demandent davantage, ce que vous leur avez donné dans la main ouverte, et, sur les lèvres, un doux sourire gracieux de mépris pour la petite somme reçue. Si vous cédez, dix, douze mains se tendent vers vous, et vous devez vous sauver pour échapper à ces exigences.

Je n'ai pas revisité le palais royal, ni la pagode, ni la bibliothèque des moines du Buddha qui est dans le bastion faisant face à la rue principale, à côté du grand bassin creusé par les rois. J'ai vu tout cela en grand détail, en 1868, et je me souviens très bien des manuscrits sur feuille de palmier datant de 800 et de 1.000 ans, parfaitement gravés et qu'on aurait cru d'hier tant ils sont bien conservés. Les religieux me les apportèrent un à un, déliaient les cordelettes qui les maintenaient fermés et me les montraient très heureux de les faire voir. Quelques-uns étaient écrits en langue et caractères

tères pâlis, d'autres étaient en caractères singalais, la plupart étaient en langue pâlie exprimée en caractères singalais. Quand ils me disaient d'un mot pâli le titre de l'ouvrage, et que je rétablissais le titre complet, ils étaient heureux et me serraient amicalement les bras. Je leur disais je ne sais plus quoi sur le Cambodge et les différences du culte qu'on peut constater entre le rituel cingalais et le rituel cambodgien : ils étaient très intéressés. Je ne les ai pas revus parce que ces conversations à l'aide d'un interprète sont fatigantes et que je n'avais rien à voir de nouveau chez eux. Le lac seul et le jardin botanique m'ont attiré et nous y sommes allés nous promener.

Le Jardin botanique de Paradenia est certes un beau parc, plus jardin botanique que celui de Calcutta et de Madras, mais il est loin de mériter la réputation qu'on lui a faite et je ne trouve pas qu'il ait beaucoup changé depuis ma visite de 1898. Il est établi sur la rive droite du Mahavilla-Ganga, un cours d'eau assez important qui prend sa source dans le massif montagneux au sud de Kandy et, après un parcours de 250 kilomètres, va se jeter dans la baie de Trincomale, d'où nous chassâmes les Hollandais en 1759 et d'où nous fûmes chassés par eux l'année suivante. Cette baie est située au nord-est de l'île.

À la porte du jardin, un vieil Hindou nous a prié de mettre nos noms sur un livre ouvert, puis il nous a accompagnés : il nous nommait tous les arbres par leur nom scientifique, puis par leur nom vulgaire anglais. Je me rappelle l'avoir déjà vu, mais il ne nous avait pas suivis, parce que nous n'avions pas voulu descendre de voiture. Aujourd'hui nous avons été surpris de son érudition et des renseignements qu'il donne.

Nous avons vu là des *figus elastica* énormes et dont les racines couraient sur le sol comme d'énormes serpents, s'enchevêtrant, ravinant la terre comme pressés de se répandre. Ils paraissaient nous crier : « Mais saignez-moi donc. Ne voyez-vous pas que j'étouffe. »

Le vieux guide nous a montré des arbres venant de la Guyane et dont j'ai oublié les noms : ils portent des fruits gros comme des cocos, mais plus ronds, et des fleurs bizarres, le long de leur tronc, depuis le sol jusqu'à six mètres au-dessus sous les branches. Ce jardin contient, je crois, des représentants de toutes les espèces de palmiers et cinquante essences au moins qu'un naturaliste qui le parcourt ne doit pas omettre d'étudier. Cependant, je ne le trouve pas mieux compris, plus complet, aussi intéressant que celui de Saïgon qui est un petit chef-d'œuvre, me disait un spécialiste anglais il y a quelques années.

Nous parcourons le parc en voiture et nous ne mettons pied à terre que pour visiter les petites allées d'un coin où il y a des plantes et une serre d'orchidées très intéressantes à regarder. Il y a là des fleurs étranges et sans odeur, bizarres fantaisies de la nature exubérante d'Extrême-Orient. On y

trouve 200 espèces d'orchidées et le gardien, presque un savant, qui nous accompagne, nous dit qu'on en connaît 250 espèces dans l'île seulement. C'est à peu près le chiffre des espèces qu'on trouve au Cambodge. La collection des fougères est aussi très remarquable, celle des fieurs, quoique pas aussi complète qu'on pourrait la faire, est intéressante à visiter avec le gardien. Sur le bord de la rivière, baignant leurs racines presque dans l'eau, j'ai vu des bambous énormes presque moitié plus gros que les bambous les plus gros du Cambodge qui, dans les lieux éloignés des centres, ont parfois jusqu'à quinze centimètres de diamètre. Les lilacés sont nombreux, les plantes grimpantes sont magnifiques, bien entretenues et bien dépouillées des parties mortes qui non seulement les enlaidiraient mais fatigueraient leurs tiges vertes.

J'ai visité, il y a bientôt dix ans, la manufacture de thé qui est à une petite distance du Jardin. Je n'y suis pas retourné depuis, mais je me rappelle très bien que nous avons suivi la route qui y conduisait entre d'immenses champs plantés de petits arbres à thé. Ils étaient alors hauts de 0,70 centimètres environ, car ils venaient d'être taillés. Ils apparaissaient en miniature comme les arbres de certaines promenades publiques qu'on taille en dessus très plat, presque à ras des souches. Je pris alors quelques feuilles qui étaient grandes de sept à huit centimètres et qui me parurent très dures. Nous entrâmes dans d'immenses salles où travaillaient des indigènes, sans avoir rencontré un gardien pour lui demander l'autorisation de visiter l'usine, sans être arrêtés par quelqu'un, sans même attirer l'attention des natifs que nous rencontrions ou qui travaillaient sous nos yeux. Nous entrions avec quelque hésitation, un peu surpris de n'être ni reçus ni repoussés, et nous visitâmes toute la manufacture sans qu'on nous adressât la parole et sans que l'Anglais qui surveillait le travail daignât s'apercevoir de notre présence. Ma fille dit : « Sommes-nous bien certains d'être ici en âme et en corps ; j'ai presque envie d'en douter. Tous les gens que nous rencontrons ne nous regardent pas plus que si nous étions invisibles. Peut-être sommes-nous invisibles sans le savoir. » De fait, notre promenade était étrange et nous marchions comme dans un rêve, comme marchent certains personnages en certains contes de fées. Je pris des notes, les voici, à peine augmentées de quelques renseignements recueillis depuis.

Une fois les feuilles cueillies par des femmes qui gagnent environ 0 fr. 55 par journée de huit heures, ou par des enfants dont le salaire n'est que de 0 fr. 30 centimes, on les apporte à l'usine où, déposées sur de longues tables, elles sont triées par grandeurs. C'est la première opération.

La seconde est appelée le *flétrissage*. Elle consiste à étaler les feuilles sur d'immenses toiles en jute bien tendues entre les montants d'un cadre de bois, les unes au-dessus des autres, en rayons. La salle où se fait le flétrissage des

feuilles est au premier étage du bâtiment : toutes les fenêtres et toutes les portes qui ne sont en fait que de larges baies, sont grandes ouvertes afin que l'air y circule, s'y renouvelle rapidement. Plus l'air est chaud, mieux cela vaut, parce que le flétrissage est plus rapide et mieux fait. Il faut moins d'un jour pour obtenir le résultat cherché, une après-midi et une nuit suffisent le plus souvent.

Le lendemain matin, les feuilles sont jetées dans un appareil qui les roule, puis étalées dans une pièce du rez-de-chaussée où le soleil ne parvient pas, sur des toiles trempées dans un bain de permanganate de potasse afin qu'elles y subissent un commencement de fermentation, qu'on appelle *oxydation*.

Le lendemain, on ramasse ces feuilles et on les met dans un séchoir dit *sirocco* où elles sont torréfiées par un bain d'air sec très chaud qui achève de les rouler, les brunit et leur donne l'apparence qu'il faut au thé pour être marchand. Elles ne font que passer par le *sirocco* et ce court temps suffit pour que le thé soit préparé. Il sort de cet appareil, comme le blé d'un ventilateur et tombe sur une série de trois trieurs qui, placés les uns au-dessus des autres et toujours trépidants, trient les feuilles par grandeur : les plus grandes restent sur le trieur supérieur, les moyennes sur le trieur central, les petites parviennent au trieur inférieur et le tout forme trois tas de thé représentant trois qualités.

A Colombo, où ce thé arrive le soir même par balot, il est remis au marchand, au comptoir où il est goûté par un goûteur avant d'être mis en paquets. Le goûteur est un personnage grave, silencieux, qui doit être soit buveur d'eau, soit buveur de thé, et auquel le plus petit whisky-soda est aussi interdit que le tabac. Il vit derrière un long comptoir sur lequel chuchotent vingt petites théières placées au-dessus de lampes à esprit de vin. Il fait du thé toute la journée, surveille les théières, va de l'une à l'autre, goûte le thé, le regoûte, le compare, et finalement, le classe par qualités et cela avec la gravité d'un juge d'autant plus intègre qu'il prononce non sur des hommes mais sur des végétaux. Il gagne une livre par jour et, s'il n'est pas un gentleman de façons, il l'est de par sa gravité triste d'Anglais auquel le whisky est défendu et de par les six livres qu'il empêche chaque semaine et qu'il a bien gagnées.

J'allais oublier de parler de la culture du thé. On sait que le thé de Ceylan est une variété de thé et qu'il n'y a pas à le comparer au thé de Chine. Il est même inférieur au thé d'Assam qui est plus fort et au thé du Tonkin qui est plus savoureux, mais, torréfié et mis en vente, il se présente sous dix qualités et je crois dix prix. La qualité dépend de plusieurs causes : d'abord de la provenance du théier, qui n'est pas originaire de Ceylan ou de l'Inde, mais de la Chine et des plateaux moyens du Tonkin, puis de la quantité d'eau

tombée dans l'année et de sa répartition au cours des mois, du terrain dont la composition est plus ou moins favorable, de l'exposition de ce terrain, du plus ou moins d'engrais qu'on lui donne, de la nature et de la quantité de l'engrais chimique ou de ferme qu'on emploie. Le fumier de vache serait le meilleur. La qualité dépend aussi de la cueillette, car ce sont surtout certaines feuilles qu'il faut cueillir et non toutes, et naturellement *du travail de l'usine*. On m'assure aussi que la saison influe sur la qualité du thé et qu'on n'obtient pas en octobre le même thé qu'en mars.

Qu'importe ! tout se vend et « nous sommes en train de ruiner la Chine », me disait un Anglais il y a quelques années. C'est possible, mais c'est au thé de Chine que reviennent les gourmets, les vrais amateurs de thé. Dans aucune bonne maison d'Angleterre, une dame n'oserait offrir du thé de Ceylan, le thé des petites gens, le thé du peuple, qui est bon marché et qui ne vaut rien. Par patriotisme, jingoïsme, on a vanté le thé de Ceylan, « proprement et sainement » préparé. On ne voyait que lui aux jours des grandes dames et des lordesses, sur les petites tables où l'on servait la crème et les petits gâteaux ; on ne parlait que de lui et les journaux d'outre-Manche nommaient les grandes dames dont on approuvait le goût pour le thé de Ceylan. Puis, quand l'Europe eut adopté la pauvre drogue, sans tapage, silencieusement, les jingoïstes, les grandes dames sont revenus au bon thé de Chine qui est « salement fait », c'est entendu, qui « a déjà servi », c'est bien connu, mais qui est bon, et le tour fut joué. Le thé de Ceylan était lancé. On a servi son pays, battu la grosse caisse, et maintenant on trouve à Ceylan 205.000 hectares cultivés en thé et répartis entre 1.700 plantations dont certaines comptent 50 hectares valant de 2.500 à 5.000 francs l'un. On y trouve plus de 1.200 usines dont l'établissement a coûté de 10 à 100.000 francs. On exporte bon an mal an pour 50.000.000 de francs de thé en toutes les parties du monde. Un prospectus raconte même qu'à Pétersbourg, à Moscou, les samovars ne rontonnent plus que pour le thé de Ceylan et que les Chinois de Pékin, les mandarins s'entend, ne veulent plus voir sur leurs tables laquées que du thé des bonnes marques ceylanaïses et que le Japon en fait une immense consommation.

En fait, le thé de Ceylan ne paraît en Europe que sur la table des snobs et des gens qui croient que c'est de bon ton, de *cant*, de faire ce que font les Anglais qui donnent le chic. Je le répète, l'aristocratie de *land*, et celle de l'argent, en Angleterre, l'affaire lancée, sont revenues au thé de Chine et, en France, nos petites écrivelines boivent « comme très chic et délicieux » le thé des *erlales* ceylandais, qui est au thé ce que la chicorée est au café.

Et cela est si vrai que le thé de Ceylan, réputé le meilleur thé du monde il y a quelques années, est abandonné dans toutes les bonnes plantations et remplacé par celui d'Assam qui est plus fort, mais qui, cultivé à Ceylan, ne

vaut pas celui qu'on cultive en Assam et, je le répète, que celui produit par notre Tonkin.

Kandy, le 31 mars.

Nous venons de faire une promenade sur les hauteurs qui dominent la ville : je l'avais déjà faite il y a huit ans et je ne l'avais pas oubliée, car elle est magnifique. J'ai revu avec plaisir, mais aussi avec tristesse, ces points de vue qui jadis m'avaient paru plus beaux et qui, au soleil couchant, s'estompaient avant de s'embrumer dans la nuit. Je n'étais pas seul et, cependant, je me trouvais isolé, triste et désireux de m'endormir là. Je dus faire un effort pour parler à mon compagnon qui, malgré le crépuscule, s'acharnait à photographier des masses qui se fondaient lentement dans un flou sans nuances.

Kandy était à nos pieds et, derrière Kandy, le parc du gouverneur s'abimait dans l'ombre, puis au sommet d'une colline, sur notre gauche, se découpant sur le ciel resté blanc, quelque chose comme une tour se détachait en noir. Le bassin devenait plus profond et le blanc du temple, de son bastion, des créneaux qui dentellent le mur, était gris, puis noir et nous regardions en causant, ce coucher de soleil rapide dans un silence si profond que mon compagnon me parlait tout bas, comme pour ne pas le troubler. Nous nous levâmes, nous nous laissâmes entraîner au petit trot de nos deux cingalais pour regagner le *Florence-hotel* que nous voyions à cent mètres au-dessous de nous.

Quand nous arrivâmes, un automobile était devant le bâtiment annexe que nous habitions, au bas de l'escalier. Toute une famille, le chef, sa femme, son fils, une bonne et un bébé, venaient d'en descendre. Ils arrivaient de Colombo par une route qui double celle du railway. Cette route doit être assez bonne puisqu'il a fallu moins de cinq heures et demie de marche pour franchir les 120 kilomètres qui séparent ces deux villes et s'élever par des pentes parfois rapides jusqu'à 1.680 pieds au-dessus de la mer. Toute la famille était occupée à s'installer dans une sorte de chambre-moustiquaire. Les lampes étant allumées à l'intérieur, nous pouvions distinguer les gens qui s'agitaient. « C'est inconfortable », me dit mon compagnon. — « Dites que c'est choquant », répondis-je. Et c'était inconfortable et c'était plus *choquant* qu'*étouffant*. Quand nous repassâmes, la famille tout entière avait pris place sous la véranda, occupait les chaises longues. Ils avaient l'air souriants, mais nous passâmes entre les chaises, moi en saluant, mon compagnon sans paraître les voir, comme il convient à un Anglais bien élevé, avec des gens qui ne lui ont pas été présentés ou bien auxquels il n'a pas été présenté.

Au bas des marches, mon compagnon dit : « C'est une auto française, bonne, très bonne ! une Dion-Bouton. » Je crois que c'est la marque qui a le

mieux réussi en Extrême-Orient et qui soit réellement représentée. Je l'ai rencontrée plusieurs fois aux Indes et, à Bombay, à Calcutta, j'ai aussi rencontré son enseigne au-dessus d'une boutique. Ça me fait plaisir de trouver une marque française à Kandy, au Centre de cette île de Ceylan, dans la patrie des rois cingalais, à 1.680 pieds au-dessus de Colombo, et de voir cette automobile toute luisante, toute fraîche, toute puissante encore après cinq heures de marche sur une route convenable assurément, mais rude à monter, pénible aux chevaux, et qui paraît toute prête à repartir avec tous ses organes en bon état. On nous dit que le voyage a été très agréable, très doux et qu'il s'est fait sans aucun accident, sans aucun arrêt, par une route qui n'est pas très bonne, mais qui sera moins rude au delà de Matali (28 kilomètres). A partir de ce point la route dévale jusqu'à Trincomalli, en passant par Rambulla, Mut-Oya et Kantalai. A Trincomalle, une autre route lui permettra d'atteindre Anuradhapura qui est à 475 pieds au-dessus de la mer, mais il faudra gravir des côtes assez pénibles avant d'arriver à la rivière de Kallaru et après l'avoir franchie, avant d'atteindre Mehentale et Anuradhapura. A cet endroit, la route est douce, facile et permettra de marcher à raison de 30 kilomètres à l'heure, et de regagner Colombo tranquillement par Galkadavala, Balalla, Pariyagola, Marammola et Megambo.

Elle repartira après-demain, sans qu'on ait rien retouché, pour Trincomalle qui est sur la rive orientale de l'île, à 100 kilomètres d'ici.

Voilà un voyage que je voudrais faire en automobile, je verrais mieux le pays que par le railway et je verrais les hommes dans le milieu qui leur convient. Je crois que c'est ainsi qu'il faudrait parcourir l'Inde pour bien l'étudier, et non en chemin de fer. Toutes les voies ferrées du monde se ressemblent et les talus, les quais, les gens pressés qu'on rencontre ne sont pas tels qu'ils sont chez eux, tels qu'il faudrait les voir. Puis on passe trop vite. Avec une automobile on va à l'allure qu'on veut, on s'arrête aux endroits qu'on désire visiter, et l'on y reste le temps nécessaire. L'automobile, un jour, sera le véhicule des savants ; malheureusement, elle arrive toujours après les ingénieurs, quand les routes sont faites, après les explorateurs qui ont parcouru le pays en carrioles indigènes, en bizarre équipage. Malgré cela, vive l'automobile et foin des voies ferrées !

Des enfants sont venus m'offrir des phylis, des papillons. J'ai acheté trois phylis dont les ailes ressemblent aux feuilles des arbres sur lesquels ils vivent. J'en avais déjà vu plusieurs au musée de Colombo, mais je n'en avais jamais eu entre les mains. Ceux-ci sont beaucoup plus grands, plus beaux que ceux du musée. Nous étions si surpris qu'un instant nous avions pensé qu'on avait remplacé les ailes par des feuilles. J'en ai acheté un autre qui ressemble si bien à un fragment de bois mort et à demi pourri qu'on peut facilement le prendre pour une brindille. Je n'ai pas acheté de papillons

parce que j'allais en Indo-Chine, mais si j'avais dû prendre la route de France, je n'aurais pas hésité un instant à donner les deux roupies qu'on me demandait d'une boîte qui en contenait une quinzaine. Il y avait là des papillons superbes, diaprés des plus jolies couleurs qu'on peut imaginer. L'un d'eux mesurait douze centimètres d'envergure. Je ne sais pas si les individus que j'avais là sous les yeux sont rares.

Lundi 1^{er} avril 1907.

Partis de Kandy à 2 h. 10 de l'après-midi, nous sommes arrivés à Colombo à 6 h. 10 du soir. On descend constamment, mais il est probable que sur ces pentes, parfois très grandes, il faut garder une marche moyenne et ne pas emballer la machine.

Nous avons embarqué le lendemain 1^{er} avril, dès le matin, sur le *Salazie*, à destination de Saïgon. Le paquebot a levé l'ancre à 2 heures très exactement, et nous voilà en pleine mer.

Nous arrivons à Singapour le lundi 8 avril à midi; nous en partons à 5 h. 12 et nous débarquons à Saïgon le mercredi 10 avril, à 6 heures du soir.

Mon voyage était fini, mais j'avais l'esprit plein des choses vues et un si gros paquet de notes prises en présence des choses, d'impressions recueillies de suite, d'observations faites et enregistrées, que je pris la résolution, en les tirant de ma valise, de classer en un livre celles qui peuvent l'être sans trop ennuyer le lecteur. Alors je mis de côté la partie économique et ce livre est fait de tout le reste.

XIX

LES ANGLAIS DANS L'INDE

Je pourrais ne pas écrire ce chapitre et mon livre de voyage n'en serait pas moins complet, mais il m'a paru qu'il était bon de l'achever par quelques considérations sur les Anglais qui sont aux Indes, de reprendre un peu de ce que j'ai déjà dit sur eux pour achever leur portrait. Il me semble que pour bien voir les choses et pour bien comprendre la manière de gouverner des Anglais, il faut grouper quelques points de détail et se faire une idée sur leur caractère national intime.

Il est bien évident que l'Anglais, le Breton, qu'on trouve aux Indes, — l'Anglo-Indien, ainsi qu'on le nomme parfois, — n'est pas, n'est plus l'Anglais de la Grande-Bretagne. Il a beaucoup conservé du caractère national; il a gardé beaucoup des habitudes anglaises; mais sous le climat des Indes, qui amollit les chairs, les caractères et détruit les volontés; sous ce soleil et dans cette atmosphère saturée d'humidité, qui donne à certains sens plus d'acuité, moins à d'autres, et qui fébrilise les nerfs aux dépens des muscles; sous cette latitude, où 300 millions d'hommes sont gouvernés non par une poignée d'Anglais, comme on le répète à tort et trop souvent, mais par 100,000 Anglais, où tout Européen se considère comme un supérieur, comme un maître, des habitudes nouvelles sont venues s'ajouter aux habitudes anciennes et le caractère national s'est sérieusement modifié.

De même qu'on ne trouve guère en Angleterre l'Anglais ou l'Anglaise raide, guindée, mal vêtue, désagréable, que nous rencontrons en France, à Paris, où elle est si ridicule, de même on ne trouve pas aux Indes le fils d'Albion, égoïste, insociable, à peine poli, individualiste à l'excès que nous rencontrons à bord de nos paquebots, où tout est choquant en lui, parce qu'il a la morgue du Castillan de convention sans en avoir la grâce attrayante. Tout Anglais, toute Anglaise qui sort de son île est persuadé tout d'abord qu'il ne peut aborder qu'en un pays barbare et que tous les étrangers qu'il rencontrera, à quelque classe qu'ils appartiennent, seront inférieurs à un Anglais de la même classe. Il est ensuite fermement convaincu que partout où il est hors de l'Angleterre, il représente la Grande-Bretagne et qu'il lui doit d'être digne, haut, fier et raide. De là cette morgue, cette insociabilité chez les hommes, cet air de pudibonderie forcée, de raideur, de vigueur, cette attitude rude chez les femmes, quand ces citoyens et ces citoyennes de la libre Angleterre ont quitté leur pays.

Mais comme cette attitude, chez les uns comme chez les autres, n'est qu'une attitude et pas autre chose qu'il leur est facile à prendre, parce qu'elle n'est que l'exagération de leurs qualités, les Anglais ne parviennent pas à la conserver, et, se croyant chez eux aux Indes, ne songent pas à l'avoir encore. D'autre part, quoi qu'ils fassent pour créer un milieu anglais, une atmosphère anglaise et pour s'isoler des indigènes dans leurs cantonnements, où les natifs, sauf leurs domestiques, ne vont pas, il a fallu céder aux nouvelles conditions de vie, se plier à des conditions d'existence nouvelles, et les mœurs, le caractère, la volonté, tout a un peu cédé, faibli. Bref, l'Anglais n'est pas aux Indes ce que nous le voyons chez lui, mais il n'en diffère pas tant peut-être qu'un Français aux colonies diffère d'un Français en France.

J'ai trouvé l'Anglais des Indes plus aimable qu'en Angleterre même, plus hospitalier, plus causeur, plus désireux d'être agréable aux étrangers, quoique encore un peu trop fermé, un peu trop lui-même avant tous les autres. Sa sociabilité n'est pas aussi grande que celle d'un Français, mais elle est considérablement plus grande que celle d'un Anglais en Grande-Bretagne. L'Irlandais seul est aussi et toujours aussi sociable que le Français, gai, bienveillant, souriant. Il cède à son caractère constamment aimable et recherche la conversation avec l'étranger, aime à se renseigner, répond aux questions posées sans arrière-pensée de cacher quelque chose à l'étranger par patriotisme inquiet. L'Anglais de l'Inde est autant convaincu de la supériorité de sa race sur toutes les autres que l'Anglais d'Angleterre, mais il est moins obsédé par cette idée que lorsqu'il était en Grande-Bretagne, et tient plus compte des circonstances et du milieu ; il a plus le sentiment que l'Europe est *une*, parce qu'il vit au milieu de races qui sont autres, que lorsqu'il est venu aux Indes.

Mais il n'a rien perdu de sa morgue, de sa raideur ; elle a seulement changé d'objet. C'est maintenant l'indigène qui en souffre. L'Anglais a pris contre lui tant de précautions qu'il s'est cantonné, qu'il n'est pas sûr de lui, qu'il l'ignore et souvent ne sait du natif que ce qu'il en faut savoir pour le gouverner ou lui faire payer l'impôt. Il y a par l'Inde un nombre incroyable d'Anglais qui ignorent tout du pays et que l'Inde n'intéresse pas, qui vivent à deux pas des natifs comme s'ils en étaient à cent lieues. La conséquence de cette conduite est facile à saisir : la race anglaise s'est juxtaposée à celles qui, successivement, sont venues dominer les aborigènes et forme une véritable caste qui se dit et qui s'affirme par ses qualités supérieures aux autres races, mais dont les castes plus anciennes contestent la supériorité morale et mentale, tout en reconnaissant sa supériorité matérielle et sociale.

Il est bien visible que la condition sociale que se sont faite aux Indes les Anglais est aussi loin de la condition sociale des brahmanes et des rajpoutes que celle-ci est éloignée de la condition sociale des castes inférieures.

avec cette différence, toutefois, que les brahmines et les radjattes comprennent l'âme hindoue jusque dans ses replis les plus secrets, alors que les Anglais lui sont tout à fait étrangers. Il semble même, — et cela résulte d'une masse de faits et d'observations, d'intuitions surtout j'en conviens, — que les Anglais qui ont élevé la tolérance à une hauteur telle qu'elle chevauche à côté de l'indifférence, n'ont jamais pu prendre, au sein des populations qu'ils dominent et gouvernent, la place qu'y ont occupée les Portugais, pourtant intolérants, sectaires et persécuteurs. Ceux-ci paraissent avoir été sur le point de se faire accepter en Hindoustan comme une race nouvelle mais destinée à y prendre pied, et je dirai même comme une des castes supérieures. Avec quelque habileté, je crois qu'ils seraient parvenus à dominer l'Inde, si leur gouvernement en Europe avait mieux compris ses intérêts et surtout si le Portugal n'avait pas été pour un temps annexé à l'Espagne. Était-ce parce que la couleur foncée de leur peau se rapprochait davantage de celle des indigènes que celle des autres peuples qui sont venus après eux ? Était-ce parce que leur mentalité d'alors était plus proche de la mentalité hindoue que celle des Hollandais, des Anglais et des Français, nations déjà plus civilisées ? Ce qui est certain, c'est que nul autre peuple européen n'a pu prendre aux Indes et dans l'esprit des Indiens la place intime qu'ils avaient prise et qu'ils n'ont pas tout à fait perdue dans le souvenir des populations, partout où quelque chose de grand les rappelle. Ils ne sont, dans la péninsule, pas beaucoup plus importants aujourd'hui que les Français, leur territoire n'est guère plus vaste que le nôtre et les diverses populations qui habitent leurs établissements n'atteint pas 400.000, et cependant ils y occupent par leurs descendants mêlés une place infiniment plus considérable. Pauvres, presque considérés par les Anglais comme des indigènes, et par les indigènes presque comme des natifs, ils vivent mêlés à la population, plus près des Européens qu'ils recherchent et qu'ils servent, que des indigènes dont ils s'écartent. Ils sont demeurés comme une caste acceptée du peuple. Je sais bien qu'on contesterait mon dire, que les Anglais n'admettront pas l'idée qui s'en dégage : celle qu'ils n'ont pas su utiliser une force qui pouvait leur servir, et que les eurasien portugais se défendront d'être des Hindous européens, mais je sais aussi ce que j'ai vu, comment j'ai entendu parler d'eux, et ce que plusieurs d'entre eux m'ont confié sur leur condition sociale aux Indes, pour savoir à quoi m'en tenir à ce sujet. Je concède aux eurasien portugais que leur religion, leur instruction, leur éducation, leur groupement autour des prêtres catholiques les rendent plus aptes à comprendre ce que veulent et ce que font les Anglais, les rapprochent de notre mentalité, mais je ne saurais cependant admettre un seul instant que leur mentalité et leur prétention d'appartenir par un ancêtre portugais à la race blanche les rendent supérieurs en quoi que ce soit aux Parsis, qui cependant sont considérés comme des natifs et traités

comme tels par les Anglais. Je ne prétends pas les desservir ; bien au contraire, puisque j'atteste ici qu'ils occupent dans la population native une place considérable que nulle race européenne n'a su conquérir. Ils ne pourraient pourtant prétendre qu'ils sont, malgré leurs mœurs, leurs habitudes d'esprit et leurs occupations, égaux en mentalité aux Portugais de la mère-patrie dont le sang est demeuré pur de tout mélange. Leur situation sociale est infime par la condition de chacun, mais cîte est considérable quand on l'envisage au point de vue de l'ensemble. Mais qu'ils le veuillent ou non, ils occupent une place entre les Anglais et les indigènes, à côté des eurasiens anglais, malheureusement moins avantagée que celle de ces derniers dont ils sont, à instruction et éducation égales, les égaux à tous les points de vue. Je me plais donc à louer leur énergie réelle qui rappelle celle de leurs ancêtres portugais, et leur supériorité, au point de vue social et moral tout à la fois sur les indigènes.

Certes, il reste plus de l'action portugaise aux Indes, bien qu'ils ne comptent plus guère depuis 150 ans, qu'il ne resterait des Anglais (je ne parle pas au point de vue matériel) dans 150 ans, si ceux-ci venaient à se retirer aujourd'hui.

Et cela tient à ce que les Anglais n'ont pas su pénétrer la masse des populations autant que l'ont su faire les Portugais, sans avoir jamais eu leur puissance, leur autorité morale et leurs forces militaires. Ils ont pu construire 47.000 kilomètres de voies ferrées, plus 2.000 ponts monumentaux sur des cours d'eau, créer de toutes pièces des villes comme Bombay, Calcutta et Madras, réparer, aménager, créer de nouveaux réservoirs d'eau d'irrigation, parce que cela est matériel, mais ils n'ont pas su introduire dans l'esprit des masses l'amour de leur race, l'estime de leur domination et même persuader non aux peuples de l'Inde, mais aux hommes instruits et éduqués par eux, que leur gouvernement pouvait encore être utile à la péninsule, parce que pour atteindre ce résultat, il aurait fallu qu'ils fussent plus intellectuels qu'ils ne le sont, plus attentifs aux choses estimées des natifs, qu'ils vécussent beaucoup plus de leur vie intime et qu'ils les fréquentassent davantage. Ils ont créé des villes anglo-indiennes, c'est-à-dire des villes qui ressemblent aux villes anglaises et qui sont immenses comme des cités australiennes, et laissé se créer près de ces villes anglaises des villes indigènes qui sont considérables par le nombre de leurs habitants, mais relativement petites par l'espace qu'elles occupent. Dans ces villes où ils ont établi des écoles, des collèges, des universités et des facultés de droit, de médecine, il a pu se former une classe d'indigènes lettrés à la mode européenne, mais ils n'ont rien su faire pour les masses des campagnes qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a cent ans, ce qu'elles étaient il y a des siècles, des mille ans, malgré les moyens de communication qui sont si employés maintenant par tous les

natifs. Leur civilisation, la pensée anglaise, le grain qui permettrait à la mentalité anglaise de se développer au sein de la masse indigène n'a pas été semé par eux au cœur du pays, parce que l'Anglais vit trop loin du pays, qu'il habite, du pays au qu'il aperçoit, qu'il rencontre parfois, mais qu'il ne fréquente jamais et qu'il n'aime pas. Ils sont restés aux Indes aussi étrangers que l'étaient les Mogols, et ceux-ci, depuis qu'ils sont dépossédés de l'Inde, sont plus du pays qu'ils n'en étaient quand ils gouvernaient, pendant que les Anglais ne font rien pour en être réellement. En fait, ils songent plus à conserver le pouvoir qu'à mériter de le garder, et, à mon sens, c'est vouloir être toujours l'étranger, c'est-à-dire toujours le maître absolu, toujours l'ennemi. Et cela est une faute dont la cause est leur morgue, leur hauteur, leur orgueil de race et leur mépris des masses soumisses.

Les Anglais sont un grand peuple possédant de nombreuses qualités, mais ils ont tous les défauts de ces qualités, parce qu'ils les ont toutes exagérées, poussées au delà du point où la vertu devient un défaut. Ils ont les vertus de la sociabilité, et parce qu'ils ont toutes ces vertus, ils sont véritablement insociaux; l'amour de la liberté individuelle, de l'indépendance personnelle, de l'inviolabilité du home les a rendus égoïstes, personnels et d'abord malveillants. L'amour de leur race est supérieur chez eux à l'amour de leur patrie; la sécession des États-Unis qui, en fait, ne fut qu'une révolte heureuse d'Anglais contre la mère patrie, le Dominion du Canada et l'indépendance des États d'Australie sont des preuves de cela. Ils préfèrent l'indépendance individuelle à l'amour de leur pays; l'acte de ce journaliste qui a passé aux Boërs parce qu'il a trouvé injuste la guerre qu'on leur avait déclarée, qui a été arrêté, jugé et acquitté, est une autre preuve. Les qualités qui caractérisent les Anglais sont innées chez eux, je crois, remontent très haut dans leur histoire et les ont rendus aptes au parlementarisme bien avant les autres nations, et je me demande s'ils ne sont pas les seuls à le savoir pratiquer dans toute la correction qu'il exige. Leurs institutions politiques, administratives et judiciaires ont une sorte d'allure indépendante que nul autre peuple d'Europe ne connaît, sans cependant être anarchique comme aux États-Unis. C'est que leur indépendance de caractère n'est pas, par pur amour de leur liberté personnelle, ennemie d'une certaine discipline volontaire en vue du maintien de l'ordre. Il est certain que les Anglo-Saxons qui ont jeté, sans le savoir et même sans y songer, les bases de cette grande nation que sont les États-Unis du Nord, État très religieux, ont gardé les institutions de leur patrie d'origine, et que celles-ci seraient demeurées aussi sages, si les arrivées successives et constantes n'avaient pas, à côté de ce premier élément très discipliné, débordé des éléments anglais plus hardis, moins disciplinés, parce que moins religieux et ayant quitté la Grande-Bretagne, non pour conserver leur foi, mais par esprit d'aventure, c'est-à-dire

par exubérance d'énergie, et si ces arrivages, devenant de plus en plus fréquents et nombreux, n'avaient pas amené des éléments étrangers à volonté d'autant plus indépendante que le sol était déjà occupé par des gens d'une autre race. De là est née cette quasi-anarchie qui nous choque tant aux États-Unis et ces institutions politiques, administratives et judiciaires qui, comparées aux nôtres et même à celles de l'Angleterre, nous paraissent par tant de côtés originaux, celles d'une nation encore gouvernée par ses coutumes d'origine et qui n'a pas encore eu le temps de s'organiser.

En Angleterre, en Écosse et dans le pays de Galles, qui sont en somme les trois nations qui constituent ce qu'on désigne sous le nom de Grande-Bretagne, la race, après avoir absorbé ou assimilé les éléments danois, saxons, normands et français de la conquête normande, à la grande nation des Angles et à celle des Scots, est demeurée plus pure sur son propre sol que les Anglo-Saxons et les Écossais sur le sol américain, et les vertus caractéristiques de leur race se sont affermies, équilibrées d'abord, puis exagérées. Aujourd'hui, les Anglais, comme nous nommons les Bretons de la Grande-Bretagne, sont, près des autres nations de l'Europe, véritablement originaux; il y a plus de différence entre un Anglais et un continental quel qu'il soit, qu'entre un Français et un Allemand, qu'entre un Espagnol et un Français ou un Italien. En Europe, à une grande distance d'une frontière on sent l'influence, l'action, la caractéristique de la nation qui est de l'autre côté: le midi de la France prépare à l'Espagne, le nord de l'Espagne initie aux choses de la France, et il en est ainsi partout, parce que partout les frontières étant terrestres, des infiltrations faciles, non seulement de personnes, mais d'idées, de mœurs, d'habitudes se sont produites de tous temps, se produisent encore et se produiront toujours. Il n'en est pas de même pour la Grande-Bretagne dont les frontières sont la mer qui a plus enclos, fermé et défendu le pays que la grande muraille de Chine. La traversée de la Manche est rapide aujourd'hui, sans aucun danger, mais c'est une traversée et une masse de gens ne vont pas en Angleterre parce qu'il faut l'entreprendre. Autrefois, avant la vapeur, elle était dangereuse et les relations de l'Angleterre avec le continent étaient plus rares, très rares même, et par conséquent les infiltrations insignifiantes. De ce fait, le peuple que nous appelons anglais est demeuré plus lui-même, plus ce que les éléments primitifs dont il est composé devaient, — sans apport étranger, en se travaillant, en s'influçant les uns les autres, en se fondant lentement et autant que faire se pouvait les uns dans les autres, — faire qu'il soit.

La caractéristique historique du peuple anglais est assurément son originalité. Fait à son origine de nations différentes de races, de langues mêmes, ennemies, peu sympathiques mêmes, d'apports considérables et successifs, qui ont influencé le fond en s'y assimilant lentement, le peuple qui est sorti

de ces voisinages, de ces juxtapositions, de ces mélanges qui sont devenus à la longue des alliages parfaits, s'est trouvé dans une situation unique en Europe et qui n'a de similaire au monde que le Japon, séparé du continent asiatique par un bras de mer qui l'isole de la Chine autant que la Manche isole l'Angleterre de la France.

Le peuple anglais devait ou demeurer barbare et alors être conquis, et il l'a été quatre fois, ou évoluer sur lui-même et il a évolué, et à partir de cette époque il n'a plus été dominé. Mais alors, ses institutions ont plus gardé des institutions d'origines que les institutions des autres nations qui, en Europe, s'influençaient par-dessus les frontières terrestres et surtout par des infiltrations de plus en plus abondantes qui se produisaient au travers de ces frontières à mesure que les nécessités du commerce des marchandises plus actif devenaient plus exigeantes. Le caractère de la nation se formait, elle devenait égoïste, orgueilleuse, déliante et commerçante, sans aimable idéal, très terre à terre, très pratique et très tenace, surtout très conservatrice des institutions anciennes qu'on ne remplace jamais mais qui s'effritent et meurent par l'oubli, et conservatrice aussi des idées conçues, des projets élaborés, des œuvres entreprises. Étrange nation où les questions d'intérêt immédiat l'emportent sur les questions d'intérêt éloigné, et où les questions d'intérêt matériel l'emportent constamment sur les questions de droit et de justice internationale, où les grands libéraux, les gens de liberté peuvent être qualifiés très honnêtes gens et cœurs droits, religieux, selon Dieu, alors même qu'ils commettent des crimes odieux comme le bombardement de Copenhague, comme le raid Jameson au Transvaal, qui était un véritable acte de brigandage, comme la guerre contre les Boers, qui était celle d'un peuple très fort contre une nation faible dont on voulait s'annexer le territoire, parce qu'on en avait besoin, parce qu'il était riche, parce que beaucoup d'Anglais l'habitaient, parce que de grands intérêts financiers étaient en jeu et parce que cela servait d'autres projets plus vastes encore de domination. Nation étrange qui, toute petite chez elle, possède non seulement de vastes territoires dans toutes les parties du monde, gouverne ou administre les peuples les plus divers, mais encore qui possède toutes les portes du monde, c'est-à-dire les passages qui permettent d'aller d'une mer dans une autre et qui presque partout, a volé ces portes, volé ces passages à d'autres nations, soit par la violence, soit par la ruse, toujours avec une inconscience qui décelé une grande amoralité. Pour un Anglais, tout ce qui est utile à l'Angleterre, tout ce qui sert ses intérêts est bien; il n'y a pas de principe de morale qui puisse prévaloir sur l'intérêt national anglais. Un clergyman, frère d'un des plus célèbres ministres de l'Angleterre, me disait au cours de mon dernier voyage, à propos de la domination violente des peuples inférieurs par les nations blanches : « Ma conscience de chrétien n'est pas gênée par les

mesures qu'on prend, quelles qu'elles soient, pour maintenir cette domination, quand elles sont nécessaires, quand leur nécessité est reconnue ». C'est peut-être une parole d'homme d'État, mais assurément ce n'est pas une parole de chrétien, encore moins de clergyman et de moraliste. La nation entière, j'en suis persuadé, pense comme cet homme et n'est pas gênée par tous les crimes froidement commis par des gens qui l'ont bien servie au point de vue de ses intérêts, mais mal servie au point de vue de l'honneur anglais. Pas un Anglais n'admet que Gibraltar puisse être jamais rendu à l'Espagne, que Malte puisse devenir italien, que Chypre puisse être rendu à la Turquie, que le canal de Suez construit par la France, sans que jamais la France ait songé à s'en emparer, malgré toutes les oppositions, toutes les démarches souterraines de la Grande-Bretagne, puisse revenir à l'Égypte redevenue indépendante, ou que ce canal puisse être absolument neutralisé. Nul Anglais ne saurait admettre même la pensée que Suez puisse être déclaré port indépendant, qu'Aden enlevé à un prince arabe à la suite d'événements que je raconterai peut-être un jour, que Périn occupé sans droit aucun, que Singapour puissent jamais leur être enlevés. Le percement de l'isthme de Kra dont il fut un instant question, alors que les Anglais n'avaient pas encore soumis à leur puissance les petites principautés malaises de la presqu'île de Malacca, aurait été envisagé comme une déclaration de guerre aux intérêts anglais et aurait été un *cassus belli* entre la France et l'Angleterre. Les points stratégiques qu'elle ne possède pas elle les désire et, si elle les a jadis possédés à titre quelque privé que ce soit, elle les considère comme lui appartenant. C'est ainsi qu'un Anglais me disait dernièrement, à propos de la construction du tunnel sous la Manche : « *Alors, rendez-nous Calais* ». C'eût été énorme s'il avait dit « *donnez-nous Calais* » parce que si vous tenez à avoir une voie ferrée entre notre pays et le vôtre, nous tenons à posséder les deux portes du souterrain. » *Rendez-nous Calais* est plus anglais, parce que *rendez-nous* contient cette idée que « vous nous l'avez pris » et qu'il est à nous parce que nous l'avons eu jadis. C'est un peu ce joligeste qu'on prête à un Anglais au milieu du Pacifique : il trempe son doigt dans l'Océan, le porte à sa bouche, trouve que l'eau en est salée et déclare que l'Océan Pacifique est anglais. N'oubliez pas que les souverains anglais étaient encore, il n'y a pas bien longtemps, rois de France par leurs titres, parce que, vers 1419, Henri V s'était proclamé roi de France à Rouen. Cette anecdote, cette charge et ce fait historique caractérisent l'Angleterre et sa morgue, ses prétentions, son orgueil et son amoralité vis-à-vis des autres nations.

Or, telle est la nation, tel est le citoyen et, ajoutons-le de suite, telle est la citoyenne, car il n'est guère de pays au monde où la femme, bien que repoussée des affaires, du comptoir, de la direction industrielle, soit plus semblable à l'homme.

Le citoyen anglais est fils de son île, de sa sécurité, point soldat, point discipliné, peu disciplinable et trop indépendant de son caractère pour se plier volontairement à une nécessité morale que cependant sa pensée sait nécessaire. S'il est obligé de sacrifier quelque chose à l'intérêt public, c'est qu'il y trouve son compte immédiat, un profit quelconque, mais un profit. Il n'admettra pas le service militaire obligatoire. Il ne commettra pas un acte de bravoure par parole, pour la gloire pure, mais il saura mourir pour la défense des intérêts de sa nation, parce qu'il ne peut faire autrement, et il combattrait bravement, mais gravement, sans rire, sans plaisanter, sans gausser, jamais à la française, s'étant habillé pour la parade et ayant mis à son poignet du point d'Alençon et sur sa poitrine un jabot de dentelle de haut prix, ou toutes ses décorations pour qu'elles voient le feu, ou le corps nu pour braver la mort et entraîner ses troupes dans une charge de héros où tout le monde périt. L'Anglais ne dira jamais : « Après vous, messieurs », ou bien : « Autant que vous le voudrez, mon général, tant qu'il en restera un. » Une compagnie anglaise ne répondra jamais à son capitaine : « Allons, qu'est-ce qui veut mourir avec moi ? — Tous ! » Nul ne dira le mot de Cambronne à cet appel : « Braves Français, rendez-vous ! » et qu'on a traduit, par convenance, par la seule phrase que ce mot signifiait : « La garde meurt et ne se rend pas. » La charge de Reischoffen, qui attirait ce mot sur la bouche du roi de Prusse : « Les braves gens ! » n'est pas anglaise, dis-je un jour à un Anglais, et celui-ci me répondait gravement, justement peut-être : « Parce qu'elle est inutile. »

L'Anglais aime son pays, mais moins qu'il s'aime ; il est moins patriote qu'amoureux de son chez lui : à l'indépendance de sa patrie, il préfère son indépendance à lui, et le fait de combattre contre sa patrie dans les rangs de l'ennemi, comme cela s'est passé au Transwaal, n'est pas honoré comme en France, où pas un tribunal n'aurait acquitté celui qui aurait commis cet acte, ce crime odieux, alors même qu'il serait justifié par l'immoralité de la guerre. La rage des partis en France ne les empêcherait pas de se détourner du coupable et de l'abandonner aux juges. Nous sommes chatouilleux en France sur le point patriotique et sur le point d'honneur, souvent d'une manière exagérée, mais en Angleterre le patriotisme est autre que chez nous et le point d'honneur bien différent : on n'y craint pas de vider sa querelle à coups de poings dans le meilleur monde ou d'en appeler aux tribunaux ; des dommages-intérêts obtenus de l'amant de l'épouse ou de l'insulteur sont considérés comme un gain légitime et qu'on a le droit d'encaisser et qui guérit la blessure faite. On n'y plaide pas pour un franc de dommages-intérêts ou pour que l'indemnité soit versée au bureau de bienfaisance. On a vu des commerçants vendre des armes aux belligérants de l'Angleterre et ceux-là bénéficier de cette opinion qui est bien anglaise qu'il valait mieux en somme

que ces armes fussent vendues par des négociants anglais, parce que s'ils ne les avaient pas vendues, des marchands d'autre pays les auraient livrées aux belligérants. On a vu des commerçants vendre presque publiquement des armes à des belligérants ennemis de l'Angleterre ou combattant des peuples alliés de la nation britannique, sans que ces actes bien connus aient soulevé l'opinion publique anglaise. « Peuple de marchands », disait Napoléon en jetant leur histoire sur la table, à bord du *Northumberland*, qui l'emmenait à Sainte-Hélène.

Mais, dans un autre milieu, la mentalité britannique s'est assez modifiée pour que l'Anglais des Indes soit assez différent de l'Anglais de la Grande-Bretagne. Sa morgue est demeurée, mais il est de manière plus Européen qu'Anglais; son allure est moins raide et, le dirai-je, sa confiance en lui moins grande, alors que logiquement, si le climat et vingt choses ambiantes et agissantes n'intervenaient pas, elle devrait être plus grande, puisqu'il a plus souvent à agir, plus de résolutions à prendre. Je le trouve aussi plus ouvert, sans l'être beaucoup, plus franc avec les étrangers et plus porté qu'en Angleterre, mais moins que les Européens perdus dans ce vaste Extrême-Orient, à admettre la solidarité de tous les Européens en face de tous les natifs et à les admettre, je ne dirai pas comme frères, mais comme cousins, peut-être comme cousins germains-germains, jamais comme amis. Avant le percement de l'isthme de Suez, alors que les voyageurs étaient infiniment moins nombreux, que les étrangers à l'Angleterre étaient rares, le voyageur étranger était bien reçu; on le recherchait souvent, on l'envoyait parfois chercher au bungalow, on se l'adressait de résidence à résidence, parce qu'il était un être rare, un élément, une occasion de distraction. Mais depuis que les communications sont devenues plus rapides, plus faciles, moins coûteuses et plus agréables, depuis que les voyageurs augmentent chaque année en nombre, depuis que des hôtels ont été créés partout, l'hospitalité vraiment écossaise est devenue moins large, les invitations sont moins fréquentes et le besoin de voir des étrangers, de rompre la solitude, s'est trouvé moindre. D'autre part, les voyageurs préfèrent descendre à l'hôtel, où ils sont plus libres, plus chez eux, parce qu'ils ne sont chez personne et l'isolement s'est un peu refait, mais pas comme autrefois, parce que si on aime moins que jadis à donner l'hospitalité, on aime à recevoir. Une simple lettre d'ami à l'arrivée ouvre toutes les portes si on le désire, mais discrètement, et ce n'est pas de cela que je me plains. Je constate seulement que l'hospitalité première et parfois amicale de jadis a presque disparu, mais qu'elle est encore plus large et plus libérale qu'en Angleterre. Un Anglais me disait : « L'hospitalité ici est un peu comme elle est en Irlande. » J'attendais « comme en Ecosse », et c'est *Irlande* qui est venu sur les lèvres de l'Anglais; c'est que l'Ecosse est aujourd'hui sur bien des points aussi anglaise, sinon plus, que l'Angleterre elle-même.

Mais, direz-vous, comment faut-il entendre « l'hospitalité comme en Irlande ? » Il faut entendre l'hospitalité très attentive, un peu plus attentive, un peu plus aux petits soins que nous pratiquons si bien en France, que l'hospitalité anglaise peut être plus large, plus confortable, mais plus rectiligne, plus hautaine aussi, plus respectueuse de l'indépendance de l'invité. Il se mêle mieux à la vie de son hôte, son invité; il ne voudrait pas qu'il s'ennuyât chez lui et cherche à le divertir, imagine des « parties de plaisir », comme nous disons en France, des promenades, des excursions, des chasses; on cherche à procurer du plaisir à l'invité, au risque de le fatiguer. En France, toutes ces attentions sont parfois excessives, mais en Angleterre, le « vous êtes chez vous, nous déjeunons, à telle heure, nous dinons à telle heure; pour le reste, vous êtes libre; si vous avez besoin de quelque chose, si vous désirez quoi que ce soit, le domestique est à vos ordres, » est un peu froid. On sent trop que le home dans lequel pourtant on a pénétré a ses réserves et qu'en fait il reste fermé. Aux Indes, l'hospitalité demeure entre les deux systèmes, mais elle rappelle l'Angleterre par sa discrétion et la France et l'Irlande par son amabilité.

L'Anglais aux Indes est aussi plus causeur, moins exclusif, plus sociable par conséquent qu'en Grande-Bretagne, qu'à bord des paquebots, que partout, parce que sa vie étant, malgré l'importance des centres administratifs, moins de société qu'en Angleterre, il trouve du plaisir à n'être pas seul, mais il n'est guère plus bavard cependant qu'un Anglais de Londres ou un Écossais d'Édimbourg. Il est infiniment moins loquace qu'un Irlandais. En fait, il sait parler peu, mais ne sait pas causer; il aime plus réfléchir qu'échanger des idées par la parole avec autrui. Il lit, mais certainement pas autant qu'un Français, et son instruction générale est assurément moins développée que celle d'un Français de la même condition sociale, mais je crois qu'il connaît mieux les choses de son métier et que son instruction professionnelle, la partie pratique surtout, est supérieure à la nôtre. Cependant, j'ai été surpris de rencontrer aux Indes tant d'Anglais qui ne connaissent ni le livre de sir John Trachey, ni celui de sir Temple, qui ont été traduits en français et qui sont certainement les meilleurs ouvrages qu'on a, depuis vingt ans, écrit sur l'Inde. Ces deux auteurs ont tous les deux occupé les postes les plus élevés de l'Hindoustan et leurs livres sont, à mon sens, indispensables à un bon administrateur.

Le caractère des Anglais aux Indes est très digne, leur apparence de dignité est très noble et je crois que leur respectabilité est réelle. Les administrateurs sont de véritables gentlemen, c'est-à-dire des hommes de bonnes mœurs et des hommes de commandement, des hommes aptes au gouvernement des masses, et cependant ils manquent le but parce que la morgue nationale, quoique atténuée ici, leur bienveillance hautaine, le mépris profond pour

les peuples qu'ils gouvernent qui se cache sous leur libéralisme réel, sous leur amour de la justice, éloignent plus qu'elle n'attirent les peuples. Et cela n'a guère changé depuis cent ans, alors même qu'ils ont été obligés, par la force des choses se développant naturellement et par l'opinion métropolitaine, d'ouvrir la haute administration et le parquet de la justice aux natifs, de reconnaître en eux des auxiliaires précieux, honnêtes et dévoués et même de leur reconnaître les vertus du gentleman. Un haut fonctionnaire qui voyageait avec moi n'a pas craint d'employer ce terme en me parlant d'un *pariah* devenu administrateur de district.

Ce qui a changé, c'est une masse de choses, et ces changements sont à l'avantage des Anglo-Indiens, c'est-à-dire des Anglais de l'Inde.

Jacquemont notait dans ses lettres écrites en 1832-1833 les beuveries des Anglais, leur puissance d'absorption et l'habitude qu'avaient leurs femmes de boire à table toutes sortes de vins et de bières, et d'en boire plus que de raison. Ces habitudes ont passé et j'ai vu que les Anglais de l'Inde ne buvaient pas plus que les Français et même qu'ils étaient d'une grande sobriété. La boisson pour tout le monde à table est rarement autre que le soda pur pour les dames et le whisky-soda pour les hommes ; les uns mettent un petit verre de whisky, les autres deux pour un flacon de soda, mais je n'en ai jamais vu mettre trois. Je n'ai jamais vu prendre de l'alcool après le thé, ou y ajouter quelque liqueur dans les hôtels ou dans les buffets de chemin de fer. On m'a dit que c'était au club que les Anglais buvaient et qu'ils n'étaient pas sobres, qu'ils buvaient plus que les Français de la même classe et que c'est par pur hasard que je ne les ai pas rencontrés se livrant à « leurs beuveries ordinaires » ; c'est le mot d'un Suisse. Je ne puis dire que ce que j'ai vu, et rien de ce qu'il m'a été donné de voir au cours de mon voyage rapide ne ressemble à ce que Jacquemont a vu il y a bientôt un siècle.

Les miss qu'il a rencontrées dans les hôtels, partout où il était invité, parlant haut, riant aux éclats et disant des sottises pour parler, pour briller, pour aguicher leurs voisins de table, cherchant à embarrasser les hommes, n'existent plus non plus. Les femmes anglaises que j'ai rencontrées, les miss avec lesquelles j'ai causé et même promené, ne m'ont pas toujours paru bien élevées et distinguées, mais leur tenue était celle des jeunes filles du même âge et du même rang chez nous.

Jacquemont raconte que lorsqu'on ne peut pas marier sa fille en Angleterre et qu'on a quelque parente aux Indes, fût-elle d'un degré éloigné, on la lui envoie, pour la placer. Il ajoute que cette jeune fille désire toujours épouser un haut fonctionnaire, un officier d'un grade supérieur et que, sottement, elle refuse les partis moins avantageux au point de vue de la solde, mais plus convenables cependant au point de vue de leur âge, jusqu'à ce que l'âge soit venu où, n'ayant plus d'attraits ou en ayant moins qu'autrefois, elle

ne soit plus demandée. Ce genre de miss a aussi dix ans, ou plus exactement, constitue une exception. Les communications plus rapides permettent à beaucoup de familles d'aller aux Indes, et quand elles y viennent, il arrive assez souvent qu'elles y marient leur fille, mais la fille qui vient seule chez une parente, afin de trouver un mari parmi ceux qu'on appelait des émigrés, est très rare. Puis on rentre en Europe plus facilement parce que plus rapidement, et les fonctionnaires peuvent plus à leur aise trouver une épouse quand ils s'y rendent. En général, ils préfèrent se marier en Angleterre, prendre femme dans un milieu de connaissance, que d'épouser aux Indes une miss venue d'Angleterre, d'une ville, d'un milieu point connu d'eux.

La miss qu'on rencontre aujourd'hui le plus souvent, rarement seule, mais en groupe de deux, de trois, de quatre, de cinq, c'est la vieille demoiselle un peu bonassée qui ne cherche plus à plaire par ses charmes de femme, mais par son esprit quand elle daigne; elle est ordinairement un peu cerbère, un peu rude, peu agréable, mal fichue, mal coiffée et toujours pressée. Elle a pris son parti de rester fille et s'efforce de prendre les allures d'un garçon. Ce n'est pas un beau type, ce n'est pas une femme agréable que cette miss, vieille demoiselle émancipée, hardie, point coquette et qui cesse presque complètement d'être femme, mais elle ne touche plus qu'on ne saurait le croire parce qu'elle est condamnée à n'aimer jamais, parce qu'elle ne connaîtra jamais de l'amour que ce qu'elle en devinera, parce qu'elle ne pourra jamais être que la tante, ou quelque chose qui lui ressemblera, des enfants qu'elle aimera. Je devine des plaies vives au fond de leur cœur et des blessures qui ne se fermeront jamais, à quelque coin de leur amour-propre, et dont elles souffrent alors même qu'elles sourient. La question des vieilles filles s'est dernièrement posée en France, elle existe en Angleterre depuis 80 ans déjà, et elle y est terriblement posée.

Mais une chose que j'ai admirée aux Indes, c'est, autant qu'il m'a été permis d'en juger, le corps des administrateurs civils, qui comprend parfois des militaires. Ce sont tous ou presque tous des hommes de haute valeur, de haute tenue, de grand genre, d'un recrutement bien compris, qui ont avancé lentement en suite des services rendus, sans une intervention possible d'un parlementaire métropolitain, faisant toute leur carrière dans la même région, connaissant au moins deux des principales langues du pays, celle de la province où ils sont et celle des autres langues qu'ils préfèrent, généralement presque toujours la plus répandue, c'est-à-dire la plus utile à l'administration. Leur dignité de vie est au-dessus de toute louange, leur respectabilité ne peut guère être soupçonnée. Les grands chefs, le gouverneur général ou vice-roi, les lieutenants-gouverneurs, les administrateurs-chefs dont ils dépendent, les traitent en gentlemen, les écoutent, les consultent, tiennent compte de leurs renseignements, de leurs avis et provoquent parfois leurs critiques,

sans jamais les craindre. On m'a traduit quelques passages d'un rapport sur la situation du pays, adressé par un chef de district à un lieutenant-gouverneur de l'une des présidences; l'auteur de ce rapport n'avait pas les idées de tout le monde, il disait très crûment ses manières de voir avec une certaine dureté, prédisait presque. Il avait reçu ou devait recevoir des remerciements parce que son rapport, bien que déclaré poussé au noir, contenait une exposition vraie de la situation, des blâmes sévères mais mérités et des avis sérieux dont il serait tenu compte. Voilà ce qui donne confiance à un chef d'hommes, c'est cette bienveillance, c'est de sentir qu'on est traité en gentleman par un gentleman, et que le chef, même atteint par le rapport, même critiqué par l'auteur de la pièce, vous écoute et profitera des avis que vous lui avez donnés. La solde est trois et quatre fois plus élevée aux Indes qu'en Indo-Chine, et cela aussi a son avantage certain, mais je la trouve trop élevée et j'estime heureux pour la France que ses administrateurs coloniaux sachent se contenter d'une solde moins élevée, raisonnable pour les grades élevés. Je voudrais seulement que les soldes inférieures fussent relevées et que les pensions de retraites fussent plus fortes, dussent les retenues être plus fortes aussi. Les pensions de retraites sont aussi plus élevées et souvent à grade égal, quatre fois supérieures aux pensions que nous touchons; cela a son importance, mais je dois avouer que les districts confiés à des administrateurs sont beaucoup plus faibles aux Indes que les provinces dont nous avons l'administration en Indo-Chine; ils sont en moyenne peuplés d'un million de natifs répandus sur un territoire pas toujours plus vaste que celui de certaines de nos provinces. Je sais bien qu'il n'est pas plus difficile d'administrer un district très peuplé, qu'un district très vaste et moins peuplé, mais il y a là aux Indes une indication qui devrait attirer notre attention.

M. de L..., à son retour en France, parlant des Indes qu'il venait de traverser, prétendait que l'Inde, ce vaste territoire, cet empire immense qui est habité par 200 millions de natifs, était gouvernée par 6.000 fonctionnaires, et tous les journaux ont répété cette parole d'un homme qui n'a pas l'habitude de tourner sept fois sa langue dans sa bouche quand il a quelque chose à dire. Il omettait d'informer que, près de ces 6.000 fonctionnaires anglais, il y a 106.000 fonctionnaires et employés indigènes qui sont autant payés que s'ils étaient natifs de la Grande-Bretagne, 80.000 soldats anglais et 30.000 employés européens des chemins de fer, plus de 300.000 agents inférieurs indigènes de police dans les villages.

D'autre part, il oubliait de dire que dans l'île de Ceylan, qui, on le sait, ne dépend pas administrativement de l'Inde et constitue un gouvernement séparé, qui a près de cent fois moins d'habitants que la péninsule hindoustane, il y a, toutes proportions gardées, six fois plus de fonctionnaires et d'employés. Il me semble pourtant que, lorsqu'on compare une colonie

étrangère avec une colonie française, il serait équitable de tenir compte de tous les éléments et de ne rien omettre et surtout de ne rien cacher, car, au point de vue auquel se place M. de L..., ancien gouverneur des colonies, celui du trop grand nombre des fonctionnaires qu'on trouve dans nos colonies, il convenait de dire que, si relativement il y a aux Indes beaucoup moins d'employés européens qu'en Indo-Chine, il y a un nombre considérable d'employés natifs qui coûtent aussi cher au budget que coûteraient des Européens. Il me semble encore que lorsque M. de L... cite le chiffre de 300 millions d'habitants pour l'Inde, chiffre d'abord exagéré d'environ 10 millions, et des employés européens qui sont à la tête de son administration, il devrait en déduire les 62 millions d'habitants qui ne sont pas administrés par des Anglais, mais par leurs princes, et que lorsqu'il parle de 80.000 soldats anglais, il devrait ajouter que, près de ces Européens, il y a pour les renforcer une armée de 200.000 natifs, organisés à l'européenne et dont les cadres sont anglais. Je ne conteste pas que le nombre de nos fonctionnaires soit trop nombreux et qu'il n'y ait un moyen d'administrer l'Indo-Chine avec un personnel moins considérable et moins coûteux, mais si, la chose envisagée, au point de vue purement budgétaire, comme l'a envisagée M. de L..., sa critique n'avait pour résultat que d'amener le remplacement des fonctionnaires et des agents européens par des fonctionnaires et des agents indigènes aussi payés qu'eux, sa critique au point de vue budgétaire ne porte pas. Et d'ailleurs, M. de L... a été gouverneur, commissaire général du gouvernement, lieutenant-gouverneur et résident supérieur, c'est-à-dire souverain maître de faire, tout au moins libre de proposer au gouvernement de la métropole des réformes qu'il préconise maintenant et qu'il préconisait alors qu'il avait le moyen de les réaliser : or, je ne me souviens pas qu'il ait jamais tenté aucune de ces réformes dans le personnel et qu'il les ait, même une seule fois, proposées au ministère. Je suis même convaincu qu'il n'a même jamais songé à les proposer. Je pourrais peut-être démontrer que le personnel s'est accru sous certains de ses gouvernements et que des fonctions inutiles créées par lui ont disparu sous lui ou ne lui ont pas survécu longtemps. Je ne blâme pas ses critiques d'aujourd'hui, partout où il écrit et partout où il parle, et il parle partout, mais je voudrais qu'elles fussent plus sincères et je pense qu'elles auraient plus d'autorité si, provenant d'un ancien haut fonctionnaire de l'Etat, elles provenaient d'un fonctionnaire ayant, par son administration, tenté de ne pas les mériter, d'un fonctionnaire entravé dans ses idées de réformes. Mais c'est assez dire sur ce sujet que je n'ai abordé que pour montrer avec quelles précautions il faut écouter les critiques, même d'un personnage qui toute sa vie a été en mesure d'apprécier les choses dont il parle et qui, pour parler des choses de l'Inde, s'est donné la peine, et je l'en loue, d'aller *prendre* langue aux Indes. Malheureusement,

M. de L... qui sait parler ne sait guère écouter et parle, écrit avant de penser, d'abondance. Et c'est parce qu'il parle d'abondance en même temps que de mémoire qu'il omel tant d'éléments et que, se grisant de ses paroles, du plaisir qu'il éprouve à s'entendre causer, qu'il dit des choses pas tout à fait inexactes sans cesser un instant d'être brillant. Mais revenons aux Anglo-Indiens.

Une autre espèce de fonctionnaire a aussi disparu de l'Inde, c'est le fonctionnaire dont parle Jacquemont qui se dit *exilé* aux Indes, qui murmure contre la vie qu'on y mène, qui compte les ans, les mois, les semaines qui le séparent de son retour en Angleterre, de sa retraite. Aujourd'hui, j'ai cru distinguer que le fonctionnaire anglais aime sa profession, s'y donne tout entier, qu'il supporte sans se plaindre son isolement, l'absence de sa famille, la privation des satisfactions intellectuelles et des plaisirs que procure la vie civilisée et qu'il oublie dans le travail, quand il n'est pas marié, quand il n'a pas pu se constituer un ménage, l'ennui de voir sa vie s'écouler sans d'autre objectif que celui de servir son pays. J'ai voyagé avec un officier qui, depuis 17 ans, occupe un poste sur la frontière afghane et qui ne reçoit pas une fois tous les six mois un compatriote : il vit seul avec ses Sicks, trouve sa vie idiote, ridicule, absurde, mais ne se plaint pas. Quand l'heure de la retraite sonnera pour lui, il l'a prendra sans hâte et peut-être restera en Inde pour y vivre de sa pension. Il n'oserait pas rentrer en Angleterre, parce que la vie y est plus chère et surtout, parce que, « c'est absurde », quand il s'y rend en congé, au bout de quelques mois, de quelques semaines même, il a des vellétés de plus en plus fortes de s'embarquer pour rejoindre son poste. « Je ne suis plus un homme, je ne suis plus un Anglais de l'Angleterre, je suis un colonial, un officier colonial ». Et j'ai trouvé cette abnégation partout, cette accoutumance aux conditions de la vie en Indes. Beaucoup de fonctionnaires, de militaires prennent leur retraite sur les hauts plateaux où l'air est pur, afin d'y trouver un air sain, d'avoir un train de vie plus large qu'en Angleterre où la vie est chère et aussi, parce que l'Inde les a pris tout entiers et qu'elle les tient par son climat doux, par la grande lumière de son soleil, par la splendeur de ses belles nuits où les étoiles brillent comme des astres, et les astres comme des phares. Pour un peu, s'ils n'avaient ce grand dégoût des natifs, qui est devenu une manie, un snobisme, un genre de bonne compagnie, une affectation de *cool*, et surtout si l'Inde pouvait être un pays de peuplement, l'Inde deviendrait pour eux une seconde patrie, plus tard une nouvelle patrie et enfin, comme le Canada, l'Australie et le Cap, pour les Anglais nés en ces colonies, leur seule patrie, jalouse de son indépendance, de son autonomie et n'admettant de la Grande-Bretagne, la patrie d'origine, que son alliance et son représentant.

Je me rappelle avoir causé, il y a quelque quatorze ans, avec un colonel

irlandais attaché au département de la guerre à Calcutta et qui, entre parenthèses, m'expliquait que lui et sa femme vivaient absolument à l'hôtel, parce que c'était beaucoup moins cher que de vivre chez soi, en ce que cela vous dégageait de mille obligations. Cet officier me parlait des prétentions des manufacturiers de Manchester, qui voulaient alors que leurs produits fussent protégés contre les produits de l'Inde elle-même, et du mouvement qui s'organisait en Angleterre pour le soutien de ces prétentions. « Nous résisterons, disait-il, et nous défendrons les intérêts de l'Inde contre toute l'Angleterre, s'il le faut. » J'eus le sentiment que, pour lui, l'Inde était déjà devenue autre chose qu'une colonie de la Couronne, et je pensai à ces balles de coton qui furent la cause déterminante de la guerre d'Amérique contre l'Angleterre et de l'hostile émancipation des colonies anglaises.

Les Anglais de l'Inde ne s'émanciperont pas de la mère-patrie parce qu'ils ne seront jamais assez nombreux pour constituer une nation et parce qu'ils sont noyés dans la masse énorme des natifs, mais l'Inde s'émancipera de l'Angleterre et, s'il apparaît que des Anglais négociants, industriels, puissent y rester libres, respectés, sur un pied d'égalité absolue avec les personnages de couleur y occupant une situation équivalente à la leur, si surtout l'Inde émancipée par ses enfants consentait à demeurer une partie du vaste empire britannique avec un haut représentant de l'Angleterre au sommet de toute son organisation, je ne doute pas un seul instant qu'il y aurait des milliers d'Anglais pour défendre les intérêts de la nouvelle patrie, les leurs par conséquent, contre les intérêts de l'ancienne. Et cela, serait tout-à-fait dans l'esprit anglais qui n'admet pas que l'émigré emporte la patrie à la semelle de ses bottes.

L'Inde est donc devenue un pays d'élection pour les Anglais, pour ses fonctionnaires, pour beaucoup de ses militaires et, si le type que Jacquemont a rencontré en 1832, des gens qui se considèrent comme exilés et qui ne songent qu'à rentrer en Angleterre, existe encore, je crois qu'il n'est plus la généralité dont parlait notre compatriote. C'était l'époque alors des considérables diminutions de soldes qui tombaient de 100.000 francs à 80.000 francs et plus, des amoindrissements comme on disait en l'Inde, qui avaient jeté un grand mécontentement dans tous les esprits, mais avant cette réforme nécessaire, indispensable parce qu'elle n'atteignait que les soldes scandaleuses, l'Anglais ne s'était point installé dans l'Inde, il paraissait y être campé; il y était comme un conquérant encore voisin de ses victoires et qui n'a pas eu le temps de s'organiser pour y vivre toujours. On sentait que son installation n'était pas encore définitive et, parce qu'on n'était pas installé à demeure, aussi parce qu'on avait le sentiment qu'on était plutôt sur le territoire d'une compagnie anglaise que sur un territoire britannique, on se considérait comme envoyé d'Angleterre aux Indes et non comme attaché au

pays, comme lié à lui. On était si peu lié à ce sol que, malgré les certitudes qu'on devait avoir que l'Angleterre ne pouvait être chassée de l'Inde, on agita constamment cette question et que les Indiens, voyant ces organisations provisoires, gardaient au fond du cœur l'espoir de recouvrer leur indépendance et de voir cet empire crouler comme ils en avaient vu tant d'autres se disloquer depuis trois siècles.

Quand on réduisit les soldes de 50 pour 100, il parut un instant que le personnel allait se détacher et que le mal nostalgique qui amollissait toute l'administration allait s'aggraver. Il n'en fut rien : le contraire arriva parce que lord Bentinck qui, le premier des gouverneurs généraux, imagina que les Anglais avaient bien quelques devoirs à côté des droits qu'ils s'attribuaient aux Indes, consacra les économies qu'il réalisa sur le traitement des fonctionnaires à de grands travaux, à des aménagements qui attachèrent ces fonctionnaires à des tâches si utiles qu'elles leur plurent et montrèrent aux Indiens que l'Angleterre s'installait définitivement. L'effet prodigieux sur les uns et sur les autres fut presque immédiat. Depuis ce début, la construction des chemins de fer, la réparation, l'entretien, les constructions des canaux d'irrigation, d'aménagement des eaux dans les immenses réservoirs qu'on trouve maintenant partout en très bon état et qui sont indispensables à l'agriculture aux Indes, ont accentué l'état d'esprit qui se développait et je crois bien que l'Inde est tout à fait guérie de cette nostalgie qui énervait les fonctionnaires anglais. Ils sont plus liés au sol qu'ils administrent qu'ils ne l'ont jamais été, et ce pays qu'ils désiraient tant fuir autrefois, maintenant ils l'aiment, au point qu'avec l'idée intime qu'ils le perdront un jour et qu'ils en seront chassés, ils consentent à travailler pour lui, pour le civiliser davantage, pour le mettre en état de s'administrer lui-même et de se passer d'eux.

J'ai entendu à ce sujet des déclarations, des aveux, des opinions et il ne faudrait tout un volume pour les dire. Et cela n'existait pas au temps de Jacquemont, alors que l'Inde était exploitée par une compagnie de marchands, pour le compte d'actionnaires avides, par des agents qui ne savaient pas au juste s'ils travaillaient pour l'Angleterre ou pour la défense de privilèges accordés à quelques Anglais ayant des intérêts opposés à ceux de l'Inde et de la mère-patrie elle-même.

Le mouvement actuel est très dangereux pour la domination anglaise, car il a ses dessous, plus graves encore que ce nous en voyons : il a pour fondement non seulement l'éducation européenne, anglaise, libérale, les aspirations vers un état d'indépendance et de liberté politique qui devait naître et qui est né de l'éducation, de l'instruction données, mais aussi des haines irréductibles et, ce qui est autrement important, des besoins sérieux qui travaillent les lettrés et les masses du peuple pour lequel il n'a rien été fait, qui ne prennent aucune part à l'administration du pays, qui ne savent rien

ou presque rien d'elle, qui ne sont rien que des contribuables habitués à payer depuis des milliers d'années, qui ne s'intéressent à rien et qui pourtant sont troublées dans leur quiétude parce qu'il souffle un grand vent qui porte des ferments d'idées nouvelles. Ces ferments, les indigènes n'en n'ont pas une pleine conscience; ces idées, ils ne sont pas assez développés pour les comprendre et, cependant, comme tout dans la nature paraît s'attrister à l'approche des grands orages, comme tout paraît s'enfermer dans un silence affreux, ces idées, ces ferments d'idées les accablent et leur misère leur paraît plus grande. Dans les villes anglaises, les palais qu'ils voient mieux qu'ils ne voyaient ceux de leurs radjas, les musées, les universités qui s'ouvrent devant eux, qu'ils visitent en n'osant peser sur les parquets, sur les dalles trop propres pour eux, les troublent plus que ce qui était autrefois, et leur surprise de voir ces tramways, ces railways où ils sont admis, ces voitures où ils montent presque pour rien et qui les portent si loin et si vite, ces fils électriques qui convoient la parole, la leur s'ils veulent, jettent leur esprit dans une confusion si grande qu'ils ne se retrouvent plus tels qu'ils étaient, après les avoir vus, les avoir employés, quand ils rentrent dans leurs pauvres maisons de terre pétrie et quand ils s'étendent pour dormir sur une natte jetée sur le sol humide. Cette grande civilisation de l'Occident qui crée au milieu du pays des îlots qui lui sont si profondément étrangers, ces grands moyens de communications rapides qui traversent le pays pour affirmer l'existence et les besoins nombreux des îlots de ces blancs qui passent indifférents, tout cela sans rien changer au pays, ce contraste trop frappant, tant de puissance à côté de tant d'impuissance, tant de luxe à côté de tant de misère, tant de science à côté de tant d'ignorance, et toute cette force, tout ce savoir au pouvoir d'étrangers que leur couleur décele, dénonce, que leur morgue fait haïr. Toutes ces causes, consciemment ou inconsciemment ressenties, que les masses de peuples ne s'expliquent pas et ne peuvent pas s'expliquer, agissent sur elles cependant et sur leurs nerfs. Elles seraient moins actives si l'Anglais était moins blanc, c'est-à-dire moins distinguable, s'il était moins civilisé, c'est-à-dire d'un stade moins éloigné du stade de civilisation atteint par les foules de l'Inde, si surtout il avait moins de morgue, moins de mépris pour elles, s'il pouvait être un peu moins lui-même et beaucoup plus ce qu'elles sont.

Je suis, quant à moi, très désireux de voir les Anglais rester aux Indes, de voir cette nation dominer encore l'Inde de toute sa supériorité, et cela pendant cent ans, deux cents ans s'il le faut, mais seulement tant que la classe des natifs qui aspire à la diriger, à la gouverner, à l'administrer ne sera pas en état de la contenir et de la conduire, tant que ce pauvre peuple n'aura pas acquis la mentalité que le nouvel ordre de chose, la nouvelle organisation sociale nécessiteront, et qui lui permettront de peser assez dans la balance

sociale pour qu'il soit tenu compte de ses intérêts, de ses volontés. Ce n'est pas demain qu'il aura acquis les vertus nouvelles que des citoyens doivent avoir pour rester citoyens et pour que le pays ne retourne pas à cet état d'anarchie et de guerre constante qui fut celui de l'Inde peut-être depuis que la péninsule existe. Les Anglais sont-ils de taille à les préparer à cet affranchissement ? A mon sens, oui, parce qu'ils seront poussés par les nécessités, inspirés par la crainte de tout perdre en voulant tout garder et parce qu'ils seront amenés à des concessions que leur esprit très pratique et leur éducation très libérale leur feront accepter d'assez bon gré, à l'heure utile, afin d'empêcher que l'Inde sorte à tout jamais de la plus grande Angleterre, de leur immense empire.

L'Anglais a d'immenses qualités, à côté de ses grands défauts d'insociabilité et de morgue qui sont si déplaisants pour nous Français, — dont la vertu de sociabilité est poussée jusqu'à l'exagération, jusqu'à être un défaut, — mais en vérité je préfère notre défaut au leur, car il a tout au moins cet avantage de faciliter le rapprochement des peuples, des races et celui des individus. Il rend la vie plus agréable, la société qu'on fréquente plus intime. Il y a des abus, je n'en disconviens pas, des gens trop familiers, infiniment plus chez nous que chez les Anglais, et cela est parfois très gênant, mais combien moins gênant que cette morgue anglaise, cette réserve britannique glaciale qui refroidit si bien les relations, que la race anglaise ignore presque l'art de la conversation et qu'on ne sait point causer dans un salon anglais avec cette grâce, cette amabilité, cet esprit qui rendent nos salons et nos femmes si agréables. J'estime que les Anglais, et j'ajouterai les Anglaises, se privent de joies nombreuses et délicates en cachant leur cœur et leurs sentiments derrière une réserve qui ne facilite ni les épanchements du cœur, ni les élans de l'esprit. L'isolement dans leur home, où la réserve nationale se retrouve entre époux et entre parents et enfants, tue le cœur en eux, tue l'affection, tue la sociabilité. Mais ils ont la qualité de ce vice d'insociabilité, né de l'isolement de leur pays en Europe, de sa situation insulaire, de ce qu'il est entouré d'eau : ils savent mieux que les gens des autres races ne compter que sur eux-mêmes, agir seuls et acquérir de bonne heure cette confiance en soi qui fait les hommes de caractère. C'est par la familiarité, par l'exagération du sentiment de sociabilité que les sociétés se corrompent : est-ce parce que les Anglais sont moins sociaux que la plupart des hommes des autres peuples que leur froideur est si grande ? Je le crois. Et que leur dignité est plus imposante parce que plus impassible et qu'ils se livrent moins ? C'est possible. — Ce qui est certain, c'est que leur vie privée, — les apparences tout au moins, — est très digne et qu'on est frappé par leurs attitudes et par le rigorisme de leur caractère. Ils sont sévères sur le chapitre des mœurs, mais l'opinion publique est encore plus sévère qu'eux. J'admets

très bien qu'il y ait en cela beaucoup d'hypocrisie, beaucoup de la volonté de blâmer tout haut ce qu'on fait à part soi, mais je crois qu'il est bon que l'opinion publique, qui, dans ce cas, est la voix de la conscience, s'élève contre ce qui est mal, même contre ce qui n'est pas bien, même contre ce qui est inconvenant, alors même que chacun à part soi a son *mea culpa* à faire, parce que cette voix de la conscience, cette hypocrisie, sont tout de même une voix qui parle, qui hurle parfois et qui maintient les bonnes mœurs, oblige à conserver une certaine dignité, une apparence de bon ton et de respectabilité qui n'est pas sans entraver la dissolution des mœurs. La société anglaise de l'Inde n'admet ni les gens qui vivent maritalement et publiquement avec des femmes indigènes, ni ceux qui s'adonnent au su de tout le monde, à l'opium; mais, et c'est là une caractéristique du type national, elle ne repousse pas plus qu'en France l'ivrogne, parce que, — bien que ce vice soit réel, quoique moins fréquent qu'autrefois, — il est national. Je sais bien que ce sont là des contradictions et qu'il y a lieu de flageller tous les vices, de repousser tous les vicieux, quand le vice qu'ils ont les dégrade et les fait descendre au rang des gens qu'on ne peut décemment pas fréquenter, qu'on doit éloigner de soi, et parce qu'il n'y a pas une très grande différence entre un alcoolique et un opiomane. Mais il faut prendre les hommes avec leurs illogismes, et je n'en admire pas moins un peuple qui pense que la dignité de la vie privée garantit la dignité de la vie publique, qui exige de ses fonctionnaires, de ses employés, de ses agents au moins une apparence de vie digne. Je ne veux pas dire par ce qui précède que l'opinion publique et le rigorisme des chefs empêche toujours les indignités de se commettre et tous les Anglais aux Indes de perdre leur respectabilité, mais seulement qu'ils prennent un soin extrême de ne pas laisser choir le prestige anglais par la faute de quelques-uns, par la faute des individus. Je n'ai pas oublié les faits qui, en quelques années, ont atteint l'armée des Indes, et porté l'un de ses généraux à se brûler la cervelle dans un hôtel de Paris, et l'autre à disparaître. Je me rappelle aussi le scandale que causa, il y a sept ou huit ans, la découverte d'un véritable harem installé par un administrateur des services civils; mais je me rappelle aussi que le scandale fut si grand, que celui « qui jetait la défaveur sur tout le corps des administrateurs » fut mis en demeure de démissionner immédiatement et qu'il disparut du cadre. Les Anglais ont mis le prestige de leur nom dans l'Inde au-dessus des intérêts individuels et de tous les plaidoyers en faveur du mur de Guillotet, l'opinion publique, l'hypocrisie nationale et protestante, catholique aussi, les soutient, et je trouve qu'ils ont raison. Ils ont raison, parce que je suis convaincu que c'est par la dignité personnelle, par la respectabilité de l'individu que le prestige national se maintient au sein des races conquises, presque jamais soumises. Ils n'exigent aucune marque extérieure de respect des indigènes, mais je crois

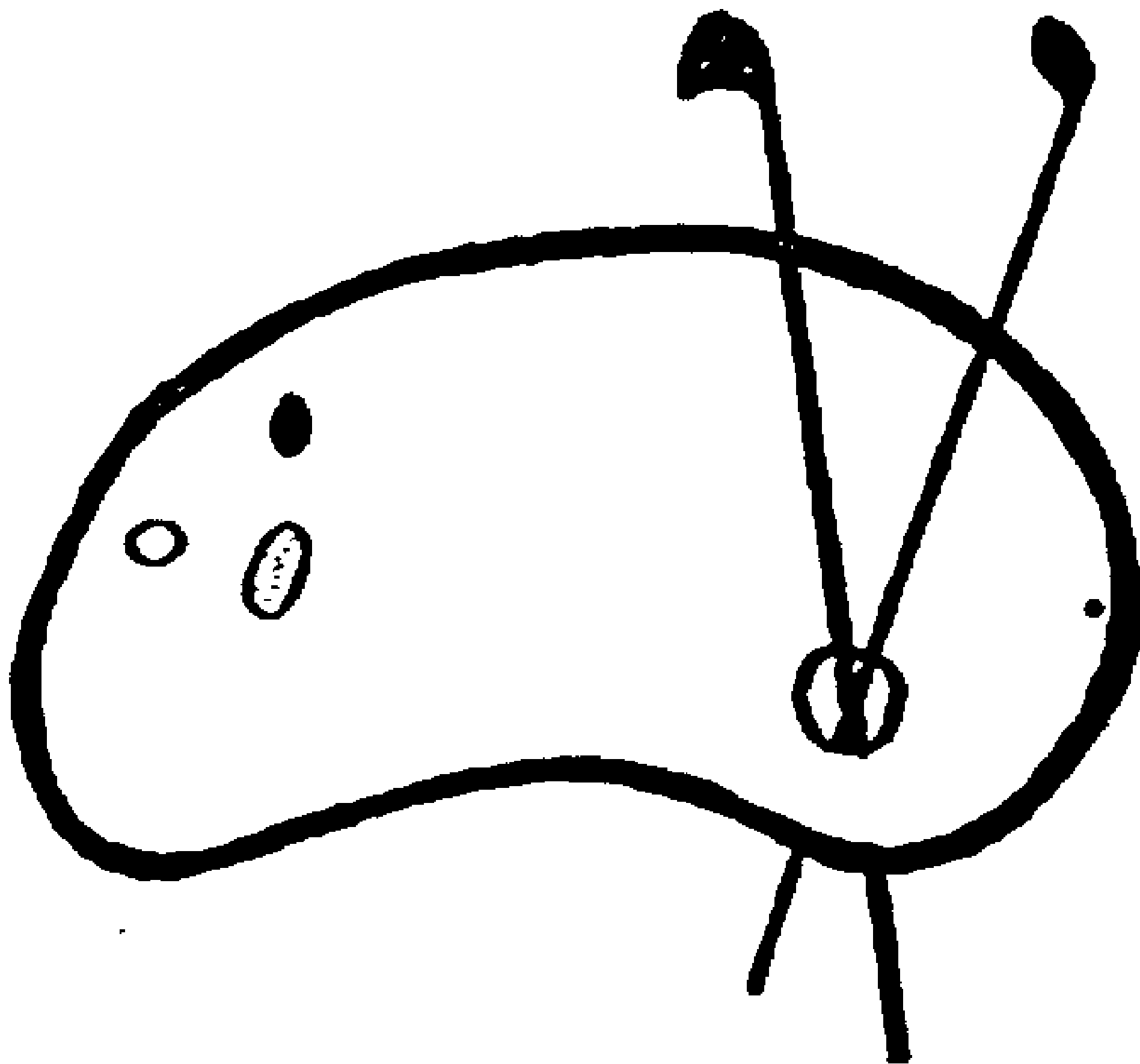
qu'ils ont pris la bonne manière d'être respectés en voulant être respectables.

Je pense avoir assez dit pour que le caractère anglais vu de l'Inde puisse être apprécié de mes lecteurs tel qu'il est et pour qu'ils sachent maintenant, s'ils ne le savaient déjà, quelles qualités nos voisins ont mises au service de l'œuvre qu'ils ont entreprise et quels défauts nuisent à leur action, quels dangers immédiats menacent leur domination. Je n'ai pas dit ce qu'il faut faire pour conjurer ces derniers, parce que je ne les connais pas, parce que ce que j'ai vu, ce qu'on m'a dit ne m'a pas permis de les voir nettement. Il y a certes des moyens de retarder la séparation des éducateurs et des éduqués, mais je ne crois pas qu'il y en ait qui soient capables de l'empêcher. La séparation est certaine, inéluctable, mais pas imminente et personne, — bien qu'il y ait un parti en Angleterre pour la réclamer pour tout de suite, — ne devrait la désirer. La faire aujourd'hui serait plonger l'Inde dans l'anarchie et l'ébèatement : les lettrés éduqués à l'anglaise chercheraient à organiser le pays sur une base parlementaire, les quelques radjas demeurés indépendants ou détrônés, mais restés très riches, voudraient réorganiser l'Inde comme elle l'était avant l'arrivée des Européens ; les Mahométans qui sont, avec les Marattes et les Radjpoutes, les seuls peuples qui soient militaires et dont la chute est d'hier, voudraient refaire l'empire moghol, et alors ce serait la guerre, le massacre des Parsis qui sont presque devenus européens, des chrétiens qui sont attachés aux Européens par leur foi, des eurasiens qui se considèrent comme plus européens qu'hindous, et par conséquent la misère, la famine, la peste, la ruine et le retour à un état de barbarie d'autant plus violent qu'il serait celui de races demeurées barbares, mais ayant entrevu la civilisation, de races où les idées anciennes auraient à lutter dans toutes les cervelles contre des idées nouvelles qui s'infiltreraient en se déformant et s'imposeraient à des têtes résolues à les repousser. Donc, anarchie dans les faits, anarchie dans les idées, impuissance en tout. Mon opinion est qu'il appartient à l'Angleterre de diriger le mouvement qui la menace, de préparer l'Inde au self-gouvernement en l'initiant lentement aux choses du gouvernement, en excluant de moins en moins les Hindous de l'administration, de conserver le pouvoir souverain le plus longtemps qu'elle pourra, de ne céder que ce qu'il sera bon de céder, et enfin de se retirer au moment où les aspirations à l'indépendance nationale hindoue seront légitimes, parce qu'elles seront celles d'une masse compacte. Alors, elle aurait des chances nombreuses de créer une classe dirigeante capable de lui succéder, la bonne fortune de conserver l'Inde autonome dans son vaste empire, l'honneur de l'avoir initiée à la civilisation, de l'avoir unifiée, pacifiée à tout jamais, et la gloire de la voir continuer elle-même l'œuvre commencée par l'Angleterre et grandir un peuple sur la voie où elle l'aura aiguillé.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER. — Bombay	3
CHAPITRE II. — Ahmedabad	29
CHAPITRE III. — Djaïpour et Amber	33
CHAPITRE IV. — Delhi.	41
CHAPITRE V. — Muttra.	57
CHAPITRE VI. — Agra.	64
CHAPITRE VII. — Lucknaou.	82
CHAPITRE VIII. — Benarès.	96
CHAPITRE IX. — Calcutta	113
CHAPITRE X. — Chandernagor.	137
CHAPITRE XI. — Kali-Kuta.	143
CHAPITRE XII. — Pouri	150
CHAPITRE XIII. — Madras	162
CHAPITRE XIV. — Pondichéry	172
CHAPITRE XV. — Nos établissements dans l'Inde; nos loges et nos factoreries	185
CHAPITRE XVI. — Tandjore, Trichinopoly, Madura.	202
CHAPITRE XVII. — Anuradhapura	218
CHAPITRE XVIII. — Kandy	227
CHAPITRE XIX. — Les Anglais dans l'Inde	239



ORIGINAL EN COULEUR
NF 2 93-173 8

